STENDHAL

JOURNAL

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

HENRY DEBRAYE

ET

LOUIS ROYER

TOME PREMIER

1801-1805

AVEC QUATRE PLANCHES ET UNE CARTE HORS-TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, Quai Malaquais, VIe

1923

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

PAUL ARBELET ET ÉDOUARD CHAMPION

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

STENDHAL

JOURNAL

TOME PREMIER

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10, contenant une double suite des planches dont une sur Japon Impérial.

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35, contenant une double suite des planches dont une sur sur Japon Impérial.

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 36 à 135, contenant une double suite des planches dont une sur Arches.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 136 à 1235.

Exemplaire N° 933

Copyright by Edouard Champion, November 1923.

REPRODUCTION INTERDITE

LA MAISON DE NOËL DARU
où Henri Beyle habitait en 1800
(rue de Lille, n° 505 ; aujourd'hui n° 79)

STENDHAL

JOURNAL

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

HENRY DEBRAYE

ET

LOUIS ROYER

TOME PREMIER

1801-1805

AVEC QUATRE PLANCHES ET UNE CARTE HORS-TEXTE

24290
12.4.30

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, Quai Malaquais, VIe

1923

PQ
2436
A2
1923
t.1

INTRODUCTION

Les ouvrages autobiographiques d'Henri Beyle offrent à l'historien de sa vie et de sa pensée des documents d'une valeur inestimable et cependant diverse. Il faut avant tout faire ce qu'on appelle en histoire la critique des sources, et discerner dans chaque œuvre la part de la vérité et celle de l'erreur plus ou moins volontaire.

La *Vie de Henri Brulard* est écrite presque un demi-siècle après les événements, et écrite pour le public par un écrivain déjà connu, membre du corps diplomatique, chevalier de la Légion d'Honneur, et qui, inconsciemment et de la meilleure foi du monde, pose un peu pour la galerie.

Les *Souvenirs d'Egotisme* ont été rédigés moins longtemps après les événements, mais ils sont également destinés à être lus un jour [1] par quelque

1. « A n'imprimer que dix ans au moins après mon départ, par délicatesse pour les personnes nommées. » (*Souvenirs d'Egotisme*, éd. Casimir Stryienski (Paris, 1892), page 1, note 1.)

âme aimée de l'auteur, « par un être tel que Madame Roland ou M. Gros, le géomètre »[1].

Quelle que soit la sincérité de l'un et de l'autre ouvrage, ils n'ont ni le charme de primesaut ni surtout la valeur documentaire du *Journal.* Le *Journal* de Stendhal est une source de premier ordre pour l'histoire de la vie d'Henri Beyle, source d'autant plus importante qu'elle se réfère à la partie la plus intéressante, pour l'historien, de la vie du maître, l'époque de sa formation littéraire, l'époque aussi la plus agitée et la plus remplie de sa vie administrative et de sa vie sentimentale.

Nous possédons les réflexions intimes d'Henri Beyle depuis sa dix-huitième année jusqu'à la trente-cinquième, depuis l'époque où, jeune sous-lieutenant spleenétique et malade, il parcourait l'Italie du Nord, jusqu'à l'année qui suit la publication du premier livre signé de Stendhal : *Rome, Naples et Florence.*

Dans ce journal non pas sans souci (ni même, souvent, sans soucis), mais du moins sans autre prétention que celle de se comprendre lui-même, de se façonner le caractère et la sensibilité, nous avons tout le Stendhal de la formation sentimentale et littéraire. Nous y trouvons, au hasard des cahiers, beaucoup d'orgueil, et du plus noble (un Stendhal pouvait, et devait, en avoir), quelque vanité par-

1. *Souvenirs d'Egotisme*, pages 1-2.

fois un peu fate, mais surtout (et c'est là l'inestimable) une sincérité absolue. Au jour le jour, pendant des années, Henri Beyle a accumulé une masse énorme d'observations écrites pour lui seul [1], qu'il n'a généralement jamais, ou presque jamais, relues, et dont on retrouvera cependant le suc médullaire dans ses grandes œuvres, le *Rouge et le Noir* et la *Chartreuse de Parme*, et plus encore peut-être dans *Lucien Leuwen*. C'est la matière première, sans tri ni contrôle, qu'on entasse pêle-mêle dans un coin et dont on retrouve comme par hasard, très longtemps après, les parties les plus brillantes et les plus solides.

La matière première, pour Henri Beyle, c'est l'homme tout entier, l'homme intellectuel, moral et physique — ou plutôt ce qui dans l'homme physique annonce et dénonce le jeu de l'intelligence, des sentiments et des passions [2]. Et en même temps qu'il observe les autres, Stendhal ne manque pas de s'examiner lui-même. Car le meilleur outil pour le psychologue, c'est encore son propre cœur et sa propre intelligence. Aussi

1. Journal du 25 août 1818 : « Un tel journal n'est fait que pour celui qui l'écrit. »

2. Hors de là, le contact des hommes lui est vite fastidieux. « Cela vient, confesse-t-il, d'une habitude à moi donnée par l'envie de me perfectionner dans l'art de connaître et d'émouvoir l'homme. Je regarde comme perdue toute journée dans laquelle je ne m'instruis pas. » (*Journal* du 15 avril 1806.)

bien, on ne peut comprendre les autres que par rapport à soi. Henri Beyle n'aurait eu garde de négliger l'admirable banc d'épreuve qu'il était lui-même, aussi la partie proprement subjective du *Journal* est-elle de beaucoup la plus importante.

*
* *

Ce journal embrasse entre ses dates extrêmes une période de dix-sept ans, de 1801 à 1818 ; mais il ne forme un ensemble à peine interrompu qu'entre 1801 et 1814, encore la partie de 1814 est-elle extrêmement courte : une vingtaine de pages. De 1815, nous avons une brève relation du voyage à Venise et à Padoue et de 1818 un autre récit, assez rapide, d'excursion dans la Brianza.

Pendant tout ce temps, Henri Beyle a noté ses observations et ses impressions avec une sincérité absolue et une complète liberté d'expression, — si complète que j'ai dû, pour la publication, prendre certaines précautions au sujet de passages assez scabreux ; je dois ajouter que, malgré ces précautions, le *Journal* n'est nullement un livre pour jeunes filles.

C'est à partir de 1804, surtout, que nous commençons à rencontrer les formules définitives de ce qu'on a convenu d'appeler le beylisme. Les années précédentes sont plutôt consacrées, par un jeune

homme un peu naïf et ignorant, à la lecture, à l'acquisition d'un bagage intellectuel. Cependant, comme l'a remarqué M. Paul Arbelet [1], dès sa dix-huitième année, Beyle avait déjà distingué l'essentiel de sa doctrine, lui qui écrivait le 10 décembre 1801 : « Connaître à fond les hommes, juger sainement des événements, est donc un grand pas vers le bonheur. » La chasse au bonheur était au fond même de l'instinct d'Henri Beyle.

Le *Journal* sera l'une des armes de cette chasse ; il lui confie tout, ses espoirs et ses projets, ses regrets et ses résolutions. Sans doute il écrit, le 30 mars 1804 : « L'art d'écrire un journal est d'y conserver le dramatique de la vie ; ce qui en éloigne, c'est qu'on veut juger en racontant. » Mais il sentait qu'il n'était pas né pour la description pittoresque, et il s'écriait, le 26 août suivant : « Quand je relis ces mémoires, je me siffle souvent moi-même : ils ne rendent pas assez mes sensations. » Et de plus en plus il développe ce qui fait l'essentiel de son art : « C'est la connaissance de ce qu'il y a de plus caché au fond du cœur et de la tête que je veux acquérir [2]. » D'ailleurs, il a tenu lui-même à expliquer très nettement ce qu'étaient ces notes personnelles : une santé chancelante lui a toujours laissé obscurément la crainte de voir ses

1. *La Jeunesse de Stendhal* (Paris, Champion *(Bibliothèque stendhalienne)*, 1919, 2 vol. in-8°), p. 186-187.
2. *Journal* du 7 juin 1810.

papiers — et sa pensée — profanés aussitôt après sa mort, et il a été sans cesse hanté par le souci de laisser derrière lui sa pensée incomprise. Il note le 1er juin 1810 [1] : « Si un indiscret lit ce journal, je veux lui ôter le plaisir de se moquer de moi en lui faisant remarquer que ce doit être un procès-verbal mathématique et inflexible de ma manière d'être, ne flattant ni ne médisant, mais énonçant purement et sévèrement ce que je crois qui a été. Il est destiné à me guérir de mes ridicules quand je le relirai en 1820. C'est une partie de ma conscience intime écrite, et ce qui en vaut le mieux, ce qui a été senti aux sons de la musique de Mozart, en lisant le Tasse, en étant réveillé par un orgue des rues, en donnant le bras à ma maîtresse du moment, ne s'y trouve pas [2]. Ainsi, je vous en prie à genoux, ne vous moquez pas de moi. »

Il se sent au surplus très différent des autres, et dès le 31 décembre 1804 il recherche *the happy few* : « Voilà ce public choisi et peu nombreux à qui il faut plaire ; le cercle part de là, se resserre peu à peu et finit par moi. Je pourrais faire un ouvrage qui ne plairait qu'à moi et qui serait reconnu beau en 2.000. »

Stendhal note encore très finement que, si son

1. Cet « avis » est écrit sur la couverture du cahier contenant le journal du 9 mai au 12 août 1810.

2. Il écrivait déjà le 1er septembre 1806 : « Souvent on gâte le plaisir en le décrivant. »

journal a un jour des lecteurs, ces lecteurs ne chercheront pas ce que lui peut y trouver. Son ami Vismara juge « aussi étrange que ridicule d'écrire de pareils souvenirs ». — Non, se répond Henri Beyle [1], car « en relisant le journal du voyage du Havre en 1811, les petits détails notés rappellent et rendent présentes toutes les sensations. Un tel journal n'est fait que pour celui qui l'écrit. »

Nous demandons, nous, au journal de Stendhal des renseignements plus complets, et d'une valeur plus générale : détails de sa vie publique et intime, étapes de sa formation intellectuelle, observations sur les événements du temps, sur ses amis, sur ses contemporains

M. Paul Arbelet a établi avec finesse et sagacité dans *la Jeunesse de Stendhal*, le bilan intellectuel et moral de Henri Beyle en 1802, à peu près au moment où commence le journal ; il a déterminé la part qu'avaient dans la formation du jeune homme les années de Grenoble — les maîtres et la famille — ; le premier séjour à Paris — expérience nouvelle de la vie solitaire, initiation administrative — ; et enfin le voyage d'Italie, générateur d'enthousiasme et d'amour. Il ne manque plus qu'un séjour à Marseille pour mettre Stendhal en contact avec un monde nouveau pour lui, et qui complètera sa connaissance des hommes :

1. *Journal* du 25 août 1818.

celui des négociants et de quelques femmes plus ou moins entretenues.

Pas un instant il n'oublie l'étude unique pour laquelle il semble avoir été mis au monde : la connaissance du cœur humain [1], et l'expression littéraire de cette connaissance. L'expression, ce sera (du moins il le croit pendant plusieurs années) cet art dramatique qui lui semble seul capable d'expliquer l'âme humaine, avec toutes ses finesses, par la parole, par le geste, par l'attitude. Le reste : la société des femmes, les jouissances de l'art et de la vanité, toutes les péripéties de la « chasse au bonheur », cède la place, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, à un sentiment dominateur : l'amour de la gloire. Lui-même le constate le 12 août 1804, en se rappelant les moments délicieux passés auprès d'Adèle Rebuffet deux ans auparavant ; ce souvenir « perd peu à peu de son charme et s'efface... Il n'en fut pas moins grand au moment même ; la somme, seulement, de ce qu'il m'aura procuré de bonheur dans toute ma vie sera moins grande à cause du plaisir de m'en souvenir qui n'aura duré que deux ans, tandis que le souvenir des jouissances procurées par l'amour de la gloire durera plus longtemps. »

Au surplus, l'étude du cœur humain donne des

1. « *Nosce te ipsum.* Je crois avec Tracy et la Grèce que c'est le chemin du bonheur. Mon moyen, c'est le journal. » (*Journal* du 10 août 1811.)

satisfactions d'ordre pratique : « Grand moyen de consolation : faire que l'affligé s'occupe à analyser sa douleur ; à l'instant elle diminuera, l'orgueil l'emporte toujours, où qu'il se mette [1]. »

Mais le chemin est long et pénible, qui mène à la connaissance.

Il faut d'abord une absolue sincérité, quoi que dise la vanité ; il faut aussi une attention de tous les instants, afin d'observer avec justesse ; il faut enfin former son caractère. « Le caractère consiste à faire ce que j'ai résolu de faire, soutenu ou non par la passion, avec verve et gaieté [2]. »

A ce régime, on se dessèche le cœur, mais il est nécessaire d'acquérir cette sécheresse pour ne pas rester, ou devenir, « timide et sot ». On s'isole aussi, car plus on pénètre profondément les mystères de la psychologie, plus on s'éloigne du vulgaire, et par conséquent moins on est compris. « Les sots..., ne pouvant saisir mon âme par aucun endroit, en concluront que je suis un homme dangereux et, par conséquent, un *méchant*. Si je vis, ma conduite démontrera qu'il n'y a pas eu d'homme aussi accessible à la pitié que moi. La moindre chose m'émeut, me fait venir les larmes aux yeux ;

1. *Journal* du 3 septembre 1804.

2. *Journal* du 30 avril 1805. — Henri Beyle constatera plus tard qu'il y a loin de la théorie à la pratique ; il écrit le 14 juin 1811 : « Ce qui me chagrine, c'est l'idée qu'estimant le caractère comme je fais, peut-être n'en ai-je point. »

sans cesse, la sensation l'emporte sur la perception, ce qui m'empêche de suivre le moindre projet ; en un mot, il n'y a pas d'homme meilleur que moi en dispositions [1]. »

Mais qu'importe, si le vulgaire se trompe ! Qu'importe le jugement de la masse ! Le petit clan des âmes chères comprendra, et cela suffit ! « Ne pas m'arrêter au bruit public. Et ma réputation de roué et d'homme qui suis déjà blasé, avec cette âme si tendre, si timide et si mélancolique ! Le philosophe Mante me connaît enfin, mais il a fallu que je l'aidasse à me voir tel que je suis. Croyez après aux réputations en grand [2] ! »

Et nous arrivons ainsi à la véritable définition de l' « égotisme », qui est à l'égoïsme comme l'orgueil est à la vanité, et qui est, en somme, l'action d'une âme noble qui se regarde agir, et souffrir en silence [3]. L'essentiel, c'est de se façonner l'esprit

1. *Journal* du 23 février 1805. — Il disait déjà le 22 décembre 1804, à propos de son oncle Gagnon : « Les choses qui lui sont insensibles, par conséquent où il ne prend plus d'intérêt, où il quitte la partie, me sont encore très sensibles ; je sens donc *plus* loin que lui. Voilà la grande utilité pour moi de l'idéologie, elle m'explique à moi-même, et me montre ainsi ce qu'il faut fortifier, ce qu'il faut détruire dans moi-même. »

2. *Journal* du 3 février 1805.

3. A cause précisément d'une sensibilité sans cesse aiguisée, « de cette délicatesse que l'inflexion d'un mot, un geste inaperçu met au comble du bonheur ou du désespoir. Je cache cela sous mon manteau de housard. » (*Journal* du 11 février 1805.)

de manière à comprendre avant tout [1]. Mais le difficile également, c'est, dans cette formation d'esprit volontaire et artificielle, de garder le naturel ; il s'agit de laisser le tempérament agir, mais de le contrôler attentivement. « On se donne de la gaucherie en réfléchissant trop à la conduite à tenir, en entrant dans un salon ; on peut y réfléchir, s'il le faut, longtemps avant, mais à l'instant d'entrer en danse il faut faire ce qui lui plaît, y penser si le cœur y trouve de la douceur, sinon lire ou converser [2]. »

A ce régime, quelles qualités l'esprit ne doit-il pas posséder ? Le courage, d'abord, pour braver l'opinion des sots (c'est-à-dire, en somme, la société presque tout entière) ; puis, l'énergie du caractère ; la maîtrise de soi ; la sincérité avec soi-même. Toutes qualités, en somme, qu'une âme noble peut se forcer à acquérir [3]. D'autres, au contraire, qui sont plus particulièrement d'ordre physique,

1. *Journal* du 25 février 1805 : « Quand je serai davantage perception, et moins sensation... »

2. *Journal* du 5 juin 1811. — Il a déjà dit le 15 février 1805 : « Puisque je ne puis pas être assez de sang-froid pour avoir quelque esprit, être au moins tout bonnement moi-même, pour avoir les grâces du naturel. »

3. Stendhal constate parfois qu'il n'y est pas arrivé ; il écrit, par exemple, le 14 juin 1811 : « J'ai l'air d'avoir du caractère parce que, pour le plaisir d'éprouver de nouvelles sensations, j'aime à hasarder ; mais je ne domine point en cela ma passion véritable, je ne fais qu'y céder. » Il constate aussi le 10 août : « J'ai trop de sensibilité pour avoir jamais de talent dans l'art de Lovelace. »

ne peuvent s'acheter ou se conserver, même au prix d'un effort continu : la mémoire, par exemple. C'est une qualité qu'a Henri Beyle [1], mais sa mémoire est incertaine, et spéciale : il ne se rappelle jamais ce qui ne l'intéresse pas ; « je ne retiens que ce qui est peinture du cœur humain. Hors de là, je suis nul [2]. » Aussi prévoit-il l'avenir avec beaucoup de sagacité : « La chose qui me manquera le plus tôt lorsque je vieillirai, ce sera la mémoire... Au bout de neuf ans, à peine comprendrai-je mon ouvrage [3]. »

Raison de plus pour travailler avec ténacité. Nul homme plus qu'Henri Beyle n'a été convaincu que le génie est le fruit d'une longue patience. Patience qui ne s'est jamais démentie, en aucune circonstance, que ce soit pour acquérir la gloire littéraire ou pour acquérir le cœur d'une femme.

Voilà la théorie, le système. Henri Beyle y est-il fidèle ? Hélas ! il constate lui-même de fréquents *fiascos*. Sa sensibilité lui donne des jouissances délicieuses, mais souvent l'empêche de mener

1. *Journal* du 12 décembre 1805 : « Toutes nos erreurs viennent de nos souvenirs. C'est donc un immense avantage d'avoir une bonne mémoire. J'en ai, je crois, une très bonne : Crozet appelle Beyle l'homme à mémoire terrible. Cultiver la mienne, non point en apprenant par cœur, mais en me rappelant pour exercice des faits avec toutes leurs circonstances. »

2. *Journal* du 10 août 1811.

3. *Journal* du 24 septembre 1813.

à bien une entreprise longuement et soigneusement calculée [1].

C'est dans ses entreprises amoureuses surtout, qui sont les mieux préparées à l'avance et les plus minutieusement méditées, que se marque le déséquilibre entre le désir et la réalité. Non que la femme aimée ou désirée ne veuille pas répondre à ses avances : c'est avant d'entreprendre la lutte que Beyle a été vaincu, et vaincu par lui-même. Sensibilité, timidité, orgueil se conjurent pour mettre à néant les plans de conquête qu'il a patiemment échafaudés.

Henri Beyle passe pour un séducteur professionnel ; cependant, peu de femmes, relativement, ont occupé son cœur entre 1802 [2] et 1818. Citons-les : Victorine Mounier, Adèle Rebuffet, Mélanie Guilbert (Louason), Mina de Griesheim, Madame Daru, Angélina Bereyter, Angela Pietragrua [3].

1. « Je sais depuis longtemps, écrit-il le 11 février 1805, que je suis trop sensible, que la vie que je mène a mille aspérités qui me déchirent. »

2. Le *Journal* de 1801 ne parle d'aucune femme. La Virginie Cubly de son enfance est oubliée pour 35 ans, et il ne fait aucune allusion à sa première rencontre en 1801, avec Angela Pietragrua. Sa correspondance elle-même fournit bien peu de renseignements.

3. En octobre 1811, Henri Beyle fait encore allusion à une certaine Livia B., que nous ne connaissons pas autrement (M. Arbelet pense (*Journal d'Italie*, p. 262, n. 2) qu'elle pourrait s'appeler Riatowiska, mais cela ne nous renseigne pas davantage). Le charme de cette Livia aida Stendhal, à Ancône, à oublier un peu la trop aimée Pietragrua.

Moins de la moitié de ces femmes ont été ses maîtresses au sens physique du mot. Entre temps, il a trompé les ennuis de l'attente ou les impatiences du désir avec des femmes plus faciles, filles d'auberge, filles de trottoir [1].

La science de la conquête de la femme a été l'une des préoccupations maîtresses de Stendhal. Il publiera même, en 1822, le résultat de son incessante étude *de l'Amour*. Mais (particularité bien connue et sur laquelle je n'insisterai pas) il y a un abîme entre sa conception amoureuse, ses plans de conquête d'une femme désirée, et la réalité. Il est impossible de voir divorce plus grand entre la théorie et la pratique.

Tout au fond de lui-même, il considérait la femme comme un instrument de plaisir, en véritable fils du XVIIIe siècle et surtout du Midi qu'il était ; mais cela ne l'empêchait pas de rechercher l'âme vraiment sœur de la sienne, la femme exceptionnelle — son égale par l'élévation de l'esprit et la délicatesse du cœur. Il crut un moment avoir rencontré cette femme

1. Une lettre à Édouard Mounier, du 5 juillet 1802 (*Correspondance*, éd. Paupe et Chéramy, t. I, p. 28), fait allusion à une plaisanterie du frère de Victorine sur les « amours passagers » d'Henri Beyle. Il parle encore, mais très rarement, dans le *Journal*, d'aventures d'un moment, et confesse le 7 novembre 1807 : « Je couche tous les trois ou quatre jours, pour les besoins physiques, avec Charlotte Knabelhuber, fille entretenue par M. de Kestenwilde, riche Hollandais. » Tout ceci ne constitue pas des « amours » à proprement parler.

dans Victorine Mounier — et certains passages du *Journal* dans lesquels il parle d'elle sont délicieusement parfumés de délicatesse. Mais ce rêve fut bien vite dissipé, Victorine n'ayant pas répondu aux avances d'Henri Beyle, d'ailleurs probablement si timides qu'elles ne devaient pas être perceptibles. Il écrivit cependant à la belle, qui ne lui répondit jamais (le *Journal* en fait foi), quoi qu'il veuille montrer, en 1835, que Victorine eut pour lui de l'amour, que cet amour fut brisé par une « séparation violente », et que cette séparation fut cause de son « abandon de l'état militaire » et de sa « fuite à Paris en 1803 [1] ».

Presque en même temps, il eut pour Adèle Rebuffet, la future Madame Alexandre Petiet, une passion de tête et, un peu, de sens, plutôt que de cœur ; il écrivait le 30 juin 1804 : « Ce sera une charmante maîtresse, mais ce serait pour moi une mauvaise femme. » Mais tout le charme physique de la jeune fille fut anéanti par la pauvreté de son cœur, où Beyle ne constate, le 14 février 1805, que « sécheresse, absence de passions douces, et même cruauté ».

Il rencontre enfin, à la même époque, la femme qui pendant quelque temps put lui donner l'illusion de l'amour parfait ; je dis l'*illusion*, car avec

1. *Vie de Henri Brulard*, t. I, p. 67. — La séparation a été motivée par la nomination de Mounier comme préfet de l'Ille-et-Vilaine le 13 avril 1802.

un instrument d'analyse aussi perfectionné — et aussi desséchant — que le sien, Henri Beyle ne pouvait garder très longtemps d'aveuglement — ou de tendresse — pour une maîtresse, quelle qu'elle fût.

Il connut par hasard Mélanie Guilbert (qui se faisait nommer, au théâtre, Louason), en décembre 1804, dans le salon de Dugazon, chez lequel ils prenaient ensemble des leçons de déclamation. Milieu un peu mélangé, mais vivant et amusant, où se rencontraient des petites femmes à moitié actrices, à moitié entretenues : Louason et un de ses amis d'âge mûr, nommé Le Blanc, une Madame Mortier de vertu plus que douteuse, une jeune personne dont Stendhal n'a jamais connu le nom, entretenue par le général Lestrange, une demoiselle Rolandeau, qu'il avait rencontrée à Genève au printemps de 1804, et dont la vertu paraît peu farouche, une « jolie petite Félipe » qu'il juge n'avoir pas « seulement l'idée de la pudeur »[1], et, comme hommes, en dehors de lui, Wagner, un jeune Allemand qui, outre la bonne prononciation française, cherchait dans le cours de Dugazon, auprès de ses jeunes partenaires, des satisfactions beaucoup moins pédagogiques. Dans ce « cours d'adultes », on rencontrait encore la célèbre actrice Duchesnois, qui parfois venait

1. *Journal* du 11 février 1805.

constater les progrès des élèves de son camarade ; les hommes y venaient plus nombreux : tels Martial Daru, le Pacé du *Journal*, qui essayait sur les femmes les séductions de son physique élégant et de son esprit léger, et des auteurs dramatiques en instance au Théâtre-Français.

Mélanie paraît avoir joué auprès d'Henri Beyle un rôle d'amoureuse à la fois rouée et sincère. Quoi qu'il en soit, Stendhal éprouva auprès d'elle les angoisses d'un amour passionnément sentimental et en même temps ardemment sensuel. C'était l'époque d'un court séjour à Paris de Victorine Mounier. Beyle, sans succès d'ailleurs, écrit à celle-ci et, au commencement de février, le dépit lui donne envie de s'attacher à Louason, pour se guérir de son amour pour Victorine [1]. Ses premières préoccupations ne sont nullement d'ordre sentimental ; mais peu à peu il se pique au jeu, et l'amour de Mélanie l'envahit tout entier, cœur, tête et sang.

Au début, c'est un mélange de comédie et de naturel ; il écrit le 11 février 1805 : « Tous mes propos d'amour avec elle ont été joués, il n'y en avait pas un de naturel, et cependant je l'aimais... » Et il se donne cette excuse : « Je sentais confusément que mon amour est d'une nature trop large et trop belle pour n'être pas ridicule dans la société, où il ne faut que des sentiments écourtés... Quand

1. *Journal* du 3 février 1805.

j'aurai joui six mois de 6.000 livres de rente, je serai assez fort pour oser être moi-même en amour. »

Il a beau écrire : « Un vers d'Arsinoé de *Nicomède* m'ouvre les yeux sur les femmes et me fait voir que la plus grande partie sont de petits caractères, qui ne peuvent rien sur mon bonheur... Cette vérité découverte m'ôtera ma timidité auprès des femmes [1]. » Ce qu'il appellera plus tard la *cristallisation* agit sur lui comme sur les autres, et c'est avec le cœur battant d'un émoi non joué qu'il rejoint Mélanie à Marseille.

La vie passée dans l'intimité de Louason eut vite fait de dégoûter le délicat Henri Beyle. Dans une passade, on cherche un sexe, et non un cœur, — et certes Stendhal ne manquera pas, à Marseille, d'aventures de ce genre. Mais il recherchait tout autre chose dans les bras de sa belle Mélanie ; or, peu de mois après l'arrivée à Marseille, il la trouve bien froide, et bien loin des transports de passion qu'il rêvait [2].

Constatation plus grave encore : il écrit le 15 mai 1806 : « Je commence à trouver Mélanie bête. Je me rappelle mille et mille traits prouvant peu d'esprit ; après son départ [3], immédiatement joie

1. *Journal* du 7 janvier 1805.
2. *Journal* du 8 novembre 1805.
3. Mélanie avait rejoint Paris aussitôt son engagement terminé. Elle avait quitté Marseille vraisemblablement le 1er mars 1806. Henri Beyle, de son côté, partit de Marseille le 20 mai.

de ma liberté ; quarante ou cinquante jours après, velléités de regrets. Actuellement, appréciation juste, je crois : beaucoup d'amitié, de l'amour même si elle ne voulait pas tyranniser et ne pas toujours se plaindre. *Ecce homo* [1] ! »

Mélanie Guilbert, malgré ses qualités de charme et de cœur, n'était pas, elle non plus, de celles qu'un Stendhal épouse. De retour à Paris, il rencontre le 22 août une Louason blessée et silencieuse. Ils ont cependant encore, en septembre, de doux moments d'intimité ; puis, le 17 octobre, Henri Beyle quitte Paris pour l'Allemagne. La petite actrice de Marseille ne devait plus être pour Stendhal qu'un charmant souvenir.

Maintenant, Henri Beyle est fonctionnaire de l'Intendance, et il tend ses filets plus haut. A Brunswick, en 1807 et 1808, il courtise (pour le sentiment) une charmante jeune fille, Mina de Griesheim. Pour la bagatelle, il se contentait de la maîtresse d'un riche Hollandais séjournant à Brunswick ou de la fille de l'aubergiste du *Chasseur vert* [2]. Mais il confesse en même temps que, dans le fond, la femme qu'il courtise lui est autant que le cheval qu'il monte [3].

1. Il avait déjà exprimé la même idée dans son *Journal* du 25 mars 1806.

2. Stendhal se souviendra plus tard, dans *Lucien Leuwen*, du nom et de la position de ce café champêtre.

3. *Journal* du 17 juin 1807 : « Je ne mets pas mon capital à avoir des femmes. J'ai 25 ans, dans les dix ans qui vont

1809, 1810 : l'Allemagne, l'Autriche. Point d'amours de sentiment, sauf quelques entrevues délicieuses de galanterie délicate avec Madame Daru, la femme de Pierre Daru, qu'il appelle Madame Palfy, ou la comtesse Marie, ou Elvire, ou Alexandrine Petit. Il sait bien que les « spectateurs », qui croient qu'elle l'aime, et les sots, qui croient plus encore, se trompent ; mais il juge qu' « avec plus de hardiesse » et plus de « galanterie », il aurait été « bien près d'être heureux » [1]. Bonheur auquel il n'aspire pas, « pour que, dit-il, je ne me croie pas, dans quelques années, plus noir que je ne le suis [2] ».

Quoi qu'on en ait dit, faute d'aller au fond de son caractère, ou simplement de ses écrits, Henri Beyle désire l'amour vrai, l'amour désintéressé, celui qui cherche avant tout les satisfactions du cœur et de l'esprit. « Pour que j'aie du plaisir avec une femme, écrit-il à la même époque [3], il faut que rien ne vienne troubler l'illusion que je

suivre, j'en aurai probablement six. J'aurai vingt chevaux d'ici à ce que l'âge m'empêche de monter. »

1. *Journal* du 20 novembre 1809.

2. *Journal* du 7 juin 1810.

3. *Journal* du 27 juillet 1810. — Et, du 2 octobre 1810 : « Le bonheur d'habit et d'argent ne me suffit pas, il me faut aimer et être aimé. Si je ne puis atteindre au premier des bonheurs, travailler aux choses auxquelles je mets de l'amour-propre. » — Il note en mai 1810 : « On gâte la plus belle femme en en faisant la dissection, c'est son portrait qu'il faudrait faire ; mais en la peignant on n'apprend que le coloris, et c'est dans le dessin que l'on veut s'instruire. »

me fais, et à la première pensée basse que me laisserait voir ma petite grisette, mon caractère serait de lui donner une robe et de ne plus la revoir. »

Aussi Angéline Bereyter, la maîtresse de la période brillante du Conseil d'État, belle et bonne fille sans prétention, tient-elle très peu de place dans le *Journal* de Stendhal.

Au contraire, ses amours avec la comtesse Palfy, amours d'un tout autre ordre, y sont minutieusement détaillés. M. Henri Martineau écrit [1] : « C'est en 1810, à son retour de Vienne, que Beyle retrouve à Paris sa comtesse Palfy et « termine en six minutes » sa respectueuse cour antérieure. » De son côté, M. Chuquet déclare [2] que, « au mois de mai 1811,... Beyle se prononce... Vainement Elvire essaie de vaincre sa passion ou plutôt son désir ; vainement elle s'entoure de ses enfants comme d'un rempart ; elle succombe. »

Erreurs. Pas plus en 1811 qu'en 1810, Henri Beyle ne peut se vanter d'avoir trahi la confiance de Pierre Daru, son bienfaiteur. Le *Journal* en fait foi. De la fin de mai au 9 juillet 1811, toute une partie inédite du *Journal* nous montre Henri Beyle très amoureux, mais amoureux nullement comblé. Le 31 mai, il tente de baiser la main d'Alexandrine. « Elle me répondit que je ne devais pas songer à cela, que je ne devais voir en elle

1. *Itinéraire de Stendhal* (Paris, Messein, 1912), p. 43.
2. *Stendhal-Beyle* (2e éd., Paris, Plon, 1902), p. 112.

qu'une c[ousine] qui avait de l'amitié pour moi. Je répliquai que je l'aimais depuis dix-huit mois, qu'à Paris j'étais parvenu à cacher mon amour en cessant de la voir de temps en temps pendant huit ou dix jours, quand je sentais que je l'aimais trop... » Mais la jeune femme, qui jusque-là s'est conservée « intacte » (c'est elle qui le dit à son cousin) n'avoue même pas une pensée d'amour à son égard, quoique le séducteur ait annoncé, pour exciter sa jalousie, son mariage prochain. Le 3 juin, après quelques jours charmants d'incertitude, l'amoureux Beyle quitte la comtesse le cœur gros. « J'avais besoin de rire, car je me sentais une violente envie de pleurer. » Quand, le 29 août, il quittera Paris pour l'Italie, il n'était pas plus avancé dans son entreprise que le premier jour.

La Pietragrua fut moins farouche que la comtesse Alexandrine [1]. Il était, le 15 septembre 1811, si heureux de cette belle maîtresse enfin conquise que, comme un amoureux ordinaire, il souhaite la mort entre ses bras.

Pendant cet heureux voyage, il revit Adèle Rebuffet, cette Adèle qui avait occupé sa tête si longtemps au commencement du siècle, et dont le mari, Alexandre Petiet, remplissait à Florence les fonctions d'intendant des biens de la couronne.

1. Il portait, en livrant « bataille » à la Pietragrua, le même pantalon que le 31 mai précédent, lors de l'attaque de Palfy. Mais les résultats furent bien différents !

Des flots de souvenirs le submergent et l'empêchent de jouir comme il l'aurait voulu de la capitale toscane. La conclusion est la même qu'en 1805 : « elle a un cœur de coquette », le cœur « le plus sec de Paris [1] ».

Après avoir rencontré à Ancône une Livia B., de laquelle nous ne savons rien, il retrouve aux environs de Varese, puis à Milan, pour trois semaines, sa Pietragrua. Il la retrouvera en 1813 [2], en 1814 et enfin en 1815, date de la rupture violente et pénible [3].

L'aventure avec Angela semble calmer les ardeurs de Beyle pour quelques années ; nous n'avons, il est vrai, que bien peu de souvenirs intimes après le voyage de 1815 : seulement, en 1818, un récit de voyage dans la Brianza. Et rien ne nous reste — ou n'a été écrit — de cet amour profond et jamais récompensé pour Métilde, qui commença précisément en 1818.

Le *Journal* est donc un témoin fidèle et sincère de la formation psychologique et littéraire de Stendhal, du Stendhal dont les amours vont d'Adèle

1. *Journal* du 27 septembre 1811.

2. En 1813, madame Palfy semble reprendre « son antique goût » pour Henri Beyle, dont la passion est « entièrement morte ». Il ajoute encore, il est vrai, car il est dans un jour de neurasthénie : « Il en est de même de l'Italie et de madame Pietragrua, pour lesquelles je n'ai qu'un goût de réminiscence. » (*Journal* du 12 mars 1813.)

3. Dont, d'ailleurs, il ne dit rien dans son *Journal*.

Rebuffet à Angela Pietragrua, dont les essais littéraires vont de cette *Filosofia nova* que nous donnons en appendice de la présente édition jusqu'aux *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, jusqu'à l'*Histoire de la Peinture en Italie* et jusqu'au premier ouvrage signé de Stendhal, *Rome, Naples et Florence* [1].

Nous connaissons en même temps la vie matérielle d'Henri Beyle, successivement militaire, employé de commerce, fonctionnaire d'intendance, auditeur au Conseil d'État et, entre temps, voyageur et touriste. Il nous fait part de ses lectures, de ses études, de ses soucis d'argent, de ses rêves d'ambition, de ses projets d'avenir, et surtout de sa préoccupation constante et tyrannique : l'étude de lui-même, manifestation souvent frémissante de cet égoïsme transcendant d'où est sorti le roman psychologique moderne.

*
* *

Le *Journal* de Stendhal, on se l'imagine facilement, ne se présente pas matériellement comme un tout homogène. Il s'échelonne en effet sur une

1. Le *Journal* ne fait jamais allusion à l'un quelconque de ces ouvrages ; mais il faut dire que pour 1814 (année de la publication des *Vies de Haydn...*) nous n'avons que de courts fragments du *Journal*, et que celui de 1817 ne nous a pas été conservé si toutefois il a jamais existé.

longue période de dix-sept ans, et Henri Beyle n'a choisi pour l'écrire ni un papier uniforme, ni un lieu toujours confortable. Tantôt, Parisien élégant, il consigne ses souvenirs sur des cahiers soigneusement préparés ; tantôt, militaire en déplacement ou voyageur pressé, il n'a pour se raconter qu'une plume mal taillée, une encre jaunâtre et un papier de qualité vulgaire. Les formats aussi varient sans cesse, entre le grand in-4° et le petit in-12. L'écriture, enfin, se transforme suivant l'âge, l'état de santé, ou simplement selon les circonstances. Chaque volume en donnera des fac-similés, qui nous montreront presque d'année en année l'écriture de Stendhal, très nette et très ferme vers la vingtième année, se transformer peu à peu, et se gâter vers 1815, pour devenir très mauvaise dès 1818. Cependant, à aucun moment, même lorsque Beyle écrit sur un coin de table, au cours d'un voyage, jamais nous ne trouverons ces griffonnages presque informes des dernières années de sa vie ; tel est le manuscrit de la *Vie de Henri Brulard* et cette sorte de roman-journal écrit à Rome et à Civita-Vecchia en 1840, que Paul Arbelet [1] déclare « complètement illisible » et « indéchiffrable », et que cependant notre piété beyliste et notre ténacité nous obligeront à lire et à publier [2].

1. *Journal d'Italie*, p. 374-375.
2. On trouve déjà également dans les manuscrits du

Il est certain, quoique notre édition soit beaucoup plus complète que celle de Casimir Stryienski, que la totalité des souvenirs autobiographiques d'Henri Beyle n'est pas parvenue jusqu'à nous. La première page du *Journal*, écrite à Milan, le 18 avril 1801, nous annonce qu'une première tentative avait déjà été faite à Paris ; et Beyle lui-même signale avec regret qu'il avait perdu, pendant la retraite de Russie, une partie de son journal de Brunswick [1].

Le *Journal* de Stendhal ne se présente donc pas à nous sans trous ni lacunes. Et malheureusement, maintenant que la gloire de Stendhal a pénétré jusque dans les milieux sans culture, maintenant que l'appât du gain, ou des soucis plus nobles, ont fait connaître de nouvelles pages écrites par le maître, il ne faut plus espérer désormais voir réapparaître (à moins d'un hasard miraculeux) d'importants manuscrits inédits de Stendhal.

Voici une table sommaire des divers fragments du *Journal* :

1801 (18 avril-12 septembre) : Lombardie.

Journal ces plans de terrains ou d'appartements si fréquents plus tard dans le manuscrit de la *Vie de Henri Brulard*, et dans lesquels Stendhal résumait des situations trop longues à décrire.

1. *Journal* de février 1813 : « J'ai perdu en Russie mon journal de Brunswick en 1806 et 1807, *my love with* Minette. »

1801 (18 septembre-26 décembre) : Lombardie, Piémont.

1802 (mars-novembre) : passage à Grenoble et retour à Paris (courtes notes).

1802 (24 août-16 septembre) : Paris.

1804 (30 mars-2 avril) : Voyage à Genève.

1804 (8 avril-22 septembre et 22 octobre-31 décembre) : Paris.

1805 (1er janvier-2 mai) : Paris.

1805 (21 juin) : passage à Grenoble.

1805 (22-24 juillet) : de Grenoble à Marseille par Valence et le Rhône.

1805 (25 juillet-31 décembre) : Marseille.

1806 (1er janvier-19 mai) : Marseille.

1806 (20 mai-27 juin) : de Marseille à Grenoble par Toulon, Apt, Forcalquier, Sisteron, Gap.

1806 (10 août-17 octobre) : Paris.

1807 (17 juin-31 décembre) : Brunswick.

1808 (janvier-novembre) : Brunswick.

1809 (3-6 février) : Paris.

1809 (12 avril-12 mai) : l'Allemagne.

1809 (21 octobre et 20 novembre) : Vienne.

1810 (15 février-31 décembre) : Paris.

1811 (1er janvier-18 avril) : Paris.

1811 (29 avril-3 mai) : voyage à Rouen et Le Havre.

1811 (29 mai-18 août) : Paris.

1811 (25 août-6 novembre) : voyage en Italie.

1812 (11-22 janvier et 5 mars-23 avril) : Paris.

1813 (4 février-19 avril) : Paris.
1813 (6 juin-13 août) : Lüben, Sagan.
1813 (7 septembre-27 octobre) : Milan.
1814 (30 juin-4 juillet) : Paris.
1814 (22 septembre-16 octobre) : Pise, Milan.
1815 (17 juillet-23 août) : Padoue, Venise.
1818 (25-29 août) : voyage dans la Brianza.

Il y a dans cette table, on le voit, un assez grand nombre de lacunes : pas une ligne entre septembre 1802 et mars 1804, ni entre novembre 1806 et juin 1807 ; peu de chose, une cinquantaine de pages, pour 1809 ; rien du 24 avril 1812 au 3 février 1813, et du 28 octobre 1813 au 29 juin 1814.

La plus grosse lacune, celle de 1803, s'explique facilement : à cette époque, Henri Beyle travaillait à un grand ouvrage qui devait contenir à la fois le résumé de ses lectures philosophiques et idéologiques et l'exposé de ses propres observations. Cet ouvrage, auquel il donne provisoirement le titre italien de *Filosofia nova*, ne fut jamais achevé ; mais nous en possédons une partie importante sous le titre que nous venons d'indiquer, et en outre de nombreux fragments portant pour la plupart un titre unique : *Pensées, réflexions.* Depuis la fin de 1802 jusqu'à la fin de 1804, Beyle pensa presque exclusivement à cette *Filosofia nova* ; elle faisait tellement partie de sa vie qu'il y insérait tout ce qui, dans ses observations journalières,

pouvait lui fournir un document d'ordre psychologique ; aussi l'œuvre ébauchée a-t-elle, pour une part, le caractère de souvenirs personnels. Casimir Stryienski jugea sans doute inutile de publier une pareille ébauche — qui d'ailleurs contient beaucoup de fatras ; et, sans indiquer au lecteur l'opération qu'il accomplissait, il a simplement extrait de la *Filosofia nova* et appelé *Journal* ce qui lui paraissait pouvoir sans trop d'invraisemblance porter ce titre [1]. Nous n'avons pas cru pouvoir adopter une pareille méthode ; nous avons tenu, au contraire, à garder à chaque œuvre son véritable caractère ; dans notre édition, l'année 1803 manque complètement, et certaines parties de 1804 paraissent amputées de réflexions intéressantes. Que les stendhaliens se rassurent, ils retrouveront tout cela, mais à sa vraie place, dans le milieu qu'avait voulu Stendhal. La *Filosofia nova* n'est pas une œuvre assez importante pour valoir une publication séparée ; mais elle nous fera, en appendice de la présente édition du *Journal* de Stendhal, un volume à peu près complet [2].

1. A la fin de son édition du *Journal*, Stryienski publie en appendice deux pages (p. 451-452) qu'il intitule : *Philosophie nouvelle*, et qu'il dit extraites des « nombreuses notes jetées un peu partout dans les cahiers ».

2. Henri Beyle voulait certainement faire de la *Filosofia nova* une œuvre importante. Il note dans son *Journal* du 31 juillet 1804 : « Faire pour la *Filosofia nova* deux tables analytiques, la première des faits, la deuxième des événements. »

Pour 1806-1807, l'interruption du *Journal* provient, comme je l'ai déjà signalé, de la perte, pendant la campagne de Russie, d'une partie des souvenirs de Brunswick, dont la fin seulement est parvenue jusqu'à nous.

1809 est une année de campagne en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, sous les ordres directs de Pierre Daru, qui ne laissait guère de repos à ses subordonnés. Le *Journal* s'en ressent, et cinquante pages à peine racontent la campagne et l'entrevue à Vienne avec la comtesse Palfy.

1812 : la campagne de Russie, pendant laquelle Henri Beyle avait été chargé de porter à Wilna, au grand quartier général, le portefeuille des ministres. Il ne nous reste que deux fragments insignifiants, écrits à Paris.

Le commencement de 1814 voit Beyle bien occupé à Grenoble et à Chambéry, à la suite du comte de Saint-Vallier, sénateur envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans la 7e division militaire. Il n'a pas le loisir de faire, chaque soir, la somme de ses observations et d'en confier l'essentiel au papier. C'est aussi la première abdication de Napoléon et l'abandon par Beyle de ses fonctions d'auditeur au Conseil d'État. C'est enfin l'année où paraît son premier livre : les *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase.*

Il faut remarquer qu'après 1811 Stendhal paraît n'avoir plus grand soin d'écrire ce journal qui lui

a servi, pendant les années de sa formation psychologique et littéraire, à rassembler et à préciser ses réflexions de chaque instant. En dehors de récits de voyage ou de missions à l'étranger, nous ne possédons que bien peu de chose : une quinzaine de pages en 1812, une cinquantaine en 1813, moins de dix en 1814. Après, il faudra attendre jusqu'en 1818 pour retrouver le récit d'un voyage d'agrément, fait en compagnie de l'avocat Vismara au bord des jolis lacs de la Brianza [1]. M. Paul Arbelet l'a très justement observé [2] : « Quand Beyle, d'obscur dilettante, devint un faiseur de livres, c'est-à-dire à partir de 1814, il n'écrivit plus le journal de sa vie que par caprice, et à de rares intervalles. Désormais, c'est dans ses voyages et, au besoin, dans ses romans, qu'il exprime le plus vif et le meilleur de son âme. » Cela est si vrai que la partie du *Journal* de 1811 qui raconte le grand voyage d'Italie, écrite d'abord sans arrière-pensée de publication, est corrigée par Stendhal en 1813 et divisée en chapitres, évidemment pour en faire un livre ; mais ce livre fut plus profondément modifié encore : il devint en 1817 (et nous n'y avons pas perdu) *Rome, Naples et Florence* [3].

1. Nous avons bien le « journal d'un voyage à Londres en 1817 », dans la première quinzaine d'août. Si Stendhal a collaboré à ce récit de voyage, il n'en est pas l'unique auteur. Nous le publions parmi les annexes.
2. *Journal d'Italie*, p. 375.
3. Paul Arbelet, *op. cit.*, p. 75-76.

Ce souci de publication est d'ailleurs exceptionnel ; à l'ordinaire, Stendhal écrivait son journal pour lui seul. Il n'oublie cependant jamais cette méfiance qu'il tenait déjà de son ascendance paternelle et qui, sans cesse exercée, finit par devenir maladive [1]. Il se félicite en 1806 de cette prudence [2], et déclare en 1809 qu'il n'écrira rien sur les événements du temps, sur les relations politiques avec l'Allemagne et la Prusse ni sur ses relations personnelles avec « le plus grand des hommes » [3]. Il ajoute : « Par prudence, rien de politique, tous les noms sont changés. » Et en effet, nous trouvons dans tout le cours du *Journal* des noms supposés, dont certains (rares il est vrai) n'ont pu être identifiés. Nous avons vu qui était Madame Palfy ; son mari se nomme Probus, ou Monsieur Z. ; Martial Daru, Pacé ; Victorine Mounier, Héloïse ou Charlotte ; son frère Édouard, Esprit ; Adèle Rebuffet, Adèle *of the Gate* ; Angela Pietragrua, la comtesse Simonetta ; madame Beugnot, madame Doligny ; les dames La Bergerie, mesdames Shepherdrie ; La Duchesnois, Ariane ; Bonaparte, l'empereur Napoléon, est toujours désigné sous le

1. *Journal* du 17 juillet 1801 : « Il faut être très défiant ; le commun des hommes le mérite ; mais bien se garder de laisser apercevoir sa méfiance. »

2. *Journal* du 15 avril 1806 : « Je deviens prudent ; peut-être en Perse supprimerai-je ce journal. Le cahier précédent a été oublié quatre heures sur les bureaux de Meunier. »

3. Note en tête du *Journal* d'avril-mai 1809.

nom de Milan ; les noms de ses camarades et amis sont pareillement déguisés : Louis Crozet devient Percevant ; Bellile, *Fairisland* ; Camille Basset, Ouéhihé ; Henri Beyle lui-même prend des pseudonymes (moins nombreux cependant que dans sa correspondance), comme celui-ci, qui servira si longtemps : Dominique.

De plus, beaucoup de noms propres sont coupés et ne figurent dans le manuscrit que par des initiales ou quelques lettres seulement. Nous avons rétabli ceux dont l'identification nous paraît certaine, mais en laissant entre crochets la partie du nom restitué [1].

Enfin, on voit apparaître de très bonne heure, dès 1804, cette habitude, que Stendhal garda toute sa vie, du style macaronique ; le texte est, à chaque instant, entremêlé de mots ou de membres de phrase en anglais, en italien, parfois en latin et en grec, et cette fâcheuse manie rend plus difficile encore le déchiffrement des manuscrits si mal écrits des dernières années de la vie du maître.

Notre édition a cherché, autant que cela est possible — mais c'est bien difficile avec un écrivain tel que Stendhal, — à donner du *Journal* un texte définitif. Les manuscrits n'en sont pas très dispersés : avant tout, et comme toujours, la plus grosse

1. L'abréviation des noms de personne n'est pas toujours prudence, mais souvent simple économie de temps. Stendhal n'a nullement intérêt de prudence à écrire Dz pour Dugazon et LRV pour La Rive.

masse nous est apportée par la collection stendhalienne de la bibliothèque municipale de Grenoble. De plus, un apport entièrement nouveau nous est fourni par deux volumes provenant de la collection Chéramy, acquis en 1913 par l'éditeur des *Œuvres complètes*, M. Édouard Champion [1]. Enfin, nous avons plusieurs états du « Tour d'Italie » en 1811 : outre la leçon fournie par les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble, une copie contemporaine appartient à M. Paul Royer, avocat à Grenoble [2], et de plus une autre copie de la « fin du tour d'Italie » a appartenu d'abord à Auguste Cordier, puis à Casimir Stryienski, ensuite à Chéramy, pour passer enfin dans la collection du directeur de la même collection des *Œuvres complètes*, M. Paul Arbelet [3].

Nous avons également bénéficié des travaux, de valeur inégale d'ailleurs, de nos devanciers : Casimir Stryienski et François de Nion d'une part [4], et M. Paul Arbelet d'autre part [5].

1. Nos 25 et 26 du catalogue. (V. Henri Cordier, *Bibliographie Stendhalienne*, p. 210-211.)

2. Cf. Louis Royer, *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet*, dans le *Bulletin du Bibliophile* d'octobre 1923.

3. No 18 du catalogue de la vente Chéramy. (V. Henri Cordier, *op. cit.*, p. 210 et 230.)

4. *Œuvre posthume. — Journal de Stendhal* (Henri Beyle), 1801-1804, publié par Casimir Stryienski et François de Nion. (Paris, G. Charpentier et Cie, 1888, in-18 de xxxv + 488 pages. Réédité en 1899 et 1908.)

5. Stendhal. *Journal d'Italie*, publié par Paul Arbelet. (Paris, Calmann-Lévy, s. d. [1911], in-18 de xxi + 388 p.).

L'édition de Casimir Stryienski et François de Nion est très incomplète, non seulement à cause des manuscrits que les éditeurs n'ont pas connus, mais aussi parce que les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble, les seuls dont ils se sont servis, n'ont pas été publiés *in extenso*. Stryienski a inauguré la méthode qu'il a continuée deux ans plus tard en publiant la *Vie de Henri Brulard* : il a choisi, et choisi souvent avec une hâte qui a laissé inédites des pages plus importantes pour l'histoire d'Henri Beyle que celles qu'il publiait.

Les parties qui ont rapport aux divers séjours de Stendhal en Italie ont été intégralement publiées par M. Paul Arbelet. Nous complétons les autres : le journal de 1802 est presque entièrement inédit [1] ; le voyage à Genève, en 1804, inédit également ; la partie de 1804 est inconnue pour les trois quarts [2], celle de 1805 l'est pour un quart seulement ; le séjour à Marseille en 1806, qui tient plus de 100 pages, est entièrement inédit, sauf six petites pages [3] ; pour le reste de l'année 1806, nous publions le double environ de l'édition Stryienski. Celui-ci n'a pas connu le journal du séjour à Brunswick (1807-1808), qui contient

1. J'ai dit plus haut que pour 1803 nous n'avons pas de *Journal*, mais une *Filosofia nova* qui contient beaucoup de renseignements autobiographiques.

2. Stryienski intercale en revanche dans le texte un certain nombre de passages extraits de la *Filosofia nova*.

3. Éd. Stryienski, p. 305-310.

70 pages environ ; celui de 1809 n'est publié qu'à moitié, celui de 1810 n'a même pas 10 pages sur plus de 150, celui de 1811 (je laisse de côté le voyage d'Italie) 7 pages à peine sur une centaine, celui de 1812 (d'ailleurs très peu important) manque, les 60 pages de celui de 1813 [1] sont réduites à une vingtaine, et celui de 1814 n'est publié qu'à moitié.

Pour la partie italienne, au contraire, après M. Paul Arbelet, il ne restait même plus à glaner ; tout au plus le contact intime avec des manuscrits que nous pouvons avoir continuellement sous les yeux nous a permis de compléter ou de corriger certaines lectures, d'ailleurs peu nombreuses [2].

1. Toujours sans tenir compte du voyage en Italie.

2. La bibliographie du *Journal* a été donnée, très complète, jusqu'à 1914, par M. Henri Cordier, *op. cit.*, p. 207-211 et 227-230. Depuis cette époque, le journal de Stendhal n'a fait l'objet d'aucun ouvrage, sauf la publication, par moi-même, de quelques fragments dans diverses revues. En voici le détail : *Deuxième séjour de Stendhal à Paris*, 27 août-22 septembre 1804 (*Le Divan*, mai 1914, p. 153-164) ; — *De Valence à Marseille*, 28 juillet-8 août 1805 (*La Minerve française*, 1er septembre 1919, p. 21-25) ; — *Voyage à Gap*, 30 mai 1806 ; *Voyage à Genève*, 30 mars-4 avril 1804 (*Revue critique des Idées et des Livres*, 10 mars 1913, p. 517-527) ; — *Marseille*, 24 décembre 1805-28 janvier 1806 (*Revue bleue*, 30 mai et 6 juin 1914, p. 673-676 et 715-720) ; — *Séjour à Brunswick*, 17 juin 1807-novembre 1808 (*Nouvelle Revue Française*, 1er avril 1914, p. 545-593) ; — *Ascension au Brocken*, juillet 1807 (*Revue des Alpes Dauphinoises*, mars-avril 1914, p. 34-36) ; — *Voyage en Italie*, 25 août-6 novembre 1814 (*Gaulois du Dimanche* du 27 juin 1920).

J'ai suivi, pour l'établissement du texte et pour la présentation de cette nouvelle édition, la méthode inaugurée lors de la publication de la *Vie de Henri Brulard* ; une petite différence, cependant : les notes que Stendhal a semées dans les marges ou au bas des pages ont été publiées avec le texte lui-même, en note. Le lecteur aura de cette manière sous les yeux presque tout le texte de Stendhal, même les réflexions qu'il écrivait au hasard en tête de ses cahiers, et qui se rapportent, en général, directement au journal de sa vie.

D'autre part, l'énorme quantité de texte que représente le *Journal* n'a pas permis de rejeter à la fin de l'ouvrage les annexes et les notes. Une pareille méthode aurait rendu la consultation des documents et des notes très difficile, sinon pratiquement impossible. Comme l'ont déjà fait M. Marsan dans le *Rouge et le Noir* et M. Prunières dans l'édition de la *Vie de Rossini*, j'ai ajouté à la fin de chaque volume d'abord les annexes qui accompagnent et complètent le texte, et ensuite les notes qui l'éclairent. Le dernier volume comprendra la *Filosofia nova*, qui forme, avec ses annexes, un tout complet. Une table alphabétique des noms de personnes y sera jointe : plus que dans tout autre ouvrage de Stendhal, cette table est absolument indispensable.

Nous avons groupé sous le nom d'annexes un certain nombre de fragments, d'ébauches ou de

notes, écrits par Stendhal lui-même, et qui éclairent le texte principal, ou le complètent, et lui servent souvent de pièce justificative ; tels ces nombreux fragments de comptes où Henri Beyle fait l'inventaire de son portemonnaie et nous décrit, avec preuves à l'appui, l'état de ses finances, trop souvent misérables. Nous y trouvons aussi des fragments qui, sans doute, portent la marque de Stendhal, mais en partie seulement, car ils n'ont pas été composés par lui seul. Le voyage au Havre en 1811 [1] est dans ce cas, ainsi que le voyage à Londres en 1817, et surtout les observations écrites en collaboration avec Louis Crozet. Les deux amis travaillèrent souvent en commun, et parfois se dictaient l'un à l'autre leurs réflexions, de sorte qu'un texte écrit par Crozet peut être d'Henri Beyle, et réciproquement. Notre premier volume en donne déjà un exemple dans ces « portraits » de personnages connus des deux amis.

Je dois enfin à nos souscripteurs une observation préliminaire. J'ai déjà dit que le *Journal* de Stendhal n'était pas un ouvrage à recommander aux jeunes filles. Comme dans la *Vie de Henri Brulard*, des mots y blessent des oreilles et des yeux délicats. Bien plus, des passages entiers sont

1. Jean de Mitty en a publié un texte, mais très fautif : il a inséré quelques phrases de Beyle dans une rédaction qui n'est pas de lui (*Napoléon* (Paris, *Revue blanche*, 1897), p. 217-229.)

d'une ordurière pornographie. Je n'ai pas cru pouvoir les incorporer au texte lui-même, et cependant nous devons, en toute honnêteté, une édition *in extenso*. J'ai donc usé d'un subterfuge : les passages les plus scabreux sont, dans le texte broché, remplacés par des lignes de points ; mais à la fin du volume est encartée une enveloppe dans laquelle est enfermé le texte intégral, et ce texte a été composé de telle façon que le souscripteur peut, s'il le désire, remplacer, en faisant relier son exemplaire, le texte expurgé par le texte intégral.

L'édition du *Journal* de Stendhal a d'abord été annoncée comme devant être établie par moi seul. Mes obligations professionnelles — qui ont changé depuis la guerre — ne me laissent plus le temps d'effectuer comme il conviendrait les recherches de bibliothèque. J'ai donc prié mon confrère et ami, M. Louis Royer, de m'aider dans cette tâche, et il l'a fait avec une courtoisie dont je lui sais gré [1]. Il est bon, cependant, que chacun prenne sa part de responsabilité, puisque nous sommes désormais justiciables de la critique.

1. M. Louis Royer n'est d'ailleurs pas un débutant en beylisme. Il a annoté et présenté en 1921 une série de lettres adressée par Henri Beyle à sa sœur Pauline. (Stendhal, *Lettres à Pauline (avec le portrait de Beyle par Boilly et ceux de Pauline et Caroline Beyle)* édition annotée et présentée par MM. L. Royer et R. de La Tour du Villard. Paris, *La Connaissance*, 1921, in-18 de 218 pages.)

L'établissement du texte, le choix et la disposition des annexes et de l'appendice *Filosofia nova* sont mon œuvre personnelle, ainsi que les notes rédigées d'après le manuscrit (description du texte original, particularités d'écriture, variantes, etc.). Les notes ayant un caractère historique et bibliographique sont sorties de la collaboration de MM. Louis Royer et Henry Debraye. Je dois à la vérité de dire que la part de M. Louis Royer est de beaucoup la plus importante, surtout à partir du second volume.

Je signale enfin le nom d'un troisième collaborateur, mon ami Paul Arbelet. Lorsqu'il s'est agi d'annoter la partie italienne du *Journal de Stendhal*, je me suis trouvé dans un cruel embarras, car il est impossible de faire mieux que sa belle édition du *Journal d'Italie*. Et j'étais enfermé dans ce dilemme : ou copier, ou ne rien publier. J'ai copié, je l'avoue ! mais honnêtement, car chacune des notes empruntées au *Journal d'Italie* est expressément indiquée [1]. Avec sa bonne grâce accoutumée, M. Paul Arbelet m'a autorisé à utiliser à mon gré ses propres notes, et dans la mesure où elles cadrent avec la méthode de concision et de sobriété objectives que je me suis imposé. Je n'ai donc pas utilisé toutes les notes de M. Paul Arbelet, et son ouvrage

1. Chacune d'elles porte le nom de M. Arbelet, suivi de la référence bibliographique.

garde sa part de personnalité, notamment dans les rapprochements qu'il fait du *Journal* avec les autres œuvres de Stendhal.

Je n'ai pas voulu non plus marquer matériellement la différence entre la présente édition et celles de mes devanciers. Ce serait alourdir les volumes, et ne donner en compensation aucun avantage au lecteur. Aussi bien, celui-ci peut facilement se reporter aux volumes de MM. Casimir Stryienski et Paul Arbelet. Et il me paraît suffisant d'avoir indiqué, en général, ce que la présente édition apporte de texte inédit au *Journal* de Stendhal. Notre récompense est dans la restitution de l'œuvre elle même, et non dans la satisfaction de montrer en détail le nombre de lignes nouvelles qu'elle publie.

HENRY DEBRAYE.

1801

LOMBARDIE *

Milan, le 28 germinal an IX-[18 avril 1801].

J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour par jour. Je ne sais si j'aurai la force de remplir ce projet, déjà commencé à Paris *. Voilà déjà une faute de français ; il y en aura beaucoup, parce que je prends pour principe de ne me pas gêner et de n'effacer jamais. Si j'en ai le courage, je reprendrai au 2 ventôse, jour de mon départ de Milan, pour aller rejoindre le lieutenant général Michaud * à Vérone.

J'ai vu manœuvrer sur le glacis du château la cavalerie et l'artillerie à cheval de la deuxième légion polonaise, venant de l'armée du Rhin pour aller, à ce qu'on dit, s'établir à Florence, à la solde du nouveau grand-duc * ; une trentaine des meilleurs officiers ont quitté à cause de cela. La cavalerie, en veste bleue, passepoil cramoisi, armée de sabres d'houzards et de lances avec des petits drapeaux

tricolores, a tourné très adroitement et à plusieurs reprises sur elle-même. Les généraux Moncey, Davout et Milhaud, s'y sont rendus en grande tenue.

29 [germinal-19 avril].

Le ministre Petiet * a reçu un courrier extraordinaire de Paris, qui lui a annoncé que Paul Ier a été trouvé mort dans son lit le 20 mars. On prévoit que cette mort entraînera de grands changements.

Je viens du bal de chez Angélique. Gibory * a dit à Ferdinand qu'il avait chassé madame Martin. Je crois y avoir vu monter cette dernière en descendant.

10 floréal[-30 avril].

Je suis toujours à Milan. Le 6e dragons a passé pour se rendre en Piémont, où le lieutenant-général Delmas commande le militaire sous les ordres du général Jourdan, qui a les pouvoirs d'un vice-roi. Il y a eu aujourd'hui, sur la place du château, une grande fête pour la paix. On a posé la première pierre du *foro Bonaparte* *. Le soir, feu d'artifice mesquin. Scène lyrique assez ennuyeuse au grand théâtre, et bal, où les femmes honnêtes ont dansé.

11 [floréal-1er mai].

Je pars demain pour Bergame. Martial * va, par ordre de Félix *, à Florence ; Marignier *, à Bologne.

M. Daru a fait un projet d'arrêté très volumineux sur l'organisation de l'armée en temps de paix. Le premier consul en a été content et l'a invité à venir le discuter à Malmaison. On parle beaucoup de guerre. Moreau a reçu l'ordre de rester à son armée, et Augereau de se rendre sur-le-champ à la sienne. L'adjudant commandant Mathys *, qui était venu le 9 de Bergame, pour la fête, y est retourné cet après-midi.

Depuis que j'ai cessé de penser à la charmante madame Martin, actuellement Saladini, j'ai beaucoup lu La Harpe. J'ai lu les tomes, I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII de son *Lycée*. J'ai réfléchi profondément sur l'art dramatique, en relisant les vers de *Selmours* *; ils m'ont paru moins mauvais qu'en les faisant. Je veux apprendre à les faire, car il vaudrait bien mieux que les *Quiproquos* * fussent en vers.

Je donne dix-huit l[ires] de Milan au vetturino qui me conduit à Bergame. Je vais de ce pas au petit théâtre, où l'on donne deux pièces traduites du français.

12 [floréal-2 mai].

Les Italiens ont trouvé le secret de dénaturer le *Légataire universel* de Regnard ; je n'ai pas attendu la deuxième pièce et suis allé jouer au loto au café de la Porte-Orientale. La route de Milan à Bergame est superbe et dans le plus beau pays du monde.

A Canonica, village à vingt milles de Milan et à dix de Bergame, situé sur l'Adda, on a une des plus belles vues possibles. Celle de la haute ville de Bergame est moins jolie et infiniment plus étendue. De la casa Terzi, où est logé le général M[ichaud], on aperçoit très distinctement les Apennins, situés à vingt-cinq lieues de là. On en voit très bien les détails avec une lunette de vingt pouces de Ramsden que le général possède. La vue n'est bornée au nord-est et au sud-ouest que par les montagnes auxquelles B[ergame] est adossée. Il y a ici deux théâtres, l'un très beau dans le Borgo, qui est la partie de la ville située en plaine, l'autre en bois sur la place de la cité. Nous allons chaque soir à celui-ci, qui est très près de chez nous. L'autre en est à demi-heure *.

On cite ici madame Nota comme la plus jolie femme de la ville, et véritablement elle n'est point mal ; on lui donne 60.000 l[ires] de rente ; elle a un *cavaliere servente*, bel homme, et qui dépense beaucoup pour elle ; elle est par conséquent inattaquable. Nous pourrions baiser deux comtesses qui logent près de chez nous, mais elles ont vingt-huit ou trente ans, et un air de saleté qui répugne.

19 [floréal-9 mai].

Le général a eu à dîner le citoyen Foy *, chef du 5e régiment d'artillerie légère, adjudant-com-

mandant, commandant la réserve de la gauche composée du bataillon de grenadiers et du 9e régiment de chasseurs à cheval. C'est un jeune militaire de petite taille et de la plus grande espérance, plein d'ambition et d'instruction. On est généralement jaloux de lui tout en lui rendant justice. D'ailleurs les défauts de ce caractère : l'esprit de contradiction et l'orgueil senti. Il a volé une voiture à Bergame.

J'ai pris un maître d'armes, contre-pointe, sergent à la 91e demi-brigade, vers le 18. Je lui donne 12 francs de France par mois.

J'ai eu bien vite lu le 7e v[olume] des œuv[res] de Voltaire, le 21e des *Mém[oires] secrets de la République des Lett[res]*, la *Description du Palais-Royal* et la *Cabane mystérieuse* *, que j'avais apportés de Milan. Je me suis beaucoup ennuyé, faute de livres. Le patron nous a prêté le *V[oyage]* en *It[alie]* de l'abbé Coyer *. Pauvre ouvrage. Je lis quelques *Mercures britanniques* de Mallet du Pan *.

Le 21, on a donné ici l'*Avventuriere notturno* * de Federici, pièce faisable en français ; elle n'existe ici que dans *Il teatro moderno applaudito*, collection de 40 à 45 v[olumes]. S'il n'a pas été déjà donné en France, on peut en faire un joli semi-drame.

Le 22, le général a donné à déjeuner à l'adjudant-commandant Delord *, employé près le général Moncey, qu'il tutoie. Le général Moncey n'a pas encore quarante-cinq ans. Dalbon et Combe ont

volé 100.000 écus. Delord est un homme très aimable, le vrai ton. Il est venu ici voir madame ..., sa maîtresse, avec laquelle il était depuis trois mois. On dit qu'elle lui a fait dépenser 200 louis. Il est toujours vêtu en bourgeois.

Le général Franceschi, qui a quitté l'état-major depuis une dizaine de jours, est un lâche. Il a gagné, à ce qu'on dit, deux ou trois millions [1], soit par ses basses exactions, soit par ce que lui rendaient quatre-vingts ou cent commandants de place corses *, qu'il avait placés, et qui volaient à qui mieux mieux.

23 [floréal-13 mai].

Alpy, Farine et Picoteau * sont venus voir le général M[ichaud]. Ils sont arrivés à sept heures et nous ont rencontrés comme nous allions nous promener sur la route de Brescia, qui est très marécageuse. J'ai eu la fièvre le soir.

Le général Suchet s'absente par congé ; le général Loison le remplace par intérim. Il n'y a plus de lieutenants-généraux. Le général Oudinot va aller à Paris pour, conjointement avec les généraux Dessole et Andréossi, former la liste des adjudants-commandants qui devront être conservés.

1. On réduit cela à 500.000 écus. Il était excellent travailleur au Bureau. Les gribouillages du général Charpentier * le font regretter à cet égard.

24 [floréal-14 mai].

Nous sommes restés ensemble.

25 [floréal-15 mai].

Ils sont partis environ les deux heures. Alpy pleurait ; le général était très ému. Le général inquiet de la cause de son départ. Alpy a répondu : la présence de Durzy. J'espère qu'une fois qu'il sera capitaine, si un officier d'artillerie peut être aide de camp, le général éloignera Durzy, et prendra Alpy. Le général a dit à Alpy : « J'aime beaucoup ce petit Beyle, il est plein d'esprit. Je désire beaucoup qu'il reçoive sa commission d'aide de camp ; mais il est trop franc et trop tranchant. »

Alpy m'a laissé sa jument pour 100 écus. Je lui ai payé 183 l[ires] avec mes appointements de vendémiaire et de germinal. Je lui ai fait un billet des 127 *(sic)* restantes, qu'il a accepté avec peine.

Il me reste environ 90 l[ires].

27 [floréal-17 mai].

Une prise de kina a diminué beaucoup mon accès. Les comédiens ont donné aujourd'hui *la Preventione paternella* *. Un prêtre suppose tous les crimes à son frère ; un général, dont le premier devait épouser la fille, se croyant trompé, le fait condamner à mort. Le méchant est découvert et tout finit.

Le bataillon de grenadiers commandé par le capitaine de la 102e va à Monza. Foy prend le commandement de la place.

Le général Bourdois * et sa femme ont dîné à la maison.

28 [floréal-18 mai].

Le bataillon de grenadiers est allé à Monza pour être à portée de la maison de campagne du général Moncey * qui en est à trois milles.

Foy prend le commandement de Bergame ; il a une inflammation à un testicule.

Il n'y a plus de lieutenants-généraux.

J'ai eu un accès de fièvre très fort cette nuit ; j'ai envie de demander au général la permission d'aller passer un jour à Milan, pour consulter M. Gonel.

On a joué hier soir ici *Epicharide e Nerone* *, assez bonne tragédie.

29 [floréal-19 mai].

On a joué ce soir *Zelinda e Lindoro*, excellente comédie de Goldoni ; on pourrait en tirer une bonne pièce française.

30 [floréal-20 mai].

Mon domestique est arrivé de Milan avec mes deux chevaux. Ne pourrait-on pas faire une pièce intitulée : *La soldatomanie* ou *La manie du militaire* ?

1er prairial[-21 mai].

Ma fièvre quotidienne continuant toujours, je suis allé à Milan pour consulter M. Gonel. Je suis parti le 1er prairial, à cheval, et suis revenu de même le 5.

On joue à Milan *Il podestà di Chioggia* *, opéra mis en musique par Ferdinando Orlandi, jeune [homme] * de Parme, âgé de vingt-deux ans, élève de Cimarosa. Le directeur de la Scala lui a donné soixante ou soixante-dix sequins *. On trouve la musique de cet opéra, qui est son premier ouvrage, assez bonne. Je la trouve inférieure à celle *delle Donne Cambiate* *, et *del Ciabattino* *, qu'on donnait auparavant. Il y a cependant, dans le premier acte, une belle phrase musicale, et, dans le second, une scène dans laquelle le Podestà est déguisé en pêcheur, et dont la musique est charmante.

L'inspecteur Félix * continue à donner des preuves de la petitesse de son esprit. Il a écrit une lettre inconvenante à Marignier qui lui a rivé son clou. Mesdames Petiet et Dumorey * sont revenues le 3 du lac de Garde. Parmi une foule de plaisanteries graveleuses qui ont amusé ces dames et leurs filles, Mazeau*, qu'on était allé vexer dans son lit, a quitté sa chemise, et, prenant un flambeau, est venu les voir en cet état. Les filles étaient présentes et acceptantes. Sommariva *, qui en était, a fait tout le long la cour à madame Dumorey. Je ne sais s'il

l'a foutue, suivant le conseil que Mazeau lui en donnait devant elle.

Martial fait la cour à madame Monti * dont il est enchanté ; il était déjà très avancé lorsque je suis parti. Ils sont convenus avec madame Lavalette * que, puisque l'amour était éteint, il fallait que l'amitié lui succédât. Il y a trois ou quatre ans que cela durait.

J'ai rapporté de chez Giegler * le *Siècle de Louis XV*, œuvre posthume de l'abbé Arnoux Laffrey *, 2 volumes in-8, et les trois premiers volumes de l'*Histoire des Russes* par Lévesque *.

7 [prairial-27 mai].

J'ai pris vingt-cinq g[rains] * d'ipécacuana et 1 de tartre stibié qui n'ont pu me faire vomir qu'une fois et faiblement.

Je lis les Campagnes de César critiquées, mal à mon avis, par Davon, justifiées et traduites par Vaudrecourt. Le libraire Antoine, sur la place de la haute ville, m'a loué le premier volume des comédies de Goldoni dans lequel se trouve *Gli amori di Zelinda et* (sic) *Lindoro*. Ce volume contient quatre comédies : *il Teatro comico*, *La Pamela nubile*, *La Pamela maritata* et *Gli amori di Zelinda et Lindoro*.

10 [prairial-30 mai].

J'ai pris une médecine de tamarin, casse et séné que j'ai vomie.

Durzy m'a donné 109 l[ires] 10 de M[ilan] pour le remboursement de mes fourrages de seize jours.

14 [prairial-3 juin].

Toujours la fièvre tous les soirs. Clarac, qui n'attend que les ordres du ministre pour aller à l'armée de Portugal, nous a dit tenir d'un médecin de Milan qu'il ne resterait dans le territoire actuel de l'armée d'Italie que deux divisions, dont le commandement resterait au général Moncey.

15 [prairial-4 juin].

Martial m'a envoyé la lettre que mon colonel Le Baron* lui avait écrite, avec l'ordre pour moi de rejoindre, qui y était joint. J'ai répondu à Martial en le priant d'écrire à M. D[aru], et j'ai écrit au c[olonel] Le Baron que je joindrais le régiment à Savigliano en Piémont, dès que ma maladie me le permettrait. Les deux pièces signées Le Baron sont ci-jointes.

La manière dont elles sont conçues m'a accablé un instant. Je n'ai point de conseil, point d'ami, je suis affaibli par la longueur de la fièvre ; je me suis cependant déterminé, persuadé qu'à force d'audace et de persévérance je parviendrai à être aide de camp du général Michaud. Alors je ne devrai ce succès, comme tous les autres, uniquement qu'à moi-même.

Je me suis déterminé à prendre demain une médecine semblable à celle que j'ai vomie il y a six jours.

17 [prairial-6 juin].

La médecine a assez bien réussi ; il me semble d'avoir moins de fièvre. Je me suis fait entièrement raser. Je recommence à prendre des leçons de contrepointe demain. J'ai écrit hier une courte lettre à M. D[aru]. J'en suis à la moitié de la traduction des *A[mours] de Zélinde et Lindor* *.

18 [prairial-7 juin].

Après ma leçon d'armes, j'ai entièrement tourné la chaîne de collines contre laquelle Bergame est plaqué. Le pays est superbe et a des aspects enchanteurs. J'ai fait de neuf à dix milles en trois heures environ, toujours au pas.

20 [prairial-9 juin].

Je prends chaque jour depuis hier deux drag[ées] de quina. La fièvre dure toujours, quoique faible. J'ai commencé aujourd'hui à recevoir des leçons de clarinette du chef de la musique de la 91e. Il me paraît faible. Le général Moncey a ordonné, par une lettre écrite de sa main, à l'adjudant-commandant Foy de se rendre en poste à Milan et de remettre le commandement de la place de Bergame à Goury, chef de la 91e.

23 [prairial-12 juin].

A une heure du matin, fini la traduction de *Zélinde et de* (sic) *Lindor*. La fièvre continuant toujours, quoique faible, j'ai le projet de me purger demain.

J'ai renvoyé mon maître de clarinette de la 91e, qui ne valait rien.

L'armée d'Italie n'existe plus. Les troupes stationnées dans la Cisalpine seront commandées par un lieutenant-général, six généraux de division, douze généraux de brigade. Ces troupes consisteront en seize demi-brigades, douze régiments de cavalerie, un régiment d'artillerie à pied, deux à cheval, etc., etc. Les généraux sont au choix du général Moncey.

On a joué un excellent drame de Kotzebue intitulé : *les Deux frères gémeaux ou le Médecin conciliateur* * : mœurs douces, morale pure, sentiments près de la nature, à la Gesner, et suivis d'une manière serrée.

Le libraire Antoine n'a pas voulu me prêter le deuxième volume de Goldoni ; l'abbé Raggi m'a prêté *Siroe* et *Catone in Utica* *, deux opéras de Métastase.

24 [prairial-13 juin].

Je me suis purgé. Recommencé le quina le 25.

26 [prairial-15 juin].

Acheté Milord 15 l[ires] de Milan. Foy commande Milan. Le quartier général de l'armée est à Crémone.

27 et 28 [prairial-16 et 17 juin].

J'ai fait avec le général M[ichaud] de grandes promenades à cheval. Le pays de Bergame est vraiment le plus joli que j'ai jamais vu. Les bois dans les collines derrière B[ergame] sont tout ce qu'on peut imaginer de délicieux. Ils sont presque tous disposés en chasses, avec la cabane de chasseur.

Le 5 floréal, on a donné au Théâtre-Français *Phédor et Waldamir*, tragédie en cinq actes, de Ducis, aussi froide que le climat dans lequel se passe l'action et qui l'est à tel point qu'il conduit l'héroïne aux portes de la mort. Cette tragédie est tombée en cinq actes et est tombée en trois. On a remarqué quelques descriptions. Le 4 floréal, au théâtre Louvois, les artistes de l'Odéon réunis donnèrent *la Voisine*, jolie comédie de Picard en cinq actes et en prose. Il l'a remise en quatre actes * et elle jouit d'un grand succès, quoique presque sans intérêt.

Il paraît une *Histoire de la Révolution* en 2 vol. in-8°, par Toulongeon *, membre de l'Institut.

Il paraît qu'*Atala*, roman chrétien de Chateaubriand, critiqué par André Morellet, est enfin mis

à sa place d'ouvrage extraordinaire, mais médiocre. Je ne l'ai pas lu *.

J'ai vu annoncée la 7e représentation de *Persée*, tragédie de Mazoyer *.

Le 29, Durzy m'a remis 132 l[ires] de M[ilan] pour mes rations de fourrage du 10 au 30 prairial.

28. — Le général Brunet * est venu voir le général M[ichaud] avec son aide de camp. Il est le cousin de Thuillier. C'est un voleur, vain, bête, et bavard ; son aide de camp est un bavard sans sentiment des convenances et qui doit avoir la vérole ; Mathys leur a donné à dîner.

29 au soir [18 juin].

Conversation jusqu'à deux heures du matin, en revenant du *Songe* de Mercier *. Pâris, qui est toujours employé à Vérone, est venu voir le général en y retournant. Nous étions à table à minuit et demi, lorsque Jouffroy, accompagné par un officier du 9e, est venu dire adieu au général. Le général Moncey, mettant à exécution une lettre qu'il a reçue du ministre Berthier sur une prétendue conspiration, a ordonné à un chef d'escadron et à un capitaine du 9e de conduire Jouffroy au château de Milan, d'où il ira sans doute à Fenestrelle, lieu désigné par le ministre. Il paraît qu'il y a eu deux conspirations ou projets de conspirations. Le second ayant pour chef un nommé Salvadori *, médecin de Roveredo, homme d'esprit, fournisseur du corps de

troupes de Turreau en Piémont. Il y a environ neuf mois, ce Salvadori fit une liste des gens sur lesquels il croyait pouvoir compter, et cela sans leur parler, sans même les connaître. Sur cette liste étaient le général Mi[chaud ?], Pâris, Miollis, Watrin, Mounier, etc., etc. Cet homme, travaillé par Pierre Hulin *, porta la bêtise, ou l'infamie, jusqu'à lui livrer cette liste, qu'Hulin se hâta d'envoyer à Paris. Elle revint adressée au général Brune, qui voulut faire arrêter Salvadori, qui lui dit que le général Brune y était aussi.

Cette lettre de Paris arriva au général Brune le même jour que le général M[ichaud], qui commandait la réserve à Milan *, donna un grand dîner. Brune, Oudinot et Petiet n'y assistèrent point.

Vers le même temps on eut à nommer une commission pour juger les différends entre Français et Cisalpins pour les effets que les premiers avaient laissés en dépôt lors de la retraite de l'an VII. Brune nommait trois membres et le gouvernement cisalpin les deux autres. Le gouvernement avait nommé Pâris à l'unanimité lorsque M. Petiet tira la liste de sa poche et dit que, quoique Pâris eût toutes les qualités requises, le gouvernement français verrait peut-être avec peine qu'on employât un homme entaché de conspiration. Bondurand fut nommé à sa place. Pâris tient ce fait de Visconti.

Il y a peu de jours qu'il est arrivé de Paris l'ordre au général Moncey de faire arrêter Fèvre, Jouffroy

et jusqu'à la concurrence de cinquante personnes, s'il le croit nécessaire. Il a d'abord suspendu l'ordre à l'égard de Jouffroy, son compatriote, et l'a enfin mis à exécution aujourd'hui 29 prairial.

1er [messidor-20 juin].

Le général M[ichaud] reçoit l'ordre de prendre le commandement des trois départements *del Serio*, *della Mella* et *del Lario*, formant la 3e division des troupes stationnées en Cisalpine, quartier général à Brescia. Le général Moncey a conservé provisoirement les généraux de division Ambert, Davout, Miollis, Gazan, Michaud, Debelle, Morand, dix-huit adjudants-commandants, et tous les généraux de brigade employés jusqu'à ce jour.

La République Cisalpine vient d'être divisée en onze départements * au lieu de vingt.

Par l'arrêté du 12 prairial IX, l'armée Cisalpine sera entretenue de toutes manières par la République Cisalpine.

2 [messidor-21 juin].

Durzy et Mathys sont partis de bon matin pour Brescia.

Alpy arrivé à Paris a vu l'impossibilité d'être capitaine ; il a été délaissé par Aubry et tous les officiers de son arme qui lui avaient fait de si belles promesses ici. Il est sous-directeur à Lorient, où il a des projets de mariage.

En Angleterre, Shakespeare, tragique, Congreve, Johnson, Dryden, comiques.

En Hollande, Vondel, tragique. *Enée et Turnus*, tragédie de Rotgam. Plusieurs tragédies sans couleur par Catherine L'Escaille.

En Italie, *Sophonisbe* de Trissin représentée par ordre de Léon X. Maffei, tragique et comique. Apostolo Zeno. Metastasio. Antonio Conti. Faustini. Minato. Jérôme Roberti. Mathieu Norio. Minelli. Silvani. Pasquaglio. Pariati (morts depuis peu). Albergati. Capacelli. Goldoni. Chiari. Malavotti. Jules Strozzi. Le Tasse. Arioste. Louis Dolce. Machiavel. (Naples et les Deux-Siciles :) Buini. Zaniboni. Stampiglia. Varano, tragique. Smeducci. Salvi. Ruccellai.

3 [messidor-22 juin].

Quitté mon maître d'armes et de clarinette, payé cinq [lires] huit [sous] au premier et quatorze l[ires] au second.

Gênes : Frugoni. Furconi. J. A. Spinola.

Espagne : Solis. Miguel de Cervantes. Cuega, Virne, très médiocres. Fernand Perez d'Oliva. Antoine Silva. Lopez de Zarath. Cota. Lopez de Renda. Navarro. Barbadillo, le Térence des Espagnols. Lopez de Vega a fait 1.800 comédies et 400 actes sacramentaux. Calderon de la Barca, auteur de l'excellente comédie la *Maison à deux portes*. Murato

de Salazar. François de Roxas. Molina. Velès. Hurtado Mendoza.

Portugal : Camoëns. Sa de Miranda. Bernarda Ferreira de La Cerda. Rodriguez. François Lobo, auteur d'*Euphrosine*.

Tous ces noms sont extraits des *Discours* de Dalbon *, ouvrage très médiocre.

Après beaucoup d'hésitations, causées parce que Durzy a écrit au général que le général Gazan ne devait quitter Brescia que le 11, nous sommes enfin partis le 5, sur la nouvelle que le général Gazan avait quitté Brescia le 4, pour aller prendre le commandement de la 5e division en Romagne. On l'a placé là parce que le général Debelle y faisait trop d'affaires. Nous sommes arrivés à Brescia après sept heures de chemin, casa Avogadro *, où logeait le général en chef Brune en nivôse. Le général est allé le lendemain matin à Crémone avec Durzy ; il est revenu le lendemain. Nous sommes venus le 13 casa Conter *. On commence la procédure de l'adjudant-commandant Cacault *.

13 [messidor-2 juillet].

Pris un maître d'italien. La fièvre continue.

15 [messidor-4 juillet].

Marignier arrive, Bourdois va à Crémone, Mathys est incommodé.

On a joué une comédie en cinq actes de Carlo

Gozzi, vénitien *, dont on pourrait faire un joli opéra-comique. Elle est intitulée : *la Donna contraria al consiglio.*

Une jeune princesse brûle encore pour son époux défunt, elle refuse toutes les consolations et ne sort jamais de son château, où elle n'a d'autre occupation que de se repaître de ses larmes, et de considérer le portrait de son époux. La nature commence cependant à secouer le joug de l'esprit. Elle s'ennuie sans vouloir se l'avouer. Un jeune noble qui l'adore se déguise en philosophe avec son valet, est admis, l'engage à donner un tournoi ; un chevalier inconnu s'y distingue, reçoit le prix de sa main, mais a l'air d'en faire hommage à une de ses dames. Elle est agitée par la curiosité et un principe de jalousie, elle a recours au philosophe qui lui dévoile ce qu'elle ne voudrait pas voir ; elle s'impatiente contre lui, contre sa dame, et cependant elle ordonne une chasse générale pour découvrir le bel inconnu.

Un lion furieux est sur le point de la déchirer, lorsque l'inconnu l'abat. Elle veut absolument le connaître, et parvient à lui arracher un pan de son habit. Elle découvre une poche, et dans cette poche son portrait, ce qui l'enchante. Mais, à la vue de son monde, elle reprend son caractère et court dans son palais mieux examiner le pan d'habit de l'inconnu. Elle découvre le portrait de l'inconnu avec son nom. Il est d'une famille qu'une haine éternelle éloigne de la sienne. Il lui semble avoir vu cette

figure. Elle fait appeler le philosophe déguisé en grec, l'examine, lui ordonne de sortir de ses états. Il frémit, il chancelle ; ranimé par son valet déguisé aussi en philosophe, il s'approche de la princesse et en prend congé. Elle le rappelle, elle ne veut pas le renvoyer sans récompense ; on apporte de l'or ; elle le lui donne ; au moment de partir, il est prêt à s'évanouir, son valet l'entraîne ; la princesse crie qu'on l'arrête ; il s'éloigne toujours. A cette vue, le jeune amant ne peut plus se retenir, jette loin de lui son déguisement, se jette à ses genoux ; elle le reconnaît pour l'inconnu et lui donne sa main.

Un amant balourd allemand, un amant volage français, le caractère de ses femmes, l'une légère, l'autre lente et agnès, le caractère gai et spirituel du domestique déguisé en philosophe vénitien *, jettent de la variété dans cette pièce, qui, quoiqu'ayant un fond usé, pourrait être agréable par les détails.

18 [messidor-7 juillet].

Je vais à Crémone ; j'en reviens le 20 messidor. Crémone est une grande villasse où l'on meurt d'ennui et de chaleur.

Fressinet est employé en Hollande.

22 [messidor-11 juillet].

Cacault sera jugé. Bourdois a demandé la permission d'aller à Crémone au général, et au lieu de cela

est allé à Milan et probablement de là en France. Farine est arrivé ici. Mathys est guéri.

23 [messidor-12 juillet].

On joue une bonne comédie d'Albergati * intitulée : *Il sagio amico*, qui, traduite telle qu'elle est, réussirait en France. Il y a un bordel sur la scène.

On joue *Ariodant* *; il me semble qu'on pourrait faire une belle tragédie sur ce sujet *.

J'ai de légers accès de fièvre tous les soirs à onze heures.

Hâtons-nous de jouir, nos moments nous sont comptés, l'heure que j'ai passée à m'affliger ne m'en a pas moins approché de la mort. Travaillons, car le travail est le père du plaisir ; mais ne nous affligeons jamais. Réfléchissons sainement avant de prendre un parti ; une fois décidé, ne changeons jamais. Avec l'opiniâtreté, l'on vient à bout de tout. Donnons-nous des talents ; un jour, je regretterais le temps perdu.

Un grand motif de consolation, c'est qu'on ne peut pas jouir de tout à la fois. On prend de soi une grande idée en voyant la supériorité que l'on a dans une partie, l'esprit se monte sur cette réflexion, on se compare à ceux qui sont inférieurs à soi, on contracte envers eux un sentiment de supériorité ; on est ensuite mortifié de voir qu'ils réussissent mieux que vous dans telle ou telle partie qui souvent

forme le principal objet de leur application. Il serait trop cruel que le même homme eût tous les genres de supériorité ; je ne sais pas même si le bonheur apparent qui lui en reviendrait ne serait pas bien vite flétri par l'ennui. Il faut cependant tâcher de se donner cette supériorité, parce que, quoique jamais absolue, elle existe plus ou moins et est ordinairement la source des succès ; elle donne d'ailleurs un sentiment d'assurance qui, presque toujours, les décide.

Je crois, par exemple, qu'un jour je ferai quelque chose dans la carrière du théâtre. Le plan de *Selmours*, du *Ménage à la mode*, du *Quiproquo* *, les idées de l'*Aventurier nocturne*, les tragédies du *Soldat croisé revenant chez ses parents* et d'*Ariodant* semblent justifier cette espérance.

Mon esprit, qui est sans cesse occupé, me fait toujours rechercher l'instruction, qui peut justifier mes espérances ; dès qu'une occasion de m'instruire et de m'amuser se présente, j'ai besoin de réfléchir qu'il faut que j'acquière l'usage du monde pour choisir le plaisir ; comment peux-je m'étonner ensuite d'avoir un air gauche auprès des femmes, de ne pas réussir auprès d'elles, et de ne briller dans la société que lorsqu'on raisonne ferme ou que lorsque la conversation roule sur ces grandes masses de caractères ou de passions qui font mon étude continuelle.

30 [messidor-19 juillet].

Parti pour Salò à cheval avec le général ; le 1er venu à Desenzano * ; le 2 revenu à Brescia.

28 [messidor-17 juillet].

Reçu l'avis officiel de ma confirmation dans le grade de sous-lieutenant au 6e régiment *.

Il faut être très défiant ; le commun des hommes le mérite ; mais bien se garder de laisser apercevoir sa méfiance.

Thermidor 3[-22 juillet].

Le général Michaud, Mathys et Farine vont à Crémone *. Le ministre a écrit au général Moncey que Mathys n'était pas reconnu adjudant-commandant par le gouvernement.

6 [thermidor-25 juillet].

Mathys et Farine partent pour Paris, Mathys très effrayé et jouant une grande sécurité. Le général Michaud m'offre une permission pour retourner en France.

Il y a un an aujourd'hui que je suis dragon au 6e.

9 [thermidor-28 juillet].

Je vais voir sauter à neuf heures du matin la mine près du château. Cet ouvrage a été dirigé par Baraillon, capitaine du génie.

Percheron m'a conté toutes les particularités de sa liaison avec madame A[resi] *. Il s'y est montré charmant, roué, il parle avec un air de vérité qui persuade. Toutes les lettres de M. D. lui étaient montrées au moment où elles arrivaient. Il a dicté la réponse à la fameuse sur le rendez-vous que madame A[resi] avait donné au jardin Belgiojoso. M. D. vint demander pardon. D'après tout ce que nous savons l'un et l'autre, nous sommes persuadés qu'il l'adorait et qu'il ne l'a pas eue. Madame M[arini] servait de maquerelle à madame Ar[esi] *, qui lui faisait des cadeaux considérables.

10 [thermidor-29 juillet].

Grande fête aux flambeaux pour la rentrée des patriotes détenus par les Autrichiens aux bouches de Cattaro. Concert, illumination à jour et bal. J'entends un assez bon castrat.

11 [thermidor-30 juillet].

Le 1er conseil de guerre, séant à l'évêché, déclare J. Cacault, adjudant-commandant, convaincu d'avoir demandé de l'argent aux fournisseurs ; mais comme il n'y a eu que tentative de délit et point de commencement d'exécution, le condamne par forme correctionnelle à deux mois de prison.

Favier, capitaine à la 101e, rapporteur, a assez

bien parlé. La défense, faite par Durrieu *, et lue par Baraillon, était médiocre.

12 [thermidor-31 juillet].

Il semble que l'air de Brescia fasse oublier aux Français la galanterie qui les a toujours distingués. Cacault avait fait une scène affreuse à madame Carrara. Quesnel vient d'en faire une à madame Calini, chez laquelle il est logé. Il a fait le geste de la jeter par la fenêtre en la soulevant par les côtes. Un moment après, elle est venue l'attaquer dans sa chambre à la tête de ses complaisants cisalpins et de ses domestiques ; elle a jeté une canne à la tête de Quesnel, qui la lui a très gravement rendue, et l'a renvoyée avec beaucoup de majesté. Martinengo le Municipal, l'hôte de Percheron, s'est chargé auprès d'elle de faire déloger Quesnel.

13 [thermidor-1er août].

« L'homme insouciant ne s'attache ni aux choses ni aux personnes ; mais il jouit de tout, prend le mieux de ce qui est à sa portée, sans envier un état plus élevé, ni se tourmenter des positions plus fâcheuses : lui plaire, c'est lui rendre tous les moyens de plaire, et n'étant assez fort ni pour l'amitié ni pour la haine, vous ne sauriez lui être qu'agréable ou indifférent.

» *Adèle de Senange* *. »

Ces principes ne pourront jamais être les miens : ils sont diamétralement opposés à tout ce que je suis. Mais je crois que je serais beaucoup plus heureux, si je m'en rapprochais un peu. Je ne plairais pas si fort, mais je serais plus généralement goûté, et l'un vaut bien mieux que l'autre. D'ailleurs, pour peu que je fusse amoureux, mon caractère reprendrait bien vite le dessus.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

la machine. Pour peu qu'on y mette de sang-froid, cela est immanquable. Il faut cacher le mouvement décisif de l'avant-bras gauche par des giries.

C'est Percheron qui m'a donné ce moyen, et il y est expert.

15 [thermidor-3 août].

Murat commande tout ce qui est en deçà des Alpes ; Moncey commandera sous ses ordres la Toscane.

18 [thermidor-6 août].

Je reçois une lettre de Le Baron qui m'apprend que j'ai passé de la 6e compagnie à la 4e, sous les ordres de Debelle *. Elle est à Bra, vis-à-vis Cherasco, département du Tanaro.

Le général boude Quesnel à cause de la provocation qu'il a faite au commissaire g[énéral] Greppi *.

Tout commence à se ressentir du mouvement de la foire. Le 20 l'*opera seria* commence.

20 [thermidor-8 août].

Martial m'écrit, du 16, qu'il part pour Paris. Il y a ici des sauteurs assez adroits et des chiens très habiles.

Brescia est une assez jolie ville, d'une grandeur médiocre, située au pied d'une petite montagne. Elle est abritée du vent du nord par son fort, situé sur un mamelon de la montagne. La ville, qui est à peu près ronde, a 600 toises de diamètre. On se promène sur la route de Milan, qui n'est qu'un chemin sans arbres.

Les familles sont très étendues à B[rescia] *. On y compte sept ou huit grandes maisons Martinengo, trois ou quatre Gambara. La plus jolie femme de la ville est madame Calini, qui demeure près de la porte de Milan, casa Calini *alla Pace* *. Madame Martinengo est une assez belle femme.

Brescia a des portiques qui sont son Palais-Royal. Ils sont très étendus. On y trouve beaucoup de cafés et plusieurs casins.

25 [thermidor-13 août].

L'homme du meilleur esprit est inégal ; il entre en verve, mais il en sort ; alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer : ses plus grands efforts ne seraient que des réminiscences ; ni à plaire par des traits brillants : il serait gauche. Il doit alors conformer sa parure, son maintien, ses propos, à l'état où il se sent. Ce jour-là, il doit aller voir les hommes ou les femmes de sa connaissance qu'il sait aimer la tranquillité et le genre uni. Qu'il évite surtout ses rivaux, qui lui feraient oublier ses résolutions et qui auraient ensuite beau jeu pour le couvrir de ridicule.

On joue *Pirro, opera seria, e li Solitari di Scozia* *, *ballo mezzo serio.*

26 [thermidor-14 août].

Le général Miollis * vient voir le général Michaud.

1er fructidor[-19 août].

Le 3e régiment de chasseurs reçoit quatre étendards du gouvernement. Il manœuvre au champ de Mars en présence des généraux Michaud et Digonnet. Repas de c[orps] le soir, où la fièvre m'empêche d'aller.

2 [fructidor-20 août].

Un voyage, pour être instructif, doit être une sorte de jugement sur les divers objets que vous rencontrez. Lorsque je suis arrivé en Italie, je ne connaissais pas la France ; mon voyage ne peut donc m'être utile que lorsque je connaîtrai la France ou tout autre pays, et que je serai à même de comparer.

Je me tromperai presque toujours lorsque je croirai un homme totalement d'un caractère.

12 [fructidor-30 août].

Allé à Bergame avec le général et Hardouin. On jouait au Grand-Théâtre *Caio Mario* *, *musica del M° Cimarosa.* Le ballet de *Lucrezia.*

15 [fructidor-2 septembre].

Allé à Milan, passé deux jours. On donnait les *Due giornate* *, et le ballet de *la Mort de Cléopâtre* *.

23 [fructidor-10 septembre].

On a joué à Brescia *Il Demofoonte* *, musique de Tarchi et paroles de Metastasio. On a trouvé la musique si somnifère que le lendemain on a repris *Pirro.* On donne toujours le ballet de *Vénus et Mars.*

25 [fructidor-12 septembre].

Joinville *, Marignier, Mazeau, Aug[uste] Petiet, madame Grua *, la Gaforini *, Grua, Giletti, etc. passent pour aller à Venise ; j'y serais allé s'il y avait eu une place dans une des trois voitures.

1801-1802

LOMBARDIE ET PIÉMONT*

GRENOBLE

PARIS

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MA VIE

(2e cahier : du 1er complémentaire an IX au ....)

1er complémentaire an IX [-18 septembre 1801].

Je pars à cinq heures et demie du matin de Brescia pour Bra *, à cheval, avec mon domestique, mes chevaux emportant mes effets. Je dîne à Chiari * et vais me coucher dans ... *, mauvais hameau où je suis très mal. J'ai une fièvre de fluxion.

2e [complémentaire-19 septembre].

Je pars de ma triste auberge à huit heures. Je vais dîner à Cassano * ; là, je loue une sediola qui me coûte 15 lires et me mène en deux heures à Milan. Il y a six bonnes lieues de Cassano à Milan et dix-

neuf de Brescia. Je vais loger à l'*Auberge de la Ville* *, où mon domestique arrive le même soir avec mes chevaux. On y prend cinquante sous par nuit pour un lit et trois lires pour la nuitée d'un cheval sans lui donner d'avoine. C'est le même prix dans toutes les auberges, à Milan.

3e [complémentaire-20 septembre].

Je vois M. Gonel, chirurgien, ami du général Michaud. J'assiste le soir à un spectacle superbe. *Il Mercato di Monfregoso* * est sans contredit le plus joli opéra que j'ai jamais entendu en Italie, soit pour la musique, qui est enchanteresse, que pour les ariettes, qui sont parfaitement placées. *Cléopâtre* est un superbe ballet qui dure une heure et demie. Les décorations sont ce qu'on peut voir de mieux. Le ballet de la fin est très joli.

4e [complémentaire-21 septembre].

Je fais beaucoup d'achats. Je touche chez MM. Balabio et Besana frères * une lettre de change de 600 l[ires] qui, avec 312 l[ires] que j'avais touchés à Brescia chez Allier, payeur, fait 912 l[ires].

5e [complémentaire-22 septembre].

Je paie à Joinville les 102 lires que Ferdinand m'avait prêtées. J'achète un pantalon d'écurie qui me coûte 54 lires. Je fais arranger mon casque,

ce qui me coûte 8 lires. J'achète des éperons de fer 6 lires ; pour 33 lires de galons ; une grammaire anglaise, 3 lires ; trois brasses et quart de drap vendu à 36 lires la brasse = 135 lires *(sic)* ; une brasse de casimir blanc, 14 [lires] 10 [sous] ; boutons, 16 [lires] 10 [sous] ; payé au tailleur 30 [lires]. Voilà les dépenses dont je me rappelle ; elles font, avec les 102 lires, 402 lires. J'avais, le 4e complémentaire, 1.000 lires ; ôtez 402, reste 598 [lires]. Tout le temps que j'ai été à Milan, mes chevaux m'ont coûté 6 lires par jour ; ma chambre 2 l. 10 s., mon dîner 6 lires, mon déjeuner 1 lire, le théâtre 1 l. 10 s. Le 4 vendémiaire, lorsque je suis parti, il me restait 11 louis en or, qui font 352 lires ; j'ai donc dépensé en subsistances 246 lires.

1er vendémiaire an X[-23 septembre 1801].

Le ministre Petiet donne un grand bal au Palais de la Consulta. Le matin, on manœuvre au *foro Bonaparte* devant le général Murat et tout son état-major. Le 12e dragons défile très mal. C'est Foy qui, comme commandant de la place, fait manœuvrer.

Le soir, le théâtre est illuminé à jour ; on donne le spectacle gratis, et bal masqué après. Il était impossible à minuit d'entrer, tant la foule était grande ; en demi-heure, j'ai avancé de trois pas. Il y a eu un feu d'artifice au *foro* *.

2, 3 [vendémiaire-24, 25 septembre].

Tout le temps que j'ai été à Milan, j'ai beaucoup vu La Roche. J'allais faire tous les matins d'excellents déjeuners au café de la Porte Orientale avec Jaquinet et Maupertuis, bons enfants tous les deux. Le premier est très instruit et a beaucoup de modestie. Il m'a dit que Lavalette est passé à la Guadeloupe avec sa femme, appar[emmen]t dans son grade. Il offrait à Maupertuis de l'emmener avec lui, mais celui-ci dans le moment n'avait pas assez d'argent pour faire la route jusqu'à Lorient.

4 [vendémiaire-26 septembre].

Je pars à quatre heures et demie de l'auberge *del Falcone* * sur le devant d'une *vettura*. Le vetturino me mène à Tortone, moi et mes effets, pour 29 lires. Mon domestique conduit mes chevaux derrière.

Nous arrivons à Pavie à midi. J'y trouve un libraire qui avait les dernières nouveautés, mais à un prix triple qu'à Paris.

Nous continuons notre route. A deux heures nous passons le Ticino sur un pont couvert. A cinq milles de là nous passons le Pô sur un pont de bateaux allongé par un bac ; nous marchons dans son ancien lit. Enfin nous arrivons à huit heures à Voghera *, après avoir beaucoup craint d'être attaqués.

5 [vendémiaire-27 septembre].

Nous partons de Voghera à quatre heures et demie du matin. Tout ce que j'ai vu de Voghera, c'est un homme qui jouait très mal de la clarinette. De Voghera à Tortone, la route est belle ; on a presque toujours les montagnes en perspective. On y attaque souvent les voyageurs.

Je suis arrivé à sept heures à Tortone. Cette ville est située au bas d'une colline sur laquelle était une forteresse très forte qui est entièrement rasée. J'y rencontrai des dragons du 8e qui venaient en semestre de la Calabre, où est leur régiment. Ils me dirent qu'il y régnait une maladie épidémique. Ils avaient demeuré un mois, toujours en voiture, pour venir de la Calabre, à Voghera. Je les ai revus à Asti. A midi je partis de Tortone * à cheval ; j'avais loué un âne 7 lires qui me porta mes portemanteaux jusqu'à Alexandrie. En sortant de Tortone la route est à peine tracée ; on traverse la Staffora. Ces environs sont toujours pleins de brigands, à cause de la facilité qu'ils ont de fuir dans les montagnes.

A trois l[ieues] de Tortone, je vis le fameux champ de la bataille de Marengo ; on y voit quelques arbres coupés et beaucoup d'os d'hommes et de chevaux ; j'y passai quinze mois et quinze jours après le 25 prairial, jour de la bataille. Je vis une colonne élevée cette année, le jour de l'anniversaire ; elle est très mesquine. Avant d'arriver à Alexandrie, je

traversai la Bormida, rivière assez considérable ; j'entrai à Alexandrie et j'allai loger à l'auberge *d'Italia,* où on m'écorcha d'une rude manière. Alexandrie me parut grande, mais peu peuplée ; il y a une assez jolie promenade dans la ville avant la Porte Marengo. C'est le chef-lieu de ce département que le général Spital, ancien chef d'état-major de l'aile gauche, commande ; on dit qu'il gagne jusqu'à 1.200 francs de Piémont * par jour par la contrebande des grains avec la Ligurie. Cela se passe entre le préfet et lui. Il n'est pas aimé du chef de la ... * et de celui du 1er de dragons, qui était à Alexandrie. J'y fis payer le soir cinq parties de billard au grand dadais de Lanoue.

6 [vendémiaire-28 septembre].

Je pars d'Alexandrie à six heures ; un vetturino me conduit à Asti, pour 12 lires. La route est assez pittoresque ; on traverse une plaine de glaise, qu'il est impossible de traverser l'hiver et lorsqu'il a plu. Alors on va de Turin à Alexandrie par Casale.

J'arrive le soir à Asti au *Lion d'Or,* où l'on me fait payer très cher. Le commissaire des guerres Bonnemain me fait payer 17 francs d'indemnité de route. Un vetturino me mène, pour un louis d'or, d'Asti à Bra.

7 [vendémiaire-29 septembre].

J'arrive à Bra à six heures du soir. Je descends

à *la Bonne Femme*. Je vais voir sur-le-champ le commandant Remy, commandant les 3e et 4e escadrons, réunis à Bra. Le c[itoye]n Debelle, mon capitaine, était à la chasse. Je conviens de manger avec le commandant Remy, Debelle, Jobert, Moutonet, Hautmonté, Cachelot et le fournisseur. Nous dépensons pour le déjeuner et le dîner de 40 à 50 sous de Piémont par jour.

8 [vendémiaire-30 septembre].

Je loge chez le médecin Fazzolio, vieux avare.

10 [vendémiaire-2 octobre].

Je vais à la chasse avec le capitaine Debelle. Je passe un bras de la Stura à gué ayant très chaud, ce qui me donne pendant huit jours des coliques venteuses et des douleurs horribles. On me met dix sangsues. Je prends quelques décoctions de quina et quelques grains d'opium, qui me rétablissent. Je sens seulement les douleurs, suites de la vérole et du mercure.

12 [vendémiaire-4 octobre].

Les capitaines Debelle et Remy, le chef d'escadron Contans et le sous-lieutenant Canclaux * vont à la citadelle de Turin. Le chef Le Baron dîne à notre ordinaire avec sa putain et un capitaine de chasseurs, aide de camp du général Colli.

26 [vendémiaire-18 octobre].

Le c[apitaine] Debelle et le sous-lieutenant Canclaux sortent de la citadelle. Je vais à Turin avec le capitaine Frère * et sa femme ; j'y couche deux nuits. Je dîne deux fois à la citadelle chez le chef Contans, je vois le troisième chef, Ludot *. Je suis très content de tous les deux. Mon voyage ne me coûte que 15 francs. Je reviens le 28.

1er brumaire[-23 octobre].

Le chef Remy reçoit l'ordre de conduire, le 3, les 3e et 4e escadrons à Fossano *. Je quitte Bra avec plaisir, parce que cette petite ville n'a pour elle que sa charmante position. Nous n'y avons aucune société, et il n'existe qu'un billard. Il y a aujourd'hui un an que je suis sous-lieutenant au 6e dragons. Je commence à étudier mes manœuvres.

2 [brumaire-24 octobre].

Ma nourriture du 7 vendémiaire au 30 m'a coûté 40 francs de Piémont *.

3 [brumaire-25 octobre].

Nous partons de Bra à huit heures du matin. Nous arrivons à Fossano à une heure. Je vais voir madame la comtesse Dijon, maîtresse de Garavac * et femme de beaucoup d'esprit.

4 [brumaire-26 octobre].

Nous partons à huit heures pour Saluces *, nous y arrivons à deux heures. Je suis horriblement fatigué.

5 [brumaire-27 octobre].

J'ai la fièvre et une grande oppression. J'envoie chercher M. Depetas, excellent médecin de cette ville, qui me fait vomir. Je suis saigné trois fois, outre dix sangsues qu'on m'avait appliquées le 3. Enfin, après avoir beaucoup sué, je me lève le 16 brumaire et je suis guéri.

14 [brumaire-5 novembre].

On reçoit à Fossano le chef d'escadron Ludot. Le 1er conseil de guerre de la division a acquitté le 9 à Turin le chef Contans. Le capitaine Remy est aussi rendu à sa fonction. Canclaux quitte le corps et est sous-commissaire des relations commerciales à Livourne. Le capitaine Debelle a une dispute sérieuse avec un postillon de Saluces ; il insulte les gendarmes et les jeunes gens du pays. Le sous-préfet Bressy * est bien aise de trouver l'occasion de se venger des mauvais propos qu'il lui a tenus ; cette affaire n'est pas encore terminée.

18 [brumaire-9 novembre].

La cloche de la commune de Saluces sonne en

l'honneur du 18 brumaire et de la paix avec l'Angleterre.

La ville de Saluces est située, moitié sur un coteau, moitié en plaine, au bas de ce coteau. Les nobles habitent près du château, sur la colline ; les bourgeois et tout le commerce sont en bas. Presque toutes les boutiques sont sous les arcades qui se trouvent sur la place, à gauche en arrivant, et qui sont très vivantes. La montée entre la ville basse et la partie haute est très rapide. Il y a des rues qui tournent beaucoup et qui montent assez doucement ; il y a ensuite de petits passages avec des espèces de degrés formés par des morceaux de *lauze* *, qui sont absolument droits. Saluces est à dix l[ieues] de Turin, cinq de Pignerol, cinq de Coni, deux et demie de Savigliano, dix de Bra.

La famille des anciens marquis de Saluces y existe encore. Mon hôte, le comte Benevello della Chiesa, a épousé une demoiselle de cette famille en premières noces. Il y a actuellement deux cent cinquante soldats invalides qui sont casernés au château ; leurs officiers sont très bien logés chez les citoyens.

18 frimaire[-9 décembre].

Toujours malade ou convalescent. On me saigne encore deux fois. Enfin je me porte mieux. Je loge dans la ville basse chez le c[itoye]n Chiesa

depuis le 6. Il y a apparence que j'irai passer un mois à Gr[enoble].

Ce matin, en lisant la fin de l'*Odyssée* traduite par Bitaubé, j'ai songé que Pénélope était un superbe sujet de tragédie. Bitaubé cite une pièce sur le même sujet par un abbé Genest *. Le grand avantage est qu'on a à développer de beaux caractères bien fondés dans le public : Ulysse, Télémaque, Pénélope, parmi les prétendants tout ce qu'on voudra, l'impétueux Antinoüs, le prudent Eurymaque ; ensuite le fidèle Eumée, Euryclée nourrice d'Ulysse.

Traiter la curiosité en comédie. J'ai vu jouer à Brescia une pièce italienne sur ce sujet. C'était une société d'amis qui se rassemblaient quelquefois dans une loge particulière et qui, pour n'être pas troublés, en avaient exclu les femmes. Les leurs, aidées d'une fine soubrette, mettaient tout en usage pour découvrir ce qu'ils y faisaient, etc.

19 [frimaire-10 décembre].

Je suis toujours tracassé. Je sortirai demain.

Inspirer à une femme une haute opinion de ses lumières est un sûr moyen de la conduire à ses fins Les héros ont leurs accès de crainte, les poltrons des instants de bravoure, et les femmes vertueuses, leurs instants de faiblesse.

C'est un grand art que de savoir juger et saisir ces moments.

Presque tous les malheurs de la vie viennent des fausses idées que nous avons sur ce qui nous arrive. Connaître à fond les hommes, juger sainement des événements, est donc un grand pas vers le bonheur.

21 [frimaire-12 décembre].

D'après une conversation que je viens d'avoir avec M. Depetas, que je crois excellent médecin, il paraît que ma maladie habituelle est l'ennui. Beaucoup d'exercice, beaucoup de travaux, et jamais de solitude, me guériront. Je crois que je ferai bien toute ma vie d'agir beaucoup. M. D[epetas] m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et de mélancolie.

29 [frimaire-20 décembre].

J'ai la fièvre tous les soirs, j'attends avec impatience mon congé de convalescence. Je me suis purgé hier, ce qui m'a fait assez de bien.

Faure * m'écrit aujourd'hui que depuis le 1er frimaire il travaille douze heures par jour chez un banquier, rue Taitbout.

Je suis né le 23 janvier 1783, à Grenoble, rue Vieux-Jésuites. Je suis parti pour Paris, le 8 brumaire an VIII. J'y suis arrivé le 19 du même mois. J'en suis parti, après cinq mois et vingt-huit jours

de séjour, le 17 floréal. Je suis arrivé à Genève le 28. même mois. J'en suis parti le 3 prairial pour Milan. J'ai été nommé sous-lieutenant le 1er vendémiaire an IX, et placé dans le 6e dragons le 1er brumaire. Je suis devenu aide de camp du général Michaud le 12 prairial an IX, je l'ai quitté à Brescia pour rejoindre le corps le premier jour complémentaire même année. Je suis arrivé à Bra, où était la 4e compagnie, dans laquelle je suis sous-lieutenant, le 7 vendémiaire an X.

5 [nivôse-26 décembre].

Dîner de corps à Savigliano. Froideur excessive ; platitude de Frère.

13 ventôse[-4 mars 1802].

A sept heures du soir, elle s'exerçait à répéter une symphonie d'Haydn *, qu'elle devait jouer le même soir chez madame Périer.

Je suis arrivé à Grenoble, le .. * nivôse an X.

Je m'y suis assez amusé jusqu'au 13 v[entôse] *. J'ai dansé dans plusieurs sociétés et à la Redoute.

15 [germinal-5 avril].

Je pars à sept heures du matin, à cheval, par les Echelles. J'ai 34 l[ouis], dont 4 de mon g[rand]-p[ère], 10 à D. (?). J'arrive aux Echelles *. Je pars pour L[yon] le... * dans la diligence.

[25 germinal-15 avril].

J'arrive à Paris le 25 germinal, je viens par le cabriolet de Gouge ; ma place sur le strapontin me coûte 48 l[ivres].

Il y a une chose toute simple, c'est que pour faire quelque chose il faut travailler, et travailler à tête reposée. Le matin me paraît propre à cela. Je pense que je pourrai me lever à six [heures] ; et depuis six jusqu'à dix, j'aurai quatre heures de bon travail. Je ne sais si c'est le temps de la journée où l'on est le plus en train, mais je vois bien que c'est la seule partie où je puisse travailler d'une manière un peu suivie. Je pourrais me loger près des Tuileries et tous les matins me promener demi-heure pour me réveiller. On lit très mal au lit, et rien de pire que de mal lire. Ce temps qu'on emploie mal le soir est perdu le lendemain. Lorsque je ne voudrai pas aller au spectacle, je pourrai encore disposer de mon temps depuis cinq heures jusqu'à six pour la promenade, et depuis six jusqu'à dix pour le travail.

[Floréal, prairial-avril, mai].

Je commence l'anglais le 13 floréal. Cessé au bout de trois jours. Recommencé le 1er prairial avec Dowtram.

Elle part le 25 floréal pour R[ennes] *.

12 prairial[-1er juin].

C. a Trav. (?) l'A. et l'I. av. F. rue Neuve des Augustins, n° 736, en nombreuse et détestable société.

Thermidor.

Je suis amoureux d'Adèle * ; elle me donne mille marques de préférence. Elle me donne de ses cheveux.

6 fructidor[-24 août].

A la fin d'un grand déjeuner, elle me dit qu'elle aime depuis longtemps C[ardon].

Vendémiaire, brumaire [XI-septembre, octobre 1802].

Je lui écris le 7 vendémiaire, elle rejette ma lettre. Je lui en donne une autre le 25 vendémiaire. Actuellement, 20 brumaire, nous sommes comme brouillés.

C[ardon] m'a dit l'avoir recherchée dans un temps parce qu'elle ressemblait beaucoup à une maîtresse qu'il avait aimée.

Je paie mon troisième mois de danse à M. Deschamps le ... brumaire XI *.

Je n'ai pris des leçons de Dowtram qu'un mois ; le 16 messidor, j'ai pris M. Jeki, franciscain irlandais, que Théophile Barrois m'a indiqué et dont je suis très content.

20 b[rumaire-11 novembre].

Je travaille uniquement à l'anglais depuis le 20 vendémiaire, et cela durera jusqu'au 1er frimaire, époque à laquelle je veux prendre un maître de grec.

Le 13 vendémiaire, j'ai commencé à monter à cheval au manège de Provence. J'ai payé 7 louis pour trois mois.

Le 3 vendémiaire, j'ai touché chez MM. Doyen 860 f[rancs] pour mes appointements jusqu'en fructidor.

J'ai donné ma démission au commencement de fructidor.

F. et moi nous logeons jusqu'au 3 frimaire chez madame Bonnemain, rue Neuve des Augustins, n° 736.

Je fouts madame R. depuis le commencement de fructidor.

A compter du 1er brumaire, mon père me donne un crédit de 150 l[ivres] chez MM. Périer. Je lui en avais demandé 234, et il faudra qu'il me les donne, parce que j'en ai besoin.

Cheminade est ici *. F. Faure et Dufay arriveront ce soir. Cardon est ici depuis quinze jours. Je cherche Laroche. Colomb est à Lyon. Bigillion s'est marié il y a une quinzaine de jours. M. Daru, qui s'est marié il y a trois mois *, est ici, de retour de la campagne de son beau-père, où il a passé deux mois. F^d Joinville est à Rouen, adjoint de l'ordonnateur La Saussaye. Marignier est inspecteur. Le général Michaud est ici, de retour de Chaux-Neuve, je compte le voir bientôt. Martial est ici sous-inspecteur de la cavalerie de la 1re division. Joinville * est sous-inspecteur à Milan. Jacquinet est ici, secrétaire du secrétaire de la guerre Sarthelon ; il est adjoint-commissaire des guerres. Dejean est ici * avec son père, administrateur général de la guerre. Il s'est marié il y a trois mois à la sœur de sa belle-mère, mademoiselle ... * Il est capitaine.

Mon régiment est toujours à Savigliano.

Le beau Montandry et le général Debelle sont morts le même jour, le premier à Courbevoie et le deuxième à Saint-Domingue *. Alexandre Petiet est parti il y a huit jours avec le général Brune pour Constantinople. Auguste P[etiet] est à son régiment, le 10e hussards. M. D[aru] est tribun depuis la dernière nomination. Le général Michaud, inspecteur général de l'infanterie. Jobert a obtenu un sabre d'honneur, qu'il méritait si bien ; il est ici depuis dix-huit jours et repart demain.

J'explique *Hamlet* de Shakespeare.

Mlle Duchesnois * a terminé ses débuts, avant-hier, par le rôle de Phèdre.

Guérin * a exposé son superbe tableau de *Phèdre et Hippolyte* le 4 brumaire an XI.

On va jouer *Isule* *, tragédie nouvelle de L. Lemercier.

Mante est ici, apprenant la banque chez MM. Périer, et C. p. l. p. d. M. d. l'I. Plana est en Italie et reviendra bientôt. Mallein à Grenoble, dans l'enregistrement.

1802

PARIS *

JOURNAL COMMENCÉ
LE 6 FRUCTIDOR X[-24 AOUT 1802]

6 [fructidor-24 août].

Grand déjeuner. Elle me dit à 2 heures, dans l'embrasure de la fenêtre du salon, qu'elle aime C[ardon] depuis longtemps. Elle me fait observer la manière dont elle a de ses nouvelles par moi. Je lui demande son amitié.

7 [fructidor-25 août].

Je réponds à C. Histoire de Fanny Delamy, son évanouissement. Je vais chez Madame R[ebuffet] à 7 heures, j'y trouve Mme Le Brun et M. et Mme Mure. Ils nous quittent à 9 heures. J'y reste jusqu'à 11 heures et quart. J'ai un air fort triste. Je développe mon caractère violent. J'ai pendant la dernière heure une conversation à double entente avec A[dèle]et Mme R[ebuffet]. Celle-ci me donne rendez-vous le lendemain à une heure et demie. J'écris à

A[dèle] sur un des volumes de Fl. : *Brama assai, poco spera, nulla chiede* *.

8 [fructidor-26 août].

Trois fois, et mouchant la chandelle, je rencontre A[dèle]. En sortant, à 3 heures trois quarts, je l'embrasse.

9 [fructidor-27 août].

Je vois Mme R[ebuffet] le soir à 7 heures. J'y trouve M. R[ebuffet] qui me reçoit avec la plus grande bonté. Il sort, je f. R. Adèle revient à 11 heures du soir. Elle me traite avec l'indifférence la plus naturelle.

10 fructidor-28 août].

J'y vais à une heure et quart, j'en sors à deux. Je suis en uniforme. J'y trouve Adèle. Plaisanterie sur les cheveux de l'oncle Joachim ; de sa part, sur le bouc que le Revenant a porté dans sa chambre. J'y vais ce soir à 6 heures, pour la promenade.

Nous allons au bois de Boulogne par un temps charmant. Je reviens. Adèle me traite avec une charmante familiarité, tout en me disant qu'elle pense à Arras. Je crois que Mme R[ebuffet] a conçu quelques soupçons et lui a défendu de se laisser embrasser.

[11 fructidor-29 août].

Dimanche. Elles doivent aller chez M. Guastalla. Je vais avec F. à Versailles. Charmant feu d'arti-

fice, tiré à la tour de Marlborough. Petit Trianon, jardin délicieux.

12 [fructidor-30 août].

J'ai un tête-à-tête de deux heures avec M. R[ebuffet]. Je vois un instant A[dèle]. Je suis assez gai. Elle me dit qu'elle ne veut plus lire de romans. Je suis persuadé que sa mère a conçu quelques soupçons.

13 [fructidor-31 août].

Je ne vais pas les voir.

14 [fructidor-1er septembre].

Je ne les vois pas.

15 [fructidor-2 septembre].

J'y vais à 7 heures. Je reçois une lettre de Cardon. J'y réponds.

Samedi [4 septembre].

J'y vais.

21 [fructidor-8 septembre].

J'y vais le matin. Je joue la grande froideur. Le soir, j'y trouve M. et Mme Mure. Tendre intérêt. Elle me dit qu'elle fait des romans, que je plais à Mme R[ebuffet]. Je vais avec celle-ci à Frascati, où je demeure jusqu'à minuit.

22 [fructidor-9 septembre].

J'ai un rendez-vous à sept heures du soir.

23 [fructidor-10 septembre].

Je joue la grande indifférence. A[dèle] me fait mille agaceries, dont je me moque.

24 [fructidor-13 septembre].

A[dèle] me traite comme quand je croyais qu'elle m'aimait.

27 [fructidor-14 septembre].

Je lui dis ce que je pense : qu'elle joue toujours la comédie. Elle me promet de me dire la vérité. Je sors un instant avec Mme R[ebuffet], nous la trouvons presque endormie en revenant, elle nous dit qu'elle vient de passer la demi-heure la plus heureuse de sa vie.

28 [fructidor-15 septembre].

Elle dîne chez Isidore. Je vais à huit heures chez la mère. Histoire de Fanny. A[dèle] revient à dix heures et demie. Elle me serre la main. Je lui reproche son goût pour la campagne.

29 [fructidor-16 septembre].

Rien de décisif de sa part. Elle ne me serre pas la main, elle me prend au collet en sortant pour me faire promettre d'apporter mon paysage. Elles doivent partir demain pour la campagne, où elles resteront jusqu'à mercredi.

fructid. 10.

Journal

22 j'ai un Rendez vous à 4h du soir.

23. je joue la grande indifférence. A. ne fait mille agaceries dont je me moque.

24 A. me traite comme quand je croyais qu'elle m'aimait

25. Je lui dis ce que je pense qu'elle joue toujours la Comédie. elle me promet de me dire la vérité. je sors un instant avec Mme R. nous la trouvons presque endormie en revenant; elle nous dit qu'elle vient de passer la demi heure la plus heureuse de sa vie.

28. Elle dine chez Izidore. je vais à 8h chez la mère histoire de fanny. A. revient à 10h 1/2. elle me serre la main. je lui reproche son gout pr la Campagne.

29 Rien de decisif de sa part. elle ne me serre pas la main, elle me prend au collet en sortant pr me faire promettre d'aporter mon paysage. elles doivent partir demain pr la Campagne, où elles resteront jusqu'à Mercredi.

Negatif G. ODDOUX

L'ÉCRITURE DE 1802

Bibl. Mun. de Grenoble, ms. R 302

1804

GENÈVE *

Journal du voyage entrepris par Alexandre Mallein, Alphonse Périer, Félix Penet et Henri Beyle de Grenoble a Genève, et du voyage de ce dernier de Genève a Paris.

[9 germinal XII-30 mars 1804.] — Beau temps.

Alph[onse] * va déjeuner chez MM. Cazenove, de là fait des commissions. Je vais me promener dans les rues basses *. J'arrive au bord du lac, j'admire la beauté de la vue. L'air est très pur, le coteau de Cologny est éclairé par le soleil, une légère brise agite le lac. La pureté et la fraîcheur frappent tous mes sens.

Nous allons ensemble au café Français, nous y lisons les journaux, correspondance de Drake. Alph[onse] va déjeuner chez M. Cazenove. Je déjeune et viens écrire à Edouard *. Nous partons à 10 heures et demie pour aller à la fabrique d'in-

diennes de Petit et nous sortons par la porte de Rive *, le lac à gauche ; nous le côtoyons longtemps, nous croyons voir Coppet sur la rive opposée, nous dépassons la fabrique Petit et nous y revenons. Nous trouvons M. Arnold le cadet * occupé à dessiner, sa femme à étendre la lessive ; mise simplement, elle nous fait des excuses et court s'habiller pendant que nous examinons l'appartement de M. Arnold et la fabrique. L'appartement, petit, mais très propre. M. Arnold me propose de porter au ministre de l'Intérieur un plan en relief de Bologne ; ce plan a 9 pouces de long ; il est construit sur une glace, avec de la pâte de carton et de la peluche. Il a demeuré six mois à le faire. Nous voyons la fabrique, un étendage bâti en planches disposées comme les planchettes des persiennes ; il y fait très frais ; les toiles que nous y voyons sont de Suisse, de coton, assez grossières. Nous voyons imprimer des réserves, nous voyons les moules qui servent à imprimer : les fleurs sont en bois, le pointillé en cuivre ; un moule ordinaire revient à 24 livres et fait 60 à 80 pièces. Nous voyons à l'étendage des pièces teintes en bleu ; en les frottant un peu, les réserves paraissent blanches.

M. A[rnold] nous fait voir un moulin à indigo par lequel un enfant de 17 ans fait quatre fois autant d'ouvrage qu'un homme ; à côté, nous voyons l'ancien procédé, par lequel un homme ne fait mouvoir qu'un moule.

Nous venons à la maison en voyant un petit port qu'il commence. Il va se promener souvent sur le lac pendant l'été et pêche beaucoup. Nous revenons, nous trouvons sa femme dans sa chambre, qui est très petite. Elle est mise simplement, mais avec goût : marmotte et des mèches huilées sur les tempes. Elle est très grande, assez jolie, gaie et franche. Elle était veuve lorsque M. A[rnold] l'épousa ; elle est de Genève et lui de Mulhouse. Elle a un enfant de son premier mari, l'enfant se nomme Jones. Elle en a un de sept mois, en nourrice, du deuxième. On parle de la ridiculité *(sic)* de M. Philis, directeur des Postes, oncle de Mlle Philis. A côté d'une Genevoise, il ne cessa pas de dire du mal des Genevois ; dînant chez Mlle R[olandeau], il ne parla que de la mauvaise qualité du vin de Bor[deaux] qu'elle buvait. Il offrit du vin, elle accepta, il n'alla pas en chercher. Tout cela s'était passé le 8, à un dîner que Mlle Rolandeau donna à M. et Mme Arnold, à Alph[onse] et à M. Philis. Nous décidons Périer, qui voulait partir le 10, à rester encore le dimanche à Genève.

M. Arnold invitera Mlle Rol[andeau] chez lui, à la campagne ; nous y serons, Al[phonse] et moi, nous ferons après dîner une promenade sur le lac ; nous nous amuserons. Périer reste. Mme Ar[nold] nous dit que, s'amusant tout le jour, elle ne pourra pas faire ses dévotions ; elle nous dit qu'elle a trois dimanches pour les faire, et qu'elle les renverra à

celui d'après Pâques. Ce détail, plein de franchise et de bonhomie, m'enchante ; il ne serait pas échappé à une Française : nous avons tous plus ou moins la manie

de clouer de l'esprit à nos moindres propos ;

ce n'est pas le moyen d'intéresser. L'art d'écrire un journal est d'y conserver le dramatique de la vie ; ce qui en éloigne, c'est qu'on veut juger en racontant.

Elle nous dit aussi que, la veille, étant à côté de M. Philis, elle lui avait donné des coups de poing, qu'elle désirait qu'il s'en allât. Une Française, à sa place, aurait fait de l'esprit sur la sottise de ce M. Philis.

M. Arnold le cadet n'a pas la gaieté de l'aîné, mais il nous montre beaucoup de bienveillance, à l'allemande. Il a le ton très commun. Il est dessinateur avec inspection sur les graveurs ; la position de sa fabrique est peut-être une des plus jolies du monde : Genève, à gauche, en amphithéâtre ; en face, le côté de... *, à trois quarts de lieue à droite, le lac jusqu'à Rolle, qu'on voit par un temps serein.

Mme Ar[nold] paraît désirer Vizille comme je désirais les Echelles dans mon enfance.

Nous revenons dîner aux Balances *, à la table d'hôte ; nous y trouvons le secrétaire et la femme de chambre de la comtesse de Frise, l'artiste Jaquet,

amené par le secrétaire, l'hôte de Chamouny et l'ingénieur ordinaire d'Evian.

10 germinal XII[-31 mars 1804]. — Pluie.

Nous nous levons à 7 heures et demie. A 8, MM. Cazenove arrivent ; ils parlent anglais avec P.... et italien avec moi. Le cadet, le plus petit, a plus de moyens que l'aîné. Ils sont à G[enève] prisonniers ; si on ne les avait pas retenus, ils seraient en Italie. Ils ont trois maîtres, un d'italien, un d'escrime ; l'aîné apprend l'allemand. Ils sortent à 9 heures, après un déjeuner de café, de beurre et de thé. Ils vont tous les soirs dans le monde, et sont très aimés dans ce pays, patrie de leur père.

Nous sommes allés, après nous être un peu chauffés, chez Mlles Coladon, marchandes de mode, qui vendent aussi du thé ; de là, chez MM. Roger et Tinguy, apothicaires, rue basse ; de là, chez nous, hôtel des Balances.

11 germinal an XII[-1er avril 1804].

Périer et moi nous allons à la Fusterie *; de là, à Saint-Pierre *. Les prédicateurs, très médiocres. Celui de Saint-Pierre cite Jean-Jacques de cette manière : « Un écrivain célèbre qui... dit : Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie... *», etc. Nous voyons communier.

Nous allons à midi et demi chez M. Arnold. Nous voyons le plan de Bologne. Enfin Mlle Rolandeau arrive, nous sommes à dîner : Mme Arnold, Mlle R[olandeau], Mme Petit, sa femme de compagnie, Mme T., belle-sœur de Mme Arnold, MM. Arnold, Rivière, amant, dit-on, de Mme Petit, Cavé, maître d'armes, qui m'invite à le revoir, T., frère de Mme Arnold, et son père.

On dîne. Froid, jusqu'aux rébus. On va sur le lac, à la promenade, on se mouille, on rentre en courant. On valse. Périer part, on joue au vingt et un, je gagne un louis. On revient à 8 heures dans la voiture de Mlle Rolandeau. Je m'amuse beaucoup, je plais à Mme A[rnold], j'étais très bien, à un petit mal de tête près. J'écris jusqu'à ce que je me couche, à 10 heures.

12 [germinal an XII-2 avril 1804].

Je vais à la Municipalité *. J'achète des bouquins pour 29 sous de France. Je pars à... pour Lyon. De G[enève] à P[aris], en 5 jours et demi, pour 3 louis et demi.

[Sans date.]

Je pars de Genève le 12 germinal XII, à midi et demi. J'ai pour compagnons un lieutenant de la 56e, bon militaire, et un jeune marchand drapier voyageur (à l'en croire) ; il paraît qu'il sait l'anglais et l'italien. *Della stessa sciochezza* * que le grand du

manège de Pélier, parlant sans cesse de ses bonnes fortunes. Le conducteur courrier, homme d'esprit, ancien maréchal des logis d'artillerie à cheval.

Nous passons au fort l'Ecluse, à côté de la perte du Rhône que nous n'allons pas voir. Nous soupons à Nantua. Un volume de la *Nouvelle Héloïse* trouvé sur une étagère. Nous nous arrêtons de 3 à 5 à Serlon, après avoir fait la descente à pied. Nous y prenons une dame laide et âgée et nous arrivons à Lyon vers les 5 heures, le 13 germinal XII. Belle vue de Lyon, le quai Saint-Clair. L'architecture n'est point aussi belle qu'à Genève. A Lyon, on voit des maisons souvent bizarres, à Genève des palais. Je suis frappé de la laideur des femmes, de leur mauvais teint, de leur affectation. Mon cœur était accoutumé à la franchise genevoise. Je trouve aux Lyonnaises le pied petit. Je revois Colomb, assez belle figure, grimacier. Il a lu les poètes, Rousseau. *Quantum mutatus ab illo* ! En tout, homme d'esprit, mais mauvais ton. Il ne me montre aucune sensibilité.

Le 14, à 4 heures du matin, je pars par un cabriolet de Gouge qui m'est procuré par la maison Soland, qui, à Genève, m'avait promis une diligence passant par la Bourgogne. J'ai mal fait, à Genève, de tout solder. Les places se marchandent partout.

1804

PARIS *

Journal de mon troisième voyage a Paris

18 germinal[-8 avril 1804].

J'arrive, par un temps beau, mais assez froid, au coucher du soleil, à six heures et demie, le dimanche 18 germinal an XII.

Je me sépare de mes compagnons de voyage, Ailloud et Berthemot, et viens débarquer chez M. Paquin avec M. Salmond, homme profondément sensible et très instruit. Nous allons aux Français, où nous voyons, de la galerie des troisièmes loges, le *Vieux Célibataire* et le *Mariage secret* *, pièce détestable. J'y vois Mante *.

19 germinal[-9 avril].

Je me trouve plus raisonnable qu'à mon dernier séjour et, par conséquent, je serai plus heureux ;

je dois cela à l'expérience acquise à Grenoble, où j'ai vu l'homme dans l'homme et non plus dans les livres ; ma distraction *of heart and understanding* * me sera utile, même *as a Bard* *.

Visite du bon père Jeky *. Je vais deux fois chez Crozet *. Je vais au Musée avec M. Salmond, dîner chez Muron, de là sur le boulevard et enfin à *Agamemnon* * et *Sganarelle*. Je ne suis point content de Talma et de Mlle Duchesnois. Ma distinction (l'âme et l'esprit) me fait voir dans ces deux pièces bien des choses que je n'y aurais pas vues. Je pourrai bientôt résoudre cette question : Qu'est-ce que la plaisanterie ?

M. S[almond], dont le jugement est d'un grand poids pour moi, juge, ainsi que moi, que Cassandre fait un bon effet dans *Agamemnon* ; à la lecture, séduit peut-être par les principes d'Alfieri, j'en avais jugé autrement, là comme ailleurs il faut donc voir.

20 [germinal-10 avril].

Crozet vient me voir, nous cherchons une chambre. Je rencontre Maupertuis. Nous allons à l'*Homme à bonnes fortunes* *, suivi du *Barbier de Séville*.

Je pense au naturel qu'il faut avoir dans mes manières. Mme de Caylus dit, en parlant de Matta : « C'était un garçon d'esprit infiniment naturel, et par là de la meilleure compagnie du monde. »

21 [germinal-11 avril].

M. Salmond croit qu'Helvétius a dit la vérité, et que ce que Kant a dit est très subtil, mais est vrai. Nous allons ensemble à la première représentation de la *Fausse Honte* *. Je suis à moitié endormi dès le troisième acte ; la pièce se traîne jusqu'à la fin au milieu des sifflets et des applaudissements. On nomme l'auteur et on n'entend pas la voix de Baptiste cadet, tant le tumulte était violent. Je n'ai remarqué dans la pièce que quelques jolis vers ; elle est de Longchamps. Nous avons vu ensuite les *Fausses infidélités* *. J'ai cru voir que L[ongchamps] a étudié la versification de Racine. J'ai trouvé le public tel que je le désirerais *for the Two Men* *. Je ne dois jamais sacrifier l'énergie de l'expression à je ne sais quel bon ton. Chaque caractère a un mot pour son idée ; tout autre mot, tout autre tour, est un contre sens.

23 [germinal-13 avril].

Vu Dalban et Lavauden rue Jacques, n° 139. D[alban] juge F. Mallein et Frédéric Faure * comme moi ; à propos de Frédéric, il me dit qu'il n'est pas fin du tout, qu'il n'a que l'habitude de la tromperie.

Il me dit qu'il renferme sa pensée en douze syllabes comme il fait des pas de deux pieds et demi, que rien n'est si facile une fois l'habitude prise.

Je vais un instant à la bibliothèque Mazarine, et là dîner avec Boissat à sa pension de 51, enfin à Louvois avec M. S[almond] ; nous voyons *Médiocre et rampant*, qu'il trouve, ainsi que moi, médiocre ; nous préférons le *Voyage interrompu* *, où nous rions beaucoup.

24 [germinal-14 avril].

Nous sortons, M. S[almond] et moi, du *Jaloux sans amour* et de la *Gageure imprévue* *, spectacle qui m'a endormi, quoique Fleury et Contat aient très bien joué ; Contat ne parle jamais à mon cœur. Le *Jaloux*, d'Imbert, est une pièce on ne peut plus médiocre ; la *Gageure* est écrite en style bourgeois.

J'ai parlé escalier ce matin avec Mante, de là à la Préfecture de police, de là au Panthéon ; j'y lis Vauvenargues, dont je suis très content. Je me trouve bien plus raisonnable que l'année dernière ; le café me rendait continuellement furieux ; j'ai plus de bon sens aujourd'hui, mais peut-être je suis plus médiocre.

Je parle avec M. S[almond] de son système sur les femmes, je l'engage à le publier ; il résiste ; moi, je crois qu'il est déterminé et que le livre est peut-être déjà fait. Il croit la femme italienne, la femme primitive ; en la modifiant de diverses manières, on a la Française, l'Allemande, etc. Il ne croit qu'aux vertus de tempérament. Il croit que tout le caractère des femmes est *un désir insatiable de*

plaire, que, par conséquent, on ne saurait trop les louer. Il a vu la louange produire des miracles. Une femme disait d'un homme dont la figure était presque hideuse : « Quel monstre ! il me fait mal aux yeux. » Le monstre la loua, parvint à lui plaire et enfin à coucher avec elle.

Il croit les hommes plus sensibles que les femmes, qu'un homme ou une femme met toujours du sentiment dans sa première affaire. Je sens qu'il m'a rendu plus hardi avec A *.

25 [germinal-15 avril].

Je donne à déjeuner à Dalban, Rey et Mante au café Valois. Rey, philosophe, se propose de publier un système où il prouvera que le bonheur particulier est toujours lié au bonheur général. C'est ce que je lui souhaite. Veut faire plusieurs comédies dans ce système. Me paraît très froid, à vingt-cinq ans. Dalban a beaucoup de rapports d'orgueil et de méfiance avec Jean-Jacques. Ils me tiennent jusqu'à midi et m'ennuient assez. Ils n'ont pas ce tact dont peut-être j'ai souvent manqué. J'ai honte de louer en face, me guérir bien vite de cette funeste maladie.

Il me semble n'être pas encore arrivé à Paris, tant que je n'ai pas vu A[dèle] et sa famille. Bien me rappeler que je ne puis la ramener à moi que par tout l'extérieur d'une profonde indifférence

jointe à de l'amabilité. Pour cela, du naturel, beaucoup de louanges et des plaisanteries.

26 [germinal-16 avril].

Crozet chez moi, une simplicité noble me sert bien.

Il Bugiardo de Goldoni *, qui me paraît plein de naturel et me donne l'idée d'un petit opéra, en attendant ma malle.

Didon et *Les trois Sultanes* *. Le spectacle est bien loin de m'intéresser cette année comme l'année dernière, il m'ennuie presque. Mlle Duchesnois, dans Didon, me paraît beaucoup trop affectée. Je vois tous les défauts de la pièce, qui me paraît sans cesse à côté de la nature. Je dois peut-être le sentiment vif d'une belle nature aux lectures que j'ai faites du naturel Shakespeare. Peut-être lorsque je me serai accoutumé à l'affectation de nos acteurs me plairont-ils davantage.

C[rozet] me présentera incessamment à Mlle Duchesnois; celle-ci va beaucoup chez Mme Montesson, la femme du duc d'Orléans, père d'Egalité *, qui a soixante ans, cent cinquante mille livres de rente, et qui réunit la meilleure société de Paris ; Mme Bon y va, tous les petits littérateurs y vont.

Le général Valence *, très joli homme, surpris (à dix-huit ans) aux genoux de Mme de M[ontesson] par le duc d'Orléans. « Ce pauvre Valence, qui veut

absolument épouser ma nièce, il me la demande depuis un quart d'heure ! » Et Valence épousa la nièce, qu'il n'avait jamais vue.

Valence, à dix-huit ans, croyait que c'était faire injure à une femme avec qui il se trouvait seul que de ne pas l'avoir, et il l'avait *.

27 [germinal-17 avril].

Je vais en me levant au Jardin des Plantes avec M. S[almond]. Il croit les professeurs de Paris très charlatans et mauvais comme professeurs, quoique très bons comme écrivains. Un savant italien disait à M. S[almond] : « *Tutti i Francesi sono gentili fuor che i litterati.* » On se plaint beaucoup dans l'étranger de leur morgue. — Linné était très pauvre au commencement de sa carrière ; souvent, lorsque ses souliers étaient usés, n'ayant pas de quoi en acheter d'autres, il continuait sa route pieds nus ; il arriva chez Boerrhave, qui le reçut très bien et l'équipa.

Je vois dans M. S[almond] une âme profondément sensible, et à un tel point qu'il ne peut pas même soutenir la peinture d'un caractère vicieux. Il n'aime point Molière et chérit beaucoup Collin, il remarque avec plaisir que M. Evrard est le seul caractère vicieux qu'il ait peint. Voilà une âme, bien appréciable pour un artiste, que trop de sensibilité empêche de bien juger.

Je lis Laharpe (13e et 14e volumes de son *Cours)*, je trouve quelques bonnes idées et beaucoup de raison. Je brûle que l'arrivée de ma malle me mette à même de travailler, je suis las de mon obscurité.

28 [germinal-18 avril].

Les observations de Mme de Genlis sur les courtisans confirment les principes d'Helvétius à un point remarquable.

29 [germinal-19 avril].

J'écris le soir, sous le nom de Junius, une réponse au feuilleton du 27 *, dans lequel G[eoffroy] maltraite Mlle Duchesnois.

M. Salmond part le matin, à cinq heures, pour Utrecht. Je me mets en pension chez Mme ...* pour 51 francs. Je vais le soir à la *Maison de Molière*, suivie de la *Fausse Agnès* *. La *Maison de Molière* est une pièce remplie d'un naturel exquis ; c'est une pièce charmante pour tout le monde et délicieuse pour moi. Fleury a très bien joué Molière, même avec une convenance de trop, car il a la poitrine faible, comme ce grand homme l'avait vers la fin de sa carrière. J'ai cru reconnaître Goldoni, à quinze ou vingt lignes près, et cependant je ne l'ai pas entendu nommer autour de moi, et j'étais assez bien entouré.

Pour que la pièce fût parfaitement jouée, il aurait

fallu que Fleury pût articuler d'une manière plus ferme et que Saint-Phal et lui fussent mieux vêtus.

Je m'étais fait une bien fausse idée du nom d'amis. Je voulais un seul ami,

Mais qu'il fût tout pour moi, comme moi tout pour lui.

L'homme n'est pas assez parfait pour cela. Il faut me borner à voir éparses entre tous mes amis les qualités que je voudrais réunir dans un seul. Du reste, je ne saurais avoir trop de connaissances ; à Paris, j'ai : Mante, *true friend*, Crozet, Jacquinet, M. P. Daru, Martial Daru, M. Daru *the father*, M. Debord *, Boissat, Cardon, *true friend*, Prunelle, Rey, Dalban, La Roche, Dard, L. Barral *.

Rien de si aisé que d'être bien avec un homme qu'on ne voit qu'une fois par mois.

30 [germinal-20 avril].

Je m'ennuie profondément de ne rien faire. Je lis les *Souvenirs* de Mme de Genlis *. Il y a là cinquante pages amusantes mêlées dans deux cents pages de sermons, et les sermons gâtent le rire. Ce livre m'a confirmé dans le dessein d'être simple, naturel et vrai dans le monde.

Mme de Genlis dit, page 125 : « Le chevalier de Châtelus m'a lu une comédie manuscrite intitulée : *les Prétentions*. Elle n'est pas bonne mais le sujet en est excellent : ce sont des gens qui ont des pré-

tentions tout à fait opposées à leurs caractères ; ils ne sont nullement hypocrites, l'amour-propre leur persuade qu'ils possèdent véritablement les qualités qu'ils affectent, ils sont les dupes d'une vanité ridicule ; on ne voit que cela dans le monde, et ça n'a pas été peint. »

Je devais être présenté à Mlle Duchesnois, je ne le serai qu'un de ces jours. Tant mieux, elle aura lu Junius, à moins que C[rozet] ne l'ait jeté au feu.

Je sors de *Gabrielle de Vergy* * et du *Mariage fait et rompu*, de Dufresny ; la première pièce ne me touche pas du tout, la seconde n'a pas de plan, mais le dialogue en est d'une gaieté polissonne qui fait rire. Talma représente peut-être naturellement les grandes passions, mais sa manière de dire ne fait pas plaisir, elle est trop saccadée, trop criée ; on l'applaudit beaucoup dès qu'il prend le beau genre de Mlle Duchesnois : varier les inflexions, mais doucement, sans brusque passage. A la première vue, il me semble que la manière de Talma est peut-être plus naturelle, mais celle de Mlle Duchesnois est plus agréable.

J'entends dire (pas très distinctement) que Fulchiron a fait une *Myrrha* *. Le plan me paraît ressembler beaucoup à celui d'Alfieri ; je n'entends pas nommer Alfieri. J'ignorais sous quel Philippe est placée l'action de *Gabrielle*, un spectateur me relève là-dessus.

Aujourd'hui 29 (*sic*), un mois de mon départ de Grenoble.

1er floréal XII[-21 avril 1804].

Le matin, je finis Vauvenargues au Collège de France. J'écoute un instant, à cause de la pluie, Pastoret expliquant Grotius. Le soir, comme il pleut beaucoup, je lis Lancelin * et le rôle d'Oreste.

Je mets toujours à la loterie. A ma pension de 51 francs, je pourrais me loger pour 18 francs, ce qui fait 69 francs, avec 11 francs de frais, 80 francs. 12 × 80 = 960 + 240 francs d'habillement ; on peut donc vivre à P[aris], en allant une fois le mois au spectacle, pour 1.200 francs. Je sais que dans la rue Jacques il est des chambres qui coûtent 8 francs, on peut dîner chez Mme Derbenet pour vingt-huit sous, ce qui fait par mois 50 f. + 10 f. de frais = 60 francs. 12 × 60 = 720 + 200 francs d'habits = 920 francs. On peut vivre pour 900 francs. Si je n'avais que 1.200 francs, je préfèrerais ne dépenser forcément que 60 francs par mois pour avoir chaque mois 25 francs en amusements. Grâce au ciel, cette année je n'ai pas encore éprouvé le besoin d'argent.

2 [floréal-22 avril].

Je vais au Musée, je me promène avec Crozet, qui me dit que Poisson réussit parce qu'il est simple ; s'il était bête, on dirait : c'est un gamin, mais avec

sa bonne tête, cela charme. J'apprends à dîner, de M. de Beaumont, qu'il y a des nègres qui ont la figure plus grecque que nous. Je regrette mon plan, j'écris le premier acte de mémoire. Je vais aux Italiens avec Boissat ; l'habit de Grammont, bête ; les *Confidences*, intrigue espagnole, dans nos mœurs cependant ; le *Mariage d'une heure* *, même défaut, mais plus jolie. Je sens que je vaux mieux que l'année dernière, je commence à voir la plaisanterie.

3 [floréal-23 avril].

J'attends toujours ma malle. L'*Enéide* de Delille paraît. Je lis la *Vedova scaltra* de Goldoni *. Je sors *del Re Teodoro* *. Peut-être n'eussé-je pas si bien fait *the Two Men* il y a six mois que je les ferais à cette heure ; la division de l'âme et de l'esprit m'éclaire de plus en plus. J'ai vu Dard chez Mante, qui m'a conté la manière dont Hilaire est devenu préfet *. J'ai cru voir deux Charvet sur la terrasse des Feuillants. Une vue de Venise dans le deuxième acte du *Roi Théodore*. *E in questo bel paese che dovrò andar a fare la* φ *.

4 floréal[-24 avril].

Je lis Fénelon et je parcours Beccaria (*sur le style*) * à la Bibliothèque nationale ; j'ai le plaisir de trouver Fénelon parfaitement d'accord avec moi. Le soir, *Agamemnon* *; la scène de la proposition du

meurtre est jouée divinement par Talma et Mlle Duchesnois. Après la pièce, Crozet me présente à elle, je la trouve d'un naturel charmant et bien moins laide que je me l'étais figurée. Elle a la figure par masses, chose très propre à la peinture des passions ; à l'avenir, lorsque je devrai être présenté à quelqu'un, écrire le compliment que je veux lui faire ; au moment, je me trouble. Crozet fait ses adieux, j'embrasse Lemazurier * (ne pas oublier de lui donner à dîner, à déjeuner, lui dire que M. Dubois le cite dans son cours *, et lui payer la voiture en allant à Versailles). Je suis enchanté de ma soirée, quoique j'aille perdre bêtement six francs au n° 113 *. Je voulais gagner de quoi acheter les stéréotypes *for* Francis, *my sister and* Alphonse *.

La seule chose que je dise devant Mlle Duchesnois est que la *Mère coupable* et *Agamemnon* sont les deux pièces modernes les plus morales.

J'attends ma malle.

5 [floréal-25 avril].

Je reçois ma malle, je me promène avec Crozet, Mante et Barral de cinq heures à neuf. Je rentre très fatigué. M[ante] et moi nous faisons nos adieux à Crozet aux Tuileries, à sept heures et quart. Crozet m'engage à aller demain, à midi, chez Mlle Duchesnois.

Mante me trouve bien meilleur, cette année,

que l'année dernière, il me dit qu'alors j'avais une énergie diabolique. Nous avons les mêmes idées sur bien des choses ; il a découvert tout ce que Hobbes a dit du rire.

6 floréal XII[-26 avril 1804].

Je commence enfin les *Deux Hommes* ; il y avait 306 vers de faits à Gr[enoble], je commence au 307e.

Le ciel m'attacha seule au soin de ton bonheur.

Je relis tous ceux qui sont faits, les deux cents derniers me paraissent bons.

Je sors d'*Œdipe*, suivi de l'*Amant bourru* *. Je sors au second acte de la pièce de Monvel, elle a, par-dessus toutes les autres, le droit de me déplaire. J'ai bien jugé *Œdipe* : il y a de très beaux vers, où l'on reconnaît bien la manière de Racine. Le sujet est magnifique, il y a des maximes générales qui sont précisément le contraire de ce qu'il faut pour toucher. Il n'y a rien au monde de si ridicule que la fanfaronnerie de Philoctète ; ses amours avec Jocaste grand'mère me déplaisent.

Mlle Raucourt a dit trois ou quatre vers à peu près bien, tout le reste mal. Talma a supérieurement joué ; sa figure était sublime dans les derniers actes ; il a un peu crié au quatrième, il a crié : *Vous frémissez, Madame...* qu'on devait dire, ce me semble, avec l'accablement du désespoir d'un malheureux

qui voit confirmer sa sentence. Monvel jouait le petit rôle du compagnon de Laïus.

Je verrai Mlle Duchesnois demain ; lui demander quand elle jouera Jocaste, pour que nous puissions bien sentir la scène de la double confidence.

Les vers de fureur d'Œdipe, à la fin du monologue du cinquième acte, ne font pas, ce me semble, un bon effet. Il faut des actions, quand on est arrivé à ce point-là.

7 [floréal-27 avril].

J'apprends, vers les deux heures, la mort de M. Rebuffet, du portier de la rue Saint-Denis. Cet excellent homme est tombé malade le lundi de Pâques et a succombé trois jours après. Je vais auparavant chez Mlle Duchesnois, on me dit qu'elle n'y est pas, je laisse un billet.

8 [floréal-28 avril].

J'ai travaillé fortement à la prose *of the fifth* scène. Je suis allé au Luxembourg après dîner, et de là, vers les six heures, chez M. Daru. Je l'ai trouvé sur le bord de la tombe. J'ai trouvé Martial qui m'a reçu avec amitié ; Mme D[aru] n'a rien dit, M. D[aru] était si affecté d'une consultation que les médecins venaient de faire sur son état que je ne sais si c'est exprès qu'il ne m'a pas invité à dîner. De là, je suis allé *to the gate* *,

j'ai trouvé de la gaieté ; je m'attendais à celle *of the mother, this of girl* m'a révolté, *even* pendant *the account of the her father's death* elle riait à gorge déployée. *She ever has seemed to me having hate for him* * sur ce que je disais que s'il avait vécu il aurait arrangé ses affaires : « Il aurait pu encore donner des explications », a-t-elle dit. Cette insensibilité est affreuse. Je l'ai trouvée embellie, avec des couleurs (peut-être données par l'opposition du noir), elle m'a dit avoir quinze ans, six mois et cinq jours. Elle s'est beaucoup amusée cet hiver au bal de la rue du Bouloi, qu'on avait surnommé bal des Vestales. Il ne coûtait que trente sous par bal et avait lieu tous les samedis. Son surnom prouve la sévérité des examens.

Cardon est marié à une demoiselle d'Arras * qui lui a apporté trois cent mille francs, sans compter les espérances. Toutes les convenances y sont. On parle de B[onaparte] empereur, C[ambacérès] et Leb[run] consuls. J'ai demeuré environ une heure et quart chez Mme R[ebuffet] ; j'étais en noir.

9 floréal[-29 avril].

Bajazet, Les deux Frères *. Jamais Mlle Duchesnois ne m'a paru si belle que dans Roxane, aujourd'hui ; et jamais tragédie ne m'a peut-être si constamment intéressé que *Bajazet* aujourd'hui : tout concourait à mon illusion. Mon travail tend à aug-

menter la sensibilité. Desprez * était très bien dans Osmin ; Saint-Prix * toujours bien, quelquefois beau, dans Acomat. Il n'y a que Mme Talma * qui a été détestable avec son chant lamentable dans Atalide. Mlle Duchesnois au-dessus de tout éloge ; je la suis allé voir après la représentation, elle m'a reçu toujours avec ce même naturel, sans compliments. Chazet * est venu ; il est joli garçon, il a paru surpris, je crois, de l'air naturel et point troublé que j'avais. Nous avons parlé comédie et tragédie, lui faisait rire et avait de l'esprit, moi j'ai dit quelques pensées justes. En attendant Mlle Duchesnois, j'ai vu Talma dans le passage ; de ma taille, il avait un habit bleu, culotte et bas noirs. Il parlait au portier du théâtre ; il a la même voix qu'à la scène. Sa vue m'a fait impression, il avait l'air tragique. J'ai pensé que je maniais la gloire ; après tant d'illusions de connaissances et d'amitiés avec les grands hommes, voilà enfin un peu de réalité. J'espère que dans un an je serai ami de Mlle Duchesnois et de lui, par les *Two Men*.

J'ai bien admiré Racine ce soir. Il a une vérité élégante qui charme. Ce n'est pas le dessin de Michel-Ange, c'est la fraîcheur de Rubens. J'avais mille idées ce soir qui, ce me semble, auraient fait un bon commentaire de *Bajazet*.

10 [floréal-30 avril].

Dix vers et la prose du *Raccommodement* *. Je montre de l'esprit de discussion à dîner. Je souffre du mésentère parce que j'ai pris une tasse de café, hier, à *Bajazet*. J'ai vu du côté du consul, dans les loges, une femme qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un squelette : elle était de la blancheur d'une tête de mort bien lavée, elle était vraiment glaçante ; c'est ce que j'ai jamais vu de plus fort dans ce genre-là, je la regardai beaucoup pour en garder une idée nette. Elle était bien vêtue. C'était l'horreur de la mort seule et sans aucune autre horreur.

Chazet fit des calembours sans prétention qui étaient charmants ; il dit des jolies choses à Mlle Duchesnois d'une manière charmante. « La Rochelle ne vous aime pas, il me disait », etc.

Mardi 11 [floréal-1er mai].

Beau trait de la femme de Périer (de la Guerre) à Boissat.

Je sors de *Iphigénie en Aulide*, suivie de *l'Impatient* *. Aucun vers de cette tragédie n'est allé à mon âme ; il est vrai qu'elle a été jouée d'une manière aussi lâche que possible. Saint-Prix pitoyable, Talma et Mlle Duchesnois médiocres, Mlle Raucourt insoutenable, Mlle Bourgeois ne peut

atteindre au ton tragique. Cette tragédie doit plaire infiniment au vulgaire, tous les personnages en sont médiocres. L'exposition se traîne et ne finit point ; elle est niaise en ce qu'Agamemnon, au lieu de donner à Arcas sa commission en quatre vers et de le faire courir au-devant de la reine, perd, à lui raconter ce qu'il sait déjà, un temps pendant lequel la reine arrive dans l'armée. En tout, cette pièce, traduite en italien ou en anglais, doit faire un triste effet. Il n'y a de bien que : « Triste destin des rois... » etc. *L'Impatient* médiocre.

Après la pièce, je vais chez Mlle Duchesnois avec Favier ; nous la trouvons en grande colère contre Mlle Raucourt qui l'a menacée parce qu'on l'avait sifflée ; il paraît que Mlle Raucourt a le ton d'une harengère. Favier parle comme un homme qui sent sa dignité ; si le cœur y répond et qu'il doive réellement sa place à Mlle Duchesnois, c'est un homme estimable et avec qui je dois me lier. Deuxième séance du Tribunat, pour déclarer B[onaparte] empereur.

12 [floréal-2 mai].

Je vais au Tribunat à midi, la séance commence à deux heures. Plusieurs tribuns parlent comme de mauvais coquins. Parmi ceux-là, ... a la physionomie * de son âme. Savoye-Rollin * parle en homme d'esprit à cœur corrompu qui se moque de tout. Costaz *, moins mal que tous les autres. J'ai

vu Carnot à la vingtième place. J'étais près d'une femme qui ressemble un peu à Victorine ; cette ressemblance m'a enchanté, que serait-ce donc si je la voyais elle-même ? Je me promène, le soir, deux heures aux Tuileries avec Mante, *we speack of passions and philosophy* *.

13 [floréal-3 mai].

Je vais au Musée français. Je sens bien qu'il ne faut jamais forcer le sentiment, comme je le faisais l'année dernière ; il me semble qu'on ne peut forcer que le centre de compréhension. Je travaille tout le matin *to the Two Men.* Je commence le jus d'herbes. Je me présente chez Mme de Baure * et chez M. D[aru]; Pierre D[aru] venait d'arriver. Je vais chez M. Le Brun * qui me montre de l'esprit et qui, par conséquent, doit être content du mien. Je sens que le temps est passé d'être républicain : il ne faut pas déranger mes projets de gloire pour l'ambition, mais il ne faut rien faire qui lui soit contraire. Publier *after my death* *. *My father* m'envoie enfin des plans, *and ten* louis.

14 [floréal-4 mai].

Je rentre à 1 h. 1/2 du matin (par conséquent le 15). Je reviens de chez Mlle Duchesnois, à la portière de qui j'ai remis un article de trois pages et un billet. Mlle Duchesnois avait témoigné,

une heure auparavant, dans sa loge, le désir qu'elle avait que quelqu'un prît sa défense. Elle m'a très bien accueilli ce soir, m'a invité de nouveau à aller chez elle. Cette visite en général a été une suite de victoires, et j'hésitais de la faire ! Donc, maxime générale : Il faut toujours la voir, sauf à faire les visites courtes, si je vois que je gêne.

J'avais mille idées ce soir sur la déclamation. Ce qui constitue le mérite de l'acteur, comme celui du poète, est *a comprehensive soul* *. Un rôle peut se diviser en un nombre quelconque d'intonations ; on n'est bon acteur qu'autant qu'on prend ces intonations et qu'on les prend justes. Eviter plusieurs sons que Talma a dans la voix et qui sont, je crois, produits par une contraction de la glotte. Que les sons ne soient jamais forcés. J'ai trouvé le jeu de Mlle Duchesnois perfectionné depuis l'année dernière. Talma a bien détaillé : « Ami, n'accable pas un mal... * »

17 [floréal-7 mai].

Rien de nouveau du 14 au 17. Je travaille *to the Two Men*, je trouve :

L'amour est un combat d'orgueil et d'espérance.

18 [floréal-8 mai].

Je reçois dix louis. J'achète les *Pensées de* Pascal trois livres, Mairet, etc., une livre dix sous, les

Fables de La Fontaine, vingt-huit sous. Je vais voir M. P[ierre] D[aru], je ne trouve que le père ; il y avait un homme de Versailles qui a dû être content de moi.

J'ai vu faire une bévue au cousin *at the gate with mother and daughter* *. Il a dit : « Je n'ai su malheureusement qu'en partant qu'elle avait une amie très jolie. » Aussitôt, sourire de mépris et court silence.

Toutes les fois qu'on revient de Louvois, il faut se rincer la bouche. Tout y est mauvais, pièces, acteurs et spectateurs. Ce soir, le *Trésor*, la *Parisienne* de Dancourt, les *Questionneurs* *, tout très médiocre ; la *Parisienne* est ce qu'il y a de plus supportable.

A letter to my greath father upon Neuilly house intrigues *.

19 [floréal-9 mai].

Je vois par les journaux que le prix d'un copiste est de trois livres par séance, soit vingt et une livres par semaine ; voilà un guide. Il y a dans le *Journal de Paris* un morceau sur la critique dont les idées sont douces et qui est écrit avec le style de Télémaque. Cet accord m'a charmé. Le sujet de *La Parisienne* de Dancourt charme par sa vérité. J'ai vu deux Parisiennes, hier et aujourd'hui, qui sont parfaitement dans ce genre : Baptistine et... Balm[et] *. On pourrait refaire la pièce de Dancourt

en vers, en ne lui prenant que l'idée principale. C'est un charmant exemple de la manière dont on peut mettre la satire en comédie. Et quelle différence ! La satire diffame l'auteur, la comédie lui donne une réputation d'esprit très agréable.

J'ai vu aujourd'hui la petite Balmet, âgée de sept ans, et qui promet bien d'être une a[ctrice] à dix-sept. Ces deux jeunes filles ressemblent comme deux gouttes d'eau à la Parisienne de Dancourt.

J'écris ceci dans ma nouvelle chambre, rue de Lille, n° 500, où je couche pour la première fois (19 francs). Je sors du *Tartufe*, suivi des *Femmes* *. Cette dernière pièce, en trois actes, de Demoustier, n'est qu'une dissertation philosophique sur laquelle mes voisins s'extasiaient et qui me faisait bâiller. Je me souviens qu'il y a trois ans je trouvai cela délicieux.

Rien n'est si rassurant pour moi que *Tartufe* ; méditer cette pièce, elle me donnera de la hardiesse pour *the Two Men*. Caumont a joué Orgon avec un naturel qui, à mes yeux, le met au-dessus de Grandmesnil. Fleury joue très bien Tartufe, c'est un acteur délicieux, mais on sent que sa poitrine est faible, et une fois il a été obligé de crier ; du reste, il a donné au rôle la vraie couleur, il l'a joué en satire. La scène d'Orgon, Marianne et Dorine, au deuxième acte, a été supérieurement jouée. Il me semble qu'on peut faire une *brouille* de véri-

table amour, après la scène du deuxième acte de *Tartufe*, où la vanité entre pour beaucoup plus que l'amour.

20 [floréal-10 mai].

Je n'ai pas encore travaillé *to the Two Men* aujourd'hui, j'ai achevé de déménager. J'ai lu le doux Vauvernagues, il me charme. Je me suis habillé à neuf heures et demie pour aller voir Mlle Duchesnois ; je l'ai trouvée horriblement fatiguée, sans chemise, comme le jour où C[rozet] me présenta. Dix heures moins le quart sonnaient lorsque j'ai passé devant les Tuileries, dix heures sonnaient lorsque j'ai repassé. Elle m'a peu parlé, elle m'a dit qu'elle avait bien grondé sa portière, etc., elle est revenue deux fois là-dessus ; elle m'a demandé si je ne m'appelais pas Lebel, me disant (je crois) qu'elle n'avait pas bien lu *ma signature*. Voilà le seul mot qui eût rapport à ma course du 14. Je me suis bien conduit : j'ai bien fait de la voir, bien fait de ne pas aller à *Agamemnon*, qui m'ennuie.

Elle me dit un jour que *Cinna*, *Phèdre*, *Tancrède*, étaient arrêtés. Elle jouera Phèdre samedi.

MM. Ricci *, Lemazurier, etc., y étaient.

Je suis étonné du talent de La Fontaine pour peindre. La Fontaine et Pascal, voilà les deux hommes qui m'ont jamais inspiré le plus d'amour.

Je voudrais mêler au style tout puissant de P[ascal] quelques morceaux de douceur dans le genre du bon Fénelon.

21 floréal XII[-11 mai 1804].

Je me lève matin, vais prendre une tasse de café à la Régence *, reviens chez moi à huit heures. Je travaille constamment jusqu'à quatre, et ne puis pas faire d'une manière raisonnable le 353e vers *of the Two Men.*

Je donne aux Tuileries quinze sous à un pauvre vieillard qui a tout ce qu'il faut pour me toucher infiniment, un instant après je vois un père badinant avec sa fille de trois ans environ ; ces deux petites rencontres me touchent infiniment. De là, à la *Métromanie*, suivie du *Mariage fait et rompu* * ; j'y trouve Dalban, dont je suis très content, à un peu de présomption près.

Du 21 floréal au 1er prairial [11-21 mai].

J'ai trop à écrire, c'est pourquoi je n'écris rien. Je dîne *in father D[aru] house* * et chez Carrara. Je vois deux fois *Phèdre* : Mlle Duchesnois beaucoup de progrès, la fermeté dans les détails, sublime ; meilleure la première que la deuxième ; la première, je suis avec Mante, bêtise de Damas.

29 floréal : je vois tomber *Pierre-le-Grand* * de Carrion. Ses lettres dans les journaux. Il a demandé pardon à M. Bonap[arte].

Le 30, dimanche, je passe une heure *for the first* chez Phèdre *.

J'en suis à 375 *.

Les élèves de l'Ecole polytechnique et ceux de Metz pour l'adresse.

Le 30, dimanche, je passe une heure avec Ariane sur la terrasse de son appartement, rue Saint-Georges, n° 18, son maître de langue est en tiers. Cette heure-là est trop longue de la moitié. Ariane me dit en sortant une politesse sur Basset que je prends pour une douceur pour moi.

Ecrit ceci en le relisant le 26 germinal XIII [16 avril 1805] ; je me souviens parfaitement de toutes mes erreurs, je vois encore très distinctement tout ce que j'ai fait il y a un an : le squelette du Théâtre français, la course à une heure chez Ariane, etc.

Edouard Mounier (froid, vaniteux) sort de chez moi. Quelle bêtise de se charger des soins de l'avenir ! V[ictorine] est ici et je ne la vois pas ; que j'aurais été heureux, il y a un an, si l'on m'avait prédit qu'elle serait à Paris en germinal XIII !

1804

PARIS*

Troisième voyage a Paris [1]

3 prairial an XII jusqu'au [*18 messidor*].

3 prairial XII[-23 mai 1804].

Je sors d'*Œdipe*, suivi du *Babillard* *. Cette tragédie a de grandes beautés, mais je les crois du

1. Journal du 3 prairial an XII au 18 messidor an XII. — Surcousu un cahier le 24 brumaire XIII, qui contient le journal du 23 brumaire XIII au 29 frimaire XIII, exclusivement.

***

H. — Tous les hommes qui sont sur la terre cherchent leurs propres intérêts, il n'y a que le seul poète qui ne cherche purement que notre bonheur. *Divine poeta* [a] !

***

H. — Regarder tout ce que j'ai lu jusqu'à ce jour sur

a) Nota : dont l'intérêt soit identique avec le nôtre. L'intérêt de l'homme vertueux s'accorde avec le nôtre par le moyen de la justice ; celui du poète est identique. (23 brumaire XIII.)

poète grec ; rien n'est plus éloigné de la grandeur que les gasconnades de Philoctète et l'orgueil de Jocaste ; l'exposition est postiche, le moment où Philoctète apprend le mariage de Jocaste est pris

l'homme comme une prédiction, ne croire que ce que j'aurai vu moi-même. *Joy, happiness, fame, all is upon it.*

*
* *

Le théâtre français vide d'action.

*
* *

Naturel : L R V * et sa femme le 29 brumaire XIII.

*
* *

PET..T = GHERARD.

*
* *

Seulement pour Ariane, le théâtre *and the buckish things.*

*
* *

Cahier finissant comme celui de vendémiaire, je crois, commence par *happiness*, la troisième séance chez Dgzn [Dugazon], Pacé, Mlle R[olandeau], *the greatest happiness gived by society* en masse.

Il zio, all vanity.

*
* *

Un caractère comique esquissé dans les *Souvenirs de Félicie* de Mme de Genlis (*Mercure* du 24 frimaire), celui de l'homme ou d'une femme qui ne juge rien par sentiment, mais tout par l'état qu'on en fait dans le monde. Côté du vaniteux, de l'odieux, qui convient à la comédie.

*
* *

30 brumaire XIII.

Délaharpiser et *dégagnoniser* * mon goût en lisant souvent les grands dramatiques existants : *Eschyle*, *Euripide*, *Sophocle*, *Shakespeare*, Corneille, *Alfieri*, Racine, *Aristophane*, Molière, Goldoni, Plaute.

de *Polyeucte*, leur entrevue est encore la même chose que celle de Pauline et de Sévère, avec la différence que celle de Corneille parle à l'âme, tandis que celle de Voltaire ne parle ni à l'âme, ni aux esprits

Voir tous les autres pour y chercher le bon : Lope, Calderon, Federici, Pindemonte, Sénèque.

***

Dérousseauiser mon jugement en lisant Destutt, Tacite, Prévost * de Genève, Lancelin *.

Lire Tite-Live et Salluste dès que Dureau les publiera *.

La manière dont j'ai vu recevoir le *Philinte* doit m'encourager. Je ne serai pas à beaucoup près si sérieux que cela, et certes personne n'accusera Fabre de s'être rapproché du drame.

Il me semble que les deux caractères de ce siècle sont l'égoïste et le vaniteux, le premier susceptible de plus de force, le deuxième de plus de gaieté. Ne nous le laissons pas dérober.

Le 19, je reçois une lettre de Philinte.

***

Étudier le dialogue de Corneille, partie dans laquelle ce grand homme n'a pas été égalé et qui est le premier mérite au théâtre.

Étudier le style d'Alfieri.

***

Du 3 prairial au 18 messidor exclusivement.

1. Plier aux événements qui, étant arrivés, sont inévitables.

2. Chez une nation où la vanité règne, où par conséquent un bon mot est tout, être toujours de sang-froid en agissant.

3. Se faire chaque soir cette question : « Ai-je assez ménagé la vanité de ceux avec qui j'ai vécu aujourd'hui ? »

19 messidor.

(Notes de Stendhal sur la couverture du cahier.)

relevés ; elle ne peut plaire qu'aux esprits vulgaires. Talma joue très bien *Œdipe*, mais je conçois qu'un homme qui aurait l'intelligence d'Ariane le jouerait mieux.

On applaudit à outrance

> Ce roi d'un fastueux rempart, ne marchait point
> Entouré, etc *.

On en fait une application à Bonaparte. Est-elle dans le bon ou dans le mauvais sens ? On applaudit beaucoup aussi la maxime contre les prêtres.

En tout, c'est une belle tragédie dans le sens admiratif, peut-être le plus beau sujet du genre.

4 [prairial-24 mai].

Après m'être cassé la tête depuis dix heures du matin jusqu'à quatre pour faire deux [vers] et demi, je vais à la Montansier *. Tout m'y paraît détestable, excepté Volanges, que je vois dans *les Pointus* *, et Brunet. V[olanges] a une figure dans le genre de Marion Thomasset *, il est très vieux et ne le paraît pas, ces figures-là ne vieillissent pas. De là, à Frascati et aux Mille Colonnes *.

5 [prairial-25 mai].

Onze vers ; j'arrive à 401. J'ai demeuré, ce mois passé, deux heures cinquante-six * par v[ers].

Andromaque (pour la deuxième fois), suivie de *Sganarelle*. Talma joue parfaitement, surtout la scène du deuxième acte : *Oui, oui, vous me suivrez* *. Quel acteur, s'il avait joué tout ainsi ! Mlle Duchesnois met beaucoup trop de gammes chromatiques dans ses vers. Je la vois après la pièce, elle me reçoit supérieurement ; elle est piquée contre le public, qui ne l'a pas demandée ; d'ailleurs, elle sent qu'elle a été éclipsée par Talma.

Fav[ier] me dit que, dans la jeunesse de Bonaparte, Talma le faisait entrer gratis aux Français. Mlle Duchesnois apprend Monime pour Saint-Cloud, je crois qu'elle jouera, à P[aris], Inès * et Chimène. Talma rend trop lentement les moments d'exaltation d'amour.

15 prairial XII[-4 juin 1804].

Je pense au *Faux Métromane*. Cela me vient en pensant à l'extrait du *M*[*oniteur*] par Geoffroy. Les journaux sont donc bons à lire.

V[u] les Pensées diverses *, entre minuit et une heure, du 16, pendant une grande chaleur.

17 prairial XII [-6 juin 1804].

L'Optimiste de Collin, en cinq actes et en vers, *le Retour imprévu* de Regnard. Dugazon rentre, il joue très bien dans les deux pièces (M. de Plainville dans la première).

Cette pièce m'a rendu heureux ; c'est là un charmant résultat. C'est peut-être une délicieuse idylle, mais c'est une comédie bien faible. Il semble que ce pauvre Collin ait juré de fuir l'énergie ; son talent semble fait pour peindre l'amour doux et pastoral (qui ne nous plaît pas tant par la description de l'amour que par les cœurs bons et simples qu'il nous développe), et il semble qu'il évite de faire parler ses amants.

Ce sujet était si commode à traiter après *Candide*, il fallait le pousser au maximum d'énergie, faire marcher des caractères ; chez Collin, une grande scène de déclamations vagues entre M. de Plainville et Morinval, le *Martin* de la pièce, et voilà tout. Il n'y a qu'un bon vers de pessimiste :

J'offre mon bien aux gens et j'éprouve un refus.

Collin fait des vers doux, coulants et assez élégants, mais c'est que, pauvre d'idées, il les délaie. Il doit y avoir quelque chose de commun entre son âme et celle de La Fontaine, et rien avec Voltaire. Si son âme ressemble à ses écrits, il ne doit pas goûter du tout la joie âcre de celui-ci. L'optimiste est un caractère *aimable* dans le sens propre du mot, du moins M. de Plainville l'est-il beaucoup ; il est presque toujours en scène.

La comédie a un grand avantage sur la tragédie, c'est de peindre les caractères ; la tragédie ne peint que les passions. Mlle Mars joua comme un ange

un rôle qui ne signifie rien. Je fus très content de Dugazon, il me fit venir les larmes aux yeux, et des larmes fort agréables ; mais sa figure n'a pas assez d'expression. J'aime beaucoup à la scène les noirs sourcils, je voudrais voir Fleury dans ce rôle. Il ressemble à un certain oncle des *Mœurs* de Collin *, qu'il joue à ravir.

Le *Retour*, petite pièce de Regnard où il y a plus de verve que dans tout Collin. Dugazon à ravir, Fleury très bien.

J'eus souvent une douce illusion : le lieu de l'*Optimiste* est heureux, c'est un joli bosquet.

On saisit une application contre B[onaparte].

Cet *Optimiste* m'a rendu vraiment heureux ; il a fait une révolution sur moi. Je savais cependant la vérité morale suivant laquelle M. de Plainville m'a touché. Voilà le pouvoir du spectacle et un singulier effet pour une comédie jouée par Dugazon *.

18 prairial [-7 juin].

Je cherche à me refroidir pour pouvoir corriger mon plan *of the Two Men.*

Je vais à la Bibliothèque nationale. Je lis le troisième volume des *Mémoires* français de G[oldoni] *, le moins intéressant des trois. Examiner le style français de cet italien, il a quelque chose qui plaît. C'est, je crois, l'extrême clarté ; ses phrases sont courtes et il aime mieux répéter la chose que

se servir d'un pronom. L'examiner à loisir pour mon grand travail sur le style.

Je lis une de ses comédies, intitulée *il Cavaliere di buon gusto* *, croyant y découvrir quelque chose de commun avec le *F*[*aux*] *M*[*étromane*] ; ce n'est point le même sujet. *Il Cavaliere di buon gusto* est le modèle des hommes du monde. Cette pièce est charmante, il y a surtout la nuance d'un jeune homme qui arrive des écoles qui est très bien saisie. Je ne conçois pas comment Picard, qui a un théâtre à soutenir *, ne se met pas à traduire Gol[doni] ; en six jours il arrangerait une pièce, et cette pièce en vaudrait une douzaine comme le *Vieux Comédien* *.

Je pourrai refaire à la française beaucoup de sujets que Goldoni a traités à l'italienne. Si je suivais ce projet, mes pièces n'auraient absolument rien de commun avec les siennes que l'objet. Ses intrigues ne sont point assez fortes pour moi, et ses plaisanteries pas assez délicates pour nous. Par exemple, le *Cavaliere di buon gusto* me donne l'idée d'une pièce intitulée *l'Homme du monde* qui offrirait un modèle de la conduite d'un homme du monde parfaitement aimable. Il faudrait le mettre dans les principales circonstances de la vie, le montrer au moins quatre actes de sang-froid. Il se tirerait avec honneur et grâce de toutes les circonstances où il se trouverait, il aurait beaucoup d'esprit. Je le peindrais dans toutes les relations de la vie,

je pourrais peindre tout mon siècle par les personnages en scène avec lui : un marchand, un jeune homme entrant dans le monde, etc., etc. Idée à suivre.

Ma pièce n'aurait absolument rien de commun avec la sienne : il aurait peint un homme du monde d'Italie en trois actes, j'en peindrais un de France en cinq actes avec une autre intrigue. Si les applaudissements du public donnaient le certificat de ressemblance à une pareille pièce, elle serait un monument très curieux deux cents ans après sa première représentation.

Quand on vient de lire Goldoni, on s'étonne comment nos auteurs ont le génie si peu dramatique. Toutes les figures de cet aimable peintre tournent, elles vivent ; elles ne sont pas très animées, il n'a pas atteint le sublime de l'art, mais il est toujours gai, parfaitement naturel, et d'après ce que je connais de lui je le place immédiatement après Regnard, de manière que le Parnasse comique est composé de Molière, Regnard et Goldoni. Si l'on avait défendu à un comique de sublimer, je crois impossible qu'il s'acquittât mieux de sa tâche que Goldoni, et dans un an il a fait, je crois, seize comédies. Acheter ses ouvrages, y étudier le naturel.

19 [prairial-8 juin].

Je lis *il Poeta fanatico* *, il y a du bas. Peut-être les Espagnols éprouvent-ils la même sensation en

lisant les peintures de nos mœurs. Il tourne les poètes en ridicule ; toujours naturel, il a des traits charmants.

Je jette un coup d'œil sur *il Moliere* *, écrit en vers de quatorze syllabes, rimés. Il me semble que Mercier l'a gâté. Je n'y ai trouvé de mal que quelques mauvaises plaisanteries. Goldoni pense comme moi sur la plupart de ces comédies en vers que l'on donnait en France vers 1750 : pauvretés de toute manière.

Voici ce que G[oldoni] dit du *Père de famille* de Diderot, troisième volume de ses *Mémoires* : « ... C'est un de ces êtres malheureux qui existent dans la nature, mais je n'aurais jamais osé l'exposer sur la scène. »

Quel avantage de montrer la vie à l'homme sous son aspect défavorable ? C'est un pauvre mérite. Quelle différence du *Père de famille* à *l'Optimiste* de C[ollin], à mérite égal, l'un malheur et l'autre le bonheur du spectateur.

Dimanche 21 prairial XII [10 juin 1804].

Je vais, à dix heures, au cabinet de lecture ; j'y lis Palissot *, j'y apprends le jugement de Moreau. De là, au Luxembourg. Deux tableaux de David, manque d'expression.

Le *Cid* et la *Maison de Molière* *. Le public est avide d'applications contre Bonaparte et en faveur

de Moreau. A ces mots de la *Maison* : *Les originaux sont à la Cour*, un applaudisseur seul, mais tout le monde est content.

La *Maison* a un succès complet. C'est une espèce de dialogue entre les acteurs et le public. Les acteurs parlent, le public rit ou applaudit. Cette pièce est charmante de naturel. Goldoni est peut-être le poète le plus naturel qui existe, et le naturel est une des principales parties de l'Art.

Le personnage de Molière surtout, si bien joué par Fleury, tourne admirablement. C'est le beau du mélomane, dont la charge est dans *il Poeta fanatico.*

Un poète est composé d'un philosophe et d'un versificateur ; on peut bien tourner en ridicule le versificateur, jamais la raison.

C'est presque sans y penser et en écrivant au courant de la plume, que j'ai découvert cette vérité que je crois capitale : *Que la tragédie est le développement d'une action et la comédie d'un caractère.*

Talma ne joua pas très bien le rôle du Cid. Il ne lui manque que d'oser être naturel : *Eripuit cœlo fulmen.* Corriger les grands poètes, faire des notes sur la manière de les jouer ; s'il est vrai que l'on ne comprend les hommes qu'autant qu'on leur ressemble, c'est un service à rendre. Il y a plusieurs choses à corriger dans le *Cid* : les Stances de la fin du premier acte ne sont que l'expression du juge-

ment de la tête d'un homme sur les mouvements de son cœur, cela montre qu'il n'est pas entièrement troublé ; Chimène tutoie trop à tenant le Cid, ce qui fait qu'il n'a pas ce mélange enchanteur des *tu* et des *vous*. Le rétablir.

Dans toutes les tragédies, les actes me semblent longs. Le *Cid* était bien mal joué ce soir, puisqu'il n'y avait que Talma, qui encore n'a pas été très beau. Cependant, je ne l'ai jamais trouvé long : c'est la plus rapide de nos pièces, et la première. Cela vient peut-être de ce que la nation est plus spirituelle que sentimentale.

Pour être bien dans le monde, il ne faut pas vivre pour soi ; pour faire des ouvrages sublimes, il ne faut vivre que pour son génie, le former, le cultiver, le corriger.

Je suis si fatigué de pensées que, malgré une bouteille de bière que je suis allé prendre chez Blancheron, je ne puis pas les écrire.

Le naturel de Goldoni a charmé, quoique, je crois, gâté par Mercier.

22 [prairial-11 juin].

Je vais à la Bibliothèque nationale à dix heures jusqu'à deux. L'*Andrienne* de Térence, bien traduite par Lemonnier *, est à mille lieues d'une bonne pièce de Goldoni : nulle science *della scenegiatura* ; les personnages ont l'air de la bonne compagnie, voilà tout.

Je lis ensuite *la Finta Amalata* de Goldoni, qui m'engage à mettre tout de suite à exécution un projet formé le dimanche [30 floréal] *, jour où je dînai chez M. D[aru] et vis le médecin Baile. Je reçois 204 livres.

24 [prairial-13 juin].

Je vais à la Bibliothèque nationale lire les comédies de Machiavel : *la Mandragora*, *la Clizia*, *il Frate*, *l'Andria tradotta* et *Terenzio*.

25 [prairial-14 juin].

Anniversaire de Marengo *. Le soir, promenade aux Tuileries avec Fortuné, qui m'apprend beaucoup de détails sur le jugement de M[oreau] *. Les propos des soldats et officiers de garde aux Tuileries, la veille.

Les juges forcés, la glace cassée, etc., etc., le grand juge parlant aux avocats, la défense de M[oreau] arrêtée. Bar[ral] * et moi nous suivons ensuite *Tullia* jusque chez elle, ses regards semblent me dire que je ne l'offense pas. Elle demeure rue Tiquetonne, n° 122, au premier.

27 [prairial-16 juin].

Je lis l'excellent ouvrage de Hobbes, intitulé : *De la Nature humaine*. Le soir, nous allons à *la Femme juge et partie*, suivie de *Minuit* *.

La première pièce ne vaut pas grand'chose ; les pensées sont délayées, et cependant le style est assez bon. J'y ai observé que les expressions fortes de la tragédie, transportées dans la comédie, font beaucoup de plaisir. Dugazon joue très bien.

Il y avait beaucoup d'acteurs spectateurs : Fleury, Armand, Rolland, Chéron, Dupont. Mlle Volnais.

La plaisanterie est un discours qui découvre finement à notre esprit quelque absurdité.

6 messidor[-25 juin].

Fin de deux tracasseries : George * est guillotiné à 11 heures 35 minutes, avec ceux qui n'ont pas obtenu leur grâce. — Les *Tracasseries*, comédie de Picard, tombe.

Les accusés graciés sont condamnés à la déportation ; Moreau part pour les Etats-Unis, qui auront vu, dans le même siècle, Washington, Kosciuszko et Moreau.

8 [messidor-27 juin].

Je sors de Louvois, *La Cloison* *, nul mérite ; la deuxième représentation des *Tracasseries* * réduites en quatre actes ennuyeux ; il n'y a qu'un trait de vrai comique : « Avez-vous oublié combien le papier marqué est cher ? » Du reste, toujours des provinciaux. Picard ne donne nulle noblesse à ses personnages : ils sont tous sots. *La Ceinture magique* *, de Jean-Baptiste Rousseau, mauvaise farce des

boulevards ; il me semble que R[ousseau] n'avait nul génie comique, il outre trop : un capitan se dit descendant de Nimbrod. Cela ne fait pas rire, nous savons bien qu'il n'y a nulle comparaison entre cet homme et nous. J'avais à côté de moi un homme simple, bon bourgeois de la rue Saint-Denis à ce qu'il paraît, qui raisonnait parfaitement juste parce qu'il n'a jamais lu Laharpe, ni Geoffroy ; il était relevé par un Aristarque qui l'accablait de grands mots techniques vides de sens dans ses phrases, qui avait une vanité très irritable, et qui défendait la vertu des actrices. Peut-être est-ce là un auteur, plus probablement quelque faiseur d'articles. Si les auteurs ont ce caractère, quelque orné qu'il soit, il est bien dégoûtant. Cette petite comédie que j'avais à ma droite m'a plus amusé que les trois autres.

A gauche, autre scène : l'honnête Barrois, libraire, abordé par un homme qui avait la physionomie du plus bête, bas, fripon, cupide négociant qu'on puisse voir. Tout chez lui annonçait ce caractère, ce qu'il disait était parfaitement d'accord avec sa physionomie.

J'ai vu des demi-forts (de la Halle) qui étaient là pour applaudir, je crois. On a nommé et vu l'auteur, Picard.

11 messidor XII [-30 juin 1804].

A une heure du matin, M. Daru le fils arrive ; à cinq, M. Daru le père s'éteint.

Je suis allé avant-hier *at the* Saint-Denis *gate*, je trouvai A[dèle] seule, elle me reçut mieux que jamais, avec toutes sortes de prévenances, d'amitiés, etc. J'y restai demi-heure. Trois semaines auparavant, devant sa mère, elle m'avait reçu d'une manière exactement contraire.

Aujourd'hui, j'y monte par occasion, pour *the death of* D[aru], j'y reste trois quarts d'heure. Je trouve la mère avec un homme d'affaires ; un instant après la fille arrive, un dé à la main. Dans la conversation, elle prend le parti de la vertu ; bien plus, elle discute avec sa mère ce qui arriverait si elle se mariait, qu'elle resterait dans la même maison qu'elle et son gendre, etc., etc. Malheureusement, je me sentais rougir ; j'ai éloigné en plaisantant. Je conclus de là qu'elle a jeté les yeux sur moi *for a husband* *.

Mais comme il n'y a qu'heur et malheur, je ne la trouvai plus si jolie [que] l'autre jour, je l'ai trouvée laide aujourd'hui. Je voudrais bien qu'elle apprît d'une manière certaine et qui ne vînt pas de moi que, lorsque je lui écrivais des lettres d'amour, j'étais passionnément amoureux de V[ictorine].

N'y pas aller de dix jours. Je parie que c'est de Baure * qui leur a fait jeter les yeux sur moi ; mais

j'espère l'avoir un jour, et ce sera une charmante maîtresse, mais ce serait pour moi une mauvaise femme.

Je vais le soir aux Français : *l'Homme du jour* et *la Gageure* *, Contat et Fleury.

L'Homme du jour a une intrigue qui devait plaire beaucoup dans le temps où avoir une femme était un grand bonheur ; mais il dégoûte par une infinité de sentiments faux que débitent les personnages. J'entendais dire autour de moi avec l'expression de l'ennui : « Cette pièce est médiocre. »

Dans la *Gageure*, point de bon ton ; on expose le caractère des valets. Les personnages, M. et Mme de Clainville, sont toujours mystifiés par des gens qu'ils croient au-dessous d'eux. Les spectateurs vaniteux rient beaucoup. Quel parti peut-on tirer de la vanité ? peut-on faire un *Vaniteux*, cinq actes ?

12 [messidor-1er juillet], dimanche.

Le soir, à sept heures, je vais à Saint-Thomas-d'Aquin pour y assister aux prières pour M. D[aru]. Je remarque la physionomie basse, et quelquefois méchante, des prêtres ; ceux qui avaient la meilleure avaient l'air stupides.

Il est du *bon ton*, pour plusieurs raisons, de se joindre à ce que tout le monde fait. Tabarié chantant. Air simple et naturel dans tout ce qu'on fait.

L'usage est d'aller dans la maison du mort. On monte dans une voiture noire, on va à l'église ; après les prières, on accompagne jusqu'à la dernière demeure. Maison d'été, maison d'hiver.

13 [messidor-2 juillet], lundi.

Pluie d'été à quatre heures. Je dîne rue de [la] Loi, vis-à-vis une planche ; les personnes qui passent dessus m'amusent beaucoup par les traits de caractère. La pluie me dispose à cette divine tendresse que je sentais en Italie.

15 [messidor-4 juillet].

A huit heures trois-quarts, j'entre chez M. Carrara, j'y trouve Madame, Adèle et M. Davrange, inspecteur aux revues *, je crois. A neuf heures, D[avrange] sort, je reste avec ces dames jusqu'à neuf heures trois quarts. J'offre à Mme C[arrara] de la mener jeudi prochain au Ranelagh, je crois qu'elle acceptera. Une seule chose m'embarrasse sur cette visite : j'ai parlé, j'ai conté, j'ai fait rire, probablement Mme Car[rara] leur a parlé après ma sortie de mon prétendu bonheur avec Is. P. Cependant, lorsque je suis arrivé, la conversation tombait à tout moment. Est-ce un effet naturel de la bêtise de D[avrange] et de la timidité du reste ? est-ce que je les embarrassais ? Cet état a duré après le départ de D[avrange], je faisais moi seul toute la conversation.

Adèle me paraissait superbe. Je suis d'autant mieux disposé à lui faire ma cour que je ne sens rien du tout pour elle, elle manque de physionomie. J'ai eu tort envers * D[avrange], je l'écrasais trop. Si c'est le mari futur d'Adèle, j'ai mal fait mes affaires ; réparer cela à la première vue. J'ai failli être embarrassé de me voir parler à des statues, cela a ôté du naturel à ma conversation ; je n'avais pas le temps de me remettre, il fallait toujours parler, mais ces dames n'ont ni assez d'usage ni assez de visites dans ce moment pour avoir saisi cette nuance. Dès qu'on est éloigné un instant du monde, on devient d'une défiance extrême, on voit quelque chose de ridicule ; on n'ose pas en dire : « C'est ridicule », on se dit : « Mais peut-être que c'est la mode ! »

Ad[èle] a pris la parole sur *la Petite Ville* de Picard, elle parlait fort vite. Peut-être elle m'a jugé bavard. Si j'ai le bonheur d'y trouver quelqu'un qui parle à la première visite, faire l'amoureux, par conséquent peu parler. Elle joue du piano et en a un d'Erard ; la flatter là-dessus. Elle a habité Clermont-en-Beauvaisis, petite ville de 3.000 âmes à quinze lieues de Paris.

Une élégante de Paris y alla et n'y prit pas : on la vit comme une curiosité les premiers jours, on la laissa ensuite. Ces dames me disent qu'un homme qui tient de très près à la Cour fait la cour à Adèle. Elles lui croient 20.000 francs de rente, j'ai dit :

« Au moins. » Est-ce Rapp, Lacuée ? Ils sont encore à marier [1].

Différence d'usage (de civilisation) entre les deux Adèles ; elles doivent avoir toutes deux l'une pour l'autre à peu près les mêmes sentiments. A[dèle] Lan... *- est superbe, Ad[èle] R[ebuffet] danse comme un ange ; elles se sont vues au bal, en voilà assez, certainement, pour ne pas s'aimer. A[dèle] L... n'a rien dit lorsqu'on parlait de l'autre, et elle avait beau champ. L'autre m'a beaucoup parlé d'elle, lui a rendu justice, l'a jugée, a dit qu'elle manquait d'usage, mais a relevé ses qualités, qu'elle était très belle, mais qu'au bal elle n'avait pas fait l'effet qu'on devait en attendre, etc.

Voilà ce que produit la différence de civilisation. Les étudier encore et ne rien donner à la phrase. Tâcher de voir la vraie nature. Voilà la base de tout pour moi : plaisirs, gloire, bonheur.

16 messidor XII [-5 juillet 1804].

Je lis à la Bibliothèque nationale le *Menagiana* *, *ed il Cavaliere e la Dama, comedia di tre atti in prosa del Goldoni.*

Le *Menagiana* peint un pédant d'esprit, mais

1. C'était, je crois, tout bonnement un bavardage de Mme... sur Mar., qui en effet y va souvent, mais qui m'a conté il y a deux mois *his future mariage with miss* Saint-Floriard. 23 brumaire XIII.

bien ennuyeux. Cet homme était un des contemporains de Molière. Ce grand homme, Corneille, et La Fontaine, sont exempts de la moindre tache de pédanterie ; Boileau et Racine en ont une teinte. Me corriger du pédantisme, car il y en a un dans ce siècle, comme il y en avait un du temps de Molière. Le nôtre est, je crois, de philosopher à perte de vue à propos de la moindre bagatelle ; je crois que mes conversations avec Faure, l'année dernière, devaient en être de beaux modèles. Je devrai à Tencin d'être guéri de ce défaut. Peu de connaissances m'auront été aussi utiles que la sienne. il m'a montré l'homme du monde tout entier, il m'en a montré le cœur. Il m'a fourni cette belle règle : être celui de tous les écrivains qui aura le moins offensé la vanité de mes lecteurs, et cela avec l'air le plus naturel, à leurs yeux, sans qu'ils s'en aperçoivent ; car une sourde vous sait mauvais gré de parler haut si elle s'en aperçoit.

Il Cavaliere, etc., est une très mauvaise pièce pour nos spectateurs pour trois raisons :

1° On n'y rit pas, loin de là, elle est pédantroque *(sic)* ;

2° Les personnages ont des monologues où ils philosophent contre nature ;

3° La politesse italienne (la pièce fut jouée, je crois, en 1750) est bien loin de la politesse française.

Les personnages ne savent point ménager la vanité, le *Cavaliere* est même dur pour la dame lorsqu'il lui annonce brusquement la mort de son mari. Au milieu de ces grands défauts, il y a une action qui, à la vérité, est plus du drame que de la comédie, mais elle marche. Goldoni change de décoration au milieu des actes. La civilisation est bien plus avancée à Paris en 1804 que celle que Goldoni a peinte.

Je vais le soir au *Tartufe*, suivi de la première représentation de *Molière avec ses amis* *.

Tartufe, par Fleury, Contat, Grandmesnil, Devienne, Volnais. Les acteurs se sont surpassés eux-mêmes. Ils sont entrés dans des détails qu'ils négligeaient ordinairement. Mlle Contat a bien mieux joué qu'à l'ordinaire ; elle a dit supérieurement, au quatrième acte, scène avec Tartufe : « Voyez... si... mon mari... » *Voyez... si...* en hésitant, *mon mari*, avec force. Cela est parfait. Tartufe fait toujours la faute de ne pas retenir Orgon lorsqu'il s'emporte contre son fils et qu'il dit : « Ne me retenez pas. »

Au dénouement, lorsque Lacave * fait l'éloge du prince *, deux ou trois applaudissements honteux ont commencé ; ils ont à l'instant été écrasés par : « Paix, là ! » et par un murmure qui a interrompu la pièce.

Enfin, j'ai vu un succès à la première représentation aux Français, et le lieu de la scène de la pièce

est Auteuil ; cela est de bon augure. C'est l'anecdote des amis de Molière qui font la partie de se noyer tous ensemble. La pièce n'a nulle verve, elle est froide ; les noms des personnages et leurs habits en ont fait tout le succès et l'auraient fait d'une bien plus mauvaise. Andrieux n'a point fait tourner les caractères si connus de Chapelle, Molière, Despréaux, Lulli, La Fontaine et Mignard, personnages de sa pièce. Il y a mis Laforêt ; mais le bourreau lui a donné de l'esprit, elle ne vaut pas, à beaucoup près, la Laforêt de *la Maison de Molière*. Je pensais, en voyant jouer cette pièce, qu'il n'y a que l'extrême force qui puisse avoir l'extrême grâce. La naïveté me semble le sublime de la vie ordinaire. Quel charmant caractère à représenter que celui de La Fontaine ! Andrieux ne les a fait agir ni les uns ni les autres, il y a seulement une froide réconciliation de Molière avec Isabelle. En un mot, il n'a point fait tourner les personnages. Cet homme n'a pas la moindre étincelle du génie dramatique. Cette pièce est à refaire. Il se trompe même sur le coloris. Boileau vient raconter emphatiquement une bonne action qu'il vient de faire. Il n'a pas tenu à A[ndrieux] de faire siffler le trait de La Fontaine : « Avez-vous lu Baruch ? » Le jugement de Molière sur le Bonhomme n'est point amené du tout. En un mot, cela n'a nul mérite. La scène de l'ivresse, où ils prennent la résolution si plaisante d'aller se noyer, est du dernier froid. Ces gens qui avaient tant

d'esprit sont bêtes ; quoi de plus plat que cette recherche de Lulli, qui dit : « Les plaisirs de la table ne me sont rien... Donnez-moi du *çà pon* », et autres choses comme celles-là.

Il a mis dans le rôle de La Fontaine beaucoup de riens de ce grand homme ; il y en a trois qui font honneur à Andr[ieux], s'ils sont de lui. C'est : « Le Parnasse est un vaste pays, chacun y peut trouver sa place ; le tout est de la mériter. » Ce *le tout* est de La Fontaine.

Il y a aussi un joli passage : « Moi, qui suis-je ? Jean La Fontaine. » Cette pièce ne vaut rien, mais m'a fait un plaisir délicieux. La refaire dans quelques années pour avoir le plaisir de la voir jouer devant moi. Ce genre de montrer les grands hommes à la nation en les faisant agir dans la meilleure intrigue d'après leurs caractères est une vaste mine de succès et de plaisirs pour ceux qui les aiment.

18 messidor [-7 juillet]

Je lis *de la Vérité* par Brissot-Warville *, ou plutôt je le parcours. Cet ouvrage va m'être très utile ; il m'engage à aller lire à la Bibliothèque nationale Descartes. Je lis sa *Méthode de conduire la raison*, dont ce qui m'intéresse peut tenir en trois phrases.

Je lis ensuite un in-8° (R 2.494 A) intitulé *De l'âme et de ses passions* ; mais ma tête était fatiguée de une heure de prodigieuse activité. Ce livre, qui a 294 pages, pourra m'être très utile ; il entre dans le

détail physique des causes et effets de passion. Brissot me fait penser que les qualités du philosophe, c'est-à-dire de celui qui cherche à connaître les passions, et du poète, ou de celui qui cherche à les peindre pour produire tel effet, sont incompatibles. Voir cela, lire Brissot.

Je sors de *Molière avec ses amis*, précédé du *Philinte de Molière*, par Fabre d'Eglantine. Andrieux a fait des coupures à ses pièces, il y a moins de défauts, mais non pas plus de beauté. Il semble même qu'elle soit encore plus pauvre de verve. Il n'y a de plaisant que :

Dieu
Qui veut que pour lui seul on fasse la musique.

Le *Philinte* est une pièce excellente. Elle est jugée dans mon esprit ; je m'étais laissé trop prévenir aux inepties des Laharpe, Palissot et Cie. C'est un chef-d'œuvre. Ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'elle est bien écrite ; ce style-là sent l'étude du Corneille. On écoutait en silence, et de temps en temps on applaudissait à outrance. Depuis le *Tartufe*, il n'y a pas eu de pièce aussi fortement conçue que celle-là, et il y a plus d'intérêt que dans le *Tartufe*. Il me semble, dans mon enthousiasme, que c'est là la plus belle ordonnance de comédie qui soit au théâtre. On peut surpasser le divin Molière du côté de l'intérêt. Quelle pièce, que ce *Philinte* : 1° si le

style n'en était pas quelquefois bavard ; 2° si Alceste était plus aimable, plus doux, et, à quelques bouffées d'humeur près, avait la bonhomie de la Fontaine, on l'adorerait.

Il m'est venu une idée : à la place de Fabre, à la première vue j'aurais fait d'Eliante une Pauline, j'aurais fait tourner son rôle par un sentiment qu'elle doit avoir ; je lui aurais fait regretter (le plus vertueusement possible) de n'être pas la femme de cet Alceste qu'elle estime tant. Cela aurait donné un charmant vernis à Alceste, à qui j'aurais donné plus de politesse.

Il semble que Fabre ait évité exprès de lui donner de ces pensées misanthropiques, qui sont exagérées et, par là, comiques, mais si naturelles à une âme comme la sienne. Il n'y en a que deux ou trois légères, qui cependant font rire le public. Le défaut de la pièce est d'être trop sérieuse et pas assez tendre.

J'y aurais mis du tendre par la passion mal éteinte d'Eliante pour Alceste, et du comique par ses exagérations lorsqu'il aurait vu le mal. J'aurais montré un peu davantage sa réconciliation avec l'humanité quand il a trouvé un honnête homme.

Un peu plus de gaieté ferait jouer cette pièce aussi souvent que le *Tartufe*. Telle qu'elle est, on la jouera encore dans deux cents ans et elle sera citée comme un chef-d'œuvre de plan. Quel dommage que l'auteur ait été enlevé si jeune ! Il se serait

corrigé de son austérité un peu rude et eût été le Molière de notre âge. Quel spectacle comique que Laharpe se fâchant de ce qu'un tel homme méprise ses conseils ! J'aimerais mieux avoir fait cette pièce que la *Métromanie*, ou *Zaïre*, ou *Rhadamiste*.

Fleury a très bien joué, quoique un peu faible de voix ; on applaudissait de temps en temps à outrance. Damas a supérieurement joué l'égoïste, il a un talent marqué pour ces caractères. Begears, Timante, Philinte *, voilà ses trois meilleurs rôles.

1804

PARIS*

Journal de mon troisième voyage a Paris

Du 26 messidor au 24 thermidor XII, exclusivement.

J'ai dîné il y a trois jours *at the gate with Alexander, Silvain, Achilles, the mother and the daugther. Al. the same* *, un peu sourd. A[dèle] lui faisait des yeux et tout le long, de cinq à huit et demie, j'eus l'air de me moquer des deux. A[dèle] le sentit. Le même jour, chez Carrara.

Edouard M[ounier] m'annonce qu'il sera à Paris dans les premiers jours de thermidor. *My father* m'annonce 2.400 francs, *every year.*

14 juillet *.

Superbe journée. Nous allons en nous levant, à dix heures, à la Régence. L'a[bbé] Hélie * y arrive, nous allons ensemble aux Tuileries, où nous restons jusqu'à une heure, toujours avec lui. Il nous amuse

infiniment. Ce qu'il nous dit confirme mes principes. Nous voyons parfaitement B[onaparte], il passe à quinze pas de nous, à cheval ; il est sur un beau cheval blanc, en bel habit neuf, chapeau uni, uniforme de colonel de ses gardes, aiguillettes. Il salue beaucoup et sourit. Le sourire de théâtre, où l'on montre les dents, mais où les yeux ne sourient pas : le sourire de Picard.

La cérémonie des Invalides a été cohue. Il est parti des Tuileries à midi et y est rentré à trois heures et demie ; il y avait de la place de reste aux Invalides. On a crié sur son passage : « Vive l'Empereur ! » mais très légèrement, encore moins : « Vive l'impératrice ! »

Il fut le treize au soir aux Français, où l'on donnait *Iphigénie* gratis ; il ne fut point applaudi. La veille, il avait été aux *Bardes* *. La recette de l'Opéra, quand tout est plein, va à 12,000 francs. Tout était plus que plein, et elle ne s'éleva qu'à 6,000 francs. Aussi il fut applaudi.

Je vais le soir, à huit heures, chez Mme Carrara. J'y vois M. Cass. * avec son uniforme et sa croix. C'est la première fois que j'ai eu occasion d'observer la sotte vanité et le bavardage d'un savant et l'avidité qu'a un homme qui n'est pas habitué à la considération de rappeler sans cesse à soi et aux autres celle qu'il a instantanément. Il faut convenir que si tous les hommes de lettres ressemblent à celui-là, c'est une troupe bien ennuyeuse et bien

ridicule. C'était à tout moment de ces phrases : « C'est aux savants comme nous... C'est à nous, savants de l'Académie... Il (Borda) était fort estimé parmi tout ce qu'il y avait de plus savant à l'Académie, nous en faisions grand cas. » Ces gens-là ont bien besoin d'un Molière.

Nous allons à pied, moi donnant le bras à Mme Carrara, aux Tuileries. Adèle donnait le bras à C[arrara] neveu. Nous étions sept à huit, nous trouvons les illuminations superbes. Nous allons chez M. Dejoux, sculpteur *, pour voir le feu d'artifice, qui ne signifiait absolument rien. Je crois que M. Dejoux m'a reconnu pour l'homme qui l'avait critiqué rue derrière la grande poste.

Tout le monde monte en fiacre à minuit sur la place du Palais-Royal, après m'avoir invité à dîner pour mardi. Ma fièvre m'a un peu gêné.

27 [messidor-16 juillet].

Je vais au *Matrimonio segreto* *, divinement chanté par M. Strinasacchi et Nozari. Ils étaient tous deux en voix. Celui-ci répète l'*aria* : *Prima che spunti l'aurora*, etc. C'est une des plus jolies représentations de cet opéra que j'aie vue. J'en fus très satisfait. J'étais allé quelques jours auparavant à Feydeau. Le *Prisonnier*, l'*Oncle valet*, de Della Maria, le *Calife* *. La musique du *Calife* me paraît détestable et le tout un pauvre spectacle.

Mardi [28 messidor-17 juillet].

Je dîne chez Mme C[arrara] ; j'y arrive à cinq heures et en sors à onze heures. Je suis placé à dîner entre Adèle et son amie, petite laide farcie de petites prétentions. A[dèle] a quelques moments de physionomie. On joue à *la main*, on danse ensuite. Je danse avec elle. Ma fièvre me gênait. On joue à la bouillotte, je gagne. Cette soirée me charma. Je ne pensais qu'à çà le lendemain ; mais, n'écrivant pas chaque soir, je perds tout ce qui m'est utile de ces petits événements, leur physionomie, et ce que j'écris n'est plus que des niaiseries. Mme C[arrara] part dans quinze jours jusqu'à la fin de vendémiaire, cela me fâche beaucoup. Je proposai à Mme C[arrara] de la mener jeudi à *Iphigénie*, elle me dit qu'elle dînait dehors et que probablement elle irait au Ranelagh.

30 messidor. Jeudi [19 juillet].

Il pleut. Elle n'ira pas au Ranelagh. J'achète le matin *le Opere varie del divino* Alfieri, comme contrepoison au méphitisme de bassesse qui m'entoure. Le soir, je vais à *Iphigénie*. La fièvre m'ennuie un peu. Duchesnois joue bien, George n'est pas très jolie, elle a une de ces figures sèches, absolument sans physionomie, rien de suave, rien qui marque une âme. Elle avait une cabale bien marquée, et elle joua très mal le rôle d'Eriphile.

Saint-Prix fut mou et enflé, Talma fut ferme et enflé. L'enflure est le défaut général de nos acteurs ; je crois que cela peut venir en partie du bavardage éternel des pièces de Racine et de Voltaire. Là où il fallait deux mots, il y a dix vers ; il faut bien en marquer le débit de quelque manière. Dès que Talma revient au naturel (hier une fois), je me sens le cœur remué. J'avais une jeune voisine à figure bonne et jolie qui pleurait. C'est rare. Ensuite, le *Molière* d'Andrieux.

Le parterre s'est un peu corrigé des allusions, mais il est toujours sensible à l'endroit.

Je persiste dans mon opinion qu'*Iphigénie* est une mauvaise pièce. C'est celle pour laquelle le vulgaire a peut-être le plus d'estime sentie. Tous les caractères y sont médiocres, ils sont donc tous dans la nature pour lui. J'aurais vu Ariane sans la fièvre.

Deux choses dont il faut bien me purger : l'enflure de Racine dans *Iphigénie* ; cet exécrable ton vaniteux et pédant de M. C. Je suis un peu pédant. Je dis souvent ce dont on n'a que faire. Me régler pour cela sur le ton de Martial et des *Mémoires* de M. de Choiseul.

Remarques du 14 *juillet.*

L'a[bbé] H[élie], qui a confessé et qui a étudié l'homme dans l'homme, nous dit que sur cent mariages il y en a vingt-cinq de bons, où l'on s'aime, et cinquante où l'on se supporte, où l'on s'aime même

quoique souvent le mari soit cocu. Je lui parle d'absolution qu'on lui demandait à Gr[enoble] pour empoisonnement.

Il nous fait remarquer que les chefs de toutes les parties de l'administration sont jacobins. — On disait à S[ie]yès, qui est toujours contre le Gouvernement, en parlant de la mort du duc d'Enghien : « C'est un bien grand crime, voilà un crime horrible. — Soit, dit-il, grand crime tant que vous voudrez, mais c'est une grande faute. »

— Lacépède méprise l'argent, il a refusé les doubles appointements de sénateur. Qui peut donc le porter à se faire le héraut de la Légion d'honneur *, où est Comminges et peut-être Thuriot * ? Est-ce un ambitieux, un vaniteux, ou un homme à bon cœur et mauvaise tête ?

— Il faut que je me corrige d'un défaut. Il vient du peu d'habitude que j'ai de converser avec des gens à qui je veuille plaire. On parle d'un sujet, mon esprit lent ne trouve la chose marquante (en raison) à dire sur ce sujet que lorsqu'on commence déjà à le quitter. Alors je cède quelquefois à la tentation de la dire, ce qui me donne un mérite lourd, chose assommante. L'a[bbé] H[élie] a les transitions rapides et totales. Cela est très bien, à imiter.

— Il nous parle de la pénurie escroquante du marquis de Langle *.

Pendant que l'a[bbé] H[élie] était avec nous aux Tuileries, il a passé une f... *.

1er thermidor [-20 juillet].

Grande mouillade à la queue de l'Opéra pour les *Bardes*, nous ne pouvons pas y entrer.

2 [thermidor-21 juillet].

Je sors de l'*Eté des Coquettes*, les *Bourgeoises à la Mode* *. Ces deux pièces de Dancourt sont excessivement ennuyeuses, tout y languit et rien n'y intéresse. Les *Précieuses ridicules* font encore rire. Tout y est vigoureux ; quelle force cette pièce devait avoir dans le temps, lorsque tout portait ! Voilà la *vis comica* qu'il faut acquérir et sans laquelle il n'y a point de comédie. Je ne me doutais pas de cela l'année dernière, je croyais être comique en peignant fortement les passions. Etudier bien les mœurs de mes contemporains, c'est-à-dire ce qui leur paraît juste, injuste, honorable, déshonorant, de bon ton, de mauvais, ridicule, agréable, etc. Voilà ce qui change tous les demi-siècles.

3 [thermidor-22 juillet].

Je sors d'*Un quart d'heure de silence* et de *Montano et Stéphanie* *. Ces deux poèmes ne signifient

rien. J'ai été étonné de ne pas trouver dans le deuxième, qui est *Ariodant* * mal copié, une seule phrase de sentiment, de ces phrases qui rendent mon cœur attentif. On trouve dans *Un quart d'heure* une situation qui, amenée et arrangée autrement, pourrait produire quelque effet. C'est un amant qui veut faire des reproches à sa maîtresse qui a promis de garder le silence un quart d'heure. Mlle Saint-Aubin *, grosse fille, a une voix fraîche et étendue, mais point de la méthode de Mme Strinasacchi *.

Les *mœurs* et les *passions*, ou la *tête* et le *cœur*.

4 thermidor [-23 juillet].

Je lis l'*Esprit de Mirabeau* * à la Bibliothèque, ouvrage à méditer et à discuter profondément. Je lis la partie : Philosophie. Je suis dans un des états les plus délicieux que j'aie éprouvés de ma vie. Je retrouve dans les écrits *di quel grande* plusieurs des pensées que j'avais déjà eues : par exemple, sur Montesquieu, que son *Esprit des lois* ne durera pas longtemps ; mes idées sur l'incontinence, vice qui n'est nuisible qu'à celui qui l'a, à peu près. Il a développé, je crois, ce que je pensais sur le christianisme. Il admire J[ean]-J[acques] surtout pour sa vertu. Il le juge (comme Helvétius) plus grand par ses sublimes détails que par ses systèmes généraux. Mirabeau a composé quarante volumes ; lire particulièrement : *Histoire secrète de la Cour de Berlin*,

pour les caractères ; *Erotika Biblion*, confession du libertin de qualité, pour voir une grande âme libertine.

Mirabeau ressemblait beaucoup à une femme ; il eut en sa vie toutes les passions, excepté l'avarice et l'envie.

Mais *la vanité* ne le gouvernait pas ; c'était, je crois, l'amour des plaisirs physiques.

Je sors de l'*Homme à bonnes fortunes* *, pièce on ne peut pas plus médiocre, suivie du *Barbier de Séville*, pièce à épigrammes, à esprit, mais qui ne peint point de caractères. Fleury et Dazincourt dans les deux, le deuxième a le plus grand défaut d'un valet : il n'est point gai. L'esprit de l'*Homme à bonnes fortunes* est extrêmement grossier et cependant Baron était, à ce qu'on prétend, l'original. Cela encore me porterait donc à croire que l'esprit (ou l'art de plaire à la vanité et de l'offenser) s'est perfectionné depuis [1686] que la pièce fut donnée.

5 thermidor [-24 juillet].

Je vais lire encore l'*Esprit de Mirabeau*.

J'ai une grande conversation avec Mante qui croit vraies mes dernières découvertes, trouve le mot de Sieyès excellent.

La pantomime : la tête en avant, après un mouvement A/B\C, où AB devient BC et revient en AB ;

très expressif. Même mouvement observé sur le boulevard dans un homme du peuple. « Bas-reliefs ». Mais les lèvres renflées, expression du même sentiment. « Cela tire l'échelle. »

Mais avec une sotte vanité Mante me parle de Mme Rezicourt. Histoire de la publication du *Citateur* * de Pigault-Lebrun. Les évêques voulaient le faire proscrire ; B[onaparte], pour les calmer : « Qu'ils y répondent, le champ est libre. »

Les jeunes gens portent des œillets rouges par dérision de la croix.

Je vais le soir à l'Opéra, où je n'étais pas allé depuis dix-huit mois environ. Je vois pour la première fois *Clisson* *, plate bêtise pour complimenter B[onaparte] et faire faire des allusions. Mlle Cholet, charmante actrice ; elle remplit par son port et ses manières l'idée que je me suis faite d'une actrice tragique, on voit que le sentiment l'anime ; c'est, pour cette partie, l'opposé de Mlle George. Je vois *Psyché* * pour la première fois aussi, ce ballet me charme. Dupont a de la grâce, mais il se livre trop aux pirouettes qu'il avait eu le bon esprit d'abandonner, et qu'il reprend parce que le public les applaudit. S'il les écartait, il produirait sur l'âme un sentiment délicieux, du même genre que celui qu'y fait naître une églogue de Virgile. Il a produit quelquefois cet effet sur moi dans son charmant rôle de Zéphire. Mme Vestris * jouait l'Amour et une assez jolie danseuse Psyché. Mme Vestris n'a joué

que quelques moments la pantomime de l'Amour, il faudrait que l'Amour déterminât par des gradations *plus profondes* sa maîtresse à le rendre heureux. Une grande actrice pourrait être sublime dans cet endroit. *Psyché* m'a charmé, c'est un ouvrage délicieux ; le revoir.

En pensant à la niaiserie du *Connétable de Clisson*, j'ai pensé qu'on pourrait faire un bel opéra en trois actes, intitulé *Don Carlos*. On verrait les fêtes les plus belles possibles et, au milieu de ces miracles de l'art, Philippe II, exécrable tyran, Carlos, perdu d'amour ainsi qu'Isabelle ; on les verrait gênés par la pompe qui les environne. Je consolerais les hommes de n'être pas rois en montrant combien leur grandeur les importune souvent et combien la tristesse redouble dans l'âme sensible d'Isabelle, d'être obligée de paraître tranquille, le désespoir dans le cœur. Je la montrerais détestant ses grandeurs et soupirant après l'obscurité. Cet aspect de l'amour chez les rois est neuf. La pièce serait dans les principes républicains dans le fond, et produirait un effet d'autant meilleur que les mots de Patrie, de Vertu, etc., n'y seraient pas prononcés. Le caractère d'Isabelle pourrait être un des plus touchants du théâtre, et mon opéra le meilleur de ceux qui existent. Les ballets y seraient amenés d'une manière admirablement naturelle : le mariage de Don Carlos avec Isabelle, ou celui du Roi, suivant le plan que je choisirais ; les trois acteurs

ne seraient point froids spectateurs des ballets, ils les couperaient souvent par un signe, par un mot, par une lettre remise ; les espions, par une remarque ; cela jetterait dans cette partie une vie qui lui manque toujours et qui ravirait. J'en ai vu un léger exemple dans *Figaro*, joué il y a deux ans à l'Opéra *.

Je puis donc faire un ouvrage charmant intitulé *D. Carlos*, en trois actes. Acteurs : Philippe II, D. Carlos, Isabelle. Cela ne nuirait point à la tragédie que j'en puis faire un jour pour pendant à *Marcus Junius Brutus*.

Lire pour poétique quelques opéras modernes et ceux de Quinault.

7 thermidor [-26 juillet].

Nous sortons, Tencin et moi, de *Rodogune*, suivie du *Florentin* *. Nous sommes sortis après *Rodogune* pour ne pas affaiblir l'impression que nous avions reçue. T[encin] a failli se trouver [mal] au moment où Mlle Fleury a dit :

Voyez ses yeux
Déjà tous égarés, troubles et furieux.

Talma a été sublime ; je ne l'avais pas vu si bien jouer depuis *Andromaque*, le 5 prairial XII. Il a supérieurement rendu tout le suave de l'amitié. Il a débuté avec un naturel parfait et n'en est pas sorti dans les quatre premiers actes ; quelques cris

dans le cinquième, mais bien excusables, sur la situation affreuse d'Antiochus. Du reste superbe, il ressemble parfaitement dans toutes ses positions aux belles figures de Raphaël. Il était en blanc dans les quatre premiers actes, en rouge et en diadème au dernier. Il a rendu supérieurement l'anéantissement de la douleur. Il manque à ce grand acteur quelquefois des idées et quelquefois du naturel. Les Geoffroy et C^le^ lui reprochent presque d'en trop avoir ; ils disent qu'il a un naturel sauvage ; cela me ferait présumer que la manière de Lekain n'était pas très naturelle. Mlle Raucourt, Fleury et Damas ont été d'une bonne médiocrité. Mlle Raucourt était très bien mise, avec un grand manteau noir.

Jamais *Rodogune* ne m'a fait tant d'impression. Dans la peinture des caractères il y a des beautés de l'ordre le plus élevé possible (valent-elles les belles scènes de Shakespeare ?), mais il y a de grands défauts de *scenegiatura*. Ceux-là étaient bien aisés à éviter. Je crois que l'étude d'Alfieri me rendra ferme de ce côté-là.

Dans la peinture des caractères, je remarque deux défauts : le premier, c'est que Cléopâtre, parlant à Laonice, a l'air de faire leçon de politique. Cette politique est superbe, mais hors de sa place ; elle refroidit la pièce. Il fallait appliquer les maximes aux faits sans les citer.

Le deuxième défaut vient, je crois, des Espa-

gnols. C'est une fausse délicatesse qui empêche les personnages d'entrer dans les détails, ce qui fait que nous ne sommes jamais serrés de terreur, comme dans les pièces de Shakespeare. Ils n'osent pas nommer leur chambre, ils ne parlent pas assez de ce qui les entoure.

Séleucus n'est pas assez tendre pour son frère dans le couplet : *Une douleur si sage*, etc., acte II, scène IV ; il est dur pour sa mère, acte IV, scène VI. En général, tous les personnages sont bavards ; il y a d'ailleurs de grandes fautes de *scenegiatura*, mais que ne rachèterait le cinquième acte ? Shakespeare n'a rien de plus beau. *Rodogune*, le triomphe de la manière ferme et grande du grand Corneille, vient, ce me semble, en cet instant, après *Le Cid*, en rangeant ses pièces de cette manière : *Cinna*, *Le Cid*, *Rodogune*, les *Horaces*, *Polyeucte*, etc. Je la mettrais immédiatement après *Andromaque* et *Phèdre*, de manière que c'est, dans le rang de beauté, la quatrième ou cinquième pièce française.

Talma a très bien exprimé l'amour.

La fausse délicatesse m'a frappé en deux endroits : à la séparation de Laonice et de Rodogune et, à la scène suivante, de cette princesse avec Oronte. Ces deux scènes auraient glacé de terreur dans Shakespeare, qui aurait fait détailler à Oronte toutes les ressources restantes qui auraient montré le péril.

Les deux premières réflexions me frappaient beau-

coup plus dans la salle, mais je n'avais point de crayon.

Tencin a été enchanté de cette pièce, surtout de ce que, quand un personnage parle, il semble qu'il n'y ait rien à lui répondre, et son interlocuteur dit encore quelque chose de plus fort. Les beautés de *Rodogune* le touchent beaucoup plus que celles d'*Andromaque* et de *Phèdre*, qu'il dit bonnes pour les gens passionnés, pour les femmes. « Ce sont des beautés pour les gens à sentiment, dit-il, au lieu que, dans *Rodogune*, diable ! cela vous touche. — C'est, lui répondis-je, qu'il s'agit de la vie, et que tout le monde l'aime. »

Au reste, voilà confirmée par une expérience parfaite, faite sous mes yeux et par moi, cette vérité que j'ai écrite depuis longtemps :

Il semble qu'il n'ait manqué à ce Shakespeare si naturel, si passionné et si fort, que l'art de la *scene-giatura* d'Alfieri et la manière de faire les vers de Corneille, pour avoir atteint le comble de la perfection.

Au reste, tout ce que je viens d'écrire n'aurait point été compris par Tencin ou un autre, si je le leur avais dit. Ils ne voient pas les choses sur lesquelles sont fondées ces vérités. C'est tout simple, ils n'y réfléchissent pas depuis leur enfance comme moi. Il ne faut donc jamais parler littérature.

Nous avons fait un tour de Palais-Royal, pris un consommé, et nous nous sommes retirés par un

temps assez froid. Il pleut depuis un mois continuellement.

9 thermidor XII [-28 juillet 1804].

Je sors d'*Adelaïde du Guesclin* *, suivi du *Médecin malgré lui*. Lafont rentrait par le rôle de Vendôme ; plus de naturel que je n'en attendais, mais point de force de voix et toujours l'air un peu Gascon. Au reste, il était très d'accord avec son poète, car tous les personnages de la pièce sont Gascons : rien de naturel, on voit qu'ils font tous de belles actions par amour-propre, mais enfin il les font, et ce canevas soutient la pièce. Le style est, comme les sentiments, hors de la belle nature et même de la nature : les nominatifs répétés pour faire le vers

Ma rage, oui, ma rage, etc. ;

les vers oiseux pour la rime. Il y en a une trentaine qui disent ce qu'ils doivent dire et quelquefois, avec le rythme ; ils sont tous imités de Racine et souvent copiés.

Ce qui attache dans Shakespeare, c'est qu'on voit le caractère de ses héros. Ceux de Voltaire supposent presque tous le caractère du roi de Prusse, faisant de grandes choses mais peu aimables, et le cœur sec à force de vanité.

Cette pièce a le mérite de n'avoir point de subalterne, mais du reste rien de naturel ; voilà ce qui la recule au troisième rang. Le *Médecin*, malgré les

charges, a fait rire jusqu'au troisième acte les nombreux spectateurs qui étaient restés, on a même applaudi une fois. Sganarelle est vraiment un caractère, on était tout aise de se délasser de ces héros enflés de vanité avec des caractères naturels.

10 thermidor [-29 juillet]. Dimanche.

Je sors de l'*Intrigue épistolaire*, de Fabre, suivie du *Souper de famille* *. Mauvaises pièces ; peu de monde au parterre, et tous endimanchés. L'*Intrigue* ne peint point les caractères ; c'est une pièce d'intrigue, et l'intrigue n'en est ni amusante, ni intéressante, ni spirituelle. Les vers cherchent à exprimer le sentiment exactement, mais ils sont lourds et embarrassés, on sent qu'ils ne sont pas assez travaillés ; tels qu'ils sont, ils valent bien mieux que ceux d'*Adélaïde*, par exemple. On sent que l'auteur cherchait l'expression naturelle et juste des sentiments. Il y en a plusieurs de bons, et qui décèlent un homme qui observait par lui-même. Une peinture de couvent. Cette pièce se rapproche du système d'Alfieri. La seule scène un peu comique, le vrai clerc de notaire éconduit, est évidemment prise du *Barbier de Séville*. Ne pas retourner à cette pièce.

Mlle Gros * jouait Pauline et l'a bien jouée. Elle a bien saisi toutes les intentions, elle les a un peu trop marquées, ce qui lui a donné quelquefois l'air

fille. Je m'intéresse beaucoup à cette jeune actrice, qui a fait beaucoup de progrès depuis dix-huit mois.

La deuxième pièce remplit assez son but ; c'est un petit drame qui est souvent hors de la nature, tandis que la première pièce n'en sort du moins jamais. Les personnages n'étaient pas dignes du Théâtre français, mais enfin ils existent et il y a d'excellents vers.

J'ai lu Shakespeare aujourd'hui.

11 thermidor [-30 juillet].

Je sors de la *Grotta di Trofonio* ; musique sans nul mérite, paroles du dernier bête. La m[usique] est de Paisiello. Mme Strina fait cependant plaisir par sa voix et Martinelli par son jeu.

12 thermidor [-31 juillet].

J'ai fait une jolie découverte ce matin sur l'art de peindre les passions. Je suis allé au *Joueur*, par Fleury et Dazincourt, suivi des *Deux Frères* * ; la dernière pièce a fait bien plus de plaisir que la première, même à moi ; il est vrai que le rôle d'Angélique a été indignement défiguré par Mlle Desroziers *. La pièce m'a paru froide jusqu 'au quatrième acte, ce n'est que là que le public a commencé d'applaudir. L'intrigue de la pièce n'est pas assez forte ; le joueur perd, met le portrait de sa maîtresse en pension, gagne, perd, se fait lire Sénèque ; l'histoire

du portrait se découvre par hasard et tout finit. Le comique de Sénèque, qui pouvait être si bon, manque de profondeur. La comtesse et le marquis sont des charges. Le joueur n'agit point, il ne fait que jouer, tandis qu'il y aurait eu tant de choses comiques à lui faire faire. La pièce a cependant le mérite de s'occuper beaucoup de lui, mais ce n'est pas d'une manière assez profonde, assez caractéristique ; la scène où il donne des croquignoles au marquis, par exemple, ne signifie rien à la première vue ; il me semble que j'aurais renforcé le rôle d'Angélique et rendu le joueur plus amoureux. Les plaisanteries éternelles n'étaient point goûtées, tandis que les traits qui, dans la deuxième pièce, peignent un bon *cœur* avec des *têtes* très au-dessous des nôtres, enchantaient. En totalité, j'ai trouvé le *Joueur* très au-dessous de l'opinion que je m'en étais formée, et Regnard bien loin de Molière. Peut-être aimerais-je mieux avoir fait le *Philinte* que le *Joueur*.

Quand je me serais fait moi-même un public *for my Two Men*, je ne l'aurais pas autrement composé. Prenons garde de ne pas laisser passer le temps.

Le joueur n'est point du tout un protagoniste gai, et ne m'a pas tant ému et amusé que le *Métromane* ; mais peut-être m'en promettais-je trop de plaisir pour ne le pas juger défavorablement.

J'ai eu ce matin la visite de M. D., qui m'a appris

qu'à Perpignan les habitants avaient donné une sérénade à Mme Moreau.

Faire pour la *Filosofia nova* * deux tables analytiques, la première des faits, la deuxième des raisonnements.

16 thermidor [-3 août].

Ossian de Lesueur. Quel effet ne ferait pas un poète tragique qui aurait ces moyens à sa disposition. Ballets pauvres, musique qui ne déplaît pas par le bruit, mais qui n'intéresse par aucun chant. Il semble que dans le poème on ait évité exprès ce qui pouvait être bon. Décorations vraies et fraîches, mais non charmantes ; on voit que ce n'est pas *a comprehensive soul* qui les a faites.

Je vais à *Cinna*, que je n'avais pas vu depuis dix-huit mois environ, suivi de *Molière*. Jamais peut-être *Cinna* n'avait été écouté par des spectateurs plus attentifs. Corneille avait une tête sublime par la grandeur des vérités qu'elle contenait ; voilà, ce me semble, la cause du caractère original de ses écrits. Cependant, dans les plaidoyers du deuxième acte, Cinna et Maxime ne donnent pas les meilleures raisons possibles. Maxime devait donner celle qui fait la base du panégyrique de Pline, par Alfieri.

Dans ses remords, Cinna n'est pas citoyen, mais homme, nullement amoureux de la gloire, et par conséquent suivant son intérêt aux dépens de celui de ses concitoyens.

LA COMÉDIE FRANÇAISE
au moment de sa reconstruction en 1788
d'après une aquarelle de Meunier (*Bibl. Nat., Estampes, Coll. Destailleur*)

19 thermidor XII [-6 août 1804].

Je sors de *Cinna*, suivi de l'*Entrevue* *, platitude de Vigée. On a applaudi à deux reprises avec des bravos ce vers :

S'il les déteste morts, les respecte vivants.

On a applaudi de même celui-ci :

... Et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.

On a saisi ainsi six ou sept allusions frappantes. Lafond jouait Cinna et l'a, à la lettre, joué aussi mal que possible. Il m'a semblé tout le long un servile courtisan, voulant affecter le parler mâle d'un vrai républicain. Vanité ridicule au lieu de fermeté, ne parlant de soi qu'avec un saint respect ; il contracte le nez d'une manière on ne peut plus ignoble ; il a dit des vers dans la première scène du second acte d'une manière comique, il a altéré plus de vingt fois le texte de Corneille. Eh bien, sa mesquine platitude n'a point été sentie, on dira demain qu'il n'a pas bien joué, mais on ne dira pas qu'il ne jouera jamais ce rôle et les semblables.

Talma et lui sont curieux à étudier dans ce rôle, ce sont exactement le républicain et le courtisan.

20 thermidor XII [-7 août 1804].

Le *Conciliateur* *, comédie en cinq actes de De-

moustier vue pour la première fois, suivie des *Fausses confidences* *. Fleury dans les deux.

Dans le *Conciliateur*, tout par paire, rien de naturel, les beautés ni les défauts de cette pièce ne sont pas ceux des autres, on voit que Demoustier était sur la voie de concevoir le moyen de développer un protagoniste. La pièce ne languit point, mais tout cela à la première représentation ; la deuxième me ferait certainement bâiller, malgré le talent de Fleury.

La finesse de Marivaux, charmante quand elle est à sa place et quand, ne durant pas longtemps, elle n'a pas le temps de fatiguer la tête, est détestable quand elle est fausse. Il y a dans les *Fausses Confidences* des grossièretés qui ne seraient pas échappées à Picard, mais Marivaux voulait être recherché, avait peur d'être naturel, maladie du goût sous la Monarchie.

[23 thermidor XII [-10 août 1804].

Les *Deux Figaro* *, de Martelly, comédie, suivie de l'*Ecole des Maris*.

Plate niaiserie d'intrigue en cinq actes, rehaussée un instant, au cinquième, par une méprise qui, quoique détestable, fait rire.

J'ai vu Tencin, Martial et Mante. J'ai été sou-

vent au spectacle, peu pensé à mes anciens châteaux en Espagne de bonheur par l'amour.

Ce mois s'est passé à l'étude de la grande philosophie pour trouver les bases des meilleures comédies possibles, et, en général, des meilleurs poèmes, et celles de la meilleure route que j'ai à suivre pour trouver dans la société tout le bonheur qu'elle peut me donner.

J'ai eu un peu de fièvre chaque soir, et cependant j'ai été heureux ; je voudrais que le reste de ma vie me donnât proportionnellement autant de plaisir que ce mois. Je me suis connu moi-même et ai vu que c'était au temple de Mémoire que je devais frapper pour trouver le bonheur, et que chez moi l'amour serait la seule passion qui ne fût pas chassée *by the love of glory*, mais qu'elle serait subordonnée à cette dernière ou ne pourrait au plus usurper que des instants [1].

1. Je relis ce cahier le 10 janvier 1806, à Marseille ; il me paraît remplir assez bien son but. Il y a quelquefois des moments de profondeur dans la peinture de mon caractère. Ces moments de profondeur me viennent par accès depuis ce temps-là ; j'espère que la *Logique* de T[racy] me donnera les moyens de les fixer.

Je trouve le plan de *Don Carlos*, opéra, bon. Les réflexions sur l'art me paraissent en général peu profondes, mais justes.

Il me semble que, lorsque je vis jouer le *Joueur*, je n'étais pas ce jour-là disposé de manière à être sensible à la plaisanterie continuelle ; dans ce temps-là, d'ailleurs, je prenais les choses au sérieux.

(10 janvier 1806, *after* dix-sept mois).

1804

PARIS*

Journal de mon troisième voyage a Paris

Cahier contenant du 24 thermidor XII au ....

> Ne pas porter dans le monde l'inexorable sévérité, qui exige toujours la perfection, à mes yeux, de mes protagonistes.

24 thermidor an XII [-12 août 1804].

Ce cahier commence heureusement aujourd'hui. dimanche 24 thermidor ; ayant pris pour la première fois de l'extrait de gentiane et de la tisane de petite centaurée et de feuilles d'oranger, je suis aussi heureux que possible, à trois heures du soir, beau soleil après pluie, en découvrant les belles pensées qui commencent le cahier de la *ferme volonté* *. C'est un bonheur d'un genre plus doux, mais aussi fort que celui du dimanche à Claix, où, après avoir fait les premiers bons vers que j'aie trouvés de ma

vie, je dînai seul et sans gêne, avec d'excellents épinards au jus et de bon pain. Ces extases, d'après la nature de l'homme, ne peuvent pas durer.

Autant que j'en puis juger, étant encore si près de l'instant, les trois plus délicieux moments de ma vie ont été : Adèle s'appuyant sur moi au feu d'artifice de Frascati, en l'an X, je crois * ; le dimanche de Claix en l'an ... * et aujourd'hui.

Je remarque que depuis que *my love for* A[dèle] *is* tombé, le souvenir du bonheur de Frascati perd peu à peu de son charme et s'efface. Appliquer cela généralement ; cependant, il n'en fut pas moins grand au moment même ; la somme, seulement, de ce qu'il m'aura procuré de bonheur dans toute ma vie sera moins grande à cause du plaisir de m'en souvenir qui n'aura duré que deux ans, tandis que le souvenir des jouissances procurées par l'amour de la gloire durera plus longtemps. Du moins ne me sens-je pas disposé à quitter cette maîtresse.

Il me semble qu'avec ma *tête* actuelle, voyant comme je vois, je ne puis trouver de ces plaisirs vifs et divins, pour ainsi dire, qu'à Paris.

Je vais le soir à *Cinna*, que Talma joue beaucoup moins bien qu'à l'ordinaire, parce qu'il est moins naturel.

Je vais le lendemain à la *Griselda* *, qui m'ennuie. Je passe la journée du vendredi avec Martial. Nous allons chez Mme Rebuffet et chez La Rive *. Un cours de douze leçons à douze louis, c'est fort.

Je vois après dîner, au deuxième, dans le bureau acajou, des chemises contenant les lettres et réponses de plus de vingt-cinq maîtresses, nous parcourons toutes celles d'Adèle ... *, dont il eut le pucelage. Plus d'esprit que de passion, mais enfin voilà de l'amour dans la nature à étudier. Cela vaut bien six louis.

30 thermidor [-18 août].

Nous sommes embrassés en revenant de déjeuner par Diday et Moulezin *. De là au Musée, où le tableau du juge ne fait aucune impression sur eux. C'est, je crois, trouble de l'âme qui est trop occupée de son être, chez des provinciaux arrivants, pour qu'elle puisse être sympathisante. Chose à bien remarquer, l'âme n'a que des *états* et jamais des *qualités* en magasin. Où est la joie d'un homme qui pleure ? Nulle part. Ce fut un état. Ennui profond que D[iday] et M[oulezin] donnent à Tencin. Il me semble que Moulezin est à peu près de la classe de Rouget. Quelle différence ! L'un est ridicule, l'autre n'est pas même digne de l'être. Mes bases de comparaisons font que je suis plus sévère que le monde dans l'appréciation des hommes et, tâchant que les sentiments *of my soul* soient tous sublimes, tous dignes du théâtre, je dois perdre des jouissances de ce côté, étant trop sévère. Cette passion me le compense-t-elle en d'autres plaisirs ?

J'ai été voir une vingtaine de fois Mante, malade de la goutte.

2 fructidor [-20 août].

Nous sortons du *Matrimonio segreto*, qui me plaît toujours de plus en plus. J'ai pensé souvent à V[ictorine]. Il me semble que lorsque je verrai *the father and the brother in Paris, I will can* essayer *of wraiting to her.* Tencin m'a montré de loin M. et Mme Planta * ; Planta a des traits fort marqués, mais je n'ai pu juger sa physionomie de si loin.

3 [fructidor-21 août].

Pacé * et moi nous prenons la première leçon de La Rive. Tencin gagne quatre cents francs au nº 113.

Nous allons à la *Métromanie*, suivie du *Médecin malgré lui.* Tencin remarque très bien que, malgré les surprises dont elle est secouée, la *Métromanie* est froide ; il trouve aussi les personnages un peu enflés à cause du style poétique que Piron leur a donné ; il est sûr que souvent il est un peu vicieux. Je ne connais pas de pièce où les coups de théâtre abondent plus que dans la *Métromanie*, et il y en a d'excellents, tels que Damis reconnaissant Baliveau, Francaleu se faisant connaître à Damis pour la belle Mériadec de Quimper ; malgré cela, je suis de l'avis de Tencin : la pièce est froide ; ce qui prouve que le premier talent est toujours de peindre des caractères et que celui d'amener des coups de théâtre n'est, au théâtre comique comme au tragique,

qu'un mérite secondaire. Tencin trouve qu'une scène du *Médecin* est plus amusante que la *Métromanie*. Cette pièce a été sentie on ne peut mieux. Ce soir, j'ai remarqué que le public aime à voir faire des compliments délicats.

Il me semble que *the Two Men* vaudront mieux que la *Métromanie*. La Rochelle, charmant acteur.

5 [fructidor-23 août].

Tencin gagne 129 livres au 113 et j'en perds 16.

Je sors d'*Andromaque*, où Mlle Duchesnois a joué Andromaque ; Lafond est irrévocablement médiocre. Ensuite, la *Feinte par amour* *: les vers sont faciles, mais point d'idées. Il y a plusieurs choses dans le style d'*Andromaque* qu'il faut bannir du mien. Toutes ces histoires de chaînes, de feux, de pouvoir de vos yeux, etc., sentent les romans de La Calprenède et en sont tirées. Toujours au deuxième acte des tragédies je suis plein d'idées que je ne puis me rappeler après la pièce.

Lorsque je vois jouer une pièce, il me semble que la salle est éclairée et peuplée en raison de la chaleur de la pièce. Je ne pourrais pas me figurer *Andromaque* jouée dans le désert. Hermione dit-elle *(sic)* bien pour ses intérêts de commencer l'entretien par :

Le croirai-je, seigneur, qu'un reste de tendresse, etc.

Lafond a dit :

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste,

en peignant le mépris profondément ressenti en prononçant le deuxième hémistiche; Talma au même endroit peint la douleur la plus profonde. Lafond est plus vaniteux. Est-ce vraiment la vanité qui, avec le tempérament, est le principe de l'amour?

L'Institut a proposé trois prix pour l'an XIII : les éloges de Boileau et de Dumarsais pour la deuxième fois, et un prix de poésie; il faut que les pièces de vers en aient au moins cent ; les ouvrages devront être remis avant le 15 vendémiaire, les prix seront décernés dans la séance de nivôse XIII.

Henri-Clarence-Banti concourt pour les deux derniers.

Vendredi, 6 fructidor an XII [-24 août 1804].

Un des jours les plus agréables que j'ai passés à Paris.

J'allai à neuf heures prendre Martial pour aller chez La Rive. Nous y dîmes la première scène d'*Athalie* et la première de *Venceslas* *.

En sortant de là, nous allons prendre une limonade au café de Foy, il m'invite à dîner, je vais voir un instant Mme de Baure, je rentre chez moi à deux heures. Je me mets au travail, je prends l'arrêté pour le *Bon Parti* et les concours.

Je travaille jusqu'à cinq heures, je vais chez Pacé, nous parlons du projet de Mme Card[on] de le marier à Mlle Augu[ié] *, celle qui est actuellement Mme la maréchale Ney. Je vois qu'il aime mieux

prendre une bonne petite fille qui lui promette les plaisirs du cœur à toutes les grandeurs possibles. Cela, joint à d'autres choses, me décide : c'est un homme digne qu'on l'aime, et je veux mériter d'être son ami.

Il déclame un peu *Ladislas*, M. Le Brun arrive, nous sortons pour aller aux Tuileries, je les quitte pour prendre Barral, heureusement il n'y était pas. Je les rejoins devant la caserne de la Garde. Nous arrivons ; près de la Diane, dans l'allée parallèle au château, nous trouvons ces dames avec Adèle ; nous plaisantons, et je plais autant que Pacé. Je fus charmé de ce petit moment. Nous les quittons ; Pacé me présente comiquement à Mme Hanet, qui survient, et qu'il a eue.

De là, il me propose de me mener à l'Opéra. Je fais des façons et lui demande combien cela lui coûtera : « Rien. » J'y vais, nous allons dans la loge grillée sur le théâtre, à la gauche de l'acteur. Nous y trouvons M. et Mme Coulomb, avec un vieux M. Coulomb. Bientôt M. Possel, homme à sourcils noirs à l'air élégant, Renard, banquier, amène sa femme. Mlle Chollet était au-dessous de nous, je la regarde beaucoup et me livre peu. On donne *les Bardes*, onzième représentation, je crois. Bonnet, le directeur, dit à ces messieurs que la recette est entre 75.000 francs et 76.

Je comprends que la loge et, je crois, celle qui est au-dessus, est louée en commun par Pacé et M. La-

jard. Celui-ci arrive, c'est le ton de la parfaite égalité, mais c'est la seule qui existe entre eux. Lajard est bien loin de Pacé, un vernis de grossièreté surnage toujours chez lui, il m'a l'air d'avoir été longtemps banquier à Lyon, position la plus propre peut-être à gâter un homme. J'examine le ton qui règne entre ces messieurs et entre eux et Mme Possel. Je vois que le bon est la plus grande simplicité. Pacé, que je ferais très bien d'étudier et souvent d'imiter, dit toujours ce qui lui vient. Ce ton-là a de bon qu'il ne peut être pris que par des gens dont le fond est bon à montrer. Il me semble que je l'aurais bien vite si j'avais une occupation qui me forçât à voir chaque jour ces messieurs pendant deux mois.

Ce ton, conformément aux principes du *Contrat social*, suppose la plus aimable (digne d'être aimée) familiarité entre toutes les personnes de la société.

Je digère bien cette soirée pour l'observation, et elle est d'enchantement pour le bonheur ; j'étais vraiment hors de moi. Je ne perdais point terre au point d'avoir peur de me noyer, je me sentais doucement enlevé.

Dire tout bonnement ce qui me viendra, le dire simplement et sans aucune prétention ; fuir toujours de faire un grand effet dans la conversation ; l'égalité est la grande loi pour plaire.

7 [fructidor-25 août].

Je pense à la comédie, vois Adèle au même endroit qu'hier, lui dis : « C'est que vous n'y étiez pas, vous... vous... », ce qui la trouble entièrement un moment. Ce mot, qui fut l'effet du hasard, est, je crois, de la coquetterie la plus fine. Tencin et moi allons prendre une glace au café de Foy. Nous nous couchons à dix heures.

8 fructidor [-26 août]. Dimanche.

Il y a un an, que j'étais à Claix, tout seul, par de grandes chaleurs.

Je pense à la comédie et trouve de bons principes sur l'ODIEUX. Le poète comique qui rend odieux sort du caractère de la comédie. L'étude de la comédie est à peu près celle du monde, la plus propre à me former.

Lorsque je débuterai dans la carrière poétique, me tenir à Martial et aux filles de l'Opéra, pour écarter absolument ce vernis d'infériorité que, depuis Racine et Boileau, cet art donne vis-à-vis le grand monde.

Afficher la manière d'être de Chapelle, épicurien dont les vers sont l'accessoire et non le principal.

Ce jour a été tel que je me figurais la vie lorsque je commençai à songer sérieusement à devenir un grand poète. Le matin dans un travail fructueux, le soir dans le plus grand monde. Après dîner, à sept

heures je vais aux Tuileries avec Tencin, j'y trouve en arrivant Pacé donnant le bras à Adèle *and to her mother.*

Je ne continue point la description, parce qu'il faudrait trop la travailler pour lui faire représenter ce bonheur fastueux que j'ai goûté pour la première fois, et après l'avoir tant désiré.

Quand je relis ces mémoires, je me siffle souvent moi-même ; ils ne rendent pas assez mes sensations, le *bons* de *bons principes* ici à côté est, par exemple, détestable. C'est un homme qui, en parlant du teint d'une femme, dirait : « Il est couleur de chair. »

Plus on connaît les hommes, plus on pardonne à ses amis de légères faiblesses. La superbe méthode des protagonistes en maximum de passions (tragiquement) ou de rapports (comiquement) me ferait fuir dans un désert si je portais dans le monde cette inflexible sévérité que j'ai pour les figures que je peins.

Bien prendre garde à cela ; c'est mon grand défaut et qui pourrait me donner, aux yeux des gens du monde, le ridicule que La Harpe aurait aux miens s'il critiquait impudemment *Cinna.*

10 fructidor [-28 août].

Ce matin chez La Rive, qui nous dit qu'il ne trouverait pas deux élèves dans Paris qui eussent nos

dispositions. Je dîne avec Pacé, il me conte la répétition burlesque où il assista avec Pierre et Tabarié, et où Mlle Fleury voulait substituer « barbare » à « tigre », et où Saint-Phal disait *elle* en parlant d'un trépied.

Je sors du *Misanthrope*, joué médiocrement par ce même Saint-Prix. Je n'ai pas voulu attendre la deuxième pièce, pour ne pas troubler les impressions que la première m'a faites.

Je sens qu'on pourrait faire beaucoup mieux. Saurai-je jamais mettre en pratique ce que je sens? La partie où je sens que je pourrais faire mieux est la *scenegiatura*, où je suis élève du grand Alfieri. Dans une pièce intitulée le *Misanthrope*, une fois qu'on est convenu de donner ce nom à Alceste, il devrait tout faire, tout devrait rouler sur lui. Or :

1° il ne fait point le dénouement ;

2° la scène des deux marquis, la longue scène d'Arsinoé sont épisodiques ;

3° il ne peint pas assez son caractère par des actions, et Molière ne le met pas dans ces embarras terribles où le combat de deux passions nous montre si bien le fond d'un caractère. Nous devrions voir dans cette pièce les actions les plus fortes où le caractère d'Alceste l'a engagé ; au lieu de cela,nous ne voyons de fort de lui que la scène du sonnet. C'est tout bonnement un cœur vraiment amoureux, et point un misanthrope, qui se montre dans les scènes d'amour avec Célimène. En un mot, cette

pièce ne fait pas tout ce qu'elle devrait faire ; elle devrait :

1° nous peindre Alceste par les traits les plus vigoureux possibles ;

2° que ces traits, peignant le mieux possible les caractères, fussent arrangés de manière qu'il en résultât l'intérêt le plus vif possible.

Cela n'est point ; la pièce est froide, elle n'a ni la chaleur de la tragédie, cette anxiété qui vous porte comme dans l'*Oreste* d'Alfieri, ni la chaleur de la comédie, celle qui règne dans le *Cocu imaginaire* et le *Médecin malgré lui*, chaleur qui vient de ce que l'esprit est sans cesse amusé par quelque chose de nouveau.

Il y a dans Alceste l'imperfection capitale que la tête n'est pas assez bonne. Il devait voir que tous ces maux qu'il ne peut endurer viennent du gouvernement monarchique, et tourner contre le tyran la haine que lui donnent les vices de ses contemporains. Ne prenant pas ce parti, n'en ayant pas la force, il devrait se faire une idée nette de la vertu, et pour faire encore quelques biens partiels (ne s'attaquant pas à la racine du mal), rester dans le monde pour s'y liguer avec le peu d'honnêtes gens qui y sont et y faire le plus de bien possible. Que si Molière a voulu rendre son Alceste ridicule pour n'avoir pas pris ce parti, il devrait nous le montrer, et le lui faire dire au moins par Philinte.

Ce Philinte ne combat point son ami par les meil-

leures raisons, son amour fait souvenir qu'on entend une comédie, il fallait le supprimer. En général, ce personnage et tous les personnages secondaires de comédie ne sont point d'une assez belle nature. Je voudrais que, pour la plupart gais et spirituels, ils nous donnassent le sourire du bonheur.

Le style du *Misanthrope* a vieilli parce qu'il était trop figuré. Ce sont tous les endroits figurés qui sont vieillis. Il est aussi grossier quelquefois. En général, il n'est point assez rapide et est trop bavard. Les deux premières scènes du *Médecin malgré lui* et plusieurs scènes du *Menteur* sont bien autrement rapides.

Tout cela n'empêche pas cette pièce d'être la deuxième ou la troisième comédie du monde, si elle n'est pas la première. Peut-être la publication des œuvres d'Alfieri changera-t-elle un peu cela. Dans l'état des choses, le *Philinte* de Fabre est la comédie française où la *scenegiatura* est la meilleure.

Shakespeare a *Timon*, assez bonne comédie à comparer à celle-là, mais le sujet n'en est pas intéressant. Nous savons bien que les amis des riches aiment plus leurs tables qu'eux-mêmes.

Il y a un exemple d'excellente conversation dans le *Misanthrope* ; c'est cet endroit :

Dois-je prendre un bâton [pour les mettre dehors ?]
— Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut [prendre,
Mais, etc.

Au reste, si jamais je faisais de comédie aussi sérieuse, me souvenir que l'apparition de Dubois, tout mauvais comique qu'il est, déride et fait beaucoup plaisir.

13 fructidor [-31 août].

Je suis le matin cinq heures de suite avec Pacé, nous allons deux fois chez La Rive. L'art de faire rire le public des objets qui me semblent odieux me tourmente toujours beaucoup. Je dîne à cinq heures chez Pacé avec Prévost, Dufresne *, sous-inspecteurs aux revues, chefs de division à la Guerre, et Maisonneuve, poète, employé à la Guerre sous Prévost. Il n'est point aimable, me dit Pacé, parce qu'il parle toujours vers. Il a fait huit pièces, comédies ou tragédies, dont trois seulement jouées et point d'imprimées. Nous parlons vers ensemble de sept heures à dix heures ; il me récite deux satires qu'il a faites et un poème sur le rétablissement du culte ; tout çà me semble fort bon, surtout les satires. Il y a un portrait de Voltaire qui est parfait, ce me semble. Il me disait ses satires à la Molé, d'un ton charmant ; il faudrait les lire seul pour les juger.

Il me dit que son *Mustapha et Zéangir* *, qui eut 80 représentations, lui rapporta 15.000 francs jusqu'à la vingt-huitième qu'il le donna à la Comédie ; il lui en aurait rapporté 25.000 francs sans cela.

J'ai vu que parmi les courtisans le grand secret d'aujourd'hui sera dévoilé dans deux ans ; il faut attendre.

Pacé me lance dans tous les genres, jamais six louis ne furent mieux employés que ceux de La Rive.

Lundi 16 fructidor XII [-3 septembre 1804].

A quatre heures, Pacé me fait appeler ; je vais chez lui à l'instant, il me dit que notre dîner est pour aujourd'hui. Je n'ai que le temps de voler au Palais-Royal me faire couper les cheveux, de revenir chez moi et de revoler chez Robert *, restaurateur, rue des Bons-Enfants, où j'arrive à six heures. Nous sommes douze : Pacé, le sincère et par là très agréable Valmabelle, Possel, Aug. Lajart, et de Possai, je crois ; les divinités sont : Millière, Louise, Mlle Jannart l'aînée, Mlle Jannart la cadette, Emilie, danseuse excessivement laide, et deux vieilles. Nous nous sommes mis à table vers les six [heures] et demie, nous en sommes sortis vers les neuf et demie et sommes sortis de chez Robert à onze heures et quart. J'ai quitté ces messieurs, ai fait un tour au Palais-Royal et me suis retiré.

[17 fructidor-4 septembre].

Le 17, pour la première fois, j'éprouve la lassitude du grand monde. Je suis allé à dix heures chez Pacé, de là ensemble chez La Rive. Nous sommes allés

déjeuner au café Foy, de là payer un reste de compte chez Robert (le dîner a coûté 163 francs, nous étions douze, plus 12 francs pour les garçons). J'ai vu Martial dans cet état de demi-ennui où ils sont souvent, moi j'étais réellement ennuyé de cette vie passée au milieu d'amusements qui, quoiqu'on se dise qu'ils sont le *nec plus ultra* du bon ton, n'amusent point. C'est la première fois que j'ai ressenti l'ennui du plus grand monde. Je me suis interrogé moi-même et j'ai vu combien, dans cet état, un bon ouvrage de littérature doit leur plaire.

J'ai vu hier le bon genre de plaisanterie, non pas sublimé, mais bien indiqué par M. de Possai. Il ne disait et ne faisait que des choses absolument ridicules qui ne fatiguaient pas du tout la tête, mais qui faisaient rire. Rien n'était agréable comme ces folies qui semblent ne supposer aucun esprit dans celui qui les fait, qui vous font rire sans que vous soyez contraint d'admirer et en ne fatigant pas le moins du monde votre esprit.

Il semble au premier abord que la véritable amabilité serait de dire toujours des choses charmantes et pleines d'esprit ; rien ne serait plus fatigant pour les auditeurs. Il faut faire rire avec le moins d'esprit possible.

Le rire, parvenu à une certaine force, est-il toujours de la même intensité ? Je ne puis résoudre cette question en sortant de table. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire rire les femmes en donnant

le moins de travail possible à leur tête. Me rapprocher le plus possible de ce genre léger, et quitter cet *esprit* substantiel que j'ai, qui fatigue et qui a l'air pesant et pédant.

Rien n'est fort comme le sentiment employé en sa juste mesure, je l'ai senti par un mot agréable que j'ai dit bien dans les circonstances et dans la mesure au garçon Louis, du Caveau ; toutes ses actions m'ont prouvé que je lui avais donné un moment fort agréable, il m'a même montré de la tendresse.

Grand moyen de consolation : faire que l'affligé s'occupe à analyser sa douleur ; à l'instant, elle diminuera, l'orgueil l'emporte toujours, où qu'il se mette. Cela prouve à quel point est grand le contresens de Voltaire, dont les personnages disent : Je sens telle et telle chose. Il est aussi grand que possible.

[27 fructidor-14 septembre].

Vu jouer, 27 fructidor XII, le *Dissipateur*, pièce détestable du *freddo e niente (sic) pittore del cuore umano* Destouches, suivi des *Projets de Mariage*, petite anecdote très médiocre de Duval.

2e complémentaire XII [-19 septembre 1804].

Martial et moi nous allons chez La Rive à Montlignon, forêt de Montmorency. Journée agréable, séjour charmant. Nous sommes de retour à neuf

heures. M[artial] va chez Millière. Je passe chez Lenoir, prends *Timon d'Athènes*, excellente comédie de S[hakespeare], et viens me coucher.

Le goût (règles pour produire tel effet) dans son sens naturel est la moitié du génie. C'est cette moitié qui manque à Pacé, il me récite en revenant dans son cabriolet, au clair de la lune, des vers de lui sur la maîtresse d'un chevalier de Malte, où il y a du bon. Il y a de l'esprit parce qu'il a cherché le genre passionné-spirituel, mais les gens passionnés ne le sont pas, et il ignore cela, n'ayant pas assez étudié le cœur humain.

4e complémentaire [-21 septembre].

Durzy vient me voir, je lui donne ces deux louis que je lui devais d'une manière si comique.

Le soir, je vais à Favart ; on donne le *Locataire*. L'auteur a montré des choses comiques sans les faire paraître ridicules.

Lucile ; après le quatuor, on couronne Grétry dans la galerie à gauche de l'acteur. La *Fausse Magie* * ; on applaudit beaucoup le duo des deux vieillards :

Quand on a la soixantaine *, etc.

5e complémentaire [22 septembre], dernier jour de l'an XII.

Je me lève. Tout en conversant avec T[encin], il m'avoue qu'il est triste parce qu'il a perdu

700 francs au 113. Nous trouvons le moyen d'emprunter 400 francs.

Je vais au Musée, où je revois la jolie fille qui ressemble à Antinoüs que j'avais vue à la distribution des prix de Législation. Nous nous regardons de ces regards qui veulent beaucoup dire.

Je rentre à deux heures, je trouve Mante, nous allons chez Mme de Rezicourt. Nous y restons trois quarts d'heure, nous ne cessons de parler, elle et moi, elle ne me dit point de revenir. Je pense qu'elle a été bien aise de me voir parce qu'elle avait dîné chez mon père à Gr[enoble], mais que mon oncle m'a perdu auprès d'elle.

Mante me dit qu'il n'a pas trouvé à placer un mot, et voilà le grand tort que j'ai eu : dans ces premières visites, il ne faut pas que la conversation tombe, mais à cela près, il faut que le présenté laisse parler le plus possible le présentant, pour que la conversation prenne plus tôt le genre intime.

Il est arrivé, de ce que je n'ai pas suivi ce principe, que la conversation a été très différente de ce qu'elle est ordinairement, à ce que m'a dit Mante.

Le bonheur de la passion de la gloire gagne à la solitude, mais toutes les autres passions s'y perdent, leur bonheur devient bien plus difficile.

Mme de R[ezicourt] me dit dans la conversation qu'autant elle trouve les sociétés intimes charmantes, autant elle hait les visites qui se font trois fois l'année, qu'elle a beaucoup éloigné de ses con-

naissances, etc., etc. Ce qui semble me dire, et me dit en effet : Ne revenez point.

Si mes loteries de Octavien-Arrigo*-Fair-Montfort et du *Pervertisseur* réussissent *, je puis avoir de 2.000 francs à 6.000 francs à manger cet hiver. Je pourrai *have a fair woman of the society, this is necessary for loving absolutely* Vict., même *in the case nel quale trovarei in lei quel alma, grande e veramente amante, che forse ho sognata.*

E cosi finisce l'anno duodecimo della Republica [1] *.

1. [*Vendémiaire an XIII *-septembre-octobre* 1804.] — Si le 1er brumaire an XIII je puis me faire 200 livres outre ma pension, je puis partir pour L.

For the moral, il faut qu'elle sache que j'y suis allé.

Bien remarquer que le 18 brumaire, pour le couronnement, je la trouverai seule, alors plus d'obstacle, elle seule me connaît dans L. Je puis la voir aux promenades sans la compromettre le moins du monde. Il n'y aurait que le cas où le registre du maire apprendrait *to the return* que je suis venu dans ces parages.

Elle verrait que c'est l'attente de l'absence qui m'a retenu si longtemps, et elle serait sensible au voyage. Peut-être sera-t-elle bien changée *after two.*

* * *

J'arrive à L... le 20 vendémiaire an XIII [12 octobre 1804].

Voyage.

Séjour.

Je puis laisser à Mante une lettre pour MM. P[érier] par laquelle je demande mes 200 francs vers le 20, il me les enverrait alors à L...

Si je veux aller à L..., que fais-je ici ? Remettre à Sua., et partir.

Mais dois-je y aller ?

1804

PARIS*

Troisième voyage a Paris [1]

Journal du 1er brumaire an XIII au [17 *brumaire an XIII*].

J'ai été vexé les derniers jours de vendémiaire et les premiers de brumaire par une *gastricité* qui m'a empêché de *lavorare al* Buon Partito *, autant que je l'aurais voulu.

J'ai vu deux lettres ridicules, l'une dans les *Petites Affiches*, d'un Poitevin, conseiller à la préfecture de Montpellier, qui salue en l'absence du préfet, l'autre du docteur Mercier à moi.

1. *Let us see the world in writing of the comedy. I see that in my sensations.*

Me forcer à travailler.

On ne compose pas bien *the comedy in the too* continuelle solitude, les détails ridicules s'effacent, on ne voit plus que les principes généraux. *(Notes de Stendhal en tête du cahier.)*

30 vendémiaire [-22 octobre 1804].

Rentrée de Mlle Contat* (qui a ennuyé à Lyon et à Grenoble et qui, si je ne me trompe, tombe un peu à Paris).

Le Vieux célibataire et *les Fausses confidences* *.

3 brumaire XIII [-25 octobre 1804].

Je suis allé au spectacle six jours de suite à cause de ma gastricité, qui m'empêche de travailler et qui me rend mes après-dîners douloureuses.

Je rencontre Penet avec trois Grenoblois à la queue des Français ; nous allons tous cinq au parterre. *Cinna*, joué par Talma, qui revient de Bordeaux. Cette pièce a excité mon admiration, mais ne m'a pas intéressé. Je retrouve en moi les traces de ce sentiment ancien et primitif que j'avais il y a cinq ans, et qui me faisait trouver des longueurs dans toutes les tragédies, à l'exception du *Cid*, je crois.

Talma a des défauts, comme d'être toujours en mouvement et en exclamation, mais ces défauts donnent des regrets sans exciter le moindre mépris ; il faut être un grand acteur pour les avoir, et jamais la médiocrité ne pourra même y atteindre. Si Talma déclamait davantage par masse et se livrait plus à différentes intonations, il serait parfait. Il a hasardé ce soir une intonation nouvelle, mais je crois que c'est d'inspiration, et sans dessein.

L'Epreuve nouvelle *, de Marivaux, par Mlle Mars. On regrette, en voyant cette actrice divine, que la pièce ne soit pas bonne. C'est le marivaudage dans tout son excès. Il me semble qu'on pourrait faire une pièce pour Mlle Mars.

Michot a joué un rôle de jardinier, il me semble qu'il sera très bien dans Fougeart.

J'ai été trop tranchant ce soir avec les trois compagnons de Penet et pas assez comique. Ce genre les effraie, et c'est toujours mon défaut, à la première entrevue. La même chose dans le dîner des Rey, Mante, Durif et moi, il y aura demain quinze jours.

4 brumaire [-26 octobre].

La Mère coquette *, de Quinault, jolie pièce ; jusqu'au troisième acte, je me disais : Voilà qui vaut mieux que toutes les comédies de Collin, c'est une délicatesse charmante bien supérieure à la niaiserie de notre contemporain ; mais Quinault a manqué la scène du raccommodement entre ses deux amants, qu'il avait eu l'art de faire vivement désirer, et a eu la maladresse de ne pas mettre en action un dénouement qui eût été très comique.

En général, plus de délicatesse que de verve comique, et (en supposant qu'on joue la pièce telle que Quinault l'imprima) on ne s'aperçoit pas le moins du monde de ses cent cinquante ou cent quatre-vingts ans.

En dernière analyse, c'est une charmante comédie, elle serait très bonne si la mère jalouse agissait davantage.

Les vers m'en ont paru très bons ; il n'y a pas de scènes oiseuses, mais les trois premiers actes finissent par : « Entrons, je vous dirai tout cela. » Des détails libres ; au milieu du plus libre, une toux très comique. Les paroles du vieillard de soixante ans n'auraient pas, je crois, été souffertes dans la bouche d'un jeune homme. Tant il est vrai qu'au théâtre, où tout est rapide, la plus forte impression ne donne pas le temps de songer aux autres, et qu'ainsi on peut tout faire passer.

La Jeune femme colère * (troisième représentation) de M. Etienne, mauvaise pièce, point de verve comique. Il paraît que l'auteur n'a pas connu la pièce sur le même sujet *of the great original Shakespeare* *.

Je n'y trouve que deux traits comiques, encore le second ne l'est-il que par le jeu de Clozel. Il dit d'abord, en se reprochant son emportement, et avec emportement : « Quand je songe que je me suis mis en colère, cela me met d'une fureur... » ; la deuxième fois, il dit avec l'accent de la plus vive colère : « Ayons l'air de nous disputer. »

La Maison de campagne, de Dancourt *, esquisse spirituelle, mais trop faible pour la scène. Le

dénouement serait un charmant trait de caractère en société. Le vieil avare changeant sa maison en auberge, à l'enseigne de l'*Epée royale.*

J'avais derrière moi un homme à qui j'ai dit : « Il est étonnant, monsieur, combien vous ressemblez à l'Empereur lorsqu'il combattait en redingote grise.

— Je ne suis pas l'Empereur », etc. Le ton sérieux de cette réponse la rendait plaisamment bête. Le personnage a ôté son chapeau, et j'ai vu le front d'un sot. Il ressemble au sous-lieutenant Moutonnet *.

6 brumaire, dimanche [-28 octobre].

Je sors d'un dîner où j'ai rencontré un homme qui a été vraiment aimable pour moi.

Mante m'est venu chercher à trois heures, nous sommes allés à la Rotonde, au Palais-Royal, nous y avons trouvé d'abord Allegret avec deux provinciaux, ensuite l'aimable Penet avec M. Dupuy, voyageur d'une maison de Laval, qui est sorti il y a quinze jours d'Espagne, où il a demeuré quatre ans.

Nous allons dîner chez Grignon, il nous en coûte 5 livres 8 sous. Nous sommes sept, deux provinciaux idiots ne disant rien, Allegret (aimable de province ; nous raconte qu'il a fait le sourd deux heures de suite dans une auberge de la route ; le sublime de

cette aventure est le cassement de l'assiette), Mante, l'aimable Penet, Dupuy le Béarnais et moi.

M. Dupuy nous raconte les honneurs rendus en Espagne à Moreau, le gouverneur de Cadix le loge chez lui. Quand il sort dans les rues le matin en redingote bleue, chapeau rond et pipe à la bouche, les petits enfants le suivent en criant : « Vive Moreau ! » D[upuy] et dix-huit autres Français, se trouvant logés à Barcelone dans la même auberge que lui, lui donnent à dîner ; sa femme, invitée, ne peut pas y assister, il y vient, et leur raconte tout bonnement ses batailles.

Le prince de la Paix *, qui a été simple garde du corps, plus puissant que le roi en Espagne parce qu'il caracole la reine. Le prince a trente ans et est superbe homme. — La rencontre dans la rue à la tête de ses gardes. — L'anecdote de l'archevêché. — L'an[ecdote] du rosaire. Il est universellement haï, quoiqu'il ne soit pas méchant, mais il humilie les amours-propres. La reine donne à son occasion un soufflet à son fils, le prince des Asturies, jeune homme de dix-huit ans qui paraît détester Cadoja *(sic)* (le prince de la Paix) et que peut-être pour cette raison l'Espagne adore.

Don Quichotte toujours estimé. D[upuy] préfère l'édition remise en langue nouvelle. D[upuy] me paraît être entièrement au niveau de sa classe ; ainsi, ce qu'il me dit est le *paraître* d'un négociant voyageur en Espagne. Ce jeune homme a une phy-

sionomie singulièrement spirituelle, telle que je me figure celle de Miguel de Cervantes, des yeux à la Raphaël (particulièrement avec son maître d'armes). Il me donne par son récit une jouissance d'esprit qui me met exactement hors de moi, toute mon attention est à considérer les choses qu'il me dit. C'est la seule jouissance de ce genre que j'aie éprouvée depuis la *Confession* exécutée à Gr[enoble] par Diday et Fr Mallein, celle-ci est moins vive.

Celle de l'Opéra, avec Martial, était d'un degré moins forte, je n'étais pas hors de moi, je voyais mon bonheur et avais assez de force pour l'analyser.

Le théâtre de Madrid est superbe, on n'y joue presque que des pièces françaises traduites, et la plupart mutilées. On y a joué dernièrement *Fénelon*, de Chénier *, qui a eu cinquante-sept représentations. La représentation de cette pièce, demandée à grands cris pendant un mois, a été une victoire remportée sur l'Inquisition par la jeunesse espagnole.

Au reste, l'Inquisition est sans pouvoir, son plus mauvais effet est d'empêcher la libre circulation des livres. Nos journaux, cependant, pénètrent en Espagne. Lorsqu'un homme a mal parlé de la religion, ou écrit contre elle, l'Inquisition le fait appeler et lui demande s'il persiste ; il assure que non et tout est fini. S'il tombe une deuxième fois, il est mis en prison.

12 brumaire [-3 novembre].

Je me force à travailler *to the Good Parti*, n'en ayant nulle envie, même mon déjeuner me pesant ; je finis par *do the best comic scene that I have ever made, the third of the first act* *.

Il faut donc se forcer à travailler tous les jours.

Penet et moi nous allons à Louvois. *Le Père d'occasion* *, absence absolue de talent ; j'aurais cru que c'était là le dernier degré de médiocrité supportable sans *l'Amant soupçonneux* *, un acte [en] vers, de Chazet et Lafortelle, qu'on a donné ensuite pour la première fois.

Il est impossible de concevoir quelque chose d'aussi peu peignant les passions ou les ridicules que cette pièce. Je ne dois jamais craindre de tels rivaux.

Les Ménechmes *, de Regnard. Pièce gaie, où Picard joue fort bien, mais dont une deuxième représentation m'ennuierait, parce qu'elle ne peint vigoureusement ni les ridicules, ni les passions. La couleur du style de Regnard est la gaieté. Cette pièce, si loin *, est d'une perfection vraiment infinie si on la compare aux deux premières.

Penet, dans les entr'actes, me parle des mœurs de Gr[enoble] ; homme excellent à consulter, parce que, n'ayant aucun système ni aucune prétention, il voit les choses telles qu'elles sont.

Il me conte qu'on a joué la *Petite Ville* de Picard à Bourgoin ; les femmes étaient de toute ferveur.

La classe la plus ridicule en France est celle du petit bourgeois casanier, vivant de ses rentes.

Le magistrat sait quelque chose, l'expérience instruit le militaire et le négociant, mais rien ne guérit les erreurs du petit bourgeois.

Sotte importance (celle dont Falconet, de Grenoble, a la figure et dont le capitaine des gardes nationales avec qui Mante a déjeuné hier chez Daru m'a donné un trait : « En province, on fait ce qu'on veut, mais à Paris, le service n'est pas un badinage »), excellente à jouer dans ma comédie en un acte sur les petites villes, comédie à faire devant l'original, à Grenoble, et dont le mot de Tencin aîné est le fondement.

J'ai vu avec Penet un buste de Molière, au foyer de Louvois, qui m'a charmé ; l'âme du grand homme y est bien exprimée, et je trouve que Saint-Aubin a bien saisi l'œil de feu du petit profil *. Molière, dans ce buste, a une figure vraiment sublime. Me le procurer dès que je serai stable.

Une nuit d'insomnie ; je pense beaucoup au plan du *Courtisan* *, comédie en cinq actes et en vers ; j'ai bravement négligé d'écrire mes réflexions, et je les ai perdues.

Dimanche, 13 brumaire XIII [-4 novembre 1804].

Je travaille jusqu'à quatre heures, je dîne avec

Mante et Penet. Nous rencontrons Mornas et Durif (le gros), excessive bêtise de ces deux êtres.

« Mais la maison de ton père * est manquée ; de l'avis de tous les connaisseurs de Grenoble, elle manque.

— Et comment ?

— Les fondements sont trop solides pour une maison qui n'a que deux étages ; il en fallait quatre ou cinq. »

Mante a bien ri de ce trait, ainsi que Durif le médecin et moi. Le gros Durif a donné la comédie sur le titre de Citoyen, qu'il déteste. Je me suis moqué de lui le mieux du monde, sans qu'il s'en aperçût.

Moyen comique : je lui donnais des louanges qu'il prenait à bon compte, qui faisaient voir la ridiculité de ce qu'il disait et qui le poussaient à en dire davantage.

Je vais de là au cabinet de lecture. Je lis avec grand plaisir un morceau de Montaigne, que je n'avais pas vu depuis deux ans. Son style peint supérieurement son caractère. C'est peut-être le style français qui a le plus de coloris.

Je lis un morceau du *Génie du Christianisme*, je me sens charmé par le bien écrit, tant que les absurdités ne sont pas trop fortes.

De là, je vais gratis (pour la seconde fois de ma vie, je crois), à l'*Avocat Patelin* *.

Cette comédie est écoutée avec murmures et

sifflée à la fin. C'est dimanche ; un jour où il n'y aurait eu au parterre que peu d'honnêtes gens (dans le sens de Louis XIV), on aurait savouré ses beautés ; mais les spectateurs du dimanche veulent montrer leur goût par leur sévérité.

Cette pièce est pour moi un réquisitoire contre un condamné, elle ne me fait pas autant de plaisir que je m'y attendais ; il y a cependant deux très bonnes scènes : la première scène de Patelin et de M. Guillaume, et celle du plaidoyer. Les sentiments ainsi que le style en sont francs et naturels.

14 brumaire [-5 novembre].

Je sors du *Cid*, indignement joué. Je n'ai pu voir que les fautes de Corneille, je ne l'ai pas trouvé assez sentimental et j'ai vu avec peine des tirades pour développer le caractère de celui qui parle, là où sa passion lui ordonnait de ne dire qu'un mot. Lafond est à tout jamais un acteur médiocre.

Bourgoin * va folâtrer avec Chaptal, dans la loge de ce dernier, aux yeux de tout le public ; cela fait rire Pacé. J'y vois encore Mlles Contat, Raucourt, George, Mme Tallien, Dugazon.

Ensuite, la première représentation de la *Leçon conjugale* *, trois actes [en] vers ; c'est encore bien moins bon que la pièce d'Etienne, et tout ce qu'il y a de bon est dans la comédie de Louvois. Ces gens-là ne seront jamais à craindre pour un poète

comique ou tragique. Les auteurs sont MM. Chazet et Sewrin.

17 brumaire, 8 h. du soir [8 novembre].

Je lis *la Méchante Femme* de Shakespeare *(the taming * of the shrew)*. J'admire à chaque scène le génie de ce grand homme, et la tête anti-dramatique de nos faiseurs de comédies.

Je n'en suis qu'à la septième scène du premier acte, et Shakespeare me fournit déjà une idée qui pourrait faire une charmante comédie. Je crois voir, il est vrai, depuis que je crois savoir peindre, que tous les sujets seraient bons dans mes mains. Je ne crains plus que les sujets me manquent. Dites à un barbouilleur : « Peignez Phèdre » ; expliquez-lui même l'action, il ne fera qu'une croûte ; Guérin, qui a le génie de l'art, fait un chef-d'œuvre.

Je crois que je ferais des comédies excellentes comparées à celles de Chazet, Sewrin et Etienne, voilà le sens.

J'aurais donc fait un Petruchio très aimable, de trente-cinq ans, dégoûté de l'amour, n'y croyant plus et voulant une femme riche. Catherine aurait eu son caractère, mais avec un esprit si charmant par son originalité et ses saillies, que Petruchio, qui n'aurait d'abord cherché à la connaître et à la corriger que dans le dessein d'avoir une femme riche, le ferait à la fin par amour.

Voilà, je crois, une jolie comédie, mais rare dans

la nature, amusante et point utile, bonne seulement par le talent de l'artiste, et difficilement un chef-d'œuvre ; si le peintre a du génie, il vaut mieux qu'il cherche les plus beaux sujets, il peut alors espérer de faire des ouvrages éternels.

Le prétexte de la colère de Petruchio est toujours le grand respect qu'il veut que l'on rende à Catherine, et il veut qu'on lui rende tous ces respects parce que, dit-il, elle est sujette à se mettre en colère, ce qui est un horrible défaut.

1804

PARIS*

Journal de mon troisième voyage a Paris

Cahier du [23] *brumaire au* [28 *frimaire an XIII*].

23 brumaire XIII [-14 novembre 1804].

Déjeuné chez Adèle *of the gate*, où je trouve M. Durand, peintre. Je rencontre le général Michaud, qui me dit : « Apportez-moi un modèle de certificat, et je signerai *. »

Pour éviter le genre pauvre d'action que j'ai si bien observé hier soir dans *le Séducteur*, de Bièvre *, avant de peindre un caractère, faire son *étendue*, c'est-à-dire la liste de toutes les actions qu'il peut faire.

Je travaille jusqu'à cinq heures, je vais au P[alais]-R[oyal], je trouve sur la porte du café de Foy Dupuy, Penet, Allegret et trois ou quatre autres Grenoblois. Le pauvre Allegret me prend le bras en entrant, il est bien souffrant de sa v... ; Dupuy a

toujours une figure et une manière d'être qui m'enchantent ; je trouve Penet échauffé, c'est pour faire une bonne action ; hier, il s'échauffa de même pour Boury (Victor) ; outre cela, il s'échauffe une petite fois devant moi, d'ailleurs ce n'est pas un homme à affectation, donc c'est un excellent homme.

Penet, Mante et moi nous lui remettons chacun six livres par farce, pour rire ; nous montons au 113, P[enet], D[upuy] et moi ; P[enet] perd sept livres, Dupuy vingt-quatre, moi trente. Cette lessive, qui est la plus forte faite à P[aris], tombe mal. J'en suis d'une gaieté folle toute la soirée. Je lis bien à cette heure (onze heures) la cause de cette gaieté, elle subsiste encore : elle vient de mes chimères du *monde* et de mon caractère de poète.

Je me promène ensuite trois heures avec Penet, MM. Callignon et Blanc nous joignent ensuite. Moulezin et Blanc me marquent beaucoup d'égards depuis trois jours, je ne sais pourquoi.

Je dîne à dix heures et je rentre.

Nous parlons, P[enet] et moi, de Dufay ; il voulut une fois se jeter par la fenêtre parce que sa mère lui avait donné un soufflet. P[enet] et Bon le retinrent. Il voulait être poète, a laissé ses manuscrits à Bon, M. Maléchard et Penet.

Effet de la douleur sur celui-ci : il apprend à Marseille, en montant l'escalier de Reybaud, la mort de son frère, par une lettre qu'il croyait être de lui. Il demeure immobile, allait tomber enfin,

lorsqu'on le soutient *. Il finit par croire que Frédéric Faure s'est moqué de lui, chose hors de toute vraisemblance.

Je vis hier aux Français *le Séducteur* et *la Gageure* *. Action, originalité, mais longueurs et manque d'élégance.

La première pièce, quoique montée le mieux possible (Fleury, Contat, Mars, Michot) m'ennuie tellement par son vide d'action et son bavardage, qu'on me donnerait mes entrées toutes les fois qu'on la joue que je n'irais pas.

Elle produisait cependant un grand effet sur mes voisins. Ce caractère est celui de tous qui est le plus intelligible pour les gens médiocres français. Tous sont plus ou moins séducteurs.

Ce parterre est un excellent public, applaudissant souvent à des phrases brillantées, mais ne laissant rien passer de bon sans le sentir.

Il y a du mauvais ton dans *la Gageure*, mais cette mystification continuelle plaît à notre vanité. Elle me fait penser au grand principe de *l'originalité* de lieu. Je m'étais promis, la veille, de tracer toujours l'*étendue* d'un caractère avant de le tracer.

25 [brumaire-16 novembre].

Je lis avec beaucoup de plaisir à la Bibliothèque nationale les lettres autographes de Voltaire à Maupertuis. Son écriture ressemble beaucoup à

celle de M. D[aru] et à la mienne. Ces lettres sont de 1732, il écrit *ny* pour *ni*. Je lis ensuite quelques lettres autographes de Henri IV à la marquise de Vaudreuil, une de ses maîtresses. Elles me charment, c'est là le mot ; c'est là qu'il faut étudier la naïveté, autant que dans La Fontaine. Etudier la naïveté ? — Oui ; lorsque, comme hier, je ne me porte pas très bien, que j'ai des idées fines et en même temps que je sens, mon âme étudie la naïveté, apprend à la sentir.

Ces lettres d'Henri IV me semblent valoir infiniment mieux que celles de Mme de Sévigné ; ce grand homme aurait eu une réputation seulement comme auteur. Lire toutes ses lettres, mais non pas lorsque je serai très passionné, elles m'ennuieraient, ne les lire que lorsque mon âme sera en état de les sentir. C'est une des études les plus utiles que je puisse faire comme poète ; quel trésor de naïveté, et point altéré par l'attente de l'impression.

Ces lettres sont pleines de fautes d'orthographes et signées H *.

La Rive est ennemi du ridicule. On tourne tout en ridicule aujourd'hui, disait-il avec douleur de vanité, plus par un retour sur lui-même que par amitié pour Luce de Lancival, dont je plaisantais le poème *.

Je commence à m'apercevoir qu'un cœur trop passionné ne sent pas bien des choses : le comique, le naïf, les fines sensations du style.

26 [brumaire-17 novembre].

Je sors de la Montansier, il y avait quatre pièces, j'en ai laissé une. C'est la seconde fois que j'y vais, ce voyage-ci. Brunet jouait *(l'Auberge pleine *)* Danière. La pièce, qui me faisait tant rire il y a sept ou huit ans à Grenoble, me paraît bien bête et bien peu comique ; elle est cependant citée comme un chef-d'œuvre de gaieté. J'espère montrer, même dans ce genre, un comique plus serré.

Mante trouve *la Pupille* mauvaise et que *les Etourdis* * sont pleins de vrai comique. Je porte sur ces pièces des jugements bien différents. Outre la lenteur de conception qu'a Mante, il lui manque peut-être un peu de sensibilité à la Jean-Jacques ; on n'a celle-là qu'autant qu'on a regardé les femmes un peu en fou, et il est très raisonnable. Au reste, rejuger *la Pupille* et *les Etourdis.*

Une demoiselle de Gr[enoble] disait à Penet : « Lorsqu'on en a goûté, on ne peut plus s'en passer », ce qui confirme la maxime de Jean-Jacques : « Refusez tout aux sens, si vous voulez n'être pas conduit à la dernière faiblesse. »

La crainte du mépris rend susceptible. La Vauguyon, Saint-Simon.

Régulus, avec le caractère d'Henri IV, serait la perfection jusqu'ici connue de l'homme donnant le plus de plaisir à ses concitoyens.

Ce qui nuit à la vertu parmi nous, c'est qu'elle a le caractère du jeune Horace.

La Vauguyon *, quatrième volume du Supplément de Saint-Simon, *maximum* de la susceptibilité.

27 [brumaire-18 novembre].

Je vais à dix heures avec Mante chez Rey, qui nous conte la manière dont Destutt l'a présenté à Cabanis : « Votre maître et le mien. »

De là, nous allons chez Sicard *. Je retrouve cet enfant si jeli dont la vue m'avait tant charmé, il y a un an, au cours de Legouvé ; il a perdu l'expression angélique de sa figure.

Air Tartufe de Sicard ; il n'ouvre pas la bouche sans dire une fausseté. Les définitions de Massieu * sont des figures poétiques. Il n'y a d'admirable que le travail sur les sourds-muets, dont plusieurs ne sont que sourds. Jolie petite sourde-muette lisant un quatrain très bien, aux sons nasaux près.

Au *Philosophe marié* *, pièce mauvaise mais aimée du vulgaire parce qu'elle est aisée à comprendre ; un geste de Mlle Contat me fait comprendre ce qu'elle va dire : « Qu'entends-je ? »

A propos de philosophes, il se manifeste deux partis dans la salle. Ce soir, je vois mille caractères à peindre dans la société, parce que mon imagination me représente exactement tous les détails et leurs rapports comiques avec le public.

28 [brumaire-19 novembre].

Au sortir de chez La Rive, *we go at Hardy Coffee* *, nous y trouvons le poète Fulchiron *.

Tyran domestique *, de Duval, cinq actes [en] vers. Pénétrer le principe du petit talent de l'épigramme et l'acquérir, lire Catulle, faire un recueil des cinquante ou soixante, ou trente ou quarante bonnes épigrammes existantes de Jean-Baptiste Rousseau, Racine, Boileau, Le Brun. Lire Catulle.

29 [brumaire-20 novembre].

Iphigénie en Tauride * et la huitième de *la Leçon conjugale.* Cette pièce, qui ne peint rien, plaît en ce qu'elle représente tant bien que mal une aventure arrivée entre des gens aimables. Mlle Mars et Dazincourt jouent beaucoup mieux que la première fois, surtout la divine Mars. Faire une pièce qui la développe.

Je n'avais pas vu *Iphigénie* depuis la représentation du Théâtre Olympique, où Mlle Saint-Val * joua pour Mlle Thénard * et où Talma me fit pleurer dans ses adieux avec Pylade (Saint-Phal). Dès ma plus tendre enfance j'ai été très tendre pour les adieux, à présent c'est presque la seule chose qui m'attendrisse.

Cette pièce est médiocre, elle n'intéresse pas parce qu'elle ne marche pas. Je crains bien qu'elle

ne soit comme *Œdipe*, que tout ce qu'il y a de bon ne soit du poète grec ; des Allemands qui étaient à côté de moi disaient qu'elle était absolument imitée. Exagération dans les sentiments et le style (surtout Pylade, au commencement du troisième acte), ce qui vient, je crois, de ce que l'auteur ne connaissait ni ne sentait la vraie grandeur. Je refaisais en moi-même chaque détail de la pièce en la voyant jouer. Le premier acte a déjà la couleur du rôle d'Oreste, ce qui est une faute. Iphigénie parle raison en termes ampoulés et offensants au sombre fou Thoas, il fallait frapper son imagination par un faux oracle, par de feints transports, ou de toute autre manière. Guimond ne connaissait pas le cœur humain, jamais de ton naturel, tous ses personnages professent la morale par un vers simple, sublime, parce qu'il peint juste et sans affectation les sentiments ou les choses. Bavardage dans les moments décisifs pour une passion, qui fait mal jouer les acteurs qui sentent. Au cinquième acte, vers d'Oreste (*du fils d'Agamemnon*), vers d'Oreste très bien dit par Talma, espèce de sublime, la fierté dans le malheur, mais ce sublime, qui tombera à mesure qu'on connaîtra les rois, et que par conséquent on méprisera leur grandeur, qui ne consiste qu'en broderies, est mal choisi pour un philosophe et prouve que, malgré son étalage, Guimond ne l'était pas profondément.

Profiter de ce que j'ai senti là, le courage dans

le malheur un peu sublime, fait un peu craindre et admirer, serait tout à fait sublime si l'on ne soupçonnait pas un peu le héros de jouer la comédie, ce qui est sa meilleure politique.

Manque de vérité de toute manière : au cinquième acte, Oreste devrait au moins s'armer du couteau sacré. Shakespeare aurait bien fait sur ce sujet une autre pièce que celle-là, et cependant je suis sûr que tous les grands littérateurs du temps, et peut-être de celui-ci, préfèrent cette pièce à tout ce qu'a fait le naturel et sublime Shakespeare.

Talma a des moments sublimes, mais souvent monotones, et je conçois le mieux. Mais il est tout au long superbe, les plus grands peintres n'ont point de plus belles attitudes et de plus belles têtes. Je reconnais une attitude et une figure de Raphaël. Je doute qu'il soit jamais égalé dans cette partie de l'art.

L'amitié d'Oreste et de Pylade et le combat à qui mourra doivent faire un doux effet dans l'*Oreste* d'Alfieri. Peut-être pourrai-je rendre cette partie plus touchante. Il me semble qu'on ne doit ajouter aux caractères des personnages que ce qui rend les situations plus touchantes.

Le mérite de Guimond, ou plutôt du poète grec, c'est qu'on n'est pas fatigué de confidents ni de personnages comme Eriphile. Racine me semble le père de la race des confidents, qui était dans la nature qu'il avait sous les yeux.

Quand je ferai des tragédies, j'aurai au moins pour moi la connaissance et le sentiment du vrai grand et du sublime, et le naturel des sentiments et du style.

[30 brumaire-21 novembre.]

Je puis dire :

Et l'Eglise triomphe ou fuit en ce moment.

C'est aujourd'hui (disent les journaux), mercredi 30, que l'on juge les pièces de vers envoyées à l'Institut ; probablement on couronnera quelque ode à Bonaparte. Le plus heureux pour Leimery serait qu'on couronnât une ode anonyme qui serait de Fontanes, Chénier ou quelque autre qui laisserait le prix (comme Lah[arpe], *Dithyrambe sur Voltaire*), et qu'on laissât le prix à Leimery, qui remporterait l'accessit. Le public alors lui donnerait le peu de gloire que ce prix peut donner. Cette circonstance même le ferait remarquer.

Je sens que mes ouvrages faits me puent. Donner ce sentiment (exquis) à Chapelle *.

« Bonjour, M. Lin-gu-et. — Bonsoir, M. Cocu-é-let. » (Coqueley).

Rulhière : « Je n'ai fait en ma vie qu'une méchanceté. » — Talleyrand : « Quand finira-t-elle ? »

Le ridicule de La Rive et de bien d'autres est d'énoncer les sentiments d'une âme grande sur les

choses habituelles de la vie, ceux qu'avait Lekain par exemple, homme à caractère (lettres de Colardeau à Lekain), et de les démentir au moment même par leurs actions. La Rive disant qu'il méprise tous les honneurs du monde, et au même moment tirant vanité d'une réponse insignifiante pour la vanité qu'il a extorquée au prince Louis Bonaparte en lui allant offrir, à propos de bottes, des pommiers à vendre. C'est dans les motifs préparatoires de l'action actuelle, c'est dans ces actions antérieures que se niche le fort comique, et que le profond connaisseur de l'homme se fait connaître.

Ce trait-là, non pas si frappant, mais dans le genre de celui de Tencin (M. Projet) aux Tuileries. Le trait de Tencin peint le caractère et n'est que d'un ridicule très doux, celui de La Rive est bien plus âcre.

1er frimaire [-22 novembre].

Je travaille assez. Rey me parle encore de mon peu de naturel ; je vais chercher Cler, le sourd-muet, qui ne veut pas venir avec M[ante] et moi au bastringue ; cela me jette aux Français.

Le Préjugé à la mode *, suivi des *Deux Pages* *.

J'avais encore l'idée du *Préjugé*, d'après mes anciennes lectures à Claix, celles qui me jetèrent dans l'art dramatique. Il y a bien longtemps de cela, c'était peut-être avant le jour où l'on fit périr les deux prêtres *, et où j'expliquais avec

M. Durand les *Bucoliques* de Virgile dans la grande salle, lorsque, vers les onze heures et demie, les cris de joie de leur mort s'élevèrent. Fixer, lorsque je serai à Grenoble, l'époque de ces premières lectures. Ce fut Destouches, que je trouve si mauvais aujourd'hui, et pour lequel j'ai même une antipathie marquée, qui m'enchanta par ses rôles d'amour, que mon imagination embellissait, et qui me jeta dans le théâtre. A cette époque, je ne sentais guère Molière ; Racine m'ennuyait à mourir. Je sentais davantage Corneille. J'avais de l'antipathie pour les tragédies et pour le style tragique. Je trouvais dans toutes les tragédies, excepté le *Cid*, les morceaux ennuyeux, et, en arrivant à Paris en l'an VII, ces morceaux ennuyeux me glaçaient toujours.

Le *Préjugé* m'a paru moins traînant, surtout dans les premiers actes, que les autres ouvrages de Destouches. Le protagoniste a un caractère si faible qu'il en déplaît. Fleury paraît masqué au cinquième acte et fait ainsi le dénouement.

Ce préjugé est passé, et la comédie avec lui. Grand objet à considérer, ne pas peindre ce qui cessera d'exister, approfondir ce sujet, chercher les caractères les plus durables possible. Je crois *Tartufe* et les petites pièces de Dancourt les deux extrémités. Approfondir ferme cela.

A ce voyage à Gr[enoble], passer décidément quinze jours en Chartreuse.

Mlle Contat ne me plaît point dans la première

pièce et me semble très bien dans la seconde. Fleury joue très bien les premiers actes, mais il me semble qu'à la fin ses moyens s'éteignent avec sa voix.

Le degré de mauvais des *Deux Pages* est rare. Destouches avait déjà la manie de l'esprit, le protagoniste dit à son ami avec passion qu'il va lui faire une confidence et lui reproche d'avoir gardé le secret si longtemps ; l'autre lui répond par une tirade qu'on applaudit.

D[estouches] *nunquam ad eventum festinat.*

D'abord vient de *de abord*, en abordant.

3 [frimaire-24 novembre].

Je trouve le gros Durif par hasard, nous nous promenons près d'une heure ensemble au Palais-Royal, il me conte son histoire. Le trait de Mme Jubié : « As-tu trente mille francs à m'y faire dépenser ? — Non, mais douze mille. — En ce cas, j'aime mieux rester ici. »

Une réponse mesurée est celle qui n'offense qu'autant qu'il est nécessaire pour produire l'effet désiré les personnes à qui on la fait, par conséquent qui ménage autant que possible leur vanité. Si mon père m'avait proposé d'aller à la messe l'année dernière, je lui aurais fait une réponse à la Jeune Horace, de manière à renverser un homme qui a encore un peu de raison. Cette année, je lui dirais :

« Dans mes principes, ça ne sert à rien ; dans les tiens, c'est un sacrilège. Il me semble donc inutile que j'y aille. »

4 frimaire XIII [-25 novembre 1804].

Je manque de sensibilité aux traits comiques, ce n'est que par réflexion que je les trouve beaux [1]. Cela vient de deux causes : manque d'usage, habitude de voir la société en homme passionné, à la Rousseau. La connaissance des hommes m'a fait mépriser le jugement de l'immense majorité, qui est composée de sots, mais Rousseau lui-même a dit que dans les choses indifférentes et à portée de son esprit, le sot même jugeait ordinairement bien.

Pour me guérir de ce défaut, lire sans cesse Molière et Goldoni.

7 frimaire XIII [-28 novembre 1804].

La lecture des *Mémoires* de Marmontel, en général la vie vue par un homme raisonnable et ne sentant pas trop vivement, m'est excellente. Lorsque je fais des scènes comiques, cela me fait reconnaître les traits comiques et fait que je m'y tiens. Tirer les corollaires de ce fait, vu très clairement dans mes sensations [2].

1. Cela est bien loin d'être général.
2. Je n'ai pas le temps de creuser cette idée, je travaille à *Letellier*.

La différence d'un homme passionné, de moi par exemple, à Marmontel, c'est que je vois que j'aurais mis tout mon bonheur ou tout mon malheur dans des choses où il ne mettait, lui, que la vingtième ou trentième partie de ce bonheur.

Les actions que fait le protagoniste d'une comédie ne sont pas considérables en elles-mêmes, mais par les rapports qu'elles montrent existants entre les principes constitutifs de la volonté du personnage, ce qui nous assure presque que dans telle circonstance il agirait de telle manière, et que s'il avait une place importante dans la société, roi par exemple, il se déciderait aux plus grandes choses, à la paix ou à la guerre, à porter telle ou telle loi, par les mêmes passions qui font qu'il se décide à donner un repas plutôt sur l'avis de son valet que sur celui de sa femme.

Les actions d'un protagoniste ne sont donc pas considérables par elles-mêmes, mais parce qu'elles montrent son caractère. Il n'en faut donc négliger aucune, quelque petite qu'elle soit (pourvu qu'elle ne tombe pas dans le bas), dès qu'elle peut peindre naïvement, franchement, le caractère.

18 frimaire XIII [-9 décembre 1804]. Dimanche.

J'ai bien des choses à écrire depuis le 11 frimaire, dimanche dernier.

Pendant peu de semaines de ma vie, j'ai été

témoin d'événements aussi intéressants pour moi ; il y a eu plusieurs jours où je sentais de quoi remplir plusieurs pages, comme, par exemple, une journée que je passai tout entière chez Martial et chez M. de Baure.

Dimanche, 11 frimaire, jour du couronnement, nous n'avions pas le sou, Mante ni moi ; il vint me prendre à sept heures et demie, nous allâmes tout bonnement dans la rue Saint-Honoré, vers le café Français ; nous trouvâmes par hasard la députation de la garde nationale de l'Isère, Penet, Durif, Chavand, Reverdy, Thénard, etc., par le moyen de qui nous vîmes parfaitement le petit cuistre portant la croix du pape vers les dix heures un quart, ensuite le pape, et, une heure et demie après, les voitures de l'empereur, et l'empereur lui-même. Nous vîmes très bien le pape et l'empereur.

Le soir, en me rendant à quatre heures et demie chez Mme Rebuffet, pour voir passer le cortège, je le rencontrai en route, et le vis bien.

Je réfléchissais beaucoup toute cette journée sur cette alliance si évidente de tous les charlatans. La religion venant sacrer la tyrannie, et tout cela au nom du bonheur des hommes. Je me rinçai la bouche en lisant un peu la prose d'Alfieri.

Martial et moi nous emmenâmes Mme Reb[uffet] et Adèle voir les illuminations des Tuileries, qui véritablement étaient fort belles, mais il faisait très froid. Pacé *and Gate* qui passaient devant nous

avaient l'air de deux amants qui se querellent.

Je vins me coucher à deux heures du matin, je fus réveillé par mon oncle Gagnon qui arrivait des Echelles, et qui actuellement (onze heures et demie du soir) que j'écris ceci, est là couché dans mon lit, où il s'est mis le premier. Depuis lors, nous avons dîné chez Mme Sauzay ; le vaniteux Samuel Bernard, caractère vivant observé. Le lendemain du jour où B[onaparte] est allé au Champ de Mars distribuer les Aigles, nous l'avons vu passer, mon oncle, Mme R[ebuffet], sa fille et moi, du Corps législatif. Nous sommes restés ce jour-là quatorze heures avec ces dames. Une étincelle *of love* est sortie de la cendre chaude. Nous avons fait une autre visite où *Gate*, étant plus naturelle, a recommencé à me plaire ; je crois aussi que je lui ai plu.

Au moins comme un ami, si ce n'est comme amant.

Elle a eu deux ou trois moments de *naturel* avec moi qui m'ont enchanté, surtout celui où je lui conseillais la lecture du premier livre d'*Emile*, de *l'Esprit*, et des *Considérations sur les Mœurs* de Duclos.

Divin naturel, quel n'est pas ton empire ! Les hommes les plus bornés n'aperçoivent pas toujours que ce qu'on leur montre n'est pas naturel, mais ils ne se laissent charmer, ce me semble, que par ce qui l'est.

Je brode parce que je n'ai pas le temps de m'ap-

pesantir, sans quoi je parlerais au long d'une visite de trois heures de Pierre D[aru], d'une de Pacé et du caractère parfaitement soutenu de vaniteux (dans le genre fonctionnaire public) du petit S. Bernard, sous-préfet à Rochefort.

Il semble que ce dernier feu follet d'amour pour *Gate* n'ait reparu dans mon cœur que pour le mettre précisément dans la position où il se trouvait en floréal an X.

J'ai revu Héloïse *, je n'étais pas dans mes accès de tendresse ; cela m'a ôté des jouissances, mais m'a empêché en même temps de me conduire comme un sot. Je l'ai revue, je lui ai dit deux mots : « J'ai l'honneur de vous saluer, Mademoiselle. » Là-dessus, elle m'a fait une courte révérence, et fuyait dans son appartement ; j'ai ajouté : « Edouard y est-il ? » Elle m'a répondu : « Je crois, il est là, Monsieur. » Je ne me souviens pas de sa réponse, j'étais trop occupé à l'examiner. Je l'ai trouvée la figure très allongée, très maigrie. Cela est-il réel, ou est-ce l'effet des plaidoyers de l'avocat *Contre*, qui me disait sans cesse : « Elle n'est pas jolie, » sur ce qu'Alexandre Mallein m'en avait dit. Il lui avait reproché d'être grosse, sur cela je me l'étais figurée trop grosse. Quoi qu'il en soit, j'ai cru voir un grand trouble sur sa figure, mais je ne suis pas sûr de cela à cause de l'amaigrissement. Ce qui cependant me le fait croire, c'est qu'un domestique entrant dans

l'antichambre où je l'ai vue a prononcé à haute voix : « M. Beyle. »

Dans mes systèmes dramatiques de *maximums*, j'aurais dû profiter de ce moment pour lui faire voir mon amour ; je ne l'ai pas fait, et cependant je crois que c'est la femme que j'aimerai jamais le plus. Voilà ce qui donne à réfléchir à mon amour de la gloire.

De là je suis passé dans le cabinet du père, où Edouard m'a reçu, *mais froidement*. Il m'a dit : « Vous êtes fleuri comme un Parisien ! » En effet, ma mise, quoique commune, grâce à mon bâtard, avait cet aimable désordre qui annonce un jeune homme accoutumé à être bien, et dans les sociétés élégantes de ce pays.

Au bout d'un quart d'heure de *froideur*, je suis sorti avec deux hommes qui étaient là en visite. Nous nous sommes promis de nous revoir, mais froidement de sa part. Je lui ai trouvé la figure, jusqu'à la bouche, très bien, mieux encore que je ne me la figurais. L'avocat Contre, d'après l'opinion de Mallein, avait en général trop exagéré en mal les souvenirs de beauté.

Il m'a répété à propos de mes logements son ancienne phrase sur mon *inconstance naturelle*, qui paraît être une opinion chez lui.

En général, sa conduite a été très bonne s'il veut poliment rompre avec moi ; tout tendait là, toute la chaleur, toute la vivacité étaient de son côté.

Pendant ma courte audience, où un jeune Rennais élevé à Paris a constamment été en tiers, Philippine est venue lui dire que sa sœur le demandait ; il a dit : « J'y vais », en restant. Elle est revenue, il est sorti, et est rentré une minute après par l'autre porte, avec la physionomie de l'intention que je viens de dire de rompre poliment. Peut-être V[ictorine] ne m'avait-elle pas reconnu et lui a-t-elle demandé si c'était là ce Beyle ; ce serait fort, mais possible.

J'étais bien, autant que ma figure, qui n'a pour elle que la physionomie, me le permet ; le jabot, la cravate, le gilet, bien ; les cheveux non massés en génie, parce que je venais de les faire couper à midi. En général, j'ai dû produire sur elle cette impression d'*élégance parisienne* dont Edouard m'a parlé. Mais je sens par moi-même combien tous les signes que donnent les gens passionnés peuvent être trompeurs ; ce récit, quoique fait avec raison, peut être à mille lieues de la vérité. Elle était en chapeau de paille à l'allemande, noué sous le menton avec des rubans, bleus je crois. Actuellement, je dois m'appliquer à trouver les moyens de la revoir. Que je voudrais pouvoir l'examiner à mon aise au spectacle !

Voici le plan du champ de bataille [1]*, tout cela

1. Style. — Mante aurait peut-être dit *logement ;* mais en disant *champ de bataille*, je fais concevoir d'abord logement, et ensuite le rapport sous lequel je le vois. Peut-être

au deuxième étage, n° 558, que j'ai longtemps cherché. Au reste, je suis loin de blâmer sa conduite à mon égard, je la trouve raisonnable, cela grâce à mon expérience, dans mes accès de sensibilité, où, il y a un an, j'en aurais jugé bien différemment. Minuit sonne, je suis fatigué, j'ajouterai demain les détails, si d'autres me reviennent. Ainsi, dans cette semaine, j'ai vu le pape, Bonaparte allant se faire sacrer, mon oncle à Paris, Adèle quatorze heures de suite, une visite de trois heures de P[ierre] D[aru], et par dessus tout mon Héloïse.

*Il mio zio mi dice ieri sera : Ho veduto due ore M., il suo filio et le sue figlie son qua. Questa nuova mi turbò piacevolmente. Rientrando della casa della S. R. trovai un viglietto di visita di Edouard for Mr B. L'ho veduta circa quatro meno un quarto, strada del Bac, all' allogiamento del S. Degernd *.*

Le 18 frimaire, avec mon oncle, sortant d'un dîner de famille où il a une discussion avec Pierre D[aru], au *Matrimonio segreto.* Le temps coule agréablement sans que nous nous en apercevions.

L'avant-veille, ensemble, au Français, la *Surprise de l'amour*, de Marivaux, dialogue tatillonné et marivaudé ; très mauvaise pièce, suivie des *Femmes* *, pièce ennuyeuse et trop hors de la nature. Le tout ennuie *il zio.*

eût-il été peiné du travail de tête que cette expression exige. Ces nuances échappent aux métaphysiciens (Mante, Rey).

[19 frimaire-10 décembre.]

Le 19, au *Muet*, suivi de *l'Amant bourru* *. Rentrée de Dugazon, je ne l'ai jamais entendu tant applaudir, et j'ai mieux senti son mérite dans le *Muet* que je ne l'avais jamais fait. Le *Muet*, qui est l'*Eunuque* de Térence ajusté à nos mœurs (on sent l'antique à tout moment), pièce médiocre qui a le grand mérite que les actes ne se ressemblent pas.

Mercredi, 21 frimaire an XIII[-12 décembre 1804].

Martial me mène chez D[ugazon] ; nous disons chacun le récit de *Cinna*. *Je ne conçois rien de mieux*, rien de plus franc (de moins maniéré) que ce que ce profond acteur nous a dit ; il m'est rarement arrivé de ne concevoir rien de mieux. La *Phèdre* de Guérin est peut-être la seule chose qui ait produit cet effet sur moi.

Je suis enchanté de Dugazon ; il va nous faire un commentaire vrai et chaud de tous les rôles qu'il nous fera dire, et m'apprendra à les concevoir bien dits.

Il est tellement supérieur à La Rive qu'il n'y a pas de mesure commune entre eux.

Il aime la gloire, il ne nous a point exprimé ce sentiment en phrases pompeuses ; c'est un mot dit par lui comme sans conséquence qui me l'a appris.

La connaissance de D[ugazon] est un des plus

heureux événements qui pût m'arriver pour mon talent.

Je me suis fatigué, ce qui a fait que je me suis bien porté tout le reste du jour.

Je sors de *Macbeth*, de Ducis, joué par Talma ; la leçon de ce matin me l'a si fort gâté qu'il n'a fait aucune impression sur moi ; il est d'une monotonie ennuyeuse.

La pièce de Ducis, qui m'a constamment ennuyé, est détestable ; c'est la charge du terrible, comme les figures du papier de M. Muron * sont la charge des formes de l'*Apollon du Belvédère* et de la *Diane*. C'est une des plus détestables manières dont on pût gâter la superbe pièce de Shakespeare.

Ducis semble avoir oublié qu'il n'est point de sensibilité sans détails. Cet oubli est un des défauts capitaux du théâtre français. J'ai lu dernièrement l'*Oreste* d'Alfieri, en le sentant bien ; j'y ai trouvé le même défaut. Je n'entends pas par là comparer le moins du monde Ducis à Alfieri ; le Français a aussi peu de bon sens que l'Italien en a beaucoup. J'ai trouvé que le premier acte d'*Oreste* n'était qu'une exposition, le deuxième presque la même chose ; l'action ne marche pas depuis le premier vers. Shak[espeare] est bien plus près de la tragédie que je n'exécuterai peut-être jamais, mais que je conçois.

Il faudra que j'aie le courage de mettre beaucoup de détails sur la scène et de faire dire par exemple :

« Le Roi dort dans cette chambre. » Et puis je ferai une tragédie absolument nouvelle, en y faisant entrer la peinture des caractères.

Le *Macbeth* de Ducis ne vaut pas exactement une pipe de tabac. Le physique de Mlle Raucourt, vêtue de blanc et éclairant sa figure scélérate avec un gros flambeau, m'aurait renversé de terreur s'il avait été bien amené.

Il zio a vu Beauharnais ; à mon retour, il m'a conté la réception amicale que celui-ci lui avait faite, ce qui m'a donné des illusions d'ambition pendant deux heures.

Combien peu il faut m'alarmer des succès, et combien il faut apprendre à lire dans l'histoire ; la *Phèdre* de Pradon et la *Rodogune* de Gilbert ont disparu devant les pièces de R[acine] et de C[orneille]. Si j'étais en province, occupé à faire un *Macbeth*, et qu'on me dît le succès de celui de Ducis, je me croirais perdu et n'aurais pas de repos que je fusse venu le voir à Paris ; je serais malheureux jusque-là. Profitez de ce raisonnement pour apprendre à travailler en province. Quel bel endroit, pour y composer une tragédie, que la Grande-Chartreuse !

28 frimaire an XIII[-19 décembre 1804].

J'ai bien laissé passer d'événements depuis le jour de *Macbeth*. Le 26, je fus à *Ariane* *, suivie de l'*Avis aux Maris* *. Mlle D[uchesnois] fut belle et

supérieure ; mais trop de vers jetés sur un air en musique chromatique. Mlle Mars, toujours plus parfaite, à ravir à ce mot à son mari (troisième acte) : « Ah ! le méchant. »

L'Empereur vient au deuxième acte de la tragédie et s'en va au dernier. Mon oncle et moi nous l'avons bien vu ; il a le front et le nez plus ainsi : A*, que je ne croyais, ces deux effets du front et du nez parallèles sont très communs en France et forment une mine assez basse, comme Picard l'acteur.

Le 27, *Misanthropie et Repentir* *, mauvaise pièce : l'action ne commence qu'au troisième acte, mais couleur générale bien différente de celle des pièces françaises. Je vois pour la première fois beaucoup pleurer autour de moi. J'ai à ma gauche un homme qui a une physionomie profonde de sentiment, environ trente-six ans ; il est un peu sourd. Voilà la physionomie que Saint-Preux devait avoir à cet âge. Me le représenter sous cette figure.

Suivie des *Héritiers*, de Duval *, pièce où l'on rit beaucoup, mais qui n'est pas profonde. Dugazon et Michot y sont délicieux, surtout Dugazon, par son propre naturel qui ne consiste pas en deux ou trois tons, comme celui de Michot.

Je laisse passer sans les décrire bien des moments agréables. La deuxième leçon de D[ugazon], charmante par l'arrivée de ...*, menée par le général Lestrange, et de Mlle Rolandeau *, à qui j'ai laissé faire la reconnaissance toute seule. Pacé ne vient pas.

Mais le plus grand bonheur que m'ait donné la société en masse, c'est celui qu'a produit ma troisième séance chez D[ugazon]. N... *, Mlle Rolandeau et Pacé sont venus ; j'y suis arrivé à onze heures et demie et sorti à deux heures passées, quitté Pacé à trois, rue Saint-Honoré, à la porte de Mme Anet, je crois, après avoir couru pour un pâté de foie gras (quatre louis).

Chez D[ugazon], j'ai servi de répétiteur à Mlle Rolandeau pour le rôle de Lucrèce dans *la Jeune Prude* *. Le talent que D[ugazon] met à la faire répéter m'enchante : il saisit à merveille le mélange d'amour pour Lindor et de sévérité jouée ou pruderie qui fait le caractère de Lucrèce. En étant en scène à côté de Mlle R[olandeau] et tantôt me jetant à ses genoux, tantôt lui prenant la main, je vois mille sentiments se peindre sur sa figure et agiter mon âme de manière à la faire répondre le mieux possible, c'est-à-dire en montrant qu'elle les sent.

Je suis bien loin de l'usage et surtout de la facilité de Pacé, mais il me semble que j'aurai ce goût exquis que donne une âme très sensible. Il me semble que Pacé ne sent pas toutes ces petites choses, car il en parlerait quelquefois, et je suis sûr que Locke ne les sent pas. Ce sentiment exquis engendre chez moi la timidité, et le manque de ce sentiment fait peut-être l'assurance de Locke [1].

1. Ces sentiments gracieux sont décrits sans grâce, parce que je n'ai pas assez travaillé la description pour en chasser

Cet intervalle de midi à cinq heures fut charmant pour moi. C'est, ce me semble, le plus grand bonheur que m'ait jamais donné la société en corps. J'étais au comble du contentement.

Une grande conversation que j'eus avec Pacé en sortant de chez D[ugazon] n'y avait pas peu contribué.

Le soir, je vais aux Français, et pour la première fois ailleurs qu'au parterre. Je me place le plus près possible des acteurs, ensuite je cours les loges pour chercher V[ictorine], mais en vain. Je reviens à l'orchestre, où je vois, d'à côté de Martial et de N..., amant de Mlle Volnais, *les Deux Pages*, seconde pièce, que ces messieurs jugent comme moi détestable, mais bien jouée. Je suis étonné de la beauté de Mlle Contat, de l'étonnante finesse de son nez, exprimée par cette longue ligne A*, de la beauté grecque de ses yeux. J'admire l'étonnante physionomie de Fleury et ses grands yeux. Je ne les avais jamais vus de si près ; ils parlent beaucoup plus haut qu'on ne parle dans le monde.

Fleury manque d'organe, Mlle Contat est détestable dans le *Préjugé à la Mode*, pièce que je me rappelais bien être de La Chaussée d'après ces pri-

toute apparence d'amour-propre, de vanité, ce qui prouve bien que la *grâce* est une jouissance donnée par la vanité. Le *gracieux* est ce qui donne cette jouissance. Le naturel, en décrivant des jouissances de cette espèce, doit toujours sembler *vaniteux*.

mitives lectures, à Claix, dans le cabinet de mon père, *che mi hanno decidato per l'arte dramatica.* Nous trouvons nous trois ces deux pièces, surtout la première, très ennuyeuses, détestables, bien plus mauvaises que beaucoup qui sont tombées. Gagnon se croit obligé de les admirer, parce qu'il ne juge pas entièrement d'après lui et veut faire le ... *

Je chante en moi-même sur l'air : *Ha ! pietade troveremo*, « Ah ! nous trouverons des juges », l'entendant de moi, et de Voltaire, et des autres dramatiques. Je pense à deux mille ans en avant, l'an 3805 [1].

1. Voyage de Grenoble à Paris. An XII.

Je pars de Grenoble avec 562 livres 12 sous, le 29 ventôse an XII [20 mars 1804]. J'arrive à Paris le 18 germinal [8 avril] à six heures et demie du soir, par le cabriolet Gouge.

Mon voyage de Genève à Paris, en cinq jours et demi, m'a coûté 84 livres, ci.....	84 l.
Étrenne à Lyon au conducteur (l'ancien maréchal des logis d'artillerie).....	1 l. 10 s.
Étrennes en route, environ 4 livres, ci.....	4 l.
Dépense, environ 40 livres, ci.....	40 l.

J'ai dépensé en route et à Genève, du 29 ventôse au 18 germinal soir, la somme de 346 livres environ. En dix-neuf jours de voyage à Genève, Lyon, Paris, 346, par jour 18 livres $\frac{4}{19}$.

—

Si Guimond de La Touche avait donné sa manière de sentir à Oreste, Iphigénie, Pylade, comme il était probablement sensible, sa pièce serait une des meilleures du théâtre français, il n'y aurait point de maximes, et beaucoup de sentiment. Manque de *naturel.*

1804-1805

PARIS *

Journal de mon troisième voyage a Paris

Cahier contenant tout ce qui s'est passé du 1er nivôse an XIII au 28 nivôse [1].

[1er nivôse an XIII-22 décembre 1804.]

Le 28 frimaire XIII, la quatrième leçon de Bernadille * m'a donné le plus grand bonheur que la société en masse m'ait jamais fait sentir. Ce n'était ni Bernadille, ni Mlle R[olandeau], ni Pacé, ni

1. 1er nivôse XIII *[-22 décembre 1804].

Très froid ; il peluche de la neige.

Note de Voltaire sur Pascal.

L'âme est-elle *substance*, ou *qualité*, mise avec l'*œil* dans le corps, ou suite de l'existence de l'*œil ?* Le principe de Locke que toutes nos idées nous viennent par nos sens, et l'anatomie des passions telle que celle qui se voit dans Helvétius prouvent que nous ne voyons dans l'homme aucun effet de l'âme, qu'il n'y a que des effets de sens, que par conséquent il n'y a point d'âme.

Tous ceux des dévots, et c'est l'immense majorité, qui

l'autre Mme ..., en particulier, qui m'avait mis dans cet état de contentement ; c'était la réunion d'eux tous. Cet état dura de midi à cinq heures ; à cette

ne le sont que par orgueil produisant haine contre les raisonneurs, ne voient pas que l'enclouure est là.

On ne saurait comparer des faits qu'après les avoir connus, dit très bien Tracy. C'est ce qui fait que Tracy lui-même, avec son excellente manière de raisonner, ne pourrait jamais devenir poète, à moins d'être très sensible.

Il faut avant tout que le poète ait senti un nombre immense d'émotions, depuis les plus fortes, la terreur de voir un revenant, jusqu'aux plus douces, le bruit d'un vent léger dans le feuillage *. La plupart des hommes, par exemple, sont indifférents à cette dernière circonstance, qui m'a souvent donné un plaisir exquis.

Il est possible que Crébillon ne fût sensible qu'aux impressions produisant la terreur, et Anacréon qu'à celles qui donnent le sentiment de la grâce. Leurs ouvrages ne contredisent point cette supposition.

Sans ce *trésor d'émotions senties* que l'étude non seulement ne forme point, mais empêche de former, on fait des fautes comme d'Alembert qui, dans l'éloge de son amie Mme Geoffrin *a)*, qu'il venait de perdre, va parler de gens qu'on mène au supplice, faute sentie à l'instant par le sensible Jean-Jacques, qui d'ailleurs pouvait raisonner beaucoup moins bien que d'Alembert.

C'est que, dans ce cas, d'Alembert était comme un homme qui voudrait écrire en anglais, sans dictionnaire, en n'entendant que le sixième des mots. Il ferait comme l'adjudant général Petiet qui, voulant faire un compliment à son hôtesse de Constance, je crois, lui disait qu'elle était une catin.

Les passions ne sont pas identiques en direction, et seulement plus ou moins hautes comme un thermomètre, me disait très bien Mante le 14 nivôse, où j'ai passé la soirée

a) Promenades de J.-J., 2e volume des *Confessions*.

heure, mon oncle me répéta ce que Mme Daru lui avait dit le matin, que Pierre lui avait dit, devant sa cheminée, en deux heures et demie de temps.

chez lui. On ne peut pas dire : la passion d'Antoine est de 10 degrés, celle de Saint-Preux de 11, celle d'Henri IV pour Gabrielle de 7 *.

Les passions sont divergentes, chacune fait sa route ; si elles se rencontrent, c'est par hasard. Cela vient de ce que chacun a ses idées à lui de tout ce qui est tombé sous ses sens.

Une cause de ressemblance serait les idées préjugés. Dix hommes peuvent s'imaginer que pour aimer il faut être comme Saint-Preux, et alors ils pourront se procurer des idées dans le genre des siennes.

Pour apprécier la passion d'un homme, il faudrait savoir le prix, aux yeux de cet homme, de toutes les choses qu'il sacrifie à sa passion.

L'extrême de la passion peut être à tuer une mouche pour sa maîtresse.

Idéologie de Tracy, au bas de la page 376.

Cela exprime parfaitement la facilité que nous donne la passion de la gloire pour suivre les raisonnements les plus compliqués.

La *raison* pour laquelle l'Achille de Racine est moins beau que l'Achille d'Homère ne fait sur mon oncle que la trentième partie de l'impression que lui fait une bonne tourte de godiveau ; à moi, elle en fait vingt fois plus.

Les choses qui lui sont insensibles, par conséquent où il ne prend plus d'intérêt, où il quitte la partie, me sont encore très sensibles ; je sens donc *plus loin* que lui. Voilà la grande utilité pour moi de l'idéologie, elle m'explique à moi-même, et me montre ainsi ce qu'il faut fortifier, ce qu'il faut détruire dans moi-même.

*
* *

La domenica 2 nivôse *, *alle undici, passo alle* T[uileries] *and after to the* 12 *I am in the Pace's house. Here are* Max., Mas., Jo., Lapis. Lapis *exit, the two* Dijo *vengono an after*

9 nivôse [-30 décembre].

Je sors de *Cinna*, suivi des *Originaux* *. J'étais avec Crozet, qui est venu me prendre à midi ; nous sommes allés, dans un cabriolet mené par Barral, chez Mlle Duchesnois ; nous y avons trouvé le littérateur Dusausoir *; la conversation languit un peu, Martial arrive, il a l'air un peu attrapé de me trouver là. Je pense qu'il a eu, ou qu'il est sur le point d'avoir la maîtresse de la maison ; il me dit qu'il a passé la nuit dernière chez Baptiste, où il a perdu vingt-neuf louis.

Mlle Duchesnois nous engage à venir la voir pour prendre jour pour un dîner qu'elle nous donnera et où Duport sera ; un dîner d'artistes.

Quatre personnes (la mère et autres) de chez elle devaient partir hier soir, à minuit, pour Valenciennes ; on a tant pleuré qu'on n'est pas parti. Ce sont deux places qu'il m'en coûtera, dit-elle résolument. Voilà, ce me semble, un trait d'artiste.

Sur *Cinna*, les loges seules ont applaudi à allusion contre... *. Mlle George a fait quelques légers pro-

to the one, of a cloc Bernard. *Piacere till the* 3 1/2 *that exit. The evening, momens of feeling.*

The first nivôse, to the It[alian] th[eater].

The 30, *evening, with the Gate and her mother, of the five till the ten, more one and half. My life is said by zi.*

The 3, *I go at the P[acé]'s house for going at* Ber[nadille] de bonne heure *for seeng* Aria[ne] *in the Mo. Part instructed by* Ber[nadille].

grès. Talma n'a dit parfaitement que : « Sa tête à la main... » Tout le reste n'a pas été aussi senti que possible, à cause de ses nerfs : grande vérité que m'a apprise Dugazon ; je sentais à chaque vers comment il fallait le dire. Saint-Prix, sans couleur. Les *Basset* étaient dans la loge de leur tante *. J'étais environné de jeunes commis qui, aidés par les circonstances, sentaient les vers de Corneille et disaient *Sacrebleu* à la fin de chaque.

Dugazon joue supérieurement les scènes trop bouffonnes qu'il a ajoutées (trois sur quatre) aux *Originaux*. Le grand défaut des acteurs actuels est, ce me semble, de réciter et de n'avoir jamais l'air de trouver leur rôle ; le deuxième, leurs nerfs ; le troisième, prolonger les syllabes pour faire peur aux petits enfants :

« Le père et les deux fiiils lâââchement égorgééés », etc.

10 nivôse, dernier jour de l'année 1804.

Je puis, à bon droit, appeler ce jour heureux ; il le serait parfaitement si mon père avait le caractère de Mante, par exemple, et ne me laissait pas languir dans le dénuement.

Je suis allé à midi chez Bernadille ; j'y ai trouvé Mlle Louason * et Mlle Nourrit, de l'Opéra, qui a l'air bête. Mlle L[ouason] déclamait *Andromaque*. Ariane arrive et me tend la main en entrant. B[ernadille] lui fait répéter le premier acte de *Monime*, il pleure

à volonté. Pacé arrive ; mille légères nuances de sa manière d'être avec Ariane me prouvent qu'il l'a eue ; il me l'avoue et me le nie un instant après. Je dis quelques vers du *Métromane*. B[ernadille] ne nous donne point de leçon directe ; nous sortons à deux heures et demie.

Je vais au *Philinte de Molière* ; jamais il ne m'avait fait tant d'impression. J'étais, ce soir, plus homme du monde qu'artiste ; il m'a enflammé pour la vertu, et je n'en ai vu que l'ensemble, énergiquement beau.

Le public, rare, l'a senti parfaitement et a applaudi dix ou douze fois, aussi fortement que possible. A la reconnaissance du troisième acte, on applaudissait à chaque mot ; le sourire, les mots que j'entendais de tous côtés me prouvent qu'on le sent parfaitement. Voilà vu ce public choisi et peu nombreux à qui il faut plaire ; le cercle part de là, se resserre peu à peu et finit par moi. Je pourrais faire un ouvrage qui ne plairait qu'à moi et qui serait reconnu beau en 2000.

L'enthousiasme de vertu est si fort, et je sens si bien qu'on ne peut avoir de la vertu qu'en proportion de son esprit, et que, dans les ouvrages, la vertu des personnages est une grande partie, que, malgré la neige, je vais chez Courcier, quai de la Volaille, acheter la première partie de Tracy, et que, sans feu, je viens d'en lire les soixante premières pages. Voilà, ce me semble, la plus forte impression que jamais

pièce ait faite sur moi. La noble fierté qu'elle m'inspirait avait passé jusqu'à mon maintien. J'étais superbe en passant par le corridor de l'escalier pour sortir.

Cette forte impression vient peut-être de ce que mon âme n'avait point de *nerfs*, dans le sens de Bernadille, et au contraire se laissait aller. C'est une bien heureuse vérité qu'il m'aurait apprise là.

Cette pièce a vraiment mis le bonheur dans mon âme, un bonheur plus analogue à ma manière d'être, plus noble, plus profondément fondé que celui que me donna la représentation de *l'Optimiste* *, cet été.

Ce jour n'est pas le plus heureux que je puisse concevoir, il me faudrait avoir vu le spectacle à côté de Victorine m'aimant comme je l'aime et avec une fortune assurée, 6.000 francs de rente, par exemple. Alors il n'y aurait eu que mon léger mouvement de fièvre qui m'eût gêné, mais probablement alors il n'eût pas existé, le bonheur l'aurait chassé, comme le mal-être, je crois, le fait naître.

Ce jour est donc d'une superbe médiocrité de bonheur, et cette représentation, celle qui a jamais fait l'impression la plus forte sur moi. L'illusion du spectacle était parfaite pour moi, parce que je ne songeais pas à y voir la non-illusion. Je me laissais doucement aller et, je le répète, je crois que j'ai tant senti parce que mon âme n'avait point de *nerfs*, ne s'était point *raidie*. Je dois cela à Bernadille.

Voilà la comédie de Fabre d'Eglantine bien sentie, je la crois suceptible de faire (ayant une plus haute morale) une plus forte impression que le *Misanthrope*, une aussi forte et plus élevée, par la généralité des idées, que le *Tartufe* ; donc, elle est un chef-d'œuvre, faisant le plus d'effet possible à la scène ; donc Fabre aurait pu devenir égal en tout, et même supérieur, à Molière, et est resté son camarade.

Fleury l'a joué médiocrement, son organe tombe ; Damas, bien : Philinte.

Cette pièce ira certainement à la postérité, comme *Cinna* et *Andromaque*, et j'aimerais mieux l'avoir faite que *Rhadamiste*.

Voici un fait : les plus mauvaises tragédies attirent beaucoup de monde, tout est plein ; les meilleures comédies n'attirent personne ; les acteurs sont égaux en causes qui font venir voir, auprès du public. Ce fait parfaitement sûr est une vérité pour l'histoire de la Révolution.

Nous sentons davantage les impressions fortes de la tragédie, et notre esprit et notre habitude du monde, moins exercés, n'ont pas la finesse et le tact du ridicule nécessaire à la comédie.

Le jour où l'on est ému n'est pas celui où l'on remarque mieux les beautés et les défauts. Développer la différence de la première représentation du *Philinte*, où je sentis parfaitement les beautés et les défauts, à celle-ci où, sans rien sentir de tout cela, j'ai été plus vivement ému que jamais.

Je n'ai pas le temps de chercher la grande vérité cachée là-dedans.

1er janvier 1805.

Je lis avec la plus grande satisfaction les cent douze premières pages de Tracy aussi facilement qu'un roman. Le soir, j'ai un peu de fièvre ; la douleur n'est pas grande, je lis, pendant ce temps, tout un volume de la correspondance de Voltaire au cabinet de Saint-Jorre. Je manque d'argent, allons à Grenoble ; mais j'ai vu hier *Philinte*, j'ai acheté Tracy, je passerai trois heures demain avec Dugazon, Duchesnois et Pacé ; restons à Paris. Ma position est donc la meilleure possible avec un père barbare qui laisse miner ma machine par une fièvre quotidienne que quelques fonds guériraient.

Et ce père peut m'aimer ! Si, contre toute apparence, ce n'est pas un Tartufe qui, au fond, n'est qu'avare, bel exemple pour me montrer à mes dépens les torts que donnent les passions que j'aime tant ; quels développements pour le caractère de l'agriculturomane ! C'est seulement depuis ces jours-ci qu'au total je ne serais pas fâché de la *livrée rose* de Barral l'aîné *.

Crozet et Barral sont arrivés le... * Crozet a prodigieusement changé à son avantage. *Ever too vanity*, trop de cette fausse grandeur qui croit s'abaisser en venant aux choses simples de la vie usuelle, l'esprit bourgeois, l'extrémité opposée de celle de

B[arral]. Il est amoureux de Mlle S. R. et, ce qui est étonnant, et ce qui paraît pourtant, *riamato*, ayant Penet pour rival ; il songe à quitter les Ponts pour se faire avocat, il n'a que vingt ans.

13 nivôse [-3 janvier].

Je sors de la *Camilla* de Paer *, mal jouée, bien chantée. Je voudrais plus d'airs dans la musique. Un trait comique :

Le maître : Qu'as-tu entendu ?

Le valet : C'est un revenant, un diable, un majordome. (Parce qu'on lui a dit qu'un majordome avait été enterré là.)

Quest' oggì il giorno dei due soldi ; farò una descrizione dello stato nel quale mi lascia il mio padre. Ecco un terribile effetto d'avarizia. La livrée rose. *Tencin give me six livers, ch'egli mi doveva* *.

Hier, vu Adèle, enchantée du coffre se déployant en pupitre, et des vers. Les vers, quelque mauvais qu'ils soient, font toujours plaisir à celle pour qui ils sont ; ceux-là sont médiocres, mais sages et assez purs de ces bêtes figures, grands dadas des poètes galants du jour, excepté de Parny.

Dimanche [16] nivôse [-6 janvier].

Hier soir, Crozet, moi et Barral, nous allâmes chez ce dernier en sortant de la leçon d'Andrieux *

et y restâmes jusqu'à minuit à jaser et à prendre du thé.

Milan * faillit de périr *(sic)* à la grand-croix du Mont-Cenis, et sauta un escalier de quinze marches ; tout Turin connaît ce trait.

Nous sortons, Crozet et moi, de *Nicomède* (3e représentation), suivi de la 13e de *Molière avec ses Amis.*

Nicomède, très bien senti ; c'est peut-être le comble de la noblesse de faire une tragédie où l'on excite tout à tour le sentiment du sublime (terreur commencée) et les ris. Il n'y a parmi nos poètes que Corneille qui eut assez de noblesse dans l'âme pour faire cela ; il manque à cette pièce de l'anxiété dans le cœur du spectateur ; Corneille aurait atteint cet effet en faisant de Laodice une femme excessivement tendre, adorant Nicomède, et sans cesse excessivement *inquiète* sur lui, une femme du caractère d'Andromaque et Monime, telle que devait être Andromaque, lorsque Hector combattait.

Cela remplissait plusieurs bons effets, montrait Nicomède adoré, montrait la grandeur de son péril, et mettait de l'anxiété dans l'âme du spectateur.

Il y a quelques longueurs et, au deuxième acte, la même faute que fait Cléopâtre dans *Rodogune* : la femme de Prusias, qui est une Cléopâtre, se découvre sans aucune nécessité à sa suivante.

Talma joue très bien ; nous trouvons qu'une pièce

comme celle-là vaut mieux qu'*Adélaïde du Guesclin*.

Crozet trouve *Molière* un joli vaudeville, comme moi, manquant de comique et de peinture des caractères.

Beau trait de pitié dans Barral qui, à onze heures du soir, part de la rue de Lille pour aller porter à Charvet, rue de l'Arbre-sec, quarante-huit livres ; toutes les circonstances augmentent la beauté de ce trait. L'Alceste de Fabre n'eût pas mieux agi, en l'an XI, je crois.

17 nivôse [-7 janvier].

Il est singulier que, malgré l'affreux abandon où me laisse mon bâtard de père, je sois encore content. Je renvoie depuis plusieurs jours de faire le tableau de ma misère. Ce tableau, avec celui du contentement dont je jouis, serait cependant curieux.

M. Thorenc-Tardivy vient me voir à sept heures pour me demander vingt-cinq livres que je lui dois et que je ne puis lui payer, n'ayant que trois livres que Crozet m'a prêtées. Je ne suis presque plus humilié d'un petit emprunt comme celui-là, qui, il y a un an, m'aurait fait mourir.

Je vais chez Dugazon sans y déclamer ; de là, en négligé, chez Pierre D[aru], pour lui demander deux cents francs (à moi donnés par mon grand-père). Je trouve dans la bibliothèque M. Daru,

Pacé, Mme Rebuffet et Adèle ; on m'engage à dîner ainsi que ces dames ; je les y laisse en sortant à sept heures, quoique j'eusse désiré rester, mais je n'avais que vingt-six sous dans ma poche, et j'aurais été peut-être dans l'occasion de payer un fiacre pour les ramener. Voilà les belles combinaisons où un des caractères les plus généreux que je connaisse est réduit par l'avarice d'un père.

Malgré cela, je suis content ce soir, la perspective de deux cents francs pour demain y fait beaucoup. J'étais assez mal mis aujourd'hui.

M. D[aru] (Pierre) n'a pas d'esprit et a tout l'air d'un petit caractère. Je reconnais tout le jour la conversation et le caractère des courtisans de Louis XIV, tel que je me le suis figuré. Grands détails sur le bal des Maréchaux, hier ; il coûte, je crois, cent quatre-vingt mille francs ; le plus beau qui ait été donné depuis très longtemps ; quatre mille bougies, renouvelées à deux heures, douze cents femmes, trois mille personnes en tout ; deux contredanses d'honneur ; l'Empereur arrive à neuf heures et demie, sort à minuit, les femmes y étaient depuis six heures ; ennui de cette attente, un petit carlin qui entre est pris pour l'Empereur, une femme qui s'évanouit occupe ensuite.

Niaiserie des objets auxquels pensent tous mes convives.

Qu'est-ce qu'un grand caractère ? L'idée de cette question, premier fruit de la lecture de l'*Idéologie*

de Tracy. Il n'y a que les femmes à grand caractère qui puissent faire mon bonheur ; je reconnais à mille germes de pensées nouvelles les heureux fruits de l'*Idéologie*.

Une comédie où un *grand caractère* serait représenté au milieu de gens tels que ceux avec qui je dînais, destinée à soutenir les grands caractères, comme la *Métromanie* à soutenir, dans le monde, les poètes. Projet à examiner par la suite.

Un vers d'Arsinoé de *Nicomède* m'ouvre les yeux sur les femmes et me fait voir que la plus grande partie sont de petits caractères, qui ne peuvent rien sur mon bonheur.

Les caractères que je suppose à Porcia, Pauline, Victorine, sont rares. Cette vérité découverte m'ôtera ma timidité auprès des femmes.

Le prince Louis danse très mal. Il me semble que toutes les petites manières que j'observais ce matin dans mesdemoiselles Louason et Rolandeau et ce soir, en mieux, chez Adèle et Mme Pierre m'ennuieraient bien vite.

Si l'on me mettait aujourd'hui exactement à la place de Daru l'aîné, je mourrais d'ennui avant six mois, et à celle de Martial avant un an. Je donnerais, dans les deux cas, ma démission. Singulière apparence que je dois avoir dans le monde, pas tout à fait bête ni lourd comme le chevalier N., parent de Lajard, Venillé, Le Brun et autres, mais cependant pas homme d'esprit. L'homme dont il me

semble que j'approche le plus pour ce masque est Marignier * et, parmi les grands hommes, Lekain.

Mme Daru, la mère, m'accable de bontés ; je dîne d'une manière agréable pour mon cœur, entre Martial et Adèle. Je le sens en me mettant à table, et à peine ai-je le temps de retenir sur ma langue : « Vous me mettez entre ce que j'aime le mieux. »

Grande pensée d'aujourd'hui : Je n'aurai rien fait pour mon bonheur particulier, tant que je ne me serai pas accoutumé à souffrir d'être mal dans une âme, comme dit Pascal. Creuser cette grande pensée, fruit de Tracy.

21 nivôse XIII [-11 janvier 1805].

Je vais, à huit heures et demie, chez Pacé ; il me conte que Champagny a la marine, Montalivet l'intérieur, que Milan a renouvelé la farce de Lyon, qu'il accompagnera S[a] S[ainteté] à Milan et y sera sacré roi des Lombards.

Il me conte cette dernière chose de manière à engendrer le rire ; il ne me fait pas un sommaire froid comme celui-là, grande différence.

Je sors des *Horaces* ; Duchesnois jouait pour la dernière fois, je crois, le rôle de Sabine, elle va prendre celui de Camille ; elle jouit du plus grand crédit : Fouché a tancé Geoffroy et a dit à D. qu'il l'enverrait faire un tour à Bicêtre, s'il se permettait quelque chose.

Talma (le jeune Horace) est plus romain que Lafond, mais n'intéresse pas comme lui. Lafond est petitement passionné, mais il l'est toujours ; Talma chante. *La Mère jalouse* de Barthe, très bien jouée, et amusante ; je n'ai pas pu la bien juger, je regardais l'Empereur.

Pendant toute la première pièce, je me suis éborgné, des secondes où j'étais, à chercher V[ictorine] ; j'ai cru la reconnaître à quelques loges de moi, mais ce n'était pas elle, surtout aux gestes. J'ai tant lorgné que j'en ai les yeux désaccords.

24 nivôse [-14 janvier].

Si l'état où nous sommes pendant que l'on décide de notre sort est d'un bon augure, V[ictorine] doit m'aimer. J'ai passé une matinée charmante chez Bernadille, depuis midi et demi jusqu'à deux heures et demie ; j'y ai trouvé Nourrit *, Mlles Rolandeau, Louason et l'Allemand. Mlle R[olandeau] me fait décidément des agaceries, j'en ai prévu une aujourd'hui longtemps avant qu'elle la fît. J'ai osé sortir de mon quant-à-moi ; plaisanter, il ne faut que cela. La petite madame du général Lestrange est venue, et je crois qu'avec elle et Mlle R[olandeau], si nous nous trouvions seuls, tout serait fini. Ber[nadille] a dit devant tout le monde, comme un homme qui voit une chose, et de trois ou quatre manières différentes, que ce n'était pas du sang qui coulait

dans mes veines, que c'était du vif-argent. Je lui ai vu bien jouer la comédie en parlant de son ami Gerbier * et se bien faire venir les larmes aux yeux. Il nous a conté le premier plaidoyer où il vit Gerbier. Le curé, les deux nièces, le bien des pauvres, le froid excessif du lendemain lorsque Gerbier vint le prendre à l'hôtel Bouillon, ce qu'il lui dit en montant en voiture et grelottant :

« Votre cause est gagnée.

— Comment ?

— Ne voyez-vous pas le temps qu'il fait ? »

Gerbier qui prend une petite carte, qui y écrit un mot et qui finit par là son discours.

Il me semble que je lis dans l'âme de Bernadille comme dans la mienne. Je l'ai bien vu jouer la comédie pendant tout ce récit ; c'est précisément là *l'esprit* que je me suis figuré et la manière dont il faut conter. Il me semble que quand je n'aurai plus de timidité, j'en ferai autant.

Les petits succès de mes hardiesses me donnant du cœur, je me suis développé, il a vu qu'il y avait quelque esprit ; il a été très content de la manière dont j'ai dit la première scène du *Misanthrope* ; il a dit avec l'air de l'enthousiasme et de la vérité que je le jouerais supérieurement ; il m'a dit qu'il voulait le faire monter en société et me le faire jouer, Mlle R[olandeau] a applaudi ; il a dit, lorsque je sortais, à madame du général Lest[range] que je me guérirais de mon accent, comme Lafond, et

que je jouerais comme lui, ce qui veut dire que je parviendrais à bien jouer. Il m'a dit ce que je me dis à moi-même sur ma manière de jouer, que j'ai la grande partie, la chaleur de l'âme, et que le reste me manque. C'est aujourd'hui pour la première fois qu'a été deviné ce que je pouvais devenir dans la déclamation. Bernadille pensait ce qu'il disait, peut-être n'en est-il pas de même de Rolandeau, qui me prédisait que je jouerais un jour la comédie ; je crois que là-dedans il y avait deux choses : elle disait ce qu'elle pensait et elle faisait une agacerie. C'est absolument le cas qui est dans tous les romans : elle veut faire mon éducation, elle a envie de moi. *Cette jeune ferveur*, comme dit Corneille, la tente. Si, quand j'aurai un habit et de l'argent, j'en ai envie, je l'aurai ; ce n'est pas qu'il faille rien de tout ça, mais il me faut ça, à moi, pour n'être pas timide, et la timidité paralyse tous mes moyens. Je ne commence à être moi-même que lorsque je suis accoutumé, blasé, comme elle dit. « Il a besoin de se blaser », disait-elle un jour, de moi, devant moi. Elle a bien deviné ; je n'ai des grâces, je ne suis moi-même qu'alors, mais aussi je crois qu'elles sont franches, on voit la belle âme à découvert ; j'aurai aussi, si j'y mets quelques soins, Mlle Louason et madame du général Lestrange.

Voilà pour les choses du monde, pour les plaisirs de vanité ; je m'y suis étendu parce qu'ils sont les

plus rares pour moi qui ai une âme sensible et un père avare, et que j'ai besoin d'en être dégoûté pour être tout entier à mes amours de V[ictorine] et de *the fame* ; mais cela viendra, j'en suis sûr. Un an de luxe et de plaisirs de vanité, et j'ai satisfait aux besoins que l'influence de mon siècle m'a donnés, je reviens aux plaisirs qui en sont vraiment pour mon âme, et dont je ne me dégoûterai jamais.

Mais dans ce temps de folie, je me serai défait de ma timidité, chose absolument nécessaire pour que je paraisse moi-même ; jusque là, on verra un être gourmé et factice, qui est presque entièrement l'opposé de celui qu'il cache, témoin mon propos sur la croix à l'amie d'Adèle Lndvsn *(sic)*, à table, chez Carrara. Je l'ai bien éprouvé dans les lettres que j'ai écrites hier et avant-hier pour Victorine ; elles étaient détestables, elles ne montraient point mon cœur tel qu'il est, et je ne pouvais les corriger, et ma physionomie n'était pas là pour en faire le commentaire ; elles me montraient bien différent de ce que je suis. Si j'allais dans les mêmes sociétés qu'elle, je suis sûr qu'elle m'aimerait, parce qu'elle verrait que je l'adore et que j'ai une âme, belle comme celle que je lui suppose, que son éducation (par son père dans l'adversité, et dans une terre étrangère) doit lui avoir donnée, et qu'elle a sans doute ; et il me semble qu'une fois que nous nous serions sentis, et combien le reste du genre humain

est peu propre à mériter notre amour et à faire notre bonheur, nous nous aimerions pour toujours ; c'est bien là le cas de dire :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Mes lettres étaient bien loin de montrer naïvement mes pensées, et je sens que ce que j'écris ici est encore phrase, n'est pas encore ma pensée nette et dégagée de toute enflure ; il me faut l'usage du monde pour cela, et pour l'usage du monde, de l'argent ; je sens que je suis fait pour la meilleure compagnie et pour la meilleure des femmes ; je désire trop vivement ces deux choses pour ne m'en rendre pas digne.

Enfin, hier, de deux à quatre, je fis une lettre pour V[ictorine], toute différente des précédentes, beaucoup plus naturelle, mais encore un peu *enflée*, cela malgré moi et parce que, ému comme j'étais, je perdais tout le naturel en voulant me corriger. Je la copiai *dans ces caractères* *, depuis quatre heures jusqu'à sept, elle a trois grandes pages de papier vélin ; j'en fais un paquet avec la petite lettre de renvoi adressée à M. Victor Alfine, chez Crozet, et dont Crozet met l'adresse, et je mets ce paquet à la poste à sept heures, rue des Vieux-Augustins, au café qui est au coin de la rue des Colonnes.

Le temps était doux comme une soirée de printemps ; cela et l'action que je venais de faire, le

plaisir d'être débarrassé d'une demande nécessaire et qui m'agitait, l'espérance, me rendirent heureux. Je dînai avec Crozet, dans le contentement, chez Mme Debernet ; de là, nous fûmes chez Barral par une pluie de printemps qui me reportait en Italie ; nous y passâmes la soirée, je pris un peu mal à la tête. Vers les onze heures, je tombai dans un ruisseau de la rue de Poitiers, en voulant mettre un pied sur une pierre qui était au milieu et qui me fit glisser ; comme j'étais tout mouillé, j'allai coucher chez Crozet. Nous nous sommes levés ce matin à neuf heures, avons promené une heure et demie ensemble aux Tuileries ; par ce temps qui me rend heureux par le sentiment, l'air est *chargé d'amour* pour moi ; Crozet ne me quitte qu'à midi et demi, à la porte de Dugazon. J'en suis sorti à deux heures et demie, un peu distrait de mon amour par les plaisirs de vanité, mais je n'en suis que plus entièrement à mon amour à cette heure. Si V[ictorine] me repousse, elle en refuse un autre que moi, mes lettres ne me montrent pas tel que je suis, et, contre l'ordinaire, elles me montrent horriblement en mal. Je crois que jamais elles n'exprimeront la bonté et la franchise de mon cœur, et ces extases d'amour, celles que je sentis il y a quelques jours, lorsque je formai le projet de lui écrire, en traversant le Louvre (couchant et levant), allant dîner à trois heures et sortant aussi de chez Bernadille. Il n'y a que l'ensemble de mes actions,

après trois jours d'habitude sans interruption, toujours dans sa société, qui pût me montrer à elle tel que je suis.

Ce que je demande là est trop ; si mon bâtard m'envoyait de l'argent, et que j'eusse eu Rolandeau, ma timidité serait passée.

— C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère,

je serais moi-même.

Les principes nobles et républicains que j'ai, ma haine contre la tyrannie, le mouvement naturel qui me porte à pénétrer les faux honnêtes gens, l'imprudence que j'ai de dire ce que je vois dans leur âme, et l'énergie qu'on voit dans la mienne, l'impatience naturelle et quelquefois mal cachée que me donne la médiocrité me font croire un Machiavel par les âmes faibles telles que mon oncle. Ce qu'ils appellent un Machiavel est, à leurs yeux, l'animal le plus terrible pour eux. La supériorité excite leur haine la plus irréconciliable.

L'animal le plus dangereux, en effet, pour eux, serait un bavard agréable de leur espèce qui aurait pris à tâche de les tourmenter et qui aurait une âme tant soit peu au-dessus de la leur.

Ces qualités, jointes à mes défauts, ternissent même peut-être la glace de la bonhomie et de la franchise, dans les premiers temps, aux yeux de mes amis. Faure en est un exemple ; Mante, bien un autre homme que l'autre, est, je crois, entièrement

revenu. Je suis aux yeux de Tencin peut-être l'homme le plus digne d'être aimé.

Voilà tous les désagréments qu'une âme *grande* et *vertueuse*, et formée dans la solitude, et sans communication, essuie lorsqu'elle entre dans le monde. Voici ma confession, voilà ce que je me vois, et la base de ce que je dirais à Victorine si, étant à ses pieds, elle me demandait : « Qu'êtes-vous ? » Dans cette âme, encore souillée peut-être par quelques défauts, elle verrait les plus nobles passions à leur maximum et l'amour pour elle partageant l'empire avec l'amour de la gloire, et souvent l'emportant. Et j'ose croire qu'étant à ses pieds je lui montrerais mon amour d'une manière digne d'elle et de lui, en traits d'une beauté immortelle.

En tout, si cette âme n'est pas parfaitement épurée de tout vice et pleine de toute vertu, et elle en est loin sans doute, elle est enflammée de toutes les nobles passions qui y conduisent.

La passion d'être aussi éclairé et aussi vertueux que possible en est la base, l'amour de Victorine et l'amour de la gloire y règnent tour à tour. Voilà, aux faiblesses de l'humanité près, et avec toute la sincérité possible, ce que je suis à vingt-deux ans moins neuf jours, le 24 nivôse an XIII.

Il ne me manque, en général, que la beauté et, en particulier si V[ictorine] m'aime, que l'argent, pour être parfaitement heureux.

Quatre heures et quart : Victorine a décidé de

mon sort, ou ma lettre est tombée entre les mains de son frère ou de son père.

Voilà un bon article de journal de fait, à course de plume, n'en étant que plus vrai et moins enflé.

Lorsqu'en sortant du salon de D[ugazon] l'Allemand a pris pour lui ce que D[ugazon] disait de moi, que je me guérirais de mon accent, comme Lafond, et, je crois, que je jouerais comme lui, et que Dug[azon] a dit en me montrant : « C'est de lui que je parle », l'Allemand, quoique je l'aie consolé avec toute l'aisance possible, était *pâle*.

25 nivôse XIII [-15 janvier 1805].

Dans ma première grande lettre à V[ictorine], lui dire tout ce que je sens sur le grand amour, celui entre les grandes âmes, tel que la nature nous le représente naturellement sublimé dans Héloïse et Abélard ; çà lui prouvera que je l'ai senti.

L'amour violent, subsistant sans être alimenté (tel que celui que j'ai eu pour elle du 14 prairial XI au 23 nivôse XIII), ne peut subsister qu'avec une imagination ardente et vaste. Je me figure tous les plaisirs que pourrait me donner tel caractère, je me figure cela pendant trois ans, je vois la figure qui me promet ce caractère : avant de la voir, déjà toutes mes espérances de bonheur étaient concentrées dans ce caractère idéal que je me figurais

depuis trois ans ; lorsque je la vois, je l'aime donc comme le *bonheur*, je lui applique cette passion que je sens depuis trois ans et qui est devenue *habitude* chez moi.

Si j'ai changé de climat, que j'ai habité l'*Italie* dans ma jeunesse, que j'y ai goûté des sentiments délicieux qui ont contribué à former cette passion, que j'y ai imaginé dans mes rêveries (rêvé) ce bonheur que cette physionomie me promet, dès que je l'ai vue, je lui transporte le charme du regret que je sens pour cette suave Italie. Même au sein du bonheur, je porte le charme de la mélancolie. Je ne puis penser à l'Italie sans songer à elle, elle embrasse toute ma vie.

On voit que toutes les causes qui empêchent l'imagination et qui, avec de l'imagination, lui empêchent cette manière de s'exercer, empêchent cette passion préparatoire de l'amour, qui en est le commencement.

Cette passion préparatoire met dans un état mélancolique, on voit un *bonheur angélique*, on s'en sent digne (l'envie d'en être digne vous porte à bien des actions), on se dit : « Je méritais mieux que ce que j'ai, le sort est injuste envers moi. » Voilà ce que je me suis dit mille fois, surtout quand les sites, ou l'air suave du printemps au milieu de l'hiver *, me faisaient mieux voir ce divin bonheur que j'avais conçu.

Cet état mélancolique ne peut être causé, ce me

semble, que par une imagination ardente. Ce qui l'a, je crois, causé chez moi, c'est que je croyais trouver dans la vie les *bonheurs* que je me figurais (enfant) en lisant l'*Homme singulier* de Destouches (c'est l'ouvrage qui m'a fait sentir le charme d'un portrait), les bergeries de *Don Quichotte* et les amours contenues dépeintes dans les *Nouvelles* *, un peu celles du Tasse, (les louanges de mon g[rand] p[ère], en les mêlant avec la vie actuelle, les gâtèrent).

Je m'arrête, parce que je sens venir un éblouissement : l'attention et le sentiment sont trop forts (25 nivôse, quatre heures moins un quart).

Cette explication, difficile pour les *petites âmes*, est froide pour elles. *Petites âmes* aimantes cependant, telle que doit être celle de l'auteur de *Valérie* * ; plus on a l'âme grande, plus on la comprendra, moins elle paraîtra froide.

Car l'extrême de la variation en moi, je la comprends, je la vois parfaitement dans la mémoire de mes sentiments, et elle me touche.

Pour toucher les âmes comme celle que je suppose à l'auteur de *Valérie*, il faut qu'une réflexion qui ait l'air bien naïve, point tendante à un système, lui fasse croire que nous sentons ces choses génératrices de l'amour, nous montre dans ces états de sentiments qu'elles ont éprouvés et qu'elles reconnaissent.

Point tendante à un système pour deux raisons, la première (qui est peut-être bonne, mais mal

appliquée) que puisque nous avons la force de juger notre sentiment, nous faisons cela pour quelque autre but ; nous n'en sommes donc pas entièrement possédés. Nous espérons une portion de bonheur, si petite que vous la voudrez, d'une autre source.

La seconde, que ce que nous disons est peut-être faux, et que nous l'inventons pour soutenir un système[1].

Les hommes qui ont eu toujours la bonne philosophie, s'amuser chaque jour le plus possible, Mante, par exemple, ne s'étant point ou peu livrés aux sentiments mélancoliques, ne sont pas susceptibles de ce genre d'amour que je sens pour V[ic-

1. « Physiologie idéologique. — Je sens que ce changement d'objet de raisonnement a empêché l'éblouissement. C'est la mémoire du sentiment qui était fatiguée, je le sens prêt à revenir après un effort commandé d'un quart de seconde peut-être. Si pendant ce temps je veux penser aux douces impressions de l'Italie, à l'instant éblouissement prochain, mal à la tête ; je vois çà aussi distinctement que je distingue le blanc du noir.

Avec des sens et des facultés intérieures si mobiles et si sensibles, il est très possible que je devienne fou.

En ce cas, je prie ici qu'on me mène à *Claix*, ce n'est que là que je pourrai peut-être guérir. Qu'on évite toute impression qui me porterait à porter un jugement compliqué. C'est la faculté jugeante qui sera malade, je le sens.

— Je veux, en composant, que chaque mot soit parfait ; je considère les conditions de sa perfection, leurs bases, à propos de cela je les discute à cause de la crainte de me tromper, et qu'une erreur devenue habituelle ne soit pas aperçue. J'ai arrêté depuis deux ans peut-être de rejuger tout à toutes les occasions qui s'en présenteraient ; je le fais, çà m'égare, me fait passer à réfléchir le temps d'agir.

torine] et qu'Héloïse et Abélard sentaient probablement l'un pour l'autre.

Pour que cet amour s'éteigne, il faut, de deux choses l'une :

1° ou que les premiers jugements, que le bonheur se trouve dans être à côté d'une femme qui, avec ce ton de mélancolie sublime qu'on peut sentir, mettre sur les figures de Raphaël, à la tombée de la nuit, l'été, sur le rivage du golfe de Naples (petit tableau du Musée : une femme et un enfant, montré à Basset et Crozet), vous regarde de telle manière, à telle circonstance, paraissent faux ;

ou 2° que celui qui disait que telle femme, Marini, Pietragrua, V[ictorine], nous donnera ce bonheur, paraisse faux ;

ou 3° qu'on mette le bonheur dans d'autres choses comme, chez moi, l'amour de la gloire (d'Homère).

Cette analyse lue dans mes sentiments indique où il faut frapper pour guérir l'amour.

Je n'ai point fait attention aux mots ; dans un tel sujet, il fallait leur donner la *physionomie* que je disais qu'on pouvait prêter aux figures de Raphaël, à celle de sainte Cécile, par exemple, en la vêtissant d'une autre manière, lui donnant une autre action et un autre paysage, mais toute mon attention était absorbée par les choses mêmes.

(Quatre heures et demie, léger mal à la tête.)

Je lis la *Vie de Sénèque* par Diderot *, bon ouvrage; les *Lettres d'Héloïse et d'Abélard*, bon ouvrage en ce qu'il montre un exemple naturellement sublimé de l'amour dans deux grandes âmes ; la meilleure édition en latin est celle de Bastien *.

Mais quelque chose de meilleur que toutes les lettres passionnées que j'ai vues jusqu'ici sont les douze lettres d'une religieuse portugaise à Chavigny *, ensuite maréchal de France.

Voilà aimer vraiment éperdûment, elle a tout sacrifié, et sans nul combat, à son amant. Ces lettres en cela peignent un amour plus fort que celui de Julie pour Saint-Preux.

Rousseau a peint l'amour aussi fort que possible dans des âmes très *vertueuses* ; resterait l'amour à peindre entre deux âmes aussi *éclairées* que possible, comme Héloïse et Abélard, par exemple, et l'avantage de ce deuxième sujet c'est qu'on le peut peindre éperdu, comme celui de la religieuse portugaise. Les lettres de Chavigny sont un exemple curieux de *passion jouée* à côté d'une des plus fortes qui furent jamais. Elles produisent exactement sur moi l'effet d'une comédie de caractère.

Je n'avais vu encore ce genre de tendresse éperdue de cette pauvre religieuse portugaise que dans Racine, dans la scène de Roxane et de Bajazet, par exemple. Voilà, ce me semble, l'extrême de l'amour.

Un jeune Allemand, élevé en Angleterre, a dit

à Mante aujourd'hui que Racine était très peu goûté en Allemagne et en Angleterre, que Corneille l'était davantage.

Aujourd'hui, vingt-sixième séance chez Bernadille, de midi et demi à trois heures et demie ; Rol[andeau], Louason et Lest[range] s'aperçoivent *of my understanding soul* *.

Lorsque Milan voulut rétablir la religion en France, il gardait encore quelques ménagements avec les gens éclairés dont il avait voulu fortifier son gouvernement ; il fit donc venir Volney dans son cabinet et lui dit que le peuple français lui demandait la religion, qu'il croyait devoir à son bonheur de la lui rendre.

« Mais, citoyen consul, si vous écoutez le peuple, il vous demandera aussi un Bourbon. » Là-dessus, Milan se mit dans une colère épouvantable, appela ses gens, le fit mettre dehors de chez lui, lui donna même des coups de pied, à ce qu'on dit, et lui défendit de plus revenir chez lui. Voilà bien le ridicule du demandeur de conseils développé.

Le pauvre Volney, qui a une santé très faible, fit une maladie là-dessus ; mais cela n'empêcha pas que, dès qu'il fut rétabli, pensant que cette affaire serait portée au Sénat, il ne s'occupât à faire un grand rapport là-dessus ; on le sut, et on lui dit de cesser, ou qu'il serait assassiné ; depuis lors, il ne sort guère. *If true, for a future Tacite* *.

27 [nivôse-17 janvier].

Il me semble que le premier degré de sensibilité est d'être ému par le tragique pompeux (*Iphigénie* de Racine) ; le deuxième par le tragique terrible (le cinquième acte de *Rodogune*, les fureurs d'Oreste[1]) ; le troisième est de sentir le comique (par exemple, un homme qui, de derrière une porte vitrée, aurait vu l'anecdote précédente et qui (instruit par l'expérience à ne pas s'indigner) aurait éclaté de rire au moment où Milan se mit en fureur) ; le quatrième, et jusqu'ici le dernier, vu dans moi, est d'être ému par le mérite propre de Racine, l'amour porté à l'extrême, éperdu, mérite qui est en plus grande quantité encore dans les lettres de la religieuse portugaise *.

Il y a, outre cela, la sensibilité à la générosité qui demande de l'instruction. Auguste, *supposé bon prince*, disant : « Soyons amis, Cinna », etc., Pompée brûlant les lettres dans *Sertorius*.

Pour *rire*, il faut peut-être aussi savoir comment, et combien?

Le comique, *le rire*, est le dernier pouvoir qui reste à un homme sur un autre. Pascal a dit : « Nous ne pouvons souffrir d'être dans la mauvaise opinion d'une âme ». Montaigne a donné, ce me semble, une

1. Quand même dans les deux cas il n'y aurait point de pompe.

description très exacte de ce sentiment, lu dans lui-même. Il existe enfin, et comme un homme est toujours le seul qui puisse exprimer ses jugements, personne ne peut me dire avec certitude lorsque je ris : « Vous feignez le rire. »

La manière la plus sûre d'humilier celui dont vous riez est que votre *rire* ait l'air le plus possible indépendant de la volonté, et que les bases de ce *rire* aient l'air d'être les plus claires possibles à nos yeux. Qu'un homme se fût mis en colère contre Milan en voyant cette action infâme, Milan aurait à l'instant comparé sa puissance à celle de cet homme, et il aurait peut-être ri, mais que le spectateur, au contraire, rie, il est sûr de faire de la peine à Milan.

Comment, et jusqu'à quel degré d'intensité ?

Il y a deux sacrifices dans l'histoire d'Héloïse qui ont pu être bien grands :

Le premier, quand elle fit découvrir à Abélard le secret de sa naissance.

Le deuxième quand, pour l'avantage d'Abélard, elle refusa pendant si longtemps de l'épouser et nia si vivement ce mariage une fois qu'il fut fait.

Je voudrais bien voir la plupart de nos amoureuses de ce siècle à ces deux épreuves.

Le sublime non développé n'est pas senti ; le développement n'existe pas isolément ; pour évaluer son degré, il faut connaître le degré d'attention et,

en un mot, de facilité, d'intelligence qu'a l'homme à qui on développe.

Le trait de Julie d'Etange demandant à son deuxième ou troisième billet à Saint-Preux qu'il se tue est sublime, mais doit, ce me semble, être rarement senti, à cause de son peu de développement (une cause de ce peu de développement est sa place, le spectateur n'est pas encore monté). Je ne l'ai senti, pour moi, que dans la suite, lorsque Julie, mariée depuis peu, rend compte de sa conduite à son amant.

Dans tout ce roman, l'amour de la vertu, trop visible, empêche l'amour d'être éperdu (je parle en poète ou peintre de passions).

Un homme voit avec peine que son ami acquiert plus de forces individuelles. J. Rey, par exemple, verrait avec peine que j'acquisse une telle habileté en déclamation que je pusse feindre *parfaitement* tous les sentiments à volonté. Mante me disait hier que cela était dangereux, comme vous donnant plus de moyens de manquer à la vertu. Le *sublime* de l'amitié est peut-être de voir avec plaisir dans son ami l'accroissement des moyens de bonheur, lorsque ces moyens vous font servir de *bûches* à son feu, sans vous mettre à même de vous y *chauffer*, ne peuvent augmenter votre bonheur direct que par le plaisir que vous avez à le sentir heureux, et peuvent le rendre heureux à vos dépens.

Dès qu'on fait sur un homme des impressions plus ou moins sublimes (terreur commencée), le charme de la grâce disparaît pour toujours [1]. (Le plaisir de voir la grâce est du genre du plaisir de rire, il consiste à voir la faiblesse. Quelle grâce Desdemona a aux yeux d'Othello, lorsque, la voyant sortir, il se dit à lui-même en soupirant : « *Poor wretch* ! » (Pauvre petite, pauvre misérable !)

L'habitude et les sentiments qui passent de la chose à l'instrument (l'avare, qui aime d'abord l'argent comme moyen de jouissance, et ensuite l'Argent) peuvent nous conduire au sublime de l'amour et de l'amitié, qui est de vouloir, non point dans une saillie d'héroïsme, mais froidement et constamment, le bonheur de la personne aimée à nos propres dépens, sans que d'autres passions contribuent à nous conduire à ce résultat.

Le sublime de l'amitié est moins à mourir pour son ami dans une occasion éclatante qu'à se sacrifier journellement et *obscurément* pour lui. Les amis de Syracuse, Damon et Critias *, je crois, pouvaient s'aimer davantage que Nisus et Euriale, quoique Nisus s'écrie :

Me, me, adsum qui feci, etc.

Il me semble par la théorie, et non d'après l'exemple, que l'amour et l'amitié ne peuvent pas par-

1. Pour toujours, c'est-à-dire jusqu'à ce que, composant une résultante de sa conduite, elle nous paraisse sublime ou gracieuse.

venir subitement, dès les premiers moments de leur existence, à leur sublime. Ces passions ont besoin de quelque temps de durée pour qu'on puisse parvenir à chérir non seulement l'instrument pour l'effet, mais même aux dépens de l'effet.

Pour que le contraire arrivât, il faudrait que la *passion* prédisposante ou la partie de l'amour et de l'amitié existante avant la vue de l'objet que nous aimons fût bien forte.

Crozet et moi *, nous sortons de *Mithridate*, suivi de *Minuit* *. Mlle Mars, dans cette petite pièce, nous a fait beaucoup plus de plaisir que tout le reste du spectacle. Mlle Duchesnois, qui jouait Monime pour la première fois, l'a jouée d'une manière très froide et très peu originale ; elle ne s'est pas du tout attachée à rendre la *pudeur* qui est, ce me semble, la couleur générale du rôle. Mme Talma nous y faisait plus plaisir ; je la vois un instant dans sa loge. Je vois Pacé, Maisonneuve et le général Valence.

L'intrigue de *Mithridate* ne cause ni terreur, ni pitié, ni admiration, elle est plate. Tous les caractères, excepté celui de Monime, sont communs et insignifiants, Mithridate est tout plein de fausse grandeur et joue le rôle d'un Cassandre. Il n'y a donc que ce rôle de Monime, et la pièce est très médiocre. Un des endroits les plus caractéristiques du caractère de Monime n'est pas assez développé :

c'est celui où, comme Julie d'Etange, elle demande à son amant du secours contre lui-même. La grande scène du troisième acte est absolument inutile. Racine a voulu lutter avec Corneille et est resté bien au-dessous de ce grand homme. Il y a quelques vers grands, comme :

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

Mlle Mars joue divinement le rôle de Séraphine dans *Minuit* ; elle donne l'idée de l'amour le plus sublime : sa physionomie, pendant que son cousin lui chante sa romance, rendrait amoureux de l'amour. Voilà la physionomie qu'il me faut supposer à Julie et à Victorine. Cette fille chérie ne me répond point. *I shall write after day* *.

Avant-hier, j'allai avec Tencin, à minuit passé, me promener jusque devant son n° 558 ; la lune nous éclairait, la solitude de ce quartier avait un air singulier.

28 nivôse XIII [-18 janvier 1805].

Je viens de réfléchir deux heures à la conduite de mon père à mon égard, étant tristement miné par un fort accès de la fièvre lente que j'ai depuis plus de sept mois. Je n'ai pas pu la guérir : premièrement, parce que je n'avais pas d'argent pour payer le médecin ; en second lieu, parce que, ayant sans cesse dans cette ville boueuse les pieds dans l'eau,

faute de bottes, et souffrant du froid de toutes manières, faute de bois et de vêtements, il était inutile et même nuisible d'user le corps par des remèdes, pour chasser une maladie que la misère m'aurait donnée quand je ne l'aurais pas eue.

Qu'on joigne à cela toutes les *humiliations morales* et les inquiétudes d'une vie passée continuellement avec vingt sous, douze, deux et quelquefois rien dans ma poche, on aura une légère idée de l'état où cet homme *vertueux* me laisse.

J'ai, depuis deux mois, le projet de mettre ici une description de mon état ; mais, pour le peindre, il faut le regarder, et je n'ai d'autre ressource que de m'en distraire.

Qu'on calcule l'influence d'une fièvre lente de huit mois, alimentée par toutes les misères possibles, sur un tempérament déjà attaqué d'obstructions et de faiblesse dans le bas-ventre, et qu'on vienne me dire que mon père n'abrège pas ma vie !

Sans l'étude, ou, pour mieux dire, l'amour de la gloire qui a germé dans mon sein malgré lui, je me serais brûlé la cervelle cinq ou six fois.

Il ne daigne pas répondre depuis plus de trois mois à des lettres où, lui peignant ma misère, je lui demande une légère avance, *pour me vêtir*, sur ma pension de 3,000 francs, réduite par lui à 2,400 francs, avance dont il peut se rembourser, par ses mains, aux mois de printemps que je passerai à Grenoble.

Je lui ai demandé cette avance, qu'un étranger

n'aurait pas refusée à un étranger, malade et souffrant du froid à cent cinquante lieues de sa patrie, au mois de vendémiaire an XIII, lorsqu'il avait encore entre les mains 2,200 francs de ma pension.

D'après tout cela et vingt pages de détails tous horriblement aggravants, mon père est un *vilain scélérat* à mon égard, n'ayant ni vertu, ni pitié. *Senza virtù ne carità*, comme dit *Carolina nel Matrimonio Segreto.*

Si quelqu'un s'étonne de ce jugement, il n'a qu'à me le dire, et, partant de la définition de la vertu, qu'*il me donnera*, je lui prouverai *par écrit*, aussi clairement qu'on prouve que toutes nos *idées* arrivent par nos sens, c'est-à-dire aussi évidemment qu'une vérité morale puisse être prouvée, que mon père à mon égard a eu la conduite d'un malhonnête homme et d'un exécrable père, en un mot d'un *vilain scélérat.*

Il m'avait promis 3,000 francs pour me faire quitter l'état militaire, j'étais sous-lieutenant au 6e dragons, en vendémiaire an IX, à dix-sept ans et sept mois. Voilà l'état qu'il me fallait quitter. Pour l'apprécier, il faut considérer l'état politique intérieur de la France.

D'autres considérations qu'il ne sait pas ont pu me faire trouver mon bonheur dans cet arrangement, mais observez que l'homme qui me tire un coup de fusil en m'ajustant le mieux qu'il peut, et qui cependant me manque parce que je suis cui-

rassé, est un assassin. Cette grande vérité me donne gain de cause au premier abord.

Je finis cet écrit, ayant encore de quoi remplir cinquante pages, en réitérant l'offre de prouver *quantum dixi*, par écrit, devant un jury composé des six plus grands hommes existants. Si Franklin existait, je le nommerais. Je désigne pour mes trois Georges Gros, Tracy et Chateaubriand, pour apprécier le malheur moral dans l'âme d'un poète.

Si, après cela, vous m'accusez d'être *fils dénaturé*, vous ne raisonnez pas, votre opinion n'est qu'un vain bruit et périra avec vous.

Rappelez-vous qu'avant tout il faut être *vrai* et *juste*, même lorsque l'exercice de ces vertus donne raison à un homme de vingt-deux ans contre un de cinquante-huit, quoique vous soyez plus près de cinquante-huit que de vingt-deux, et à un fils contre son père.

Ou vous *niez la vertu*, ou mon père a été un vilain scélérat à mon égard ; quelque faiblesse que j'aie encore pour cet homme, voilà la vérité, et je suis prêt à vous le prouver par écrit à la première réquisition.

Fait au courant de la plume, le 28 nivôse an XIII, onze heures et demie du soir, ayant vingt-cinq sous et la fièvre pour tout bien.

H. Beyle.

(22 ans moins 5 jours.)

P.-S. J'écris ceci uniquement pour le bonheur de mes enfants, et pour me garantir de l'avarice dans trente ans d'ici. Dis, ne rougis-tu point, au fond du cœur, en lisant ceci, en 1835 ? Aurais-tu eu besoin que j'écrivisse la démonstration tout au long ?

Rentre dans toi-même[1].

1. 1er pluviôse XIII *[-21 janvier 1805].

Tendresse et héroïsme.

Il me semble que depuis Racine la tendresse proprement dite s'est perfectionnée et que nous pouvons mettre en scène une mélancolie plus touchante que la sienne.

L'héroïsme s'est aussi perfectionné. L'Alceste de Fabre est bien plus grand, moralement parlant, que celui de Molière.

Il entre beaucoup de notre science de l'héroïsme dans la composition de nos personnages touchants. Dans Racine, nous voyons les passions les plus aimables dans des rois et des reines pleines de vanité, qui sont presque les personnages les moins aimables possibles pour nous, au lieu que nous, nous pouvons mettre ces passions si touchantes dans des êtres qui, abstraction faite de leur passion, seraient encore les plus aimables du monde à nos yeux.

La tendresse a fait des progrès parmi nous parce que la société s'est perfectionnée. Un homme ni bête ni génie (Pacé, par exemple), qui a 15.000 francs de rente, a ici au bout d'un an autant d'amis qu'il en veut. On ne cherche avec ses amis que le plaisir présent. Ensuite, la société vous impose, sous le nom de *convenances*, de *bon cœur*, la dose de sacrifice que vous devez faire à chaque ami, en raison des plaisirs que vous avez goûtés ensemble, et surtout du temps que vous avez restés *(sic)* unis à les goûter.

Cette amitié donc ne désaltère point la soif de l'amour. Le raisonnement remplaçant heureusement la religion, la tendresse qu'on employait à aimer Dieu et la crainte que le diable donnait, retournent aussi au profit de la tendresse que j'ai pour Victorine et de la crainte que j'aurais de la perdre, si elle m'aimait.

Nous sentons que tel qui nous aime, si nous lui demandons un petit service, va calculer avec nous si nous lui en deman-

dons un un peu plus grand. Et rarement nous sommes assez bien avec un homme pour ne pas voir en agissant avec lui la limite qu'il ne faut pas passer.

Nous cherchons un être avec qui nous puissions suivre tous nos premiers mouvements, sans songer jamais aux convenances.

Combat sur la frontière. Sensibilité.

H. Toutes les pensées sont à te monter à l'éréthisme de la passion, tout ton corps se raidit. Alors, si c'est l'amour, tes pensées occupées à te roidir ne peuvent pas laisser de place aux prédictions de bonheur que te donnent la figure, le ton, les discours de ta maîtresse.

L'habitude de voir les filles mène là. On se monte l'imagination chaque fois qu'on en tient une dans ses bras pour se figurer une femme plus touchante. Je discute sa beauté, je dis qu'elle a des yeux noirs, par telle et telle raison, parce qu'ils sont les plus beaux, etc. Elle a la tournure d'Angelina Pietragrua ; tandis que je m'efforce à me rappeler cette tournure et *à poser, pour ainsi dire, les piédroits de la route, je suis bien loin de sentir l'impression qu'elle me donnerait vue par dehors.*

Cette impression est cependant tout le plaisir de la passion.

Creuser ce grand aperçu. Voilà ce qui fait que je me dégoûte quelquefois des passions : c'est qu'elles n'ont point de récompenses, de plaisirs pour moi.

*
* *

Compte de la déclamation.

Blâmez-moi, si vous l'osez.

Démosthène, interrogé quelle était la première partie de l'éloquence, répondit : L'action. La deuxième : L'action. La troisième : L'action.

La Rive, commencé le....., rue Grange-Batelière, cessé le....., rue Saint-Nicolas, nº 935.

Payé dans ce temps (à douze francs le cachet pour une demi-heure)...

Commencé chez Dugazon, infiniment meilleur (à six

francs pour une heure), rue des Fossés-Montmartre, passage du Vigan, le.....

Payé trente-six francs le.....

Payé soixante-six francs le 1er pluviôse XIII.

(Il neige, j'accompagne en cabriolet la petite femme du général Lestrange. Elle m'offre de monter chez elle, je refuse. Elle m'indique de l'aller voir les jours qu'elle ne va pas chez Dugazon ; je ne m'en soucie pas. Waguener accompagne Louason, qui est tout à fait bonne fille avec moi. En général, jour heureux.)

* * *

Et vous me le traitez ,[à moi, d'indifférent.
Morbleu !] C'est une chose indigne (pleurez), lâche (pleurez), infâme * (redoublement de pleurs). Il voit son malheur : voilà le plus profond que M[olière]...

Ces dix vers, tout cela pourrait se dire avec l'accablement de la douleur. Alceste dirait par là : « Celui-ci est donc comme les autres, je n'avais plus que lui, je n'ai plus personne ! » Ce sentiment est plus profond que ceux que Molière fait dire, c'est ce qui fait dire avec ridiculité, mais peut-être vérité, à Mme de Staël, que la mélancolie a fait des progrès puisqu'un blanc-bec de vingt-deux ans comme moi trouve des choses plus profondes que Molière. (25 nivôse, 5 heures.)

—

Principe bien fécond et bien heureux pour comiquer certains caractères.

C'est ainsi, dit Biran (111), que l'être habitué aux excitations factices, *indifférent dans la jouissance*, se sent cruellement tourmenté dans la privation.

Si cela est vrai, comme il est beau pour le développement : 1° du vaniteux ; — 2° du courtisan ; — 3° de l'homme à plaisirs physiques, Louis XV !

Voilà comme il est utile aux poètes d'étudier l'idéologie. (Le mal à la tête par travail vient à trois heures et demie, 27 nivôse XIII.)

Caractères a traiter.

17 nivôse XIII [7 janvier 1805]. Dînant chez Mme Daru, la mère, entre Martial et Adèle, l'idée d'un grand caractère

au milieu du monde. Procurer aux grands caractères le même effet que la *Métromanie* aux poètes. Voir les Mémoires.

—

Acheté pendant nivôse les deux volumes de Tracy et Maine de Biran, 13 livres.

Acheté le 1er pluviôse *Werther*, bonne traduction de Sevelinges. Si j'osais *writ as I* pense, *I did writ as this youngman*. 4 livres 10 sous.

—

Pacé me montre le 28 ou 29 nivôse le plan de la première scène de sa comédie intitulée *la Vengeance*. Cette comédie a le même mérite parmi les pièces que son auteur parmi les hommes. Elle est parfaitement lui, c'est naïvement sa nature.

Il n'a, ce me semble, de partie de l'art que l'extrême attention qu'il donne et fait donner par ses personnages à la signification de chaque mot, comme dans le monde.

Nous parlons beaucoup de Duchesnois dans *Monime*.

—

Lafond est l'acteur le plus français que je connaisse, sa déclamation a absolument tous les défauts et toutes les beautés de la poésie française (Racine, Voltaire et toute la bande, Corneille, Crébillon, génies originaux dans leur nation). On peut lire, en suivant cette idée, les vices de la poésie française dans les gestes de Lafond.

1805

PARIS*

Journal de mon troisième voyage a Paris

Du 1er pluviôse an XIII au 23 du même mois inclusivement.

Il faut se posséder pour écrire et pour déclamer.

(Louason.)

1er [pluviôse-21 janvier].

Happyness gived by the weather, and mery resignation upon my father's avarice *.

2 [pluviôse-22 janvier].

Nous sortons, Crozet et moi, de *Turcaret*, pièce froide aujourd'hui et même un peu ennuyeuse. Dugazon joue très bien Turcaret, mais non pas avec tout le feu nécessaire. *Le Médecin malgré lui*, où il y a plus de verve comique que dans tout *Turcaret*, nous réveille.

3 [pluviôse-23 janvier].

I write to V[ictorine] with my own hand, after I go at Dug[azon]'s house *. Ce que j'y vois me fait prendre la résolution de sortir de mon indolence. J'ai laissé prendre à Wagner des places que l'on m'offrait, et actuellement il les occupe. Il a peut-être Louason, à mon refus. Il n'y en a que pour ceux qui en prennent. Me mettre en avant comme lui pour la déclamation, ses leçons valent deux fois mieux que les miennes. Prendre un peu les mœurs de cabotin qui, là, sont les bonnes, et surtout parler souvent. La société de Crozet me montre qu'il faut absolument se rendre amusant ; rien n'est si aisé, il ne faut presque que parler.

4 [pluviôse-24 janvier].

Je vais à l'école de Médecine, à dix heures, pour lire l'*Aliénation mentale*, de Pinel * ; la bibliothèque est fermée. Je vais au Panthéon, je lis le premier Discours de Cabanis sur les rapports du physique et du moral *. La manière d'énoncer les faits me semble si générale qu'elle en est vague. Cet auteur ne me plaît point, lire Bacon et Hobbes.

Je suis allé ce soir avec Barral au *Matrimonio segreto*, nous y avons trouvé Crozet et Basset qui y étaient venus croyant nous y trouver.

Je ne puis plus me figurer V[ictorine] dans aucune position, mon imagination est épuisée, mais non pas

mon amour. Je sens parfaitement ces deux choses. Je ne suis plus sensible aux positions dans lesquelles je veux me la figurer, parce que je l'y ai vue trop souvent ; mais l'amour en elle pour moi m'enchante toujours. C[rozet] m'apprend qu'il a reçu un billet de sa Séraphine, il me le montrera. *Sarò dunque io il sol sfortunato* * ?

Je vois dans Cabanis que nous agissons souvent pour satisfaire à des besoins qui viennent d'après des idées qui viennent de l'intérieur du corps au cerveau. La réunion des désirs qui nous viennent de cette manière se nomme *instinct*. Condillac a entièrement méconnu l'instinct : deux oiseaux enlevés de leur nid paternel au moment où ils viennent d'éclore et élevés à la brochette n'ont certainement aucune idée de *nid*, d'*œufs* et d'*accouchement* ; cependant, dans la saison des amours, quinze jours au plus avant que la femelle ponde, ils constituent un nid.

Des femmes ont avoué sentir un vif plaisir aux mamelles et à la matrice en donnant à têter à leur enfant.

Le chapon à qui on plume le ventre, on le frotte d'orties, après quoi on le met sur des œufs ; ces œufs le soulagent, il les couve et s'attache aux petits.

Donc, dans le cas de l'*instinct* comme dans tous les autres, l'individu suit encore ce qui lui semble le mener à son plus grand bonheur.

Comment ne voyions-nous pas l'instinct dans l'école de Condillac ? Parce que nous n'apercevions pas nettement tous les objets de la science. Je me souviens que je demandais à tout le monde pourquoi les petits cochons cherchent le mamelon de leur mère. On ne me répondait pas. Nous sommes tout ébahis, lorsque d'une petite circonstance que nous avions à peine remarquée, mais dont nous n'avions rien tiré, nous voyons tirer un principe ou résultat qui change l'état de la science.

Dimanche, 14 pluviôse XIII [-3 février 1805].

J'ai eu depuis le 4 des journées charmantes chez Dugazon, des journées de bonheur les plus heureuses, peut-être, que les hommes pris en masse puissent me donner. C'est peut-être la nuance qui doit me mener des plaisirs d'une grande âme mélancolique à ceux d'un vaniteux brillant. Quoi qu'il en soit, ces journées ont été divines, et ce sont les plus heureuses que j'aie encore trouvées sur cette terre. L'amour de la gloire contribue beaucoup à cette douceur. Cependant, à l'extérieur, c'est peut-être un des moments les plus malheureux de ma vie, aux yeux de mon oncle, par exemple, qui est l'homme que, dans le public, on croirait le plus sur mon état présent et qui me voit dans le plus triste dénuement. Voilà qui doit m'apprendre à ne pas m'arrêter au bruit public. Et ma réputation de roué

et d'homme qui suis déjà blasé, avec cette âme si tendre, si timide et si mélancolique ! Le philosophe Mante me connaît enfin, mais il a fallu que je l'aidasse à me voir tel que je suis. Croyez après aux réputations en grand !

Voilà qui doit m'apprendre à ne croire que ce que j'aurai vu ; ma maîtresse peut être comme moi ; en ce cas, il ne faut pas en croire Syracuse et imiter Tancrède, mais voir par moi-même. Cet article me servira de conseil dans mes moments de passion.

J'ai reconduit Louason chez elle ; j'ai presque envie de m'attacher à elle, cela me guérira de mon amour pour V[ictorine]. Je goûterai avec ma petite Louason toutes les douceurs de l'amour heureux et de la gaieté, jusqu'à mon départ pour Grenoble ; mais il faut pour cela qu'elle ait une âme.

V[ictorine] me méprise, ou n'a pas reçu mes lettres. J'appris hier soir avec le plus extrême plaisir que son père avait été nommé conseiller d'Etat, ou sénateur *. Mon premier soin, ce matin, a été d'aller lire le *Moniteur* d'hier ; j'ai vu qu'il était conseiller d'Etat. J'ai roulé dans le faubourg Saint-Germain et dans les Tuileries, guidé par un désir secret de les voir. J'ai rencontré le fils * sur le pont Royal, qui m'a reçu divinement ; cela est heureux, la rencontre, mais je crains bien qu'il n'ait été comme Camille :

Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui,
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace.
Tout ce que je voyais me semblait Curiace.

Il était si enchanté de la nomination de son père que peut-être il ne s'est pas souvenu de mes rapports avec sa famille. Nous verrons cela au ton de la première entrevue. Il m'a dit avec toute l'affection possible qu'il viendrait me voir un de ces jours.

Duchesne * le juge rempli de présomption, ayant quelques connaissances et un mauvais cœur. C'était assez mon avis, mais plus il pouvait être mon ennemi, plus l'avocat *Pour* disait de choses pour lui. En général, je sais que je suis très passionné et que par là je juge mal, ce qui fait que, sans m'en apercevoir, l'avocat contraire à la passion exagère. Craignant d'exagérer le galop, j'exagère l'action de la bride, ce qui est mauvais. J'ai vu ça à la laideur que je supposais à V[ictorine] et à *her brother Edward*, au jugement que je n'osais porter sur celui-ci, quoique ayant probablement plus de bases que Duchesne. Je me trompais dans ces trois cas. La même cause m'a fait errer constamment dans l'affaire d'Adèle ; en rechercher les exemples, ça me guérira de ma timidité.

Duchesne a dit, en parlant des sœurs, que ce *n'était pas grand'chose*. Propos à examiner. V[ictorine] partage-t-elle le caractère de son frère ou en

souffre-t-elle ? Voilà peut-être ce qui doit décider la question. Ne jamais oublier que les vérités morales ne sont point susceptibles de démonstrations comme celles qui regardent des propriétés appréciables en nombre exactement.

Ma raison, dans ce moment-ci, est encore fondée sur la passion ; ça ne vaut pas grand'chose ; je me sens cependant très raisonnable. Je viens de lire le premier volume de *Delphine* de Mme de Staël, et je me suis senti presque entièrement dans le personnage de Delphine. L'expérience que j'ai acquise chez Dugazon m'a été très utile pour me connaître moi-même. Pacé m'a dit un jour : « Vous êtes tout passion. » Mante est du même avis. Je le sens moi-même. Dugazon est du même avis sur ce qu'il connaît de moi. Quelles que soient les objections de l'avocat *Contre*, voilà une vérité qui me paraît démontrée. Si je n'ai pas *the most understanding soul*, j'ai du moins une âme toute passion. Il faut se posséder pour bien parler, il faut peut-être *posséder son âme*, l'avoir *understanding* pour telle passion à volonté pour bien écrire.

Cette découverte de l'exagération du mal (mal pour la passion), admise comme *vérité* dans mes jugements, me donnera bien plus de facilité à faire des plans et des *carmina*.

Je suis si raisonnable que, quoique je sente peut-être vingt pages d'idées grandes et vraies sur mon art et sur les moyens de procurer le bonheur plus

continu, je vais me coucher parce qu'il est une heure du matin et que je sens que j'altère ma santé.

D'après mes principes sur mon art, mon premier ouvrage aurait eu de grands traits de ressemblance avec *Delphine* si je n'avais pas lu ce roman dans ce moment, et peut-être en aura-t-il encore, quoique je l'aie lu. Mais ce sera parce que je le voudrai bien.

[15 pluviôse-4 février.]

Il me semble que je ne connais le bonheur habituel que depuis la lecture de Biran *. J'ai passé ce soir 15 une soirée délicieuse avec ce qui m'avait donné le spleen il y a quinze jours. Lu Cabanis (mort de Mirabeau) et Hobbes au cabinet littéraire au bout de la rue de Thionville *. Mangé en revenant une brioche avec délices, plus que je n'en trouverai jamais dans les meilleurs repas. Je pense à Mélanie, et ce souvenir m'a charmé comme le plaisir lui-même *(as the pleasure itself)*.

16 pluviôse XIII [-5 février 1805].

Tout serment fait dans un moment d'exaltation n'est-il pas nul ?

Cela n'est pas tout à fait vrai ainsi, mais il en est quelque chose.

La dix-neuvième ligne de la page 496 du deuxième volume de *Delphine* me donne cette idée. Il me

semble que le serment de Delphine dans cette occasion est nul. Je me sens trop sensible pour être impartial, mais il me semble que les âmes tendres font trop entrer leur sensibilité dans leurs serments. Peut-être ne devraient-elles tenir que ce que les autres attendent. Les lois ne sont point assez fines pour pénétrer jusque ici.

Par exemple, je dis à Rey : « Je te promets de te faire tenir chaque année ce qu'il te faudra pour être heureux à Paris. » Lui entend cent louis, moi cinq cents. A quoi suis-je obligé ? Il me semble, à cent.

Ce livre est le manuel des jeunes femmes entrant dans le monde. Mme de Vernon est aussi bien peinte que Léonce l'est mal.

Tous les hommes, aux militaires près, sont à peu près également capables des peines physiques. Un homme qui vient d'avoir la jambe écrasée sous une roue leur fait de la peine.

Mais : 1° on ne sent les peines morales des autres qu'au degré qu'on est capable de les éprouver ;

2° l'expression en est très difficile pour arriver à la pitié.

Il faut une longue cohabitation pour être au fait de ce dictionnaire. Voilà peut-être une des douceurs du mariage.

Le lecteur, en lisant le roman de *Delphine*, ne sent point d'admiration pour Léonce, et point d'amour :

1° parce qu'il ne voit rien d'aimable en lui ;

2° parce qu'il lui semble qu'il donne plus de malheur que de bonheur à Delphine.

Cette défaveur de Léonce diminue beaucoup l'effet total.

La grâce et la douceur enchanteresse de Delphine, cet air d'une faible enfant qu'elle a dans toutes les petites actions de la vie qui en font presque la totalité, ne se fait pas sentir au lecteur par un livre où il n'y a que les masses de sa conduite, et ces masses sont fortes, et partant nullement gracieuses. Il faut beaucoup de pénétration pour deviner cette grâce.

Voilà les deux grands défauts de l'ouvrage. J'en suis au deuxième volume, le premier me paraissait bien meilleur.

Le vernis *d'étrangeté* qui est sur tout cet ouvrage diminue encore la trop petite quantité de grâce qu'il a ; mais ce défaut n'en sera pas un aux yeux de la postérité, il n'en est donc presque pas un à nos yeux.

Mme de Staël a l'échafaudage du talent de Molière, échafaudage qui fait une partie du talent de Montesquieu[1] ; elle a connu les lois de la société de salon, elle en a montré la cause et l'effet, en un mot l'esprit.

1. En général, le talent des philosophes n'est que l'échafaudage de celui des poètes ; ils font connaître les affections que le poète peint ensuite pour émouvoir.

Elle a sans doute une âme passionnée, elle a le grand secret de l'intérêt, la mélancolie, et cependant elle n'émeut pas, ou ce n'est que par l'horreur. « Je brise ma tête sur ces degrés de marbre, et mon sang rejaillira sur toi », dit Léonce à Delphine dans l'église de Sainte-Marie.

Cicéron dit avec plus d'art au Sénat romain (composé d'hommes tellement plus durs que le public de *Delphine*, et qui voyaient chaque jour des combats de gladiateurs), en parlant des complices de Catilina : « *Fuere* », ils furent ; au lieu de : « On les a précipités du roc Tarpéien ».

Il y a une manière d'émouvoir qui est de montrer les *faits*, les *choses*, sans en dire l'effet [1], qui peut être employée par une âme sensible non philosophe (connaissance de l'homme). Cette manière manque absolument à Mme de Staël, son livre a absolument besoin de moments de repos [2], comme celui que le grand Shakespeare présente aux spectateurs, lorsque dans la tragédie de *Macbeth*, où il pousse la terreur aussi loin que possible, un des seigneurs qui accompagnent le roi Duncan entrant chez Macbeth fait remarquer à ses compagnons, dans ce moment terrible pour le spectateur, et tout simple pour eux, la douce et pure beauté de la situation

1. Je crois en avoir vu des exemples dans Auguste Lafontaine.

2. Tel qu'il est, et sans repos, le livre fait trop sur l'âme (sur mon âme) l'effet d'un cours de philosophie.

du château, *où le martinet vient faire son nid.* C'est un des traits les plus divins de ce grand homme, et qui est plus profond, ce me semble[1], et plus émouvant que le « Qu'il mourût » de Corneille et le « Qui te l'a dit ? » de Racine[2].

Cependant, le livre de Mme de Staël ira à la postérité. Que n'a-t-elle un peu du talent bien plus commun et presque vulgaire de l'auteur de *Claire d'Albe*, d'*Amélie Mansfield* *, que ne peint-elle quelquefois la mélancolie sans la raisonner, comme André Chénier dans ses dix-huit vers ? Elle aurait fait un chef-d'œuvre.

Lui écrire cela, en âme grande et sensible parlant à sa pareille. Les artistes entre eux se doivent de ces aveux. (16 pluviôse XIII.)

La grâce la plus divine dont je me souvienne est celle d'Imogène *(Cymbeline)* et, pour les hommes, celle d'Arviragus et de son frère.

Que Shakespeare a le pinceau *felice* pour les figures de femmes ! Ophélie, Desdémona, Imogène (dans son genre), Pauline, Constance (dans un autre), enfin l'hôtesse Quickly (dans le dernier).

O divin Shakespeare, oui, *thou art the greatest Bard in world* !

1. Qui suppose un connaisseur de l'homme plus profond, etc., etc...

2. Les poètes ne sont loués que par des hommes passionnés, les philosophes que par des hommes froids. Quelle différence de gloire en quantité !

Oui, tu es le plus grand poète qui existe ! Et cependant, pour moi il est presque en prose. On peut donc être poète en prose ; mais les vers donnent un charme de plus.

Ils ôtent l'idée de *commun* en donnant un vernis léger d'étrangeté. Les vers seraient-ils perdus pour la postérité, à qui ils font beaucoup de plaisir, mais, ce me semble, presque uniquement parce qu'on leur transporte par analogie le charmant vernis des vers actuels ? En lisant l'histoire d'Ugolin en italien, je leur transporte le charme que me donnent réellement les vers de Corneille, Racine, André Chénier, et je le sens.

Le dernier volume de *Delphine* est absolument insupportable à vivre *(sic)*. Dans le premier volume, il y a quelque chose d'émouvant, dans tout le reste il n'y a de bon que la connaissance des lois de la société dans un salon. Le premier volume est bon, le deuxième se fait encore lire, le dernier, détestable.

Je n'ai vu *les Bardes* que trois fois, mais ils m'ont fait le même effet que le premier volume de *Delphine* : ils m'ont conduit jusqu'au bord de l'émotion, et ensuite, ne m'en montrant que le majestueux, mon âme a été mécontente et mon esprit a cherché à imaginer le reste. Je ne parle, bien entendu, que de la musique.

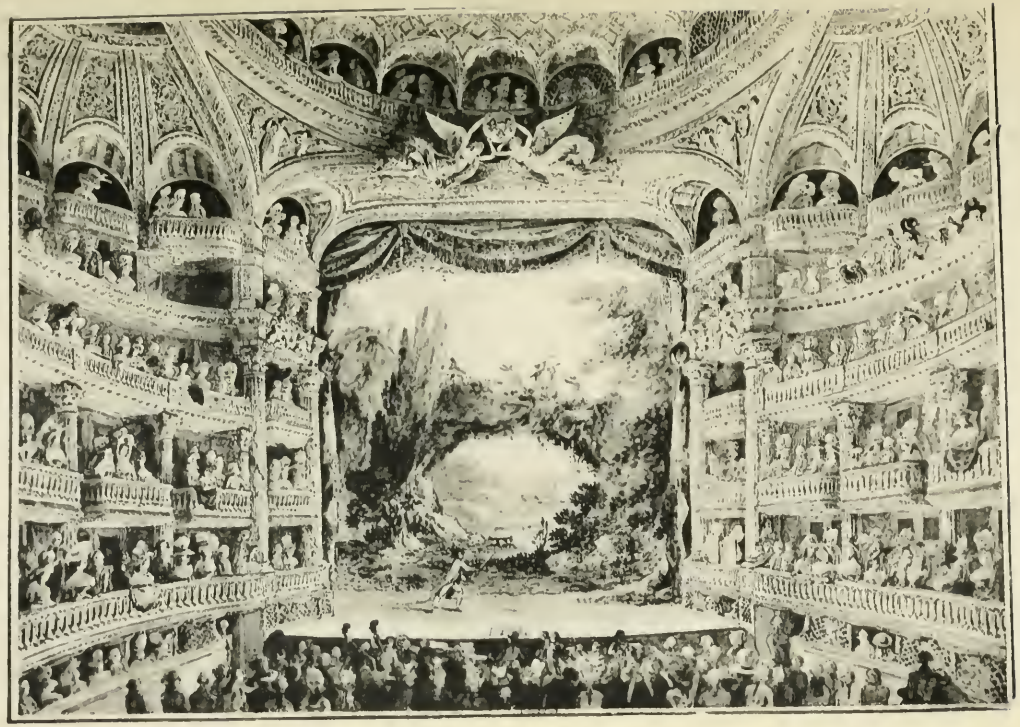
20 pluviôse [-9 février]. Samedi.

Je sors de la plus vive jouissance que la comédie m'ait donnée en tant que faisant rire. Mlle Mars, que j'ai coutume de voir si modeste, m'a presque mis hors de moi dans le rôle d'Agathe, des *Folies amoureuses* *; à ses deux premières entrées j'avais besoin de ne pas la regarder, pour n'en pas devenir amoureux. Je suis encore tout étonné de m'en être tiré sain et sauf, j'ai eu besoin de me répéter bien souvent qu'il n'y avait point d'espérance. C'étaient à mes yeux les bacchanales de la beauté, telles que je me figurais dans ma jeunesse, à Milan, les bacchanales de Rome.

Voilà une des plus vives jouissances que les arts puissent donner ; elle m'a épuisé et je la décrirai d'autant moins bien qu'elle m'a fait plus d'impression, pour parler à la Jean-Jacques ; voilà ce que n'ont point les Gagnon fils, les Mazeau *, les âmes blasées ou froides et qu'elles achèteraient de tous leurs trésors si elles les soupçonnaient. Je n'ai *jamais rien vu de si divin* que les deux premières scènes de Mlle Mars, dans ce rôle.

Ce qui produit cette impression enlevante, c'est de voir une beauté, jusqu'à ce jour si ingénue, dans un rôle gai et résolu.

Voilà de ces jouissances divines qu'on ne peut trouver qu'à Paris, et que rien ne peut remplacer ni même faire oublier.



L'INTÉRIEUR DE LA COMÉDIE FRANÇAISE, VERS 1790

d'après une aquarelle de Meunier (Bibl. Nat., Estampes, Coll. Destailleur)

Je ne puis rien dire, tant je suis épuisé. *Les Folies* est une des meilleures pièces de Regnard ; il y règne une verve de comique que cet homme rare a emportée. Dugazon a joué Crispin dignement, avec toute la verve possible.

Il n'y a rien, dans la pièce, du talent de Molière pour secouer l'homme, en lui montrant ses vices et ses ridicules, mais cela est peut-être une condition de cette extrême gaieté.

Fleury avait joué M. de L'Empyrée dans la première pièce, supérieurement les choses de demi-chaleur où son organe peut suffire, comme un grand talent usé tous les morceaux d'enthousiasme qui composent presque tout le rôle. Sa meilleure scène a été celle de la fin du quatrième acte avec Lisette.

Saint-Phal n'a rien de la grâce de Fleury, mais il est peut-être plus poète dans la grande scène.

Cet ouvrage *spirituel*, qui n'a rien non plus du talent de Molière, est original par l'esprit qui y est à chaque vers, et jusque dans les situations, mais généralement froid, parce que le protagoniste n'est pas passionné. Il doit enchanter les spirituels-froids qui fourmillent dans le monde.

Çà n'empêche pas qu'il ne soit effacé par la verve de gaieté de Regnard, ou par la verve de comique de d'Eglantine.

J'avais à côté de moi une loge pleine de femmes savantes qui tenaient exactement les propos de Philaminte, Bélise et Armande.

C'était le troisième début de Mlle Amalric Contat, qui dit spirituellement, mais sans verve de gaieté et qui est rudement laide.

C'est ce qui faisait jouer les meilleurs acteurs. Mlle Mars dans les deux pièces.

J'étais à l'orchestre, puisqu'il faut l'avouer, et j'y étais allé dans l'espoir de trouver L[ouason] qui n'y était pas, ainsi que hier, après m'avoir dit avant-hier qu'elle y allait tous les jours ; en revanche, j'ai vu hier et aujourd'hui Wagner, qui est bien borné et assez bête, mais qui l'a peut-être. Du moins il y a été sept ou huit fois avec elle, et l'a raccompagnée. Dugazon croit qu'elle l'a. Je meurs de jalousie.

> Ah ! que ce mont Cenis est un pas ridicule,

dit Dugazon. Je puis bien dire :

> Ah ! que ma jalousie est ici ridicule !

Je change de dessein sur elle deux ou trois fois par jour. Au cabinet littéraire, ce tantôt, je voulais en faire une Clairon, m'attacher à lui dire tout ce que je puis savoir sur l'art dramatique, être son Valbelle [1] *. J'ai même commencé à prendre les dates des naissances et des morts des plus fameux

1. A propos de Valbelle, ne pas oublier la conversation que M. a eue hier avec Mme Rezicourt, pendant que j'étais chez D[ugazon]. Ce jour fut comique. Mme R[ezicourt] devait la voir le soir même.

dramatiques. Ou, je la mènerais de l'expression des passions qu'ils ont peintes aux principes généraux de la philosophie, et par là, à être la plus grande actrice possible[1].

Ce soir, je suis piqué contre elle, et je veux l'oublier. J'ai passé depuis midi jusqu'à deux heures chez Martial, où il y avait un déjeuner avec Maisonneuve, qu'on va jouer, et *Frongeard*, tête à la Lanjuinais, dont je conterai l'histoire un autre jour.

Ce combat de passion qui me fait aimer L[ouason] et presque la haïr, me rend l'existence à charge ; j'en ai une fatigue de penser et de sentir, un mal de tête habituel, j'ai besoin de me distraire, c'est la première fois que j'éprouve cet effet. Mon amour n'a pas la violence de tendresse que j'ai eue pour V[ictorine], je n'ai pas assez d'espérance pour cela.

19 pluviôse [-8 février].

Hier, 19 pluviôse, je suis allé pour elle à l'orchestre. On donnait *l'Orphelin de la Chine* et *le*

1. Je voyais tout facile dans ce projet. Véritablement nous sommes un trésor l'un pour l'autre et jamais on ne vit de rapports si parfaits. Voudra-t-elle m'aimer ? Avec ce brillant que j'ai dans la conversation, lui plairai-je ? *A future young dramatic-bard with a future young actress*, je dois valoir mille fois mieux que Wagner. J'espère en sa bêtise. Si elle allait rire avec lui de ce que je lui écrivais sur les poètes ! Mais d'un autre côté, ça me tire du pair, d'une manière inimitable que par un égal.

Confident par hasard *. Je n'avais pas vu l'*Orphelin* depuis Mlle Raucourt, à G[renoble], il y a trois ans, en revenant d'Italie, et les *Folies* depuis mon enfance, je crois.

Lafond joue Gengis-Khan en *gamin* tragique ; il n'a bien dit que la deuxième scène, mal par petitesse et faiblesse la première, détestablement les deux dernières. On l'a hué après sa sortie, faiblement, sans passion, mais tout le monde murmurait.

La pièce m'a fait plaisir, parce que je me laissais toucher au lieu de juger. J'étais comme le jour du *Philinte* de d'Eglantine.

Une chose vraiment belle, et que Lafond a bien rendue, c'est l'étonnement.

22 pluviôse [-11 février], en déjeunant au café de la Régence, huit heures trois quarts.

Déclamation et composition. — C'est pécher contre la règle *générale et sans exception* que, dans l'*art d'émouvoir* (ou poésie), tous les noms doivent être donnés aux actions de l'agent d'après l'état du cœur du spectateur, but unique du poète, que d'appeler chaleur la plus grande dans moi un état de contraction générale et d'emportement qui ne touche point le spectateur autant que possible.

Il faut se posséder et s'échauffer peu à peu pour engager la sympathie de l'auditeur, autrement, vous

voyant furieux du premier abord, il compte avec vous au lieu de partager vos sentiments et de se voir dans vous.

La vraie déclamation doit couler majestueusement comme un fleuve qui inonde de toutes parts ; une fois le cœur du spectateur bien entraîné, bien lié à l'acteur, les moments d'emportement de celui-ci produisent les sentiments sublimes et profonds dans l'âme du spectateur. Autrement, ces moments d'emportement à cru ne peuvent inspirer d'intérêt que comme un spectacle rare, ou auprès des provinciaux, en leur persuadant par charlatanerie que c'est le comble de l'art, ou comme très heureuses dispositions. En effet, si ces emportements viennent d'excès de foyer intérieur et de chaleur, ils annoncent dans le jeune sujet la plus grande partie de l'art, la plus rare, et celle qui s'acquiert le plus difficilement.

Mais avec tout cela, puisqu'elle est partie de l'art, elle ne l'est pas tout, et je ne déclamerai jamais bien si je n'apprends à déclamer *périodiquement* et en me possédant. On dira tout au plus : « Il aurait pu acquérir un grand talent, c'est dommage. »

Quant à la composition, il en est de même. Le moment où je suis le plus ému moi-même n'est pas celui où je puis écrire les choses qui touchent le plus le spectateur. La preuve en est claire : si je trouvais V[ictorine] quelque part, dans un salon, et qu'à propos d'un jeu ou d'une plaisanterie elle

me serrât la main, certainement je serais hors d'état de rien écrire dans les deux heures qui suivraient ce moment.

Il est bon d'avoir de ces états de *maximum* de passion, car sans çà il ne serait pas possible de les peindre ; mais ces moments de *maximum* ne sont pas les meilleurs moments pour écrire. Les meilleurs sont ceux où l'on peut écrire les choses les plus émouvantes ; il faut *tranquillité physique* et *sérénité d'âme.*

La dernière surtout m'a manqué jusqu'ici en écrivant. J'ai toujours présent à la pensée qu'écrivant, il y a trois mois, *Letellier*, j'étais si profondément passionné *for the fame* et si profondément inquiet si je l'obtiendrais un jour ou non, que je ne sentais plus ni *comique*, ni *terrible*, ni *pitoyable.* J'avais beau m'appliquer les choses les plus comiques de Molière, les plus terribles et les plus tendres (pitoyables) de Shakespeare, le vésicatoire ne prenait pas, tant toute la sensibilité, toute la vie de l'âme était concentrée sur le désir *of the fame.*

Certainement ce moment-là n'était pas bon pour écrire. Souvent, je ne puis pas écrire à force de chaleur, depuis un quart d'heure je me fais effort pour écrire, je sens si fortement qu'écrire (l'action physique) est une rude peine pour moi, ainsi que le ralentissement de la pensée.

Si je ne me corrige pas, j'aurai été *the greatest bard* au fond de mon cœur, de moi-même, et n'ayant

jamais pu me montrer aux hommes, je passerai *without fame.*

Prendre exemple de Shakespeare ; comme il coule comme un fleuve qui inonde et entraîne tout, quel fleuve que sa verve ! comme sa manière de peindre est large ! c'est toute la nature. Je passe sans cesse pour ce grand homme du plus tendre amour à la plus vive admiration ; hier soir encore, en relisant par occasion les premières scènes d'*Othello*. C'est pour mon cœur le plus grand poète qui ait existé ; en parlant des autres, il y a toujours un alliage d'estime sur parole ; sur lui j'en sens toujours mille fois plus que je n'en dis.

Ses personnages sont la nature même, ils sont sculptés, on les voit agir. Ceux des autres sont peints, et souvent sans relief, comme ceux de Voltaire. La Fontaine est le seul qui touche le même endroit de mon cœur que Shakespeare. La prose de Pascal est ce qui en approche le plus pour moi. Relire Homère pour voir s'il me touche comme cela.

Approfondir le commencement de cette réflexion.

J'étais vraiment enragé de sentiment quand Mante m'est venu interrompre. J'allais être hors d'état d'écrire *.

Je suis sorti à midi moins un quart avec un habit neuf (bronze-cannelle) de léger (...) *. J'étais plein de sensibilité *tamisée*, qui fait qu'on s'amuse dans

le monde et qui est la base du talent de l'homme aimable.

En approchant de chez D[ugazon] je me sentais oublier tout ce que, hier et ce matin, je sentais que j'avais à dire à Louason, tant est grande la force de l'habitude en bien et en mal ; il y avait aussi un peu de trouble. Je ne suis qu'artiste chez D[ugazon] ; m'accoutumer à y être riant et parleur ; au bout de trois séances, l'habitude sera prise, je la cultiverai pendant quinze jours, et alors je serai porté.

Je n'ai trouvé que Wagner et Mlle Félipe. W[agner] est plus lié avec elle que moi, pour deux raisons :

1° parce qu'il a l'âme plus de niveau ;

2° parce qu'il parle plus que moi.

Mlle Louason est arrivée comme je disais Philinte ; elle est venue au bout d'un instant se mettre à côté de D[ugazon] ,vis-à-vis de moi. J'ai, je crois, mis beaucoup d'esprit dans le grand couplet :

> Il faut parmi le monde une vertu traitable,

etc., et elle l'a, je le crois, bien vu.

D[ugazon] m'a ensuite fait dire la grande scène du *Métromane*. J'ai commencé à me posséder d'après la réflexion de ce matin : l'habitude n'est pas encore prise ; je l'ai jouée avec un nerf, une verve et une beauté d'organe charmantes. J'aurais rempli le théâtre. J'aurais beaucoup mieux joué, si je m'étais possédé davantage. D[ugazon] a dit

en souriant : « Bien, bien ! » et a dit quelques mots à Louason sur moi, qui finissaient par : « Quelle chaleur ! » L'autre a répondu, comme persuadée : « Oui, il en a beaucoup » ; elle a même dit ça avec verve. J'avais une tenue superbe de fierté, d'enthousiasme et d'espérance en disant mon rôle.

Aujourd'hui, elle ne me regardait point avec intérêt, elle était froide avec moi, cela venait probablement de deux choses : elle a, je crois, *il marchese* *, elle a été malade ces deux jours ; et ensuite Pacé est arrivé, qui s'est mis à la traiter comme une actrice qu'on a eue, n'étant presque retenu que par la décence due au salon de D[ugazon] ; elle recevait tout ça avec embarras, sans oser se défendre ; il lui donnait des coups de cravache pendant qu'elle jouait Monime, tout cela comme Fleury dans le *Cercle* * ; il l'a embrassée, il était charmant ; D[ugazon] a cru, ou lui a voulu faire croire qu'il le croyait, et le lui a dit par le ton de sa voix en lui faisant cette question : « Pourquoi ne venez-vous plus les samedis ? » etc. (chez Joinville, je crois).

Louason se défendait de tout cela comme une femme aimable qui a été *eue*. Pacé avait l'air d'être et était réellement harassé et ennuyé, il n'en était pas moins brillant. Je l'étais un peu.

Je lui ai dit qu'il l'avait eue, il m'a dit que non, je l'ai prié de presser notre partie chez Lprr. *(sic)*,

en lui expliquant que la reconnaissance d'elle et moi serait très plaisante. Il m'a dit :

« Ne la baisez pas, elle a la chaude-pisse.

— Je le savais.

— Comment ?

— Je l'ai vu aux boutons qu'elle a sur le visage. »

Pesamment, par un reste de mes anciennes habitudes, je lui ai demandé ensuite si elle l'avait. Cette question, qui ne signifiait rien, l'a ennuyé. Je n'en ai pas su davantage, je n'ai pas pris garde à cet avertissement. Je ne mets ici que les faits de la conversation, le squelette, sans grâce ni gaieté.

L[ouason] a dit que si elle ne réussissait pas aux Français, son parti était pris, qu'elle savait où aller. D'elle à moi des mots rares ; j'étais, malgré moi, froid et fier, et bien malgré moi, par mauvaise habitude. Sa maladie la dérangeait toute. Je l'ai accompagnée.

En passant devant un magasin de modes, au bout de la rue des Fossés-Montmartre, près de la place des Victoires, elle a remarqué une robe brodée étalée ; et m'a dit : « C'est une chose singulière que l'art qu'on a à Paris pour étaler... » Çà sort absolument du ton ordinaire de notre conversation. Est-ce embarras, détraquement ou envie d'avoir un présent ? Plus loin, dans la rue des Petits-Champs, elle a regardé des bonnets étalés chez une marchande de modes, avec un air qui voulait dire la même chose.

Elle m'a dit devant le ministère des Finances qu'elle était allée voir il y a deux jours sa petite fille, qui, en accourant à sa rencontre, était tombée de deux ou trois marches, et que cela, *arrivant dans ce temps*, l'avait troublée et rendue malade.

Elle a appuyé là-dessus. C'était me dire bien clairement que, lors de ma visite, elle avait *il marchese*. Alors seulement, j'ai pensé à la chaude-pisse. Nous sommes arrivés à sa porte, je l'ai quittée au bas de son escalier, elle a dû en être étonnée.

La nigauderie de ma conduite les jours précédents et ma timidité me l'ont fait quitter sans peine, mais dès que j'ai été hors de sa porte, je ne savais plus où j'allais. J'étais comme un homme qui vient de faire avec grand effort un grand sacrifice et qui se livre à toute sa faiblesse. Je ne savais plus réellement où j'étais ; je me reprochais de l'avoir quittée. Enfin, la pluie m'a empêché d'aller voir Cheminade, je suis rentré et me suis mis à écrire.

Voici trois défauts possibles :

1° il me semble que Pacé a été sur le point de l'avoir, et qu'elle lui a dit qu'elle avait la chaude-pisse, ou qu'un autre le lui a dit ; enfin, il me semble qu'elle sait qu'il sait qu'elle l'a ;

2° elle a probablement la chaude-pisse ;

3° elle veut peut-être se faire payer. Je ne suis pas assez riche pour le faire et, quand je le serais, une fois payée elle n'aurait plus de charme pour moi.

Dans ma visite de deux heures de vendredi, elle eut un moment de volupté et de tendresse, les larmes aux yeux, la rougeur, etc., dont, spirituellement, je ne sus pas profiter ; il me semble évident qu'elle m'a voulu dire aujourd'hui : « J'avais *il marchese* alors. » Si c'est exprès, ça ne peut vouloir dire que : « Sans cela, tu m'aurais eue. » S'il en est ainsi, j'ai bien fait de ne pas monter chez elle.

Mais il faudra lui marquer beaucoup d'amour mercredi, et je n'aurai besoin que d'oser dire ce que je sens. J'ai été sur le point d'avoir une tendre passion [1] pour elle, et je n'en suis pas guéri. J'adorais en elle la volupté elle-même, tous les plaisirs réels de l'amour, dégagés du triste et du sombre de cette passion, tout le réel de l'amour.

Et puis, le rapport de nos positions était si grand ! J'en veux faire absolument mon amie. Je rougirai en lisant ceci dans un an, si je découvre que ce soit une fille, mais pourquoi rougir ? Je sais depuis longtemps que je suis trop sensible, que la vie que je mène a mille aspérités qui me déchirent ; ces aspérités seront levées par 10.000 francs de rente, la fortune ne m'est pas nécessaire *comme* (de la même manière) à un autre, et elle me l'est davantage, à cause de mon excessive délicatesse, de cette

1. *Tendre passion :* exemple frappant du ton servant de commentaire à la conduite, et du style servant de commentaire aux expressions. *Tendre*, là, est d'un gamin ou de Racine. Le ton du style dit qu'il est à la Racine.

délicatesse que l'inflexion d'un mot, un geste inaperçu met au comble du bonheur ou du désespoir. Je cache cela sous mon manteau de housard.

La Banque, 6.000 francs de rente gagnés avec un ami aussi solide que Mante, m'ôtera toutes les peines et me laissera jouir de tous les plaisirs de cette sensibilité, qui ne sera jamais connue de personne. Il me faudrait une âme de poète, une âme comme la mienne, une Sapho, et j'ai renoncé à la trouver ; mais alors nous goûterions des bonheurs au-dessus de l'humain. Nous pourrions bien dire :

> Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
> Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes *.

Ma sensibilité, n'étant pas employée sur la terre, se répandra tout entière sur les personnages de Shakespeare et augmentera mon génie. Il me semble que celle de J[ean]-J[acques], à mon âge, n'était point aussi tamisée, aussi fine, qu'en un mot, suivant mon expression de cet été, sa tête n'était point aussi bonne que la mienne.

Il faudra donc, mercredi prochain, accompagner Louason, monter chez elle et l'accabler de tendresse pour lui prouver que je ne suis pas un homme du monde ordinaire.

Mlle Clairon est son héros ; elle m'a répété aujourd'hui pour la deuxième fois : « *C'est une grande femme.* » Elle m'a dit qu'elle avait lu dix fois ses

mémoires, qu'elle les avait ; elle m'a dit qu'elle ne croyait pas à l'histoire du revenant Mr. de S..., et que Mlle Clairon elle-même lui avait dit que ... On nous a interrompus. Quelle âme pour sentir ce que je voulais faire pour elle dimanche soir, et ce que je commençai ! Quel ami je serais pour elle ! Lui faire répéter Monime mercredi.

Wagner lui a apporté le premier feuilleton de Geoffroy sur Mlle Amalrie *, en lui disant : « Voilà ce que vous m'avez demandé. » Quand a-t-elle pu le lui demander ? De quand est-il ? Il m'a semblé cependant qu'ils ne s'étaient pas vus depuis la leçon de vendredi.

La tendresse que je lui témoignerai mercredi doit la faire expliquer. Il me semble sûr qu'elle a eu envie de moi, au moins le jour où elle était droite contre le trumeau et où elle me prit par le bras, après Monime.

Je veux absolument être son ami, et, aux grands services d'argent près que je ne puis pas lui rendre, me montrer tel dans toutes les occasions.

Quelque risque que je coure à ne trouver qu'une fille commune, au lieu d'une femme sensible, je dois me dire que le parfait, en bon ou en mauvais n'a peut-être jamais existé ; en courir le hasard et me dire que sa sensibilité ne fût-elle pas développée, peut-être une âme si bonne la ferait-elle naître.

La pire de toutes les duperies où puisse mener la

connaissance des femmes est de n'aimer jamais, de peur d'être trompé.

Louason sent exactement pour Clairon ce que je sens pour Shakespeare.

La petite Félipe m'a appris que George vivait avec Martin ; il paraît que c'est une passion ; elle l'est allée voir en Flandre, à Lille, pendant qu'il y jouait.

Cette jolie petite Félipe, élevée dans tout le cabotinage des acteurs de Favart et du Conservatoire, n'a pas, je crois, seulement l'idée de la pudeur.

Je suis allé *four* fois chez Louason, *the first*, tête-à-tête, parlé de l'art, une demi-heure, *the second with mistress Mortier, a old man come in, and is* reçu * avec tous les égards qu'on aurait pour un entreteneur ou *for a physician* *.

The 3e et 4e mercredi et vendredi dernier, 17 et 19 pluviôse, *I spoke of my love* ; moment d'attendrissement bien marqué le 19, qui aurait dû tout finir, mais peut-être aussi *I should have the caldapissa.*

Tous mes propos d'amour avec elle ont été joués, il n'y en avait pas un de naturel. Tout ce que je lui disais était du Fleury tout pur ; j'aurais presque pu indiquer la pièce où je prenais chaque geste, et cependant je l'aimais. Fiez-vous ensuite à l'apparence ! Mais c'est que je sentais confusément que mon amour est d'une nature trop large et trop belle

pour n'être pas ridicule dans la société, où il ne faut que des sentiments écourtés. Mon amour est comme celui d'Othello avant sa jalousie. Quand j'aurai joui six mois de 6.000 livres de rente, je serai assez fort pour oser être moi, même en amour.

Je sens et je vois trop quel est l'homme parfaitement aimable, pour avoir une parfaite assurance tant que je serai éloigné de ce brillant modèle. Tel butor, dont toutes les actions sont des ridiculités, a toute l'assurance possible, parce qu'il ne conçoit rien de plus parfait.

Nous avons fait ce mois-ci, Percevant * et moi, le caractère d'Ouéhihé (Camille B. cadet) *, quatre pages in-folio, et commencé celui de Perrino (D..sse *). C'est le travail le plus utile que je puisse faire.

Il n'existe point de mélancolie pour l'homme qui est *conscius sceleris sui*, qui sait qu'il est méchant ; il ne peut jamais se dire : « Je méritais un meilleur sort » et répandre de douces larmes.

Grand caractère du désespoir du méchant, de celui de Iago, par exemple. Point de mélancolie, tout rage.

M. Maisonneuve me dit l'autre jour que Marmontel allait à dix sans se fatiguer, que c'est ce qui fit ses succès dans le monde, et la plus grande partie de sa réputation en littérature. Une femme

avec lui était sûre d'avoir du plaisir, dit-il. Il avait cinq pieds sept à huit pouces, le sourcil noir, les épaules larges, enfin c'est un véritable Auvergnat.

Il me dit aussi qu'il avait vu, peu de jours auparavant, Chateaubriand chez son libraire, que c'est un petit homme maigre qui a la moitié de la tête de moins que moi, que rien n'égale sa vivacité, il ne tient pas en place.

Lekain avait un pouce et demi de plus que moi.

23 pluviôse XIII [-12 février 1805].

Je raconterai plus bas l'entrevue que Gripoli a eue le .. pluviôse avec Mme de Rézicourt. Il en résulte au moins qu'on ne me refuserait pas Charlotte, si je la demandais.

Esprit * est venu me voir ce matin, vers les deux heures, et nous ne nous sommes quittés qu'à quatre heures et demie, au coin de la rue de l'Université, après avoir fait un tour sur la terrasse des Feuillants.

Il a été aussi amical et aussi ouvert avec moi que le permet son caractère froid et visant à l'esprit. Jusqu'ici, il m'avait traité avec une froideur marquée et même haute et frisant l'impertinence. Le changement est frappant et complet. Je trouve cela bien plat. Gripoli est de mon avis.

Je n'ai déguisé en rien mon caractère, il m'écoutait sur cet article ; je me suis montré tel que je

suis, à part cependant les traits de *love for glory* et de *great sensibility that are not but for the intimes friends* *. Il a vu le désordre de mes livres et de mes notes, il m'a dit que j'étais fou.

Lui m'a dit qu'il avait de l'esprit. Ce trait bien marqué et prolongé, en disant : Je trouve qu'il se rouille (comme disant : Ne trouvez-vous pas qu'il se rouille un peu ?), m'a paru assez ridicule. Je l'ai persiflé de sang-froid, et mon homme a donné dans le panneau.

C'est un des hommes les moins sensibles que je connaisse, et il veut l'être beaucoup. Il m'a dit que j'étais passionné comme les Allemands, de sang-froid. C'est comme *il zio*, qui veut être sensible, et que je mette le raisonnement à la place du sentiment. Gripoli riait bien ce soir de cette phrase, que ma famille me répète depuis dix ans.

Au reste sur Esprit, on voit qu'il se travaille à dire de bons mots, ce qui achève d'ôter tout onctueux à son caractère et le rend roide et sec. Il est bien loin de l'amabilité de Pacé, et si Pacé avait sa tête, Pacé serait un homme rare. Je ne serais point étonné qu'Esprit fût bas et digne de faire sa fortune à la cour. S'il ne la fait pas, il la sacrifiera à son esprit.

Le grand point est de savoir si Charlotte partage ce caractère ou en souffre.

Ce caractère est commun et désagréable. Duchesn[e] le juge plein de prétentions. Des connais-

sances, pas beaucoup d'esprit, haut, homme désagréable.

Après qu'il m'a quitté, je revenais (très bien vêtu, en bottes), vers le Pont-Royal, par la rue du Bac, en lisant une lettre que Crozet m'avait remise, lorsque j'ai rencontré une grande jeune personne d'une taille pleine de grâce, ayant une robe de satin gris-bleu, qui marchait très vite et avait un mouchoir devant la figure. Je crois que c'était Charlotte. Je l'ai trouvée charmante et j'ai bien senti que je ne l'avais pas oubliée comme je le croyais, et que deux mots d'elle me rendraient plus amoureux que jamais.

Si c'était elle, je crois qu'elle m'a vu.

(23 pluviôse an XIII, onze heures du soir) [1].

1. 17 pluviôse an XIII *.

Hobbes apprend à connaître les articles du contrat social, depuis les premières conventions que les sauvages ont dû faire après avoir secoué la première tyrannie, jusqu'aux convenances les plus délicates de la société de Paris (la plus parfaite qui ait existé), celles dont Mme de Staël donne une idée dans *Delphine*, et dont elle aurait pu faire l'esprit des lois de la société, comme Montesquieu fit pour les lois d'État à État, et de citoyen à citoyen.

Hobbes apprend ces lois à l'homme vertueux et à l'homme qui désire de connaître.

Le *Prince* de Machiavel met sur la voie de la science qui apprend à éluder ces lois. Sur quoi il se présente deux manières :

1° les éviter à force ouverte.

2° les éviter en paraissant s'y soumettre.

***

Le jour de Noël 1804 *, *with my uncle, I have been for*

first volta al B. in Parigi, cosa rara da vero e ben lontana dalla mia riputazione. Mai in Gr...

22 pluviôse XIII.

Une âme non sensible (C...) n'a que les choses extérieures à regarder, l'âme sensible, même lorsqu'elle n'est pas distraite par ses sentiments actuels, regarde ses sentiments passés. Voilà ce qui l'empêche de voir et de connaître les choses extérieures. Que sera-ce quand un motif particulier (*the love of glory, of poesy in me*, le désir de connaître les sentiments) la porte à regarder ses sentiments ? Si C. et moi avions vingt-deux ans, il aurait vingt-deux ans d'expérience, et moi trois ou quatre (en étendue) de bonne expérience ; tout le reste est vicié, sucré par la passion.

Défaut de l'âme poétique, avantage sans doute pour la poésie, désavantage pour la philosophie, faite sur les choses visibles aux autres hommes.

—

Made to engage all hearts, and charm all eyes,
though meek, magnanimous ; though witty wise ;
Potite, as all her life in courts had been ;
yet good, as she the world had never seen ;
the noble fire of an exalted mind,
with gentle female tenderness combin'd,
her speech was the melodious voice of love,
her song, the warbling of the vernal grove ;
her eloquence was sweeter tham her song,
soft as her heart, and as her reason strong ;
her form, each beauty of her mind express'd,
her mind, was virtue by the graces dress'd.

LITTLETON.

—

J'en suis aujourd'hui, 16 pluviôse XIII, à cet endroit de *Delphine*. Ces vers me touchèrent beaucoup il y a deux ans. Je n'appréciais pas alors aussi bien qu'aujourd'hui la partie du talent de Molière et de Montesquieu qui se retrouve dans Mme de Staël : la connaissance des lois de la société (dans un salon) et l'art d'en montrer la cause et l'effet, leur naissance et leur vie. Voilà, par parenthèse, ce que n'aura jamais qui n'a pas vécu à Paris.

1805

PARIS *

JOURNAL DE PLUVIÔSE, DU 24 AU [30].

24 pluviôse [-13 février], 11 heures du soir. Mercredi.

J'aurais eu Louason ce soir, si j'avais voulu, et je l'aurai quand je voudrai, voici l'histoire de ma journée. Aller demain chez Martial, pour savoir la vérité sur la c. p. Me voilà *sul orlo della felicità*.

Je suis allé ce matin chez D[ugazon]. Elle y était avec Mme Mortier, la petite Félipe et Wagner. Elle était très gaie, avait le teint éclairci, et a dit son rôle de Monime comme un ange, vraiment très bien. Elle m'a bien traité, je l'ai embrassée.

Nous sommes sortis à une heure trois quarts. W[agner] a accompagné Félipe ; nous sommes allés tous trois chez Mortier, qui nous a développé tous les détails d'une catin à âme basse qui veut avoir le bon ton. Nous y sommes restés trois quarts d'heure. Louason était dans l'enthousiasme que donne le succès à une âme amoureuse de la gloire.

Tous les sentiments généreux se pressaient dans son cœur[1]. Je l'ai accompagnée chez elle et j'y suis resté jusqu'à quatre heures, ne parlant de mon amour qu'en passant. Elle m'a dit qu'elle devait aller au spectacle.

Mante m'a prêté six livres et je suis allé à l'orchestre. On jouait le *Cid*. Mlle Bourgoin a été détestable ; Naudet, Després et Lacave * aussi mauvais qu'à l'ordinaire. Lafond a eu son élégance froide ; comme d'ailleurs il est sans organe, il restera acteur médiocre et élégant, assez semblable, pour le talent, à Voltaire.

Louason est arrivée, je lui ai donné une place à côté de moi. Je lui ai offert de la reconduire, elle a accepté. Elle m'a dit, arrivés à sa porte, si je ne montais pas? Je suis monté, nous avons allumé du feu, parlé d'elle, ensuite de mon amour. Elle m'a écouté la première demi-heure avec attendrissement et rêverie, ensuite cet intérêt est tombé et je l'ai, je crois, ennuyée un instant. Profiter du premier moment d'attendrissement pour l'avoir. Elle m'aime ou du moins elle veut que je le croie, car elle m'a dit qu'elle avait bien compris ma démarche de

1. Je n'exprime pas assez bien ici combien nos âmes étaient en communication dans ce moment. En général, je ne puis pas exprimer les nuances fines des événements, le profond, le meilleur de la chose, parce que les termes manquent, et qu'il faudrait deux ou trois heures pour y plier les termes de la langue. Ce n'est donc jamais que le plus grossier qui est exprimé.

lundi, en la laissant à sa porte ; elle s'est étendue là-dessus ; alors je lui ai parlé de l'état où je fus après l'avoir quittée. Ce moment a été le maximum de l'attendrissement. Comme, en sortant, je lui demandais un baiser, après avoir faiblement résisté elle me l'a laissé prendre, évidemment exprès, et avec complaisance.

Tout va bien jusque là ; elle s'est dessinée un grand caractère ; mais en disant à sa domestique de m'accompagner, j'ai vu ses yeux très brillants qui semblaient lui dire :

« Il ne m'a pas encore eue ! »

Ce regard a fait singulièrement tomber mon enthousiasme. Peut-être cependant n'était-ce que les yeux du tempérament éveillé et non satisfait. Je dois lui porter Shak[espeare] demain.

Je l'aurai vendredi, si je veux.

Elle m'a dit que, lorsqu'elle parla à Clairon de son revenant, M. de S., Clairon lui avait répondu par des phrases :

« Si j'étais une créature privilégiée, je croirais que le ciel a fait des miracles pour moi, etc. » Par conséquent, Clairon ne croyait pas à son revenant. Elle avait la faiblesse de la vanité. Louason alla chez elle avec Kemble, l'acteur anglais. Kemble fit des compliments à Louason et lui dit qu'elle avait une belle figure, des yeux comme ceux de Mlle Clairon. Celle-ci dit :

« Elle a des yeux, oui, mais... » (mais quelle diffé-

rence des siens aux miens !) Louason trouve que Clairon avait des intentions bien plus profondes que celles de Dugazon. Dugazon m'a embrassé ce matin d'amitié. Cet homme a des sensations très vives, mais elles passent vite.

Il n'y a qu'un moyen de faire supporter la vieillesse, c'est la gloire et une âme ardente ; alors elle vaut peut-être mieux que la jeunesse. La vieillesse de Voltaire, celle de Molé (feuilleton des *Débats* du 19 sur M. Faur) comparées à la vieillesse de M. Daru, à celle de mon grand-père.

Comme j'écrivais ceci, une famille de provinciaux, très bonnes gens et très gaie, se perdait sur le carré ; une jeune fille très gaie, à sourcils noirs, jeune, jolie, un peu grosse, est venue frapper à ma porte, demandant une demoiselle N., artiste. Nous sommes allés ensemble en riant comme des fous réveiller la dame artiste. Ce petit épisode de franche gaieté m'a fait plaisir.

Le père, qui a un uniforme à broderies d'argent, m'a fait beaucoup de politesses, la fille me traitait avec l'intimité de la gaieté et de la jeunesse, naturelle aux provinciales et décrite par Jean-Jacques dans Sophie d'*Emile* ou dans l'*Héloïse*.

J'avais derrière moi, à l'orchestre, M. Petiet et son fils ; à côté, Antonelli * le célèbre dans la Révolution, à Arles, je crois, superbe vieillard, âme passionnée, qui commentait tout haut Corneille, et qui vient souvent lier conversation avec lui.

Quelle différence encore de cette vieillesse et de celle de Dugazon, à celle de M. Daru, mon grand-père, La Rive, qui commence déjà à cinquante-huit ans à gémir de tout, à celle de mon oncle qui, à quarante-six ans, tombe déjà dans la faiblesse morale et, par suite, physique, de la vieillesse. Il y a plus de vie dans Antonelli, qui peut avoir soixante ans, que dans Gagnon et La Rive réunis.

J'ai passé huit heures avec Louason aujourd'hui.

25 pluviôse [-14 février], jeudi.

Je suis allé voir Pacé à dix heures et demie, qui m'a dit qu'il ne m'avait dit que Louason *aveva il mal francese* que parce qu'il me voyait la serrer de près, qu'il ne sait rien là-dessus.

Mante et moi, nous nous sommes allés promener à la terrasse des Feuillants de deux heures à quatre et demie. Louason y était. Mante lui a trouvé comme moi une figure céleste, elle était avec deux hommes. Nous avons cru voir un air d'intelligence dans son sourire en me regardant. Elle a une démarche pleine de sentiment et de grâce.

Je suis allé ce soir chez A[dèle] *of the gate*. Quelle différence ! J'ai trouvé un caractère sec, sans nulle sensibilité, ne s'occupant que de petits effets de vanité. Elle m'a parlé d'un jeune homme qui aura deux cent cinquante mille livres de rente, qui a dix-neuf ans, qui se nomme Mimi Meyer, qui est de

Hambourg et qui va chez Guastalla, avec une cupidité qui perçait à travers les protestations de désintéressement. Elle est sans cesse occupée à jouer la comédie ; j'observais sa figure de derrière son miroir pendant qu'elle se coiffait, vivement éclairée par un quinquet, moi, ayant la figure entièrement dans l'ombre ; je n'y ai vu que *sécheresse, absence de passions douces* et *même cruauté.* Comme la sensibilité (la vraie) rend la beauté plus touchante ! Quelle différence si Louason eût été à sa place ! Même ne l'aimant pas, quel intérêt eût eu cette toilette ! Au lieu de cela, je n'ai vu que bêtise chez la mère et mauvais cœur chez la fille.

Comme il faut peu se fier aux apparences, aux récits ! Qui croirait, sur l'exposé de la situation de A[dèle] *of the gate* et de Louason, que la femme charmante fût rue Neuve-des-Petits-Champs !

Pour un homme à qui Lavater a ouvert les yeux sur les physionomies et qui a éprouvé par lui-même la signification des traits, il est très curieux d'assister, lorsqu'on est sans conséquence, à la toilette d'une jolie femme. C'est l'affaire la plus importante ; elle est elle-même, et l'on juge. Je n'ai vu que : âme sèche, absence de passions douces, cruauté.

Ce qui me portait le plus à l'aimer, il y a trois ans, c'est que, d'après mes idées sur l'amour, je croyais devoir être aimé. Cette soirée a achevé de tuer cet amour. Elle ne ferait pas le bonheur de

Pacé qui est bon. J'y ai passé de cinq et demie à huit heures.

Vendredi, 26 pluviôse XIII[-15 février 1805].

Le contraste des deux femmes d'hier, chez qui je n'ai pas vu une once de sensibilité, me la rendait encore plus chère ; j'avais des choses charmantes à lui dire. A son arrivée chez Dugazon, je les ai toutes oubliées. Je me suis trouvé un instant seul avec Mme Mortier ; elle m'inspire tant de dégoût que je n'ai rien trouvé à lui dire. J'ai voulu masquer cela, le reste de la leçon, par un tas de galanteries forcées qui étaient une mystification continuelle. Ce flux de paroles et de gestes a rejailli sur la petite Félipe, qui est jolie, qui s'y prête très volontiers et qui, peut-être même, me fait des avances. Après avoir fortement dit son rôle de Monime, elle est tombée dans un profond sérieux qui est devenu mélancolie pendant que nous riions tous à gorge déployée de Dugazon, qui répétait le rôle de *Iodelet*, à ce que lisait Wagner, ce qui nous faisait tenir les côtes. Peut-être sont-ce mes attentions et ma gaieté qui l'ont rendue triste. J'y ai seulement pensé ce soir. Quand elle me tromperait, qui peut m'ôter le plaisir de sentir tout ce que je sens depuis quelques jours ? Mais je ne crois pas qu'elle me trompe. Gripoli croit, comme moi, qu'elle peut avoir une grande âme. Je suis sorti de chez elle à

quatre heures, après y avoir resté une heure un quart. Je n'ai point eu d'esprit, j'étais trop troublé ; en revanche, en sortant, il m'est venu une prodigieuse quantité de choses tendres et spirituelles. Quand je serai davantage *perception* et moins *sensation*, je pourrai les lui dire.

Arrivé chez elle, elle a commencé par me rendre compte des personnes avec qui elle était hier aux Tuileries. Le jeune, celui qui lui donnait le bras, est M. Lalanne *, poète ; l'autre est un nommé M. Le Blanc, parent de la femme du prince Joseph, et qui paraît avoir de l'élévation dans l'âme.

Il est venu une lettre que nous avons lue ensemble ; après quoi elle m'a dit que Mme Mortier s'était approchée d'elle ce matin, et lui avait dit de moi :

« Ce jeune homme est bien né, il annonce de la fortune, il en a sans doute. »

Là-dessus j'ai dit :

« Pour tout finir, je dirai la première fois que j'ai une place, au bureau de la guerre, qui me rapporte 1.500 francs.

— Et qu'on vous donne cent écus par grâce de votre famille », a-t-elle ajouté avec vivacité.

Ceci n'est que le sommaire. Ça me fait croire qu'elle m'aime. Gripoli croit même qu'il est possible que ce qu'elle m'a dit de Mme Mortier soit supposé, pour la perdre dans mon esprit.

Nous parlions avec l'intimité de deux grandes âmes qui s'entendent ; de temps en temps, elle me

regardait avec les yeux altérés (légèrement chargés d'amour), sans rien dire. Elle m'a dit, avec une décence naturelle et point du tout étudiée, qu'elle ne voulait point avoir d'amant avant ses débuts, de peur d'être grosse. Elle a dit cela sans se servir de ces termes, et d'une manière aussi délicate que celle-ci est grossière. Moi, je me traînais dans la même idée, que je répétais de mille manières ; j'avais trop de plaisir à sentir pour me donner la peine d'en inventer une autre. Elle m'a dit ensuite qu'elle ne m'aimait pas, avec un air charmant.

La conclusion est que je l'ai embrassée et qu'elle m'a donné la permission d'aller la voir demain, entre deux et trois, heure où la petite Félipe y sera. Puisque je ne puis pas être assez de sang-froid pour avoir quelque esprit, être au moins tout bonnement moi-même pour avoir les grâces du naturel ; autrement, entre deux chaises le cul par terre. Pas assez de sang-froid pour bien suivre mes projets de rouerie, et point de grâce ni de touchant, ne disant pas tout bonnement la première chose qui me vient.

Si je suis sage, je tâcherai cependant d'avoir quelques attentions pour la jolie petite Félipe, afin de la rendre un peu jalouse. Il est singulier que je n'aie de jolies choses à lui dire, même de tendres, que lorsque je suis loin d'elle. Expliquer cet effet quand je pourrai.

Je lis ce soir Clairon, qui me paraît constamment tendue, sans naturel et sans grâce ; peut-être avait-

elle de tout cela en parlant, mais elle se gourmait en écrivant.

Le rôle d'Ariane, qui me semble charmant. Lire avec elle *Manon Lescaut* avant qu'elle dise ce rôle. J'étais vêtu avec grâce aujourd'hui, le buste au moins, et, *chez elle*, j'avais toutes les couleurs de la plus vive émotion.

Samedi, 27 pluviôse an XIII[-16 février 1805].

Ce jour devait être un des plus agréables de ma vie, et l'a presque été en effet. J'ai travaillé avec Gripoli à Biran trois heures un quart. Le temps était superbe. J'ai passé quatre heures chez Louason. Je ne l'ai vue qu'un instant tête-à-tête ; elle a répété le deuxième et troisième actes d'*Ariane*. J'y ai trouvé M. Lalanne, vu arriver et sortir M. Paillet, beau-père de Sauzay ; vu arriver et laissé M. Le Blanc, le parent de la femme de Joseph.

Je suis allé avec Gripoli au *Tyran domestique* * ; nous y avons trouvé Percevant. La pièce a été supportée, est médiocre ; quelques jolis détails, du sentiment à la Collin ; l'auteur, faiblement demandé, est Duval, l'acteur (cinq actes, en vers). *Henri VIII*, de Chénier, a été défendu le matin du jour où j'ai vu le *Cid*.

J'étais très triste en sortant de chez Louason, à cinq heures. Je croyais avoir vu qu'elle était une fille. Je serais charmé qu'elle fût entretenue par Le Blanc.

La seule chose qui ait manqué à mon bonheur a manqué par l'avarice de mon père. C'est le bal de la rue du Bouloy, où Adèle danse dans ce moment. Je pourrais bien y aller à toute force, mais mon âme, épuisée par les sentiments violents, a besoin de repos.

Fleury s'est montré nouveau et d'un naturel parfait dans six ou sept vers de la douleur du père, au cinquième acte de la pièce, lorsqu'il se croit abandonné par sa femme et ses enfants.

Louason, après avoir répété le charmant morceau d'Ariane à Thésée, qui finit par :

C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère,

qu'elle m'a tout entier adressé, s'est appuyée sur moi et je l'ai embrassée.

Voilà une de ces journées comme il est à jamais impossible d'en avoir en province. Gripoli m'a bien soutenu dans ma tristesse de ce tantôt, c'est un ami rare et d'autant plus précieux pour moi qu'il a la raison qui me manque.

Dufriche a nommé à Percevant les dix plus célèbres avocats de Paris. De Sèze, le premier, a gagné 216.000 francs l'année dernière ; Chabroud * et Bonnet, cent mille ; et le moindre (Dufriche), cinquante mille.

Dimanche, 28 pluviôse XIII [-17 février 1805].

Percevant pense que le premier rôle de Duches-

nois est Ariane ; le deuxième, Phèdre ; le troisième, Roxane ; le quatrième, Hermione ; le cinquième, Eriphile. Aménaïde, Clytemnestre de R[acine], Didon, Andromaque, Clytemnestre de Lemercier, Sabine, Monime, nous ont paru médiocres. Nous n'avons pas vu Esther. Elle a mal joué Polyxène, et Mandane du *Cyrus*, de Chénier.

Promené avec Gripoli et Durif aux Tuileries. Lu le matin Mme Roland et Tacite. Trouvé que la monarchie, en introduisant les égards entre les gouvernants, mêle les passions au gouvernement.

Je vois chaque jour, chez Pacé, l'augmentation des égards et la diminution de l'autorité de la loi.

Je n'ai pas vu L[ouason] aux Tuileries. Travaillé toute la soirée aux caractères, avec Percevant.

30 pluviôse XIII[-19 février 1805].

Après avoir fait répéter à Gripoli le rôle de Desronais, dans *Caroline* *, je suis allé à midi chez Dugazon ; on m'a annoncé qu'il n'y avait pas leçon. Je suis allé chez Mélanie, un peu tremblant. Elle m'a reçu avec un contentement et une gaieté visibles ; sa femme de chambre la frisait. Je n'ai pas eu l'esprit de faire de l'esprit ; c'était le cas cependant. J'ai soufflé le feu moi-même pendant qu'elle faisait autre chose. Ce soin, qui annonce l'intimité, me charmait. Enfin, sa femme de chambre est sortie. Nous sommes restés ensemble jusqu'à deux heures.

J'étais très heureux. Je désirerais bien qu'elle l'eût été autant que moi. J'ai lieu de l'espérer pour une partie de ce temps. Le hasard a fait ce qu'eût dû faire l'adresse ; elle m'a raconté son histoire, il m'est prouvé qu'elle a une âme sensible comme la mienne, parce qu'elle m'a raconté des circonstances qui n'ont pu être remarquées que par une âme sensible.

J'ai l'esprit fatigué en écrivant ceci, je viens de parcourir d'une manière serrée quatre cents pages en trois heures de temps ; mais je ne veux pas me coucher sans écrire. Elle s'appelle Mélanie Guilbert ; elle est née à Caen. Elle a un frère et une sœur et une mère qui, fille unique et fort belle, porta dans son ménage tous les défauts de son caractère, au point que son père mourant répondit à sa sœur, qui lui disait qu'elle allait écrire à sa mère absente : « Non, non, ma fille, laisse-moi mourir en paix. »

Une autre fois, elle lui donna un soufflet devant ses enfants ; il fit semblant d'en rire.

Il paraît que le frère de Mélanie est un assez mauvais sujet, même crapuleux, mais délicat sur l'argent, au point de rendre à la famille d'un de ses amis six mille francs en billets que cet ami mourant lui avait laissés. Sa mère est tombée dans l'avarice.

Plusieurs traits frappants, que je n'ai pas le temps de rapporter, me peignent dans sa sœur le caractère de Mathilde de Vernon *(Delphine)*, faisant les ac-

tions les plus tendres sans tendresse, et très pieuse. Voilà le véritable défaut de la piété chez les femmes, bon peut-être à développer sur la scène.

Elle était divine en me racontant cette histoire. J'étais assis à côté d'elle, la regardant en face, ne perdant pas un de ses traits, tenant ses mains dans les miennes. Elle a bien senti que son âme tendre faisait effet ; seulement j'ai un petit trait à lui reprocher, mais quelle est la femme qui n'est pas un peu coquette? Elle était vraiment attendrie ; en parlant de son père, elle s'est essuyé deux fois les yeux, où il n'y avait point de larmes. Je lui ai pris vingt baisers, elle ne se défendait pas trop ; je crois qu'elle m'aime.

Cette joie souriante et ce ravissement d'une âme sensible qu'elle a éprouvés, en me voyant, me le prouvent. Cependant, je l'avais un peu ennuyée la dernière fois, car, comme je lui disais : « Choisissons un signe que vous me ferez quand je vous ennuierai », elle m'a dit : « Ah ! oui », avec l'accent de la satisfaction.

J'ai plaisanté un peu là-dessus. Ce signe est cette question : « Y a-t-il bal à l'Opéra ? » Je la pressais de me dire si elle aimait quelqu'un, elle m'a dit que non, enfin que oui, en me regardant ; elle a vu, malgré mes efforts, ma figure décomposée (cela joué en grande partie), elle m'a bien vite dit que non ; la grâce suave qu'elle mettait dans toute cette conversation me prouve qu'elle m'aime. Enfin, deux fois,

je l'ai fait rire à gorge déployée ; le sang-froid commence à me revenir, j'ai cependant toujours de ces moments où ma bouche seule parle, mon cœur étant occupé à sentir ; alors elle rabâche toujours la même idée.

A deux heures, je l'ai accompagnée chez Talma le dentiste, chez qui j'irai demain. Elle voulait travailler au retour, j'ai lu cela sur sa physionomie. Je suis monté un instant ; il est convenu que je l'appellerai Mélanie, et elle, moi, Henri. Je l'ai bien embrassée, et je l'ai quittée à trois heures. A travers tout ça, elle n'a rien fait d'aujourd'hui, car j'ai rencontré Mme Mortier qui y montait, à qui, par parenthèse, j'ai dû paraître extraordinaire, car j'ai tant de répugnance pour elle que, malgré mes efforts, je n'ai pu faire baisser mon esprit, qui pensait à Mélanie, à lui répondre ; heureusement, l'idée m'est venue de lui parler d'elle, alors ç'a été à elle à sentir.

J'ai remarqué l'effet de la curiosité sur les femmes. M[élanie] avait envie de travailler, la conversation est tombée sur Pacé, elle m'a fait rester pour en parler. Quel avantage j'aurai quand je saurai exciter et satisfaire cette passion ! Elle m'a répété aujourd'hui qu'elle ne voulait point avoir d'amant, qu'elle ne pensait qu'à débuter ; nouvelle raison pour travailler avec elle. Elle a lu *Othello* de Shakespeare à la suite d'*Othello* de Ducis ; elle préfère le deuxième ; les grandes beautés du premier man-

quent leur effet à cause des *chevaux de Barbarie* et de *la bête à deux dos* ; lui apprendre à goûter le sublime Shakespeare. Elle a été enchantée du pressentiment que Hédelmone a de sa mort ; elle m'a fait de l'*Othello* de Shakespeare deux ou trois critiques de sentiment, qui (quel que soit leur mérite) ne peuvent sortir que de l'âme d'une artiste. Je la verrai demain chez Dugazon, jeudi au *Bourgeois Gentilhomme*, ou plutôt chez elle et au théâtre, vendredi chez Dugazon. A cette heure, à cause de notre signe : Y a-t-il bal à l'Opéra? je l'irai voir bien plus souvent. Acquérir l'habitude des compliments ; elle plaisantait sur un coup qu'elle m'avait donné dans l'œil et disait en plaisantant avec amour : « Ces grands yeux ! » J'aurais dû lui répondre : « Oh ! vous êtes accoutumée aux vôtres, vous n'en trouvez point de grands, mais, etc. » Cette journée charmante et d'un bonheur que je ne pourrai jamais avoir en province (les arts et l'amour délicat d'une femme d'esprit) n'a pas fait sur moi la même impression qu'elle aurait faite il y a quelques jours ; je commence à m'accoutumer au bonheur.

ANNEXES

I

TROIS ESSAIS POÉTIQUES

Un moment, Henri Beyle s'est cru poète. Cette illusion juvénile, heureusement, s'est exprimée peu de fois. Trois essais poétiques seulement (sans parler des ébauches de comédies en vers) ont été conservés parmi les documents stendhaliens de la bibliothèque municipale de Grenoble : les deux premiers, dans les dossiers joints à la collection R 5.896, le troisième au feuillet 126 du volume XVIII de la même collection. Les deux premiers sont datés : juillet 1801 et 24 janvier 1805 ; le dernier semble écrit pour Adèle Rebuffet.

Ces trois pièces sont inédites, sauf les onze premiers vers de l'*Honneur français*, publiés par M. Henri Cordier dans *Stendhal et ses amis*, p. 75.

I

L'HONNEUR FRANÇAIS

Conte [1].

De ses pâles flambeaux la lune vagabonde
Éclairait Brescia et le reste du monde :
De onze coups égaux les clochers résonnants
Appelaient aux combats les fortunés amants.
Dans le chemin obscur nous marchions en silence :
Nous allions au b....l chercher la jouissance.
Le fils à l'œil hardi le premier s'avançait ;
D'un pas délibéré le père le suivait ;
Le grand Égyptien, Beyle à la mine noire,
Quesnel, dont les exploits personne ne veut croire,
Formaient le corps d'armée. « Amis, voilà l'auberge ;
Je vois les trois épées attachées à leur verge,
S'écrie au loin Cacault . . . . . .
. . . . . : .
On s'élance à l'instant sur la rampe tortueuse,
Chacun de nous déjà croit embrasser la gueuse,
Sur le palier obscur nous allons tâtonnants,
Frappant aux portes de tous les appartements *.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

1. Brescia, messidor an IX [-juin, juillet 1801]. Premiers vers que j'aie faits, f[aits] en trois heures.

Mais quel étrange bruit interrompt nos plaisirs ?
J'entends dans l'escalier et monter et courir,
Nous voyons apparaître un sbire et sa cohue :
« Messieurs, je viens, dit-il, du fin fond de la rue,
« Appelé par le bruit et l'infernal bouzin...
« — Qu'appelles-tu bouzin, ruffian de cisalpin ?
« Quitte ton uniforme et, regagnant la place,
« Reprends ton naturel, va rejoindre ta race,
« Sois cisalpin, ou bien je te coupe le v... »
A ces mots, l'animal, de peur déjà contrit,
Dégringole la rampe...

*
* *

II

VERS SUR LA FETE DE Mme T[EISSEIRE][1]

A UN AMI.

Pourquoi ne pas céder au plaisir qui m'invite
A vous conter un peu la fête de ce soir ?
Solitaire habitant d'un très petit manoir,
Vous vivez de soupirs, et votre cœur s'excite
A des pleurs éternels. On vous fut infidèle ?
Mais quoi ! le fait n'est pas nouveau :
On ne voit ici-bas que nouvelles amours.
Il est passé le temps où c'était pour toujours
Qu'on s'engageait sous le drapeau
Du dieu d'amour. Une amante fidèle
Peut encor se trouver. Mais où ? Voilà le point.
Oh ! si je le savais !... Mais je ne le sais point.
N'espérant point trouver un objet aussi rare,

1. *Are in LF. C. three F and three M.*

Je le cherche pourtant. Bien souvent je m'égare,
Mais il est du plaisir à s'égarer ainsi. Δ
Que si je trouve une jeune beauté
Qui joigne de la grâce à la naïveté, Δ[1]
Je lui donne mon cœur. Mais je vois bien aussi
Qu'il ne faut point prétendre à faire sa conquête :
Il faut bien plus d'esprit pour aimer aujourd'hui,
Et l'esprit en amour me semble peu de mise.
Je veux pour aimer bien une pleine franchise,
Je n'en vois point ici.
J'en ai vu cependant, et ce dans une fête.
C'est fort ! — Je l'avouerai ; mais la grâce touchante,
La politesse et la bonté
Qui brillaient dans la divinité
Semblaient unir les cœurs par leur force puissante.

De cent jeunes beautés une troupe charmante
S'assemble peu à peu. On se place en silence.
L'attente du plaisir fait palpiter le cœur,
Tous les fronts sont couverts d'une aimable rougeur,
Tous les yeux sont baissés. La timide innocence
Veut plaire, et sans paraître en avoir le dessein.
A côté de sa mère une fille tremblante
Porte jusque sur elle un coup d'œil incertain
Qui lui dit : « Suis-je bien ? » — Et la mère ravie
Lui répond d'un coup d'œil : « On n'est pas plus jolie. »
Que le cœur d'une mère alors sent de douceurs !

Mais déjà dans la salle arrivent les danseurs.
Aussitôt s'établit un maintien plus sévère.
La joie est plus légère,
On parle à sa voisine, on chuchote, l'on rit.
On ne s'aperçoit pas seulement qu'ils sont là.
Jeunes beautés qu'Amour enserre,
Le malin ne perd rien à cela :
Un soupir, un coup d'œil, un geste vous trahit.

1. Il fallait peindre. 5 thermidor.

Le violon prélude, on court prier sa dame,
Et quelquefois aussi on craint de la prier ;
L'amant discret craint de trahir sa flamme,
Il craint les yeux malins, il craint de s'oublier...
On est bien mieux en face !

Alors, on se place.
L'aimable gaieté
Et la liberté
Se peint dans les yeux.
Le signal se donne,
La salle résonne,
Plus de sérieux.
Quelle aimable aisance !
L'on va, l'on revient,
On passe, on s'élance,
On quitte, on se tient,
Et l'on recommence.
On forme une chaîne ;
On parle en passant ;
Puis l'on se promène ;
On rit en courant ;
Mots malins de courir,
Belles d'applaudir.

Que ne puis-je en mes vers former une peinture
Qui pût montrer aux yeux la naïve beauté,
Le sourire enchanteur, la douce majesté,
Cette aimable candeur, image vive et pure
D'un cœur qu'Amour n'a point troublé.
C'est toi, jeune Tournade, amour de la nature !
J'admirais, étonné, tes grâces naturelles,
J'oubliais près de toi que le temps eût des ailes.
De mon cœur vainement je voulus t'arracher.
Mais que sert de nourrir une flamme insensée
Qui jamais de ton cœur ne pourrait approcher ?
Adieu, douce pensée

De bonheur et d'amour. Adieu, chère Antoinette,
Vis heureuse en ces lieux auprès de ta Laurette,
Je fuis bien loin de toi. Pourrai-je t'oublier ?

La fête continue, on me vient convier
De danser à mon tour.
Las ! ressource impuissante.
Quelque chose peut-il distraire de l'amour ?
La voix ravissante,
La danse bruyante,
Tout est réuni,
Tout est embelli.
O belle Pauline,
O jeune Adéline,
Quels talents parfaits !
Ici, que d'attraits !
L'âme est inspirée,
L'oreille enivrée,
Ici, les plaisirs
De tous nos désirs
Passent les souhaits.

Quel est ce groupe heureux où la joie est si pure,
Du bal le plus joli la plus belle parure ?
C'est toi, belle Pascal, dont l'esprit sémillant,
La grâce enchanteresse et la fraîcheur brillante,
Plaît, étonne, attendrit, transporte en un instant.
Quel art est donc le tien ? Sans cesse différente,
Et toujours plus charmante,
Tu sais ravir les cœurs sans paraître y songer.
Je ne voudrais gager
D'en tirer mon cœur franc. A l'aimable Eugénie,
A la douce Amélie,
Il faudrait échapper. Toi, superbe Mauduit,
On dirait une tête, ouvrage de la Grèce,
Nous montrant le repos d'une jeune déesse,
Des soins d'un Phidias rare et sublime fruit.

Vous parlerai-je encor de la magnificence,
Du luxe adroit, de l'élégance
Que T. avait su réunir ?
J'aime bien mieux vous dire et ses mille vertus,
Et son active bienfaisance,
Et pour les malheureux tous ses soins assidus.
Mais chut, arrêtons-nous. Ce serait les ternir
Que les mettre en ce lieu. Prenons un peu d'haleine
Pour les chanter après, d'une plus digne veine.

Coupure pour la deuxième copie (la première, quatorze heures après la fin du bal, le 24 janvier, à 7 heures du soir. 1804).

Renvoi [*au vers* 78] :

J'oubliais près de toi que le temps eût des ailes.
Adieu, douce pensée, adieu, chère Antoinette :
Fais toujours l'ornement de cet heureux séjour,
Trouves-y le bonheur au sein de ta Laurette.
Je fuis bien loin de toi. Pourrai-je t'oublier ?

La fête continue. A danser à mon tour
On vient me convier.
La voix ravissante,
La danse bruyante...

Composé après le bal de madame Teisseire, donné le 23 *janvier* 1804 (21 *ans*). *J'en suis sorti à* 5 *heures du matin, je les ai envoyés à* 7 *heures du soir. Le* 25, *à midi, deuxième copie corrigée à madame A. Périer.*

Le Chinois.

Envoyé la troisième copie à mademoiselle Tournade le 6 pluviôse [-27 *janvier*], *à midi*. [1]

*
* *

III

Sur le soir d'un beau jour, dans un sombre bocage,
Je regrettais le temps où mon âme ravie *,
Soupirant à vos pieds espérait vous toucher.
J'entends un petit bruit soudain dans le feuillage :
C'était l'Amour *.

Amour, ô maître de ma vie *,
Tu connais mes malheurs. Oh ! si je te fus cher,
Fais-les finir. Fais que je n'aime plus Adèle.
Si tu m'es favorable, ô fils de Cythérée,
De mon cœur trop épris son image adorée
S'envolera.

L'Amour.

Peux-tu chérir une cruelle
Qui met tout son bonheur à se faire admirer
Et non pas à aimer *.

1. Oubliés jusqu'aujourd'hui 5 thermidor an XII [-24 juillet 1804], à Paris. Je les relis. Plusieurs traits du commencement, que je marque d'un Δ, ne sont pas assez profondément naïfs. La fin du portrait de mademoiselle Tournade est contre les convenances. Ce que je dis de mademoiselle Pascal est fade, mais le total m'en paraît bien, surtout les trois vers de mademoiselle de Mauduit. Dans le commencement, pas un mot oiseux.

Un passage charmant, quelques jolis passages, plusieurs manques de goût, plusieurs fautes de versification, de la couleur en général. Marseille, 9 thermidor XIII [-28 juillet 1805].

C'est bien, ça méritait ce succès de société que cela n'a pas eu, sans doute à cause des manques de convenance et du défaut de légèreté. Marseille, 9 mai 1806.

— Qu'elle était belle, Amour !
Tout ce qui l'entourait semblait être sa cour ;
Par sa si douce voix tout se laissait charmer.
Sur son front respirait cette aimable candeur,
Gage de l'innocence, et cependant polie
Comme si dans les cœurs elle eût passé sa vie.
Les Grâces la suivaient.

— Avec quelle rigueur
De tes vœux méprisés elle interdit l'hommage.

— Juge si je l'aimais ! Elle me méprisait,
Je ne pus la haïr. Sur ce divin visage
La colère elle-même en me tuant me plaisait.
Chaque trait me montrait une beauté de l'âme,
Son âme, la vertu par les Grâces ornée *. »

L'Amour, en s'envolant : « Te guérir de ta flamme,
Ami, je le vois bien, surpasse mon pouvoir.
De tous ceux qui l'ont vue suis la destinée,
Aime-la sans espoir *. »

II

HENRI BEYLE ET LA DUCHESNOIS

Catherine-Joséphine Raffin, dite Mlle Duchesnois, née à Saint-Saulve, près Valenciennes, en 1777, était entrée au Théâtre-Français en 1802, presque en même temps que Mlle George, alors âgée de 15 ans. Toutes deux devinrent sociétaires en 1804. Leur rivalité agita bien des fois le parterre, et l'une des annexes qu'on lira plus loin (portrait d'*Inchinevole)* montre bien le caractère de ces luttes passionnées.

Beyle fut présenté à Duchesnois par son ami Louis Crozet le 24 avril 1804. Tous deux étaient d'ardents défenseurs de la tragédienne ; le futur Stendhal combattit même par la plume le plus illustre des partisans de Mlle George, Geoffroy. Celui-ci d'ailleurs ne connut jamais les réponses de son jeune confrère, car elles ne virent pas le jour de son vivant.

Les papiers stendhaliens de Grenoble renferment un article complet, signé *Junius*, du 18 avril 1804 : « Réception de Mesdemoiselles Duchesnois et George » (R 302, dossier n° 1), et un article incomplet, écrit vraisemblablement le 4 mai 1804 (R 5.896, vol. VII, fol. 208). Le premier est inédit, le second a été publié par Casimir Stryienski, *Journal de Stendhal*, page 458.

Nous y ajoutons une note inédite, résumant ce qu'Henri Beyle savait de la Duchesnois en avril ou mai 1804 (R 302, dossier n° 1).

I

Réception de Mesdemoiselles Duchesnois et George.

Chose étrange ! le public a mille fois décidé entre mesdemoiselles Duchesnois et George ; il se dispute les places quand la première joue, il les remplit à peine quand c'est la seconde. Et l'on veut accabler mademoiselle Duchesnois d'une injustice que l'on ne ferait pas à la plus mince confidente. Elle a débuté la première, on veut la recevoir la seconde. Sa vieille ennemie, Mlle Raucourt, est allée réveiller M. Geoffroy, et ce grand prêcheur

de raison et de vertu veut, à force de mensonges, faire triompher sa protégée. Il ne ménage plus rien, il sait que depuis longtemps les gens d'un certain ton méprisent sa feuille ; mais il endoctrine encore le peuple de la littérature. Cet homme si fin est, cette fois-ci, sans adresse et, l'on pourrait dire, sans esprit. Il accumule les faussetés les plus palpables.

Mlle George a débuté dans un emploi différent de celui de Mlle Duchesnois. — Cela est faux. Mlle Duchesnois a joué Phèdre, Sémiramis, et Hermione. Mlle George a joué Clytemnestre et tout de suite après Aménaïde. On voit qu'elles ont débuté toutes les deux dans les reines et dans les grandes princesses. Le public rac... * la manière dont Mlle Duchesnois exprimait l'amour et, sentant bien qu'il fallait être née pour ces rôles-là, tandis qu'avec de l'étude on jouait passablement les reines, lui a demandé Phèdre, Hermione, Roxane, etc. Elle a joué ces rôles, dont on ne se lassait point. Comment a-t-elle pu perdre ses droits en excitant sans cesse davantage l'admiration ?

On veut violer pour elle les lois du théâtre, celles même de la justice. De tout temps, on a reçu les acteurs dans l'ordre de leurs débuts, quels qu'aient été leurs emplois.

Cette loi est juste ; aujourd'hui, on veut la rompre à l'égard de mesdemoiselles George et Duchesnois, mais de cette façon que l'on fait

descendre Mlle Duchesnois pour donner sa place à Mlle George.

On craint au théâtre une doublure comme Mlle Duchesnois, on sent bien que si elle jouait jamais Émilie, Pauline, Cornélie, et tous ces rôles où le grand Corneille a peint la vertu d'une manière si touchante, le public y reverrait peut-être avec moins de plaisir les autres actrices.

M. Geoffroy nous parle des indispositions de Mlle George, *dont la constitution n'est pas encore formée*, pour nous faire apercevoir qu'elle ne paraît plus depuis quelque temps et pour attirer un peu plus de monde que de coutume lorsqu'elle jouera Cornélie dans *Pompée*, lundi. Cette ruse est permise à Mlle Raucourt, elle fait valoir son élève ; mais doit-elle y joindre la calomnie ?

Elle dit que Mlle George a *succombé accablée par les intrigues que la jalousie et la haine ont ourdies.* — Le contraire serait bien plus vrai. Mlle Raucourt sait bien que si Mlle Duchesnois, avec son talent, avait employé le quart des intrigues qu'on a trouvées contre elle, il y a longtemps qu'elle serait hors des atteintes de la jalousie. Mais cette jeune et intéressante actrice ne veut point souiller le pureté de sa conduite, elle sent profondément les injures de toute espèce qu'on lui prodigue, mais ne veut point y répondre. Si on la force à quitter le théâtre, le sort qu'on lui offre en province et en Russie est assez beau pour

la consoler. Mais c'était de gloire qu'elle était avide, et non point d'argent.

J'écarte ce qui s'offre à moi de toutes parts, je veux finir. Je ne relèverai point le pompeux galimatias de M. Geoffroy et ses lourdes plaisanteries ; je ne chercherai point à comprendre comment la justice, qui place Mlle Duchesnois avant Mlle George, *est le plus sanglant affront pour un cœur généreux.* Je me bornerai à remarquer l'adresse vraiment jésuitique avec laquelle il suppose qu'un certain arrangement, qu'il n'éclaircit point, a été conclu. Cela est faux. La cause du talent et de la modestie contre l'intrigue et les cabales n'est point encore jugée.

JUNIUS.

Mercredi.

*
* *

II

On a honte de transcrire les bassesses auxquelles se livre M. Geoffroy. Il rapporte que mademoiselle Raucourt a été sifflée le 11 floréal dans le rôle de Clytemnestre, et il ajoute :

« L'actrice qui jouait Eriphile (mademoiselle Duchesnois), quoique assez médiocre dans ce rôle, n'a éprouvé aucun désagrément de cette espèce... Cependant, quand il y a des sifflets à vendre, tout

le monde peut en acheter ; mais ces moyens ne sont pas à l'usage de tout le monde [1]. »

Il faut que M. Geoffroy compte bien sur la bonté de mademoiselle Duchesnois et sur le silence de ceux qui se trouvaient dans les coulisses ce même jour 11 floréal, à la représentation de *Clytemnestre*. S'ils voulaient parler, ils raconteraient la scène scandaleuse que mademoiselle Raucourt fit à mademoiselle Duchesnois ; ils diraient que *cette reine qui pourrait donner des leçons de tenue* [2] sur la scène n'était plus qu'une harengère dans la coulisse et vomissait des propos dignes de son état. Mais il est des choses qu'on ne peut rapporter sans en partager l'infamie.

Si les habitués du parterre étaient admis à parler, ils diraient que depuis longtemps on ne souffre plus mademoiselle Raucourt qu'en considération de son ancienneté au théâtre et que ce sentiment de bienveillance est bien diminué depuis qu'on sait ses menées contre mademoiselle Duchesnois. Ils diraient que, le jour de *Clytemnestre*, tout le monde s'étonnait de ses cris, encore plus forts qu'à l'ordinaire, et que le parterre fut sur le point de siffler en corps.

M. Geoffroy se plaint des cabales de mademoiselle Duchesnois. Le contraire, etc.

1. Feuilleton du 11 floréal XII.
2. *Ibidem*.

J'écarte ce qui s'offre à moi de toutes parts, je veux finir...

*
* *

III

Mademoiselle Duchesnois se couche à trois heures et se lève à midi. Les jours de répétition, elle y va à midi et demie, ainsi que les jours de comité, qui sont tous les samedis. Les autres jours, le maître de langue vient à une heure.

Les jours où elle joue, elle n'est pas visible le matin.

Le maître de langue est un homme instruit.

L'aller voir dans sa loge après les représentations où elle a joué. Sa sœur s'appelle madame Halley ou madame Rafin.

Demander des nouvelles de mademoiselle Caroline, cousine, qui, quoique âgée seulement de quatre ans, joue déjà la tragédie. Lui porter des bonbons.

Madame Boquet, la tante, soixante-quatre ans, parlant mal. Il faut toujours lui vanter sa nièce.

J'ai vu Mlle Duchesnois hier, elle a été sublime.

Tâcher de faire connaissance avec M. ou Mme Ricci, dentiste, chez qui se font les parties de campagne à Montmartre. Lemazurier peut être utile pour cela.

Sans compter la loge, Crozet allait chez elle deux fois par semaine [1].

1. Les plus grandes repr[ésentations], 5.500 livres. Dimanche, dans le *Cid*, 1.000. Dans *Didon*, 2.000 livres environ.

III

LES FINANCES D'HENRI BEYLE EN 1803-1804.

Les soucis d'argent ont commencé de bonne heure pour Stendhal. En maints endroits de son *Journal*, il se plaint de la lenteur que met son père à lui envoyer sa pension. Presque constamment dans la gêne, Henri Beyle était obligé d'emprunter à ses amis l'argent qui, parfois, lui manquait presque complètement.

Nous rencontrerons assez fréquemment, en marge du *Journal*, des témoignages de ces soucis financiers : dans des notes plus ou moins longues et plus ou moins fréquentes, Stendhal notait l'état de son porte-monnaie ; ces notes parlent de projets, alignent des chiffres, multiplient parfois les calculs. Jamais elles ne manquent d'intérêt, car elles précisent souvent, et quelquefois éclairent, des passages plus ou moins obscurs du *Journal*.

Toutes ces notes sont inédites. Nous les publions à leur date, au fur et à mesure de l'avancement de l'ouvrage.

Pour la période 1803-1804, il nous reste trois fragments de longueurs très différentes. Tous les trois se trouvent dans les manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble : les deux premiers, très courts, sont dans R 5.896, vol. XXV, fol. 102 et 102 v° ; le troisième, beaucoup plus important, est dans la même collection, vol. XXVI, fol. 1 à 22.

I

J'écris le 24 prairial XII [-13 juin 1804] *to my father.*

Le 1er prairial XII [-21 mai 1804], je n'avais pas le sou. J'emprunte 240 francs, je paie 151 d'habillement, reste 89 francs pour le mois. 89 + 204 = 293 francs, qui font 240 francs pour le mois de floréal, plus 53 francs pour le mois de messidor, il suffira donc, pour le mois de messidor : 1° de 240 francs pour payer ma dette ; plus, de 240 — 53 = 187 francs.

Il faut donc que mon père m'envoie le 1er messidor [-20 juin] 187 + 240 = 427 francs.

Il ne m'a envoyé que 200 francs. Je devais donc, au 1er messidor an XII, 227 francs. Je puis mettre 50 francs par mois, donc au 1er vendémiaire an XIII, je devrai 327 francs, sans habillement nouveau.

*
* *

II

Voyage *to*... *

Mon père, outre ma pension, me doit, le 1er vendémiaire an XIII [-24 septembre 1804], 327 francs.

Si je pars le 1er vendémiaire, j'aurai les 200 francs de ma pension, il me faut 100 francs de dépense, donc il faudra demander 200 francs à Pacé.

En économisant comme un diable pendant le mois de vendémiaire, je pourrai tout au plus ne pas faire de nouvelles dettes, à cause des trois louis de La...

Donc, le 1er brumaire an XIII [-23 octobre 1804] j'aurai 100 francs de dettes ; à cette époque, si mon père ne me donne rien, il faudra donc que Martial * me donne 200 francs auquel cas, ne payant pas mes 100 francs de dette, je me trouverai posséder, le 1er brumaire an XIII, 300 francs et l'équipage nécessaire pour partir.

14 fructidor XII [-1er septembre 1804].

*
* *

III

JOURNAL

DE LA RECETTE ET DE LA DÉPENSE DE MON DERNIER VOYAGE A PARIS [1]

Recettes.

Je pars de Grenoble le 29 ventôse an XII [-20 mars 1804] avec 562 livres 12 sous, dont voici le détail :

Mon père me donne.....	480	558 l. 12 s. [2]
Bigillion	14	
Faure me rend.....	52 l. 12 s.	
Ma sœur	12	

Pris le 5 floréal 48 livres chez Peltier.

M. Boissat me prête 12 livres le 11 floréal. Après plusieurs prêts de part et d'autre, il me doit 6 fr. depuis un mois.

Vendu vieux habits, 15 livres, laissées entre les mains de M. Pakin.

J'attendais 240 fr. le 29 germinal [-19 avril], je reçois le 13 floréal [-3 mai] une lettre de 10 louis, payable le 18 floréal.

Reçu le 18 floréal : livres, 240.

Reçu le 22 prairial [-11 juin] : livres, 204.

1. Naturel, vide d'action. Philinte, dernier jour de 1804.
2. Voilà la vérité, l'autre somme est trop forte de 4 livres.

Reçu le 23 messidor [-12 juillet] : 200 [1].

Payé 30 livres 17 sous à B. Déposé chez lui, 48 Donné 12 l. à M. *for* R.	90 l. 17 s., reste 110 l. 14 s.

Reçu le 5 thermidor [-24 juillet] : 200 livres.

Reçu le 2 fructidor [-20 août] : 200 livres.

Reçu le 25 fructidor [-12 septembre] : 60 livres.

Reçu 200 livres le 4e jour complémentaire an XII [-21 septembre 1804].

Reçu pour ce troisième voyage à Paris, dans le courant de l'an XII, 1.784 livres pour six mois, 297 [par mois].

Payé 48 livres à Durzy.
— 24 — à Mante.
— 15 — à Barral.

Je ne dois plus que 40 livres.

J'ai donné à Mante 48 livres pour Joseph Rey.

Ne jamais montrer *to my father* de projet pour les finances, avoir toujours l'air de vivre du jour à la journée.

---

14 *floréal XII* [-4 *mai* 1804].

Wais of going to the love.

Il me faut pour aller 100 francs, ci.....	100 fr.
Pour revenir, 100	100 »
Pour demeurer, au moins 100	100 »
	300 fr.

1. 12 *to* M. *for* R. + 12 *idem* + 12 *idem* + (4e complém. XII) 12 livres.
— Reçu de mon père jusqu'au 22 prairial : 480 + 240 + 204 + 660 = 1. 84 livres.

Relativement aux Sonnettes, il n'est donc pas absolument impossible d'y aller.

Habillement ; emporter : mon habit est bon ; 6 chemises ; 6 cravates ; 6 mouchoirs ; 2 culottes nankin ; 4 paires bas de soie ; 1 paire de souliers neufs. — A acheter : pantalon vert ; bottes, de 48 livres ; 1 gilet.

Possibilité morale, y réfléchir. Mais l'hiver, plus de promenade, plus d'occasion, j'ai donc encore un mois et demi jusqu'au 1er brumaire. Encore est-ce beaucoup.

Par mois.

Pension Gruel	51 livres
Chambre : 30 + 6	36 —
Déjeuners.....	24 —
Blanchissage et lettres	18 —
	129 livres
	240 —
	111 livres.

Reçu le 2 fructidor XII [-20 août 1804], 200 livres.

Au portier,	71 l. 12 s.	167 l.	237 livres.
A La Rive,	96		
Déjeuners,	22	70 l.	
Dîners,	48		

Il me manque donc 37 livres pour mourir de faim.

J'ai de surérogation 60 + 50 = 110 (60 *of my watch, and* 50 *of my father)*. 37 de 110, reste 73 livres.

Sur ces 73 livres, j'ai le médecin à payer, une paire de souliers 7 livres, et 21 livres à Douenne.

Médecin	24 l.
Souliers	7
Douenne	21 (payé)
	52 l.

Reste 21 livres, moins 12 *to* Mante *for* R. Reste donc 9 livres pour mes plaisirs, avec toutes les ressources possibles.

Plus, à payer le perruquier : 6 livres, la blanchisseuse : 15, à Barr[al] : 6 livres. Total : 27.

9 – 27, reste : – 18 livres. J'ai donc pour mes plaisirs – 18 livres.

Je dois à Barral 46 livres, je reçois 60 livres.

Payer 12 livres à B., reste 34 livres dues. Reste 48. Nourriture : 34 livres, reste 14 livres.

Couper les cheveux, 3 livres. Bretelles : 4 livres. Reste 7 livres [1].

Payé le 22 germinal XII [-12 avril 1804], 100 livres pour Alpy à M. Gardien.

Je me mets en pension à 51 livres par mois, le... *, rue de l'Université, vis-à-vis la rue de Poitiers.

Payé le 18 floréal XII [-8 mai 1804] à Boissat : 18 livres,
à Mante : 6 livres.

1. Registre des lettres reçues et écrites :
My father :
Écrit le 14 floréal.
— le 6 prairial.
— le 15, sur les finances : 63 au tailleur, 42 au bottier, 24 l. 10 s. au chapelier. L'argent fini au 28 floréal.
— le 20, lettre courte, mais énergique (ils sont des bâtards).
— le 21, sur Pauline.
— le 24, où je dis que j'ai emprunté 240 livres le 1er floréal, en 4 prêts, dont un de 6 louis avec intérêt. J'ai payé 151 pour habillement, 63 à Douenne, 24 l. 10 s. chapeaux, 42 bottes, 22 pantalon vert. D'après ce compte, il me faut 427 livres le 1er messidor. Je ne dis pas ça clairement. Je demande une pension annuelle, ou du moins un crédit mensuel à jour fixe chez les Périer.

Payé le 19 à M. Pakin 67 l. 13 s., dont 13 l. payés déjà et 52 l. 13 s. aujourd'hui, ci .... 52 l. 13 s.

Acheté le 18 :

Pensées de Pascal, 3 l.
La Fontaine, *Fables*, 1 l. 8 s.
Mairet, etc., 1 l. 10 s.
le 19 :
Vauvenargues, 4 l.
Les Provinciales, 2 l. 14 s.
} *Books* : 12 livres 12 sous.

Je paie le 19 floréal à Mme Gruel, maîtresse de ma pension, 36 livres, dont 27 pour achever de payer le 1er mois, commencé le 27, et 9 pour commencer le 2e, ci ..... 36 l.

Je paie le 19 floréal le 1er mois de ma chambre, commencé aujourd'hui mercredi 19 floréal an XII, 30 livres, ci ..... 30 l.

Il me reste 48 + 20 = 68 livres.

Je paie le 22 à Mme Gruel 24 livres..... 24 l.

Je paie 31 l. 10 s. à M. Ba..... 31 l.

An XIII. — *Emprunt.*

Touché le 2 vendémiaire XIII [-24 septembre 1804], 425.

68 de logement.
72 à La Rive.

Je paye avec le mois de vendémiaire 100 francs,

reste 40.....	40
Bottes.....	48
Culotte	36
	124 livres
Reste	301 livres

---

2 *janvier* 1805. — Si mon grand-père me parle de raisonner avec mon père, je suis comme le comte Almaviva : bataille est mon fort.

Un père doit, en justice rigoureuse, la nourriture, le vêt et besoins naturels à ses enfants. Mais tout homme doit tenir ses promesses, or mon père m'a promis mille écus.

Si mon père m'eût mis, comme Jean-Jacques, aux Enfants, en supposant toutes les chances du hasard contre moi, *il est impossible que je fusse plus malheureux que je ne le suis actuellement.*

Leur développer un peu cette chance.

Et je le serais en effet si je n'avais jamais lu Jean-Jacques, que j'ai lu malgré lui, et qui m'a donné *the caracter loving and the greats loves.*

12 *nivôse XIII* [-2 janvier 1805].

H. Beyle.

---

18 *nivôse XIII* [-8 janvier 1805]. — Don du jour de l'an 1805.

Del padre grande, per via di Pacé, *ricevuto cento lire.*

Tencin, 27 livres 3 sous doit.
Mante, 6 livres, je dois 14.
Crozet, je dois 11 livres 9 sous.
Acheté *Idéologie* 4 livres 10 sous.
Bal, 18.
Payé femme de ménage, 9.
Portier, jusqu'au 15 pluviôse, 6.
Reste : *sei lire.*

Emprunt.

Reçu à la Banque de France, le 5 vendémiaire an XIII:

300 fr. en écus de 5 francs.	400 fr.
50 fr. en francs	
50 fr. en pièces de 2 francs	
2 pièces de 5 fr. 10 francs	19 fr. 13 sous
En six liards.... 9 francs	
Plus..... 13 sous	
TOTAL.....	419 fr. 13 sous

que je dois payer le 19 fructidor an XIII [-6 septembre 1805], à ... *, par l'entremise et au domicile de Bigillion.

H. BEYLE.

Je charge Pauline Beyle, ma sœur et mon héritière, de payer sans nul retard, en cas de décès de ma part.

H. B.

Mois de pluviôse XIII.

Je dois à Barral, 106 livres.
— à Mante, 12 livres.
— à Crozet, 8 + 3 + 5 s. + 4 s. = 11 l 9 s.

An XIII.

Touché le 2 frimaire	200 livres.
Payé 72 livres à La Rive le même jour.	72 l.
Bretelles, pantoufles, papier	7 l. 10 s.
RESTE.....	116 livres.

Je suis ruiné ce mois-ci. J'ai 103 livres à rendre à Mante, 30 à payer à M. Debernet, mon logement et ses frais 30, ma blanchisseuse 12, du bois 36, mon tailleur 150. *Son fresco adesso.* Demander une avance à mon père.

Je perds 127 livres le 1er frimaire [-22 novembre]. J'ai pris un maître de change.

—

Le vieux Laussat, 2 louis sans intérêt, 6 ans.

—

Lettre de huit pages, où je conte des choses tristes. Ma ruine, sans rien de précis.

Je devais à Mante. Je lui rends 72 livres. Reste dû 33 livres 18 sous, plus 24, que Mante me reprête le même soir. Total : 57 livres 18 sous.

Il me reste environ 15 livres pour mes plaisirs, mes déjeûners, payer 150 à Douenne, 30 de logement, 15 à la blanchisseuse, etc. [17 *fois répété*].

*
* *

3 *frimaire XIII* [-24 novembre 1804]. — J'ai le bon esprit de n'être pas triste.

—

Je ne dois plus que 44 livres à Mante.

Payé le 1er frimaire 48 livres, il me donne le 10 au soir 24 livres, donc je lui en dois 20.

L'abandon insensible où me laisse mon père et divers traits de sa vie que je rassemble me font penser qu'il pourrait bien n'être qu'un Tartufe, dont l'unique but serait l'argent. Où aurait-il pris

en effet la générosité ? au Palais. La vraie justice ? dans la Religion.

En ce cas, qu'il a fallu longtemps même pour me faire soupçonner la vérité ! Quelle différence, si j'avais Mante pour père !

*
* *

22 *pluviôse an XIII* [-11 *février* 1805]. — Je dois à Mante 12 + 24 + 6 = 42 livres.

23 *pluviôse.* — Plus 12. Total : 54 livres.

Je dois à Mante 63 livres 10 sous.
Payé 49 — 10 —

Reçu 200 livres.
Acheté chapeau, 24 livres.
Payé à Dz. 54 livres.

—

Je dois à Mante en total	26 livres.
Plus	27 livres 12 sous
Plus	11 livres
	64 livres 12 sous

Germinal XIII[1] [-22 mars-20 avril 1805] :

Touché le 1er 200 livres, ci.....			200 l.
Payé à Crozet.....	12 l.		
— à Mme Evrard...	27 l.		42 l. 10 s.
— au perruquier ...	2 l.		
Régnier.....	1 l.	10 s.	
			138 l. 10 s.

Payé à Debernet... à Dz.... au portier, 12.
Il me restera ce soir environ 27 livres.
Écrire souvent aux illustres promoteurs de Dauphiné.

1. Reçu de mon père 1.400 livres en l'an XIII.

IV

LA BIBLIOTHÈQUE DE STENDHAL EN 1804*

Catalogue de tous mes livres.

3 ventôse XII [-23 février 1804]. Claix.

Livres laissés à Claix.

1. *Confessions* de J.-J. Rousseau. 4 vol. in-12.
2. *Horatius* et *Virgilius*. 1 vol. in-18.
3. *Comedia di Dante*. 2 in-12 (Prault).
4. Molière. 8 en 4 in-18.
5. *Chefs-d'œuvre* de P. et Th. Corneille. 1 in-18.
6. Racine. 5 vol. in-18.
7. Dumarsais. 7 vol. in-8.
8. *Caractères* de La Bruyère et de Théophraste. 3 vol. en 1 in-18.
9. Juvénal de Dussaut. 2 in-8.
10. *Orlando furioso*. 3 vol. in-8.
11. *Idem*, 4 vol. in-24.
12. *Comedie di L. Ariosto*. 2 in-18.
13. Richardet.
14. *Omero di Cesarotti*. 2 vol. in-12.
15. *Shakespear's beauties*. 1 vol. in-12.

16. *Shakespear's works.* 8 vol. in-12.
17. *Télémaque.* 2 vol. in-18.
18. Trois premiers volumes du *Théâtre* de Voltaire en 1 vol. in-18.
19. Contes, poèmes, épîtres, odes de Voltaire en 3 vol. 1 vol. in-18.
20. *Pope's Odissey.* 1 in-8.
21. *Decamerone di Boccacio.*
22. *Grandeur des Romains* de Montesquieu. 1 in-18.
23. 1 vol. de tragédies *(Agamemnon, Ophis,* etc., etc.). 1 in-8.
24. Dictionnaire français-italien. 1 in-4.
25. Régnier. 1 in-8.
26-27. *La Guerre des dieux,* la *Pucelle,* les *Réflexions* de La Rochefoucauld. 1 in-18.
28. Alfieri. 5 premiers volumes.
29. Milton. 1 vol. in-12.
30. Trois derniers volumes, in-8.
31. Racine, *Phèdre, Aminta.* 1 in-18.
32. Cornelius Nepos, *Conjuration Saint-Réal,* in-18.
33. *Salustius,* papier vélin, 1 in-18.

Livres que j'ai à Paris.

Lettres Persanes. 2 in-18.
Gierusalemme liberata. 2 in-12.
Julie. 4 in-12.
Montaigne.
Pope's Iliad. 1 in-8.
1 vol. de comédies *(Philinte).*
Contes de La Fontaine. 2 vol. in-12.
Premier vol. des *Chefs-d'œuvre* de C[orneille]. 1 in-12.
Horace de Le Batteux. 2 vol. in-12.
Dictionnaire de Boyer. 2 in-8.
Blair's lectures. 3 vol. in-8.
Horatius, grand vélin. 1 in-12.
Boileau, *idem.* 1 in-12.

Dictionnaire italien-français. 1 in-4.
Lancelin. 1 in-8.
Helvétius's *Esprit*. 2 vol. in-8.
Trois derniers volumes d'Alfieri. 3 in-12.
Orlando furioso.
Virgilius. 1 vol. in-18.
Le *Barbier*, le *Mariage de Figaro*, la *Mère coupable*, le *Vieux Célibataire*, *Aristodemo*, *Caio Graccho.*
Di Dante, 1er volume, 1.
Grammaire anglaise. 1 in-8.
Regnard. 5 vol. in-12.

V

PREMIERS ESSAIS DE PSYCHOLOGIE

Henri Beyle et Louis Crozet mirent très souvent en commun leurs réflexions et leurs observations ; nous le constaterons plusieurs fois au cours du *Journal.* Au début de 1805, ils avaient entrepris de noter en collaboration certaines particularités caractéristiques de divers personnages de leur connaissance. De cette collaboration sortent les notes que nous publions sous ce titre : « Premiers essais de psychologie ». Plusieurs de ces « portraits » sont consacrés à des fonctionnaires mêlés, de près ou de loin, à la construction de la route du Mont-Cenis : les ingénieurs Dausse et Derrien, le sous-préfet de Suze Jacquet et sa femme ; d'autres sont des personnes en relations plus ou moins intimes avec les deux amis : Camille Basset, Alphonse Périer, deux jeunes gens désignés sous les noms de *Goodman* et *Inchinevole*, et un camarade de col-

lège qui se suicide pendant l'hiver de 1804-1805 *.

Nous avons réuni ici tous les portraits ainsi composés et qui, à notre connaissance, sont parvenus jusqu'à nous, soit dans les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble, soit (caractère de Mme Jacquet) dans la belle collection de M. Chaper, d'Eybens (Isère), que son propriétaire a bien voulu nous autoriser à consulter.

Une grande partie du texte des *Annexes* qui suivent (les deux tiers environ) est de la main d'Henri Beyle ; cependant, la part de Louis Crozet doit être beaucoup plus considérable qu'il ne paraît à première vue. Crozet, ingénieur des ponts et chaussées, fut attaché aux travaux de la route du Mont-Cenis, et seul fut en relations avec Dausse, Derrien, Jacquet et sa femme. Si donc les parties écrites par lui (et qui figurent dans notre texte en caractères italiques) sont peu importantes, il est cependant probable que, dans le manuscrit autographe de Beyle, diverses parties ont été écrites sous la dictée de Louis Crozet. Il est difficile de déterminer exactement l'apport de chacun des deux amis ; pour notre part, nous pensons que, dans l'ensemble, les « portraits » portent plus souvent la marque de l'ingénieur que celle de Stendhal. Nous avons jugé pourtant nécessaire de publier ces documents : tels qu'ils sont, ils marquent une étape de la formation si complexe de Stendhal psychologue et écrivain.

I

L'INGÉNIEUR DAUSSE

Perrino *

Perrino est né à Besançon, ou environs. Il se donne soixante ans. Il était élève des Ponts et Chaussées et fit une campagne au pont de Neuilly. Perronet s'attacha à lui. Lors du décintrement du pont de Neuilly, en présence de Louis XV et de toute sa cour, Perronet voulut faire connaître à Louis XV la machine à récéper les pieux sous l'eau, que Perrino avait fait exécuter en petit, et le pria de l'expliquer au roi. Mon Perrino, tout content, commence son discours avec beaucoup de chaleur ; mais tout à coup, apercevant Mme Du Barry qui regardait la petite machine, il fut si fort ébloui de tous ses charmes qu'il fut tout troublé et, après quelques moments de silence, finit son explication en balbutiant. Perrino lui-même raconte ce fait avec beaucoup de plaisir et recherche toutes les occasions de se faire croire beaucoup de feu.

Quelque temps après, Perrino fut employé comme sous-ingénieur par Perronet à son pont de Sainte-Maxence. Perrino se distingua par son zèle et par quelques talents, si bien que Perronet lui donna, de son chef, une gratification de mille livres

que Perrino refusa, disant qu'il voulait avoir une gratification du roi, et non pas de M. Perronet. Perronet, choqué, supprima tout, et quelque temps après l'expédia pour Saint-Domingue. Il y resta quatre ans et n'y fit rien, parce qu'il n'y avait rien à faire.

Perrino élève Perronet dans une partie pour le rabaisser dans une autre. Il vante beaucoup sa science pratique et rabaisse sa théorie, pour diminuer son mérite en faisant croire qu'il n'était qu'un maçon. Il attribue surtout la célébrité de Perronet à la manière dont il était avec le roi, au grand train de maison qu'il avait (sa place lui valait 80.000 livres), et au soin qu'il prenait de flatter les grands. Du reste, il ne parle guère de lui aux anciens du corps qui pourraient connaître les causes de sa haine, n'ajoute rien lorsque Prusias en parle.

Perrino a été nommé ingénieur ordinaire à Grenoble, M. Marmillod étant ingénieur en chef. L'intendant et le Parlement furent longtemps divisés sur des affaires des ponts et chaussées.

Perrino prit le parti de l'intendant, et M. Marmillod celui du Parlement. A force d'opiniâtreté, Perrino parvint à l'emporter sur M. Marmillod : il est très remarquable qu'un ingénieur ordinaire l'emporte sur un ingénieur en chef.

Perrino, ingénieur en chef, fut nommé membre du jury de l'école centrale de Grenoble en l'an V. Il était parvenu à se faire une réputation extrême

de délicatesse en justice. Durand dit à Percevant : « Le petit Perrino a remporté le premier prix de langues anciennes, et ne croyez pas que ce soit à cause de son père, car il n'est pas même venu à son examen. C'est un homme rigoureusement juste, un ancien. » Perrino avait donc conquis entièrement l'estime du père Durand.

Il a la réputation d'un homme juste jusqu'à la dureté ; il n'a pas peu contribué à se l'établir par la sévérité avec laquelle il a tenu la main à ce que M. Gagnon, qu'il avait orgonifié, exécutât les ordonnances sur le reculement de sa maison.

Le bonhomme Perrino est très flatteur. Il reste dans l'antichambre du général Menou (à Turin) des matinées entières, malgré son grand amour pour le travail. Il est parvenu de cette manière à être le seul reçu chez le général Menou en l'an XII, non seulement comme autorité, mais même comme visite.

Pour se mettre bien avec Ricard, préfet de l'Isère, et pour fortifier sa réputation de désintéressement dans la ville, comme celui-ci lui fit allouer cinq cents francs pour un travail qu'il avait fait, il les refusa d'abord, disant que toutes les fois qu'il s'agirait d'un travail pour le département, il ne prendrait rien (la loi lui accorde le vingtième des fonds employés). Le préfet revint à la charge plusieurs fois, il le refusa toujours. Enfin, le préfet dit :

« Mais les fonds sont ordonnancés, je ne sais qu'en faire.

— Hé ! bien, citoyen préfet, il y a une bonne chose à faire : il manque des livres de mathématiques à la bibliothèque, je vais vous les indiquer, et on emploiera ces fonds à les acheter. »

Le voilà flatteur et voulant toujours soutenir sa réputation de justice.

Perrino n'a pas de religion, mais veut que sa femme et ses enfants en aient. Voici comment je le sus : en messidor an XII, nous l'avons enivré à Césanne, au pied du mont Genèvre. Dans cet état il nous dit que le seul système raisonnable était celui de Lucrèce, qu'il aimait beaucoup ses enfants, mais qu'il voulait en être craint et qu'il ne leur permettait jamais de rire devant lui. Voilà la substance d'un long bavardage. Quinze jours après, au Mont-Cenis, à l'hospice, Perrino, couchant dans la même chambre que moi, se mit à genoux pendant environ cinq minutes, remua les lèvres comme pour faire sa prière. Il faisait même très froid dans cette chambre.

Il est flatteur et faux dévot pour acquérir de l'argent, de la considération et du pouvoir.

Il est faux juste, car : 1° il est d'accord avec les entrepreneurs du Mont-Cenis ; — 2° il nuit à ceux du Mont-Genèvre, parce qu'ils sont pauvres et qu'ils n'ont pas eu l'adresse de s'entendre avec lui ; — 3° il a fait renvoyer du Mont-Cenis un ingénieur

(M. Latombe) pour sa probité ; — 4° il a fait renvoyer de Grenoble Janson, très probablement à cause de sa franchise ; — 5° il a fait renvoyer de Grenoble l'ingénieur Patural, je ne sais par quel motif de service, mais très sûrement par motif de vengeance, parce qu'il l'a fait renvoyer dans le moment où lui, Perrino, quittait Grenoble, parce que Patural, ayant été envoyé à Genève, fut renvoyé de suite par l'ingénieur en chef de Genève (M. Céard), qui probablement avait reçu des lettres de Perrino contre Patural attendu que Perrino en avait reçu lui-même de Céard contre Latombe, lettres que j'ai vues. Patural fut renvoyé de Genève à Rochefort où il est mort (fin de l'an XII).

Perrino nous apprit la mort de Patural avec joie ; il nous la répéta quatre ou cinq fois à chacun. Il nous avait dit souvent que Patural ne savait pas faire un nivellement, et après sa mort il le traita encore très grossièrement. La manière dont il nous annonça cette mort est plaisante :

« Savez-vous que Latombe est bien heureux de ne pas être allé à Rochefort ?

— Pourquoi donc ?

— C'est que M. Patural, qui y est allé, y est mort. »

Prusias lui dit franchement :

« Ah ! C'est là qu'on envoie tous ceux dont on veut se défaire. »

A quoi Perrino ne témoigna rien.

1° *Il est d'accord avec les entrepreneurs du Mont-Cenis.* Les deux frères Perrin, de La Mure, avaient été conducteurs de Perrino à Grenoble. L'aîné avait toujours eu sa confiance, et il considérait le cadet comme un garçon de talent. Lorsque Perrino traça la route du Mont-Cenis, les deux Perrin l'accompagnèrent et l'aidèrent beaucoup. Perrino, nommé dans le même temps (germinal an XI) directeur du Piémont en résidence à Turin, fit faire des soumissions pour l'adjudication de la route par les Perrin à la sous-préfecture de Suze, et non à la préfecture de Turin. Mais ils ne furent pas les seuls soumissionnaires à cette même sous-préfecture : le sous-préfet Jacquet présentait de son côté un homme de Turin, homme incapable, ainsi que les Perrin, de donner aucun cautionnement et qui avait été plusieurs fois mis sur la liste des gens à ramasser [1]. Cet homme se nomme Gastaldi.

Les Perrin et Gastaldi se présentèrent donc à la sous-préfecture le jour indiqué pour l'adjudication, croyant chacun de son côté l'emporter, et en conséquence ils ne s'étaient ni vus ni concertés. Perrino, présent à l'adjudication, soutint vivement les Perrin, et Jacquet soutint Gastaldi et Colombino, que Gastaldi avait amené comme son associé,

1. On appelle *ramasser*, en Piémont, l'action d'une compagnie de gendarmes qui saisit tous les trois mois, je crois, tous les gens désignés par les maires des communes et sous-préfets comme sans aveu, pillants et dangereux. On les mène en galère sans jugement. Ceux-là, n'ayant point d'état, ne sachant que faire, on leur en donne un.

de sorte qu'à la première séance il ne se fit rien. On se sépara à dix heures du soir.

Le lendemain, à huit heures du matin, ces quatre soumissionnaires, qui ne s'étaient jamais ni vus, ni connus, furent tous associés, et l'adjudication leur fut passée chez le sous-préfet. Cependant, M. Laville, préfet, ou plutôt secrétaire général, cassa les adjudications et fit faire de nouvelles affiches. Alors, un nommé Rossazza fit une soumission très avantageuse à l'État pour toute la route (cette affaire pouvait être de deux millions à passer par les mains de Rossazza), et un autre entrepreneur, nommé... *, de Chambéry, fit une soumission pour la moitié de la route, dans le genre de celle des Perrin. Sur ces entrefaites Prusias * arriva. Perrino lui fit entendre que les soumissions de Perrin et Cie étaient les plus avantageuses, ce qui lui fut facile, puisque Prusias n'avait point vu la route et que la réputation de Perrino lui donnait une extrême confiance en lui. Perrino s'appuya surtout sur ce que les Perrin se soumettaient à faire pour deux francs le mètre cube, ce que lui-même avait estimé quatre francs, cachant à Prusias que ces parties-là étaient très peu considérables, de sorte que ce qui était en majorité était payé cher, chose que nous avons vue dans le cours de la campagne. Prusias donna donc son avis pour les Perrin sans avoir vu par lui-même. Cependant, des conseillers de préfecture qui appuyaient Rossazza

et qui demandaient toujours si sa soumission n'était pas la plus avantageuse, déterminèrent Prusias à l'examiner, et après quatre ou cinq séances on partagea la route en six adjudications. Les Perrin en eurent une, la meilleure ; Gastaldi, deux ; Colombino, une ; Rossazza, une, et celui de Chambéry, une.

Maintenant, nous allons voir la manière dont Perrino s'est conduit avec tous ces entrepreneurs.

Perrin, Gastaldi et Colombino s'associèrent. Celui de Chambéry, ... *, demanda en vain qu'on lui accordât des fonds pour son adjudication, qui était la plus mauvaise, et Perrino fit tant qu'il y renonça. Rossazza la prit, sur le refus des Perrin. Les Perrin ont obtenu des fonds tant qu'ils ont voulu, et Rossazza était toujours mal reçu lorsqu'il en allait demander. Rossazza était toujours pressé de mettre force ouvriers sur ses ateliers, et les Perrin, dans le temps de la récolte, c'est-à-dire dans le temps où les ouvriers sont le plus cher, n'en ont point eu, même dans les endroits les plus pressés et où l'on ne peut travailler que trois mois de l'année. Une condition du devis porte que lorsque les entrepreneurs ne mettront pas sur la route le nombre d'ouvriers exigé par les ingénieurs, ceux-ci en feront mettre à leurs frais. Prusias écrivit à Perrino pour le prévenir qu'il prendrait cette mesure. Vu sa faiblesse, c'était une autorisation qu'il demandait plutôt qu'un avis qu'il don-

nait. Perrino ne lui répondit pas, et écrivit à Perrin l'aîné, qui était alors à Grenoble, pour l'avertir secrètement de faire mettre des ouvriers. Perrin et Perrino nous l'ont dit tous les deux, dans deux moments de bêtise.

Il était de l'intérêt de Perrino que la route se finît le plus tôt possible ; la partie de Rossazza est beaucoup plus avancée que l'autre.

Il y a au bout de la plaine Saint-Nicolas une partie très difficile à exploiter (un rocher à couper, du granit), que les Perrin s'étaient soumis à faire à quarante sous le mètre cube, et c'est sur quoi Perrino avait appuyé pour leur faire donner l'adjudication. Prusias m'a toujours dit que, sans cela que Rossazza ne voulait pas faire à si bas prix, ce dernier l'aurait emporté. Un an après les adjudications, Perrino, qui avait mal jugé de ce rocher, vit bien qu'il faudrait le percer en galerie. Alors les Perrin pensèrent qu'ils pourraient faire des réclamations, et que, l'ouvrage n'étant plus le même, ils pourraient en faire augmenter le prix. Prusias l'estima neuf francs le mètre cube, et Perrino lui écrivit qu'il l'autorisait à s'arranger avec les Perrin et lui dit d'augmenter, s'il le fallait, pour l'accélération des travaux. Les Perrin eurent l'impudence de demander dix-huit francs. Prusias fit faire des affiches dans Suze et passa le marché, chez Jacquet, à deux chefs ouvriers ; il l'envoya par eux au préfet. En même temps,

Gastaldi partit pour Turin, fut trouver Perrino, à l'instigation de Jacquet, qui répétait partout que le marché ne valait rien, parce que les deux chefs ouvriers n'avaient pas de caution. Gastaldi et Perrino, sûrs de leur fait d'après cette raison, intriguèrent doucement dans les bureaux sans parler au préfet ni au secrétaire général. Les chefs ouvriers revinrent sans avoir pu voir ni l'un ni l'autre, des secrétaires obscurs leur avaient dit que, n'ayant pas de caution, ils ne pouvaient espérer de faire approuver leur marché. Ils revinrent à Suze et dirent à Prusias qu'ils avaient une caution toute prête ; sur ce, Prusias les fit repartir de suite pour Turin, où ils restèrent cinq jours sans pouvoir faire accepter leur caution, les mêmes commis les renvoyant toujours sous prétexte que ce n'était pas le jour, — que le préfet ne pouvait pas leur donner audience. Ces hommes voyaient toujours Gastaldi à tous les coins de rue, dans Turin, qui les suivait, et, découragés, ils revinrent à Suze. Pendant ce temps, Perrino engagea un autre chef ouvrier, favori des Perrin, à s'associer avec les deux premiers, parce qu'alors cet homme, qui avait plus d'intelligence que les deux autres et qui les aurait menés au moyen d'un petit bénéfice, aurait toujours laissé distribuer les fonds sous le nom de Gastaldi, de manière qu'on aurait pu se dispenser d'instruire Crétet de ce que Perrin et Gastaldi quittaient la partie la plus essentielle

de la route. Prusias y consentit, mais cet homme, découragé quelques jours après, déclara à Perrino, qui se trouva à Suze, qu'il ne voulait plus être associé. Perrino le dit à Prusias, en ajoutant que l'affaire de la galerie était moins avancée que jamais, puisque cet homme refusait. Prusias dit qu'il ne connaissait pas cet homme, et que le marché n'avait point été passé à lui. Sur quoi, vive dispute entre eux deux. Perrino, alléguant toujours que les deux chefs ouvriers n'avaient pas de caution, dit qu'il ferait casser le marché par le préfet. Prusias partit la nuit même pour Turin, fut trouver le préfet et le secrétaire général, fit accepter la caution et approuver le marché, dont ils n'avaient point entendu parler.

Il est donc clairement prouvé par cela que Perrino a été jusqu'à compromettre sa réputation d'intégrité, jusqu'à arrêter ses travaux, jusqu'à vouloir faire faire par les Perrin à dix-huit francs ce que les autres faisaient à huit francs dix sous, pour soutenir les Perrin.

Actuellement, pour quelle cause peut-on faire tout cela ? Prusias, Derrien, Coïc, Latombe et Percevant pensent qu'il a une portion du bénéfice.

Plusieurs articles du bordereau des prix sont portés à un taux excessif. Ce bordereau a été fait par Perrino. Je vais prouver clairement que cela n'a pu être fait que par un homme d'accord avec les Perrin, ou par un imbécile. Dans ce bordereau

il y a des articles de maçonnerie portés à trente-six francs qui n'en valent que neuf. Il y a un pont de trois mètres d'ouverture qui a coûté 20.000 francs...

II

L'INGÉNIEUR DERRIEN

Romain *

Romain, né à Quimper-Corentin, a environ vingt-quatre ans. A passé trois ans à l'École polytechnique et quatre à celle des Ponts et Chaussées. Je l'ai connu ingénieur en l'an XII au Mont-Cenis.

Je ne l'ai connu comme citoyen que dans l'affaire de Perrino. Il a pris parti contre lui, plutôt parce que Perrino vexait les ingénieurs individuellement que par amour de la vertu. Je lui ai entendu dire souvent : « Qu'il fasse tout ce qu'il voudra, qu'il vole, mais qu'il ne nous vexe pas. »

Je crois qu'il s'est fait le système de s'amuser indépendamment de toutes les circonstances politiques ou particulières à son état. Il met tous ses soins à fuir le souci.

Cela passé, je ne l'ai connu que comme homme aimable dans la société.

Il est toujours gai dans la société, faisant peu de compliments, ne cherchant à faire rire les autres que pour rire lui-même. Il dit un bon mot, il voit rire les autres, et alors il rit lui-même à gorge déployée. Alors, au moment où les rires vont s'éteindre, il repique d'un autre.

Il est même très rare que lorsqu'il a fait un calembour et qu'on répond, il ne fasse sur la réponse même un nouveau calembour.

Cherchant à rire de tout, riant même des gens devant eux, dès qu'il en trouve l'occasion, même en faisant un compliment il a l'air de se moquer des gens.

Il préfère la bonne chère à tout ; c'est là un de ses grands moyens de gaieté.

Il a beaucoup de vanité ; il est charmé d'être roi sur sa route ; il commande à ses gens avec un air *tufiere (sic)* comme le diable. La vanité est le grand trait de son caractère. En matière de goûts quelconques, il n'y a que lui. Il ne peut pas souffrir la contradiction sur aucun art ; non qu'il connaisse ces arts, mais parce qu'il croit avoir du goût, et que le goût juge de tout. Il a effectivement assez de goût pour le dessin et l'architecture. Quant à la musique, il n'en sait pas un mot, mais il jouit beaucoup en en entendant. Il a de grands accès de correspondance avec son frère, qui habite Quimper-Corentin, sur la musique ; ils s'écrivent trois ou quatre lettres de dix ou douze pages, où

ils se disputent sur la musique. Cela leur prend tous les trois ou quatre mois.

Son tailleur et son bottier sont les premiers hommes du monde. Il est dans une sainte admiration devant une belle botte ou un bel habit.

Le garçon de Thélinges lui portait un jour une paire de bottes. Romain se plaignit de la cherté ; le garçon de Thélinges ramassa une botte par terre et, la regardant avec un attendrissement qui vint jusqu'aux larmes, il dit : « Ah ! Monsieur ! Il faut avouer aussi que c'est un bien beau talent que celui de travailler le cuir comme cela ! »

Ce sont les propres mots du garçon.

Il a même cette singulière manie de ne pas reconnaître la supériorité de Léger sur Launay pour le talent, mais même il conteste au premier sa supériorité de vogue.

Il m'a contesté la supériorité d'Astley sur Thélinges, et il a été jusqu'à nier qu'Astley fût plus cher que Thélinges.

Toutes ces vanités viennent de l'opinion qu'il a de sa figure. Il est petit, court de jambes, et c'est ce qui le chicane ! Sa figure est jolie, ses dents sont superbes, et il les nettoie deux fois par jour et les regarde toutes les fois qu'il y pense. Il ne voulait pas croire à la supériorité de la figure de Vincelles sur la sienne, et Vincelles le vexait beaucoup lorsqu'il lui disait qu'il était plus joli garçon

que lui. Il a une figure à la bourgeoise, avec un teint et des couleurs magnifiques ; yeux de diamant et cheveux chatains, comme Bourgoin.

La première femme dont il ait été amoureux, à ma connaissance, est une fille du Palais-Royal. Pendant qu'il était à l'École polytechnique il allait *tous les soirs,* avec plusieurs Bretons, au bal du Plaisir. Pendant un an et demi, il n'eut de société que celle des filles. Ce fut à ce bal qu'il devint amoureux d'une d'elles, au point d'y rêver toute la nuit et de se lever avec des transports dans sa chambre. Un jour qu'il avait la fièvre et le délire, il la demandait à grands cris ; il échappa à Coïc de lui dire : « Laisse-là ta salope. » Romain se leva et voulait le tuer. Cependant, il ne l'a jamais..... Il valsait avec elle tous les soirs, lui payait des rafraîchissements, l'embrassait, mais ne l'..... point.

Je n'ai jamais pu tirer que ces faits à peu près, et actuellement, lorsqu'on lui en parle, il en rit en disant : « Laissez donc cette .....-là ! »

Elle ne le ..... pas même. Voici comment Coïc et moi nous expliquions cela : il voulait pouvoir la respecter et tâcher de se la figurer digne de son amour.

Cette passion lui a laissé un grand amour pour les filles. Il y va beaucoup, sans s'en dégoûter jamais. L'hiver (de l'an XII), il ne quittait pas le Palais-Royal, connaissait presque toutes les filles,

et a dépensé beaucoup avec une d'elles, nommée Joséphine. Il a autant de plaisir à ..... une fille qu'une femme honnête qu'il n'aimerait pas.

Vers l'an X, il n'allait plus courir tous les jours les bastringues, il voyait la société honnête. Il allait souvent chez M. Isnard, tribun, chez qui logeait une de ses cousines. Resté seul un instant avec Mlle Isnard l'aînée, qui touchait le piano, assise sur un sofa où il était aussi, saisi d'un transport il voulut l'..... Il ne lui avait jamais parlé d'amour de sa vie.

Il se met donc en devoir de la trousser ; la demoiselle se défendait peu et surtout ne disait rien. Il la renversait sur le sofa, lorsque, par malheur, deux chaises et deux cannes, renversées par les pieds des combattants, tombèrent avec fracas, et les personnes de deux chambres voisines accoururent. La première de ces personnes était la cousine de Romain, qui ne fit pas de bruit, mais l'autre était le bâtard. Romain en le voyant saute par la fenêtre (Isnard était un Marseillais excessivement fort et violent) et oublie son chapeau. Il sauta, je crois, de cette terrasse qui est sur le quai Voltaire, à gauche du pont Royal. Mais le lendemain, il voulut avoir son chapeau, vu qu'il n'avait point d'argent pour en avoir un autre ; il l'envoya chercher, et on le lui rendit. Il ne retourna plus chez M. Isnard. Il a, depuis, rencontré la demoiselle en société ; il ne lui a plus reparlé de l'accident,

la demoiselle ne lui a pas fait mauvaise mine, et ils ont été ensemble comme auparavant.

M. Isnard fut renvoyé du Tribunat avec les républicains (Chénier, Daunou, en tout vingt-deux, an X, je crois). Il fut employé à Lyon comme ingénieur en chef ; depuis, il est mort, laissant ses deux filles dans la misère. L'aînée (celle de Romain) est très bonne musicienne et chante de manière à choquer la société par son âme. Romain m'a dit qu'il lui conseillerait de se faire actrice et qu'il ne désespérait pas de la voir un jour au théâtre. Elle est très jolie, et a vingt ans.

Le deuxième amour de Romain est pour mademoiselle Hortense Rhédon (l'aînée).

Romain, Coïc, Baduel, etc., allaient trois fois par semaine dans une maison où allaient aussi les trois demoiselles Rhédon (filles d'un conseiller d'État, section de la Marine). Romain devint amoureux d'Hortense au point de penser à l'épouser. Il le lui dit ; elle l'aimait assez, à ce qu'il paraît. Romain l'aurait épousée, si son amour pour le plaisir en général ne l'eût pas déterminé à un autre parti. Ses amis lui représentèrent que cette demoiselle n'était pas riche, qu'elle était accoutumée à mener un grand train, et qu'obligée de vivre avec lui en province, il n'en aurait, quelque temps après le mariage, que des reproches. Il éprouva aussi la crainte de Messire *Cocuage*. De sorte qu'ils continuèrent à aller dans la maison et ils se bornèrent

à jouer à colin-maillard, faire des coqs-à-l'âne, etc. Mme Rhédon avait beaucoup de confiance en eux, et, lorsque le cercle se formait, les jeunes gens et les jeunes filles décampaient dans l'antichambre pour faire leurs jeux. Il s'ensuivit une grande intimité.

Ces demoiselles (Rhédon) autorisent beaucoup la familiarité. Coïc m'a dit souvent qu'on leur prenait les mains, voire même la gorge et le ... , sans qu'elles s'en formalisassent. Coïc était charmé surtout de la seconde, Sophie, qui est borgne, qui a la gorge molle, disait-il (à dix-huit ans !), et qui a pour mains des *manottes* (grosses mains rondes). En faisant l'énumération de ses qualités, Coïc n'en était pas moins charmé. Nous avons disputé trois heures, à Bard, sur la supériorité de Mlle Sophie sur les demoiselles de Grenoble ; nous ne connaissions ni l'un ni l'autre les parties adverses. Il me disait : « J'aimerais mieux coucher ce soir avec cette .....-là qu'avec n'importe quelle femme de Grenoble. »

Sophie est donc borgne ; elle parle beaucoup, mais, pour cela, il faut être du côté de son bon œil, sans cela elle ne vous parle pas. (Coïc et Romain ont été longtemps à s'apercevoir qu'elle était borgne, ce sont des demoiselles qui le leur ont fait remarquer). Un jour, elle racontait quelque chose à Romain, et Romain, occupé de ce seul objet, lui dit :

« Mais l'avez-vous vu, de vos deux yeux vu, ce qui s'appelle vu ?

— Oui, monsieur », avec l'air piqué. Et Romain de lui tourner le dos.

Dans un bal, Vincelles marcha sur le pied de Sophie ; il lui demanda pardon, et cette demoiselle en riant : « Ah ! pardon est excellent ! Oh ! je vous pardonne. Pardon est bon ! C'est bien, M. Vincelles. » Or, elle n'avait encore vu M. Vincelles que deux fois, et au bal. Elle le connaissait par Romain.

La troisième est maussade. Je ne sais rien de particulier sur elle.

Ces trois demoiselles font les yeux doux aux jeunes gens dans les bals et se moquent d'eux lorsqu'ils se laissent surprendre. Elles engageaient souvent Romain à aller dire à un jeune homme : « Cette demoiselle trouve que vous dansez bien, elle voudrait danser avec vous. » Le jeune homme allait en prier une qui, pendant toute la contredanse, faisait des grimaces aux autres et les égayait aux dépens du pauvre diable. D'où nous concluons qu'elles sont très coquettes et que leurs maris (s'il en advient) seront très cocus.

Hortense déclame, elle aime au moins beaucoup la déclamation ; elle admire surtout le rôle d'Hippolyte et sait le rôle de Phèdre à cause de lui. Elle a l'air d'avoir du tempérament, a de grands yeux noirs ; sa figure a quelque expression ; du reste, point jolie, et a vingt-trois ans.

Revenons à Romain.

Les jeux se continuaient donc, lorsque Hortense partit pour l'Italie avec son père, chargé d'aller y acheter du chanvre pour la Marine (c'était en l'an XI, au printemps).

Romain, voyant cela, se fit nommer élève au Mont-Cenis, espérant de pouvoir aller à Milan. Il y fut en effet, et la vit huit ou dix jours. Elle y était avant lui. Il revint au Mont-Cenis et il ne la vit plus. Elle revint à Paris par le Simplon. Le seul fait que nous sachions, c'est qu'il l'a vue à Milan, mais ne l'a pas ..... .

En l'an XII, il passa l'hiver à Paris. La personne chez qui ils se réunissaient jadis n'y était plus ; il n'eut pas de tout l'hiver l'occasion de lui parler. Il l'aimait suivant le temps qu'il faisait. Il allait voir les filles et s'estimait heureux lorsqu'il avait déjeuné chez Hardy, dîné chez les Trois frères provençaux, entendu les buffa et vu les filles. Il a dépensé ainsi 3.600 livres en trois mois. Lorsque Vincelles avait vu Hortense de loin, il était très content et le faisait causer. Il partit ainsi de Paris en qualité d'inspecteur au Mont-Cenis, sans l'avoir vue.

Il y pense quelquefois, au Mont-Cenis, et avait même chargé Coïc, qui devait venir à Paris, de la voir et de lui rappeler son amour. Dans ses grands moments de sentiment, il pense encore à l'épouser. Elle lui donne parfois le spleen pendant trois ou

quatre heures ; il noie ce spleen dans le vin. Un repas, quel qu'il soit, lui fait tout oublier.

A Suze, après souper chez Mme Deschamps, il me dit :

« Allons voir cette bougresse-là !

— Oh ! bah ! à cette heure-ci, tout est couché. (Il était onze heures.)

— Nous enfoncerons les portes, si on ne nous ouvre pas. »

Il était un peu ivre, échauffé seulement. Le mari était absent. La femme nous ouvre, presque en chemise, et nous allons nous asseoir près de son lit. Romain se mit auprès d'elle et lui parla beaucoup de sa fatigue : il était arrivé ce jour-là de Lanslebourg avec l'abbé Gabet, qui l'avait mis en train par ses joyeux propos. Après avoir parlé toujours de sa fatigue, il dit :

« Je voudrais bien ne pas bouger d'ici de toute la nuit. » Et Mme Jacquet de nous offrir très civilement à chacun un lit.

Soudain, mon Derrien vous l'étreint, la serre et la tient ainsi huit ou dix minutes. Elle ne faisait qu'en rire, et lui disait à la fin :

« Allons, laissez donc, laissez-moi me coucher. »

Mais Derrien demandait un baiser pour s'en aller. Il l'obtint, il en demanda un second, ce second il voulut le prendre de force : il étend ma femme sur son sofa, l'embrasse, la mord, lui prend les tétons ;

*et Mme Jacquet se plaignit qu'*il lui avait fait mal aux tétons. *Ce sont ses propres mots.*

Jusque-là, elle m'avait dit en riant : « Il est un peu saoul, n'est-ce pas ? » Et moi, tranquillement assis sur un fauteuil, je répondais : « Eh ! Eh ! je ne dis pas. »

Mais le mal aux tétons lui fit prendre un air plus sérieux, jusqu'à ce que Derrien ..... lui laissât un petit moment de repos. Je m'aperçus de sa faiblesse momentanée et crus qu'elle le calmerait ; mais il recommença de plus belle. Et, interpellé par Mme Jacquet, je me mis tranquillement en devoir de le prendre aux cheveux et je parvins à la débarrasser. Elle fut pleurer dans un coin et nous dit :

« Polissons ! sortez d'ici, malhonnêtes que vous êtes ! »

Derrien, qui jusqu'ici avait été furieux de ....., fut un peu troublé et dit avec un air embarrassé : « Eh ! bien, nous allons sortir. » Puis, se retournant : « Mais, voyons : qu'est-ce que vous avez ? qu'avons-nous fait ? »

— C'est dans les ..... qu'on se comporte comme ça », dit Mme Jacquet.

« Oh ! vous ne savez pas comment on se comporte dans ces endroits-là », dit Derrien.

« Je le sais mieux que vous.

— Ah ! c'est différent. Eh ! bien, pardon ! »

La bonne femme finit par rire et dit : « C'est pardonné. »

Derrien alors voulut l'embrasser et recommença. Elle se mit à pleurer. J'emmenai alors Derrien et demandai pardon pour lui à Mme Jacquet, rejetant tout sur son ivresse. Elle me dit que j'aurais dû l'empêcher plus tôt.

Tout cela se passa dans une heure. Il y avait dans le fond de la chambre une petite femme de chambre qui ne dit pas un mot et ne bougea pas.

Le lendemain, je proposai à Derrien d'aller lui faire des excuses. Il ne voulut pas, et repartit le surlendemain pour Lanslebourg. Coïc le blâma beaucoup, et Derrien s'en moqua, disant qu'il lui faisait beaucoup d'honneur. Dès ce moment, Mme Jacquet voulut nous traiter froidement, et elle se donna les airs de ne pas nous recevoir un jour. Coïc lui fit dire que c'était tant pis pour elle.

Derrien revint de Suze sans aller la voir, et un jour que nous étions invités avec elle, l'immortel Ladoucette, M. Courant, inspecteur en chef des Hautes-Alpes, chez M. Lacroix, receveur de l'enregistrement de l'arrondissement, ce receveur, qui savait l'histoire, dit :

« Messieurs, qui est-ce qui va chercher Mme Jacquet ? M. Derrien, je vous prie...

— Volontiers, et j'y cours. »

Il amène Mme Jacquet. Nous lui tombons tous

sur le corps pour lui demander ce qui s'est passé entre eux deux.

« *Rien, dit-il ; nous avons parlé comme à l'ordinaire.*

— *Mais lui avez-vous fait des excuses ?*

— *Non, parbleu ! Il n'a pas été question de cela ; cependant, si elle se conduit bien, je lui en ferai.* »

Le lendemain, nous fûmes tous chez elle comme à l'ordinaire. Nous parlâmes de différentes choses. Mme Jacquet, suivant sa coutume, nous étala son amour pour O'Brien, parce que, disait-elle, il ne la faisait pas enrager.

« *Mais moi, Mme Jacquet, dit Derrien, je ne vous fais jamais enrager.*

— *Oh ! M. Crozet en est témoin, que vous me faites enrager.* »

Derrien se mit à promener dans la chambre en riant. Le soir, je crois qu'il lui demanda un peu pardon, et je sais qu'elle répondit que ce n'était pas à lui, mais à moi, qu'elle en voulait.

La vie actuelle de Derrien est de bien manger, de faire son métier, et de causer et boire avec les moines.

Derrien aime beaucoup les gens d'esprit et les distingue assez bien.

Il aime beaucoup Chateaubriand, Atala *surtout. Du reste, il rit assez de ses expressions.*

Il a de l'esprit lui-même. Son grand esprit consiste

à tourner en ridicule les choses sérieuses, et c'est principalement par là qu'il plaît et fait rire. Il applique les grandes choses aux petites. Il a le grand défaut de répéter trop souvent et à tout propos toutes ces choses-là. Ainsi, il répète à propos de toutes les actions : « La vie est un voyage. »

Il a établi trois grands principes, desquels il prétend déduire toutes les actions :

1. *La vie est un voyage.*

2. *L'homme n'est rien que par la douleur et l'éternelle mélancolie de ses pensées.*

3. *Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous !*

Il dit en plaisantant qu'il travaille à un in-quarto pour ramener les deux derniers au premier et prouver que tout peut se rapporter à lui.

Je crois que si jamais il devient sérieux et qu'il veuille raisonner, il sera républicain. Cependant, il ne sent pas Corneille. Il lit avec plaisir Racine, Voltaire, la Nouvelle Héloïse, *Chateaubriand, tous les romans. Il regarde la vertu vraie, comme la religion, foutaise. Il a une grande mémoire et cite une foule d'anecdotes, et prodigue son théâtre Montansier.*

RÉCAPITULATION

Romain est un homme qui n'est point passionné ; il aime à foutre et n'est point amoureux ; il n'aime point la gloire, encore moins la vertu, qu'il regarde comme la poésie. Il est vif pour le plaisir, aime la société sans être attaché aux individus. Il aime les arts et les gens d'esprit pour le plaisir du moment. Il est vaniteux et ne cherche qu'à briller. Du reste, gai, spirituel, gourmand par-dessus tout. S'il a du malheur, il s'étourdira par les plaisirs qu'il pourra se procurer. Il persévère peu dans un dessein ; on peut le monter à quelque chose de grand, mais il faut le remonter souvent et par des moyens neufs.

III

LE SOUS-PRÉFET JACQUET

Jacquet,
sous-préfet à Suze *.

Jacquet, homme de trente-sept ans, grand (comme Percevant), très creusé de petite vérole, yeux à la Cambacérès, laid, louche, tournure médiocre, né à Chaumont, à deux lieues de Suze. Il parle très purement français, à l'exception des

puis qu'il met à tout bout de champ. Était avocat avant la Révolution à Suze, était fils d'un notaire peu riche.

Je ne le connais maintenant que depuis l'entrée du général Thureau dans le Piémont, par le mont Genèvre (an ...) *. Il s'attacha aux Français ; il a la réputation, dans le pays, d'avoir été *mouchard* de ce général. Lors de la débâcle de Schérer, il émigra, et vint à Briançon, Gap, Grenoble.

La première nuit de son mariage, il rendit tous ses biens communs à sa jeune femme de dix-huit ans et jolie (selon les habitants de Suze et les ingénieurs) : huit jours après le mariage, elle se plaignit de ses douleurs à sa mère, qui lui dit : « Tu n'es qu'une enfant ; c'est ton pucelage. » Mais après des plaintes réitérées, la mère examina les pièces de sa fille et vit : « Oh ! ciel ! ....., ..., » etc. Je ne sais comment le mari s'excusa, mais la chose fut publique pendant quelque temps dans Suze. Un événement faillit ajouter à cette publicité : madame Jacquet accoucha, et l'enfant fut donné à une nourrice à cinq lieues de Suze ; l'enfant corrompit le lait de la nourrice, ce qui fit périr l'enfant de la nourrice. On étouffa cela avec de l'argent. Depuis, la petite Jacquet s'est bien portée et la nourrice aussi, on les a traitées l'une et l'autre. Depuis son mariage, tout le monde dit que Mme Jacquet est bien changée ; ses dents se carient et elle sent bien mauvais ; elle a l'air de souffrir.

Cependant, nous avons su à Turin par un ruffian

que Jacquet avait encore la v..... la plus forte en fructidor an XII, c'est-à-dire deux ou trois ans après son mariage, et que, pour comble, il avait ..... à Turin une fille très poivrée.

Voici comment je suis sûr de tout cela : Coïc voulut ..... en l'an XI Mme Jacquet ; il la suivit à Turin pendant l'hiver de l'an XII, la mena au bal et au spectacle. Un jour qu'il voulut terminer l'affaire, elle lui avoua tout. Coïc lui conseilla de se faire guérir et chargea Derrien de lui apporter du rob de Paris.

Les deux époux se sont bien séparés quelquefois pour se guérir, mais Jacquet, à qui cela était à peu près impossible, pressait toujours le retour de sa femme.

Jacquet savait bien que Coïc avait fait la cour à sa femme, mais il était tranquille ; il était peut-être sûr que Coïc connaissait son cas, aussi a-t-il toujours eu un extrême ménagement pour lui, attendu que le bruit qui s'était d'abord répandu dans Suze était dissipé, on croyait qu'ils s'étaient fait guérir.

Jacquet semble n'avoir pas de peine à supporter la v..... Il monte à cheval, joue aux boules, etc. Cependant un autre fait nous autorise à croire qu'il l'a : un jour, il plaisantait son secrétaire, lui disant qu'il avait la v..... ; le secrétaire ...., et le défie d'en faire autant. Jacquet rougit et recula.

Jacquet est très menteur, il a l'air très faux.

Il a été payé par les entrepreneurs de Perrino.

Il a acheté, depuis qu'il est sous-préfet, une cassine de 60.000 *livres aux environs de Suze. Il est lié d'amitié avec tout ce qui est déshonoré à Turin.*

Il a cherché par tous les moyens à être nommé législateur ; il ne l'a pas été et a dit après qu'il ne s'en souciait pas. Après avoir manqué cette place, il n'a cessé de tonner contre le gouvernement, se faisant ami de la liberté, disant toujours : « Vous autres Français », quand il avait quelque chose de déshonorant à appliquer à la patrie, sans songer qu'il gardait sa place sous ce même gouvernement et dans sa patrie étrangère à la France.

Ce bougre-là ne met jamais le nez sur un sentiment ; il combine tout, ce qui nous a fait penser qu'il laisse la v..... à sa femme par politique. Il en serait sûrement cocu sans cela ; sa femme le craint et ne l'aime guère.

Il est excessivement joueur. Je me suis trouvé dans un billard, où il jouait avec le lieutenant de gendarmerie de Suze. Je fus frappé de sa mine scélérate ; à chaque coup qu'il manquait, il prononçait un bouzaron *entre ses dents qui répandait un silence terrible dans la salle (un silence de terreur).*

Il sut très probablement l'affaire de Derrien avec sa femme ; il en fit meilleure mine à Derrien. (Voyez le caractère de Derrien.)

Quand il voyait que nous allions contre les entrepreneurs et Perrino, il nous riait au nez.

Perrino et lui ne s'aimaient point, ils se plaisan-

taient même en face, mais ils avaient été réunis forcément.

En société d'hommes, la seule où je l'aie vu, il parle bien, avec finesse et même malice ; il a beaucoup d'instruction, il a beaucoup lu les auteurs italiens et français, les historiens surtout ; il a une très grande mémoire, ce qui fait qu'il cite beaucoup. Il préfère la poésie italienne à la poésie française. Il dit beaucoup de bien d'Alfieri. Il crie beaucoup contre Milan *, même devant des gens en place, ce qui est très impolitique. Son état de vérole et sa passion pour le jeu, qu'il satisfait toutes les fois qu'il a de l'argent, ne lui permettent pas d'être gai. Cependant, il rit dans un repas lorsqu'il trouve à s'égayer aux dépens de quelqu'un.

Il déteste le général Menou et crie sans cesse contre lui ; cela vient de ce que le général Menou ne le reçoit pas bien et que le général Jourdan l'invitait souvent, lui et sa femme, quand ils étaient à Turin. Il parle toujours de la bienveillance du général Jourdan pour lui et il croyait beaucoup être protégé par lui, parce que, le jour qu'il lui présenta sa femme, le général lui dit : « Quand vous serez préfet, vous aurez là un joli sous-préfet. » Jacquet eut le front de lui dire : « Général, je compte bien sur votre protection. »

Quand le général Menou est venu à Suze avec le pape et qu'il a logé chez lui, je n'ai jamais vu d'air plus bas que le sien auprès du général Menou,

et cependant le lendemain, quand nous fûmes tous réunis, les ingénieurs et lui, il nous dit : « Le général Menou a continuellement parlé de sa campagne d'Égypte, il s'est vanté constamment, et moi je n'y pouvais tenir, j'étais quasi pour le renvoyer au mémoire du général Régnier. »

CONCLUSION

C'est un homme d'esprit, qui sent la poésie et la vertu, mais qui sacrifie tout à son intérêt personnel. Cet intérêt le porterait même à des crimes. Il y a apparence qu'il a déjà volé et espionné. Il est agréable en société par beaucoup d'anecdotes.

Voilà le type du caractère piémontais.

Il raconte les plus grands crimes avec l'air le plus tranquille et le plus froid. Il désire au fond que Milan reste en place, parce que si nous abandonnions le Piémont il y serait pendu ; mais il crie contre lui pour montrer qu'il a une opinion à lui, indépendante de sa place. Jacquet ne croit pas à la messe ni en Dieu, mais il exige de sa femme d'y aller, et lui fait même apporter des billets de confession. Ce n'est pas pour sa femme, c'est qu'il veut que sa femme ait le frein de la religion ; cependant, par mauvaise honte, devant nous et en sa présence, il s'en moque. Sa femme lui dit quelquefois d'aller à la messe, il y va tous les mois un quart d'heure.

IV

MADAME JACQUET

Madame Pauline Musso-Jacquet *.

Pauline Musso est née à Turin, *fille d'un perruquier de la cour ;* elle a vingt ans ; elle a été mariée il y a trois ans à Jacquet qui lui donna la vérole (voyez le caractère de Jacquet). Elle a une fille nommée Virginie qu'elle déteste parce qu'elle voit qu'elle n'a que dix-huit ans de plus que sa fille et que quand elle aura 33 ans, sa fille en aura déjà 15. Elle est très vexée lorsqu'on lui dit que sa fille est jolie, et surtout quand on lui dit qu'elle aura de l'esprit, qu'elle a l'air maligne.

Un jour la nourrice apporta l'enfant chez Mme Jacquet, qui ne l'avait point encore vue depuis qu'elle était en nourrice, il y avait un an et demi. Lorsque la nourrice entra, elle la reconnut : « Ah ! bonjour, nourrice ! » Puis s'approchant pour voir son enfant, elle recula deux pas, s'écriant : « Ha, la bruta bestia ! » M. Coïc était présent. Elle la trouve laide comme la mère jalouse (Mlle Desrosiers) trouve sa fille (Mars) laide. Coïc lui dit : « Mais non, votre fille n'est pas mal. » — « Ah ! mais, voyez donc comme elle ressemble à son père ! »

Un jour que sa mère était malade, elle disait

à Coïc : « Si c'était nous autres, nous en mourrions, mais les vieux ne meurent pas. » *Le même jour, un petit canard de sa basse-cour mourut, elle le pleura huit jours.*

Elle disait une autre fois à Coïc : « Moi je n'aime pas baiser parce que ça salit. » Je crois qu'elle a toujours la vérole. Mme Jacquet est bête au-dessus de toute expression. Des butors dans un temps ont pris cela pour de la naïveté. Le bonhomme Deschamps, le bonhomme Roland et la bête O'Brien en ont été tous amoureux, Deschamps surtout qui, en sa qualité d'ingénieur en chef, la mettait toujours à côté de lui et tâchait de dérober un petit baiser sur la main. Il glissait des compliments. Mme Jacquet, un jour qu'il tâchait de prendre un baiser sur la main, lui dit : « Laissez donc, M. Deschamps, allez donc bercer vos enfants [1]. »

Le bonhomme Deschamps ne croyait point à la vérole de Mme Jacquet, il en était vraiment amoureux. En l'an XII, il voulut continuer ses poursuites, mais O'Brien le gênait et quand il nous voyait à jouer ou à parler, il se dérobait comme pour aller aux commodités et filait chez Mme Jacquet. En messidor, il resta seul à Suze pendant huit jours et nous fûmes fort étonnés, au bout de ces huit jours, de le voir monter à l'hospice sans qu'il y eût rien à faire ; il y resta trois jours et redescen-

1. Je tiens tous ces faits, qui se sont passés en l'an XI, de Coïc. J'ai vu ce qui suit.

dit à Suze, où, quoique demeuré seul encore pendant quelque temps, il ne vit point Mme Jacquet. Lorsque nous descendîmes à Suze, nous lui parlâmes beaucoup de Mme Jacquet, et il se hasarda à nous dire : « Je crois que la pauvre femme n'est pas encore bien guérie. » — « De quoi donc ? » dîmes-nous. — « Oh ! d'un vice du sang. » — « Mais je ne savais pas qu'elle eût ce vice. » — « Oh ! que si fait, elle m'a lâché quelques mots il y a quelques jours qui m'ont fait présumer... » Nous autres nous présumâmes que la bonne Jacquet lui avait conté son cas comme à Coïc, pour se débarrasser de lui ; si bien que le bonhomme en est désenchanté et l'est encore. Elle avait un plaisant moyen de se débarrasser de ses amants.

Elle ne conçoit rien au-dessus d'un préfet. Si un préfet avait voulu l'avoir, il l'aurait eue le premier jour. Elle embrassait l'immortel Ladoucette tant qu'il voulait, sur la bouche, le premier jour qu'il la vit.

Elle aimait assez Derrien. Quand il arrivait, elle l'embrassait toujours sur la bouche.

Elle se croit la plus belle femme du Piémont. Coïc et Derrien lui parlent tous les jours de sa beauté. Elle est presque maintenant indifférente aux compliments sur sa beauté (indifférente parce qu'elle en est convaincue intimement). Celui qui voudrait lui plaire devrait lui faire des compliments sur son esprit. On lui a dit, ou elle s'est

imaginée qu'elle n'en avait pas, de sorte qu'elle a besoin de boire un coup là-dessus. Elle répétait toujours à Coïc qu'elle n'avait pas d'esprit. Coïc s'est hasardé à lui dire qu'elle en avait, et cela a été fort bien reçu et fort bien écouté. Je ne l'ai jamais vue plus vexée qu'un jour où Coïc avait pris à tâche de lui faire faire des bêtises pour notre usage. Nous dinâmes chez elle, Dausse, Deschamps, Lacroix, Coïc, Derrien, O'Brien et moi. Coïc se plaça à côté d'elle et lui servit force vin. Il l'occupa tellement qu'elle ne fit pas attention aux autres ; seulement, elle offrait de temps en temps quelque chose à Dausse en lui disant : « Papa Dausse, voulez-vous de cela ? » Dausse souffrait mortellement de cette épithète et nous étouffions tous d'un rire retenu (Mme Jacquet n'avait vu M. Dausse qu'une fois ; c'était la deuxième). Enfin Jacquet s'aperçut que cette épithète de papa nous faisait tous rire et faisait faire la grimace au bonhomme, qui répétait à chaque fois entre ses dents : « Mais, Madame, je ne suis point papa. » Jacquet donc dit : « Tu l'appelles donc aussi papa, toi ? » — « Mais il m'avait dit qu'il avait des enfants ». Dausse dit : « Mais, Madame, je ne suis point papa, c'est M. Deschamps qui est papa. » Il était dans le plus grand trouble. Mme Jacquet n'en continua pas moins pendant tout le repas à appeler Dausse papa.

C'est dans ce même repas que Coïc, à force de la faire boire, lui fit dire : « Oh ! j'aime tant boire

que si je buvais toutes les fois que j'en ai envie, je me saoûlerais tous les jours. » Elle prit ensuite deux poulets près d'elle et dépeçait, dépeçait et mangeait. Après en avoir mangé plus d'un, elle dit : « Je mange trop. » M. Lacroix lui dit : « Vous êtes bien la maîtresse de ne pas tant manger ! » — « Oui, mais c'est que j'aime beaucoup ça. Je n'aime pas la viande de boucherie ; j'aime bien le poulet ; c'est mon goût, moi. » Et elle acheva les deux poulets.

Après le dîner, *Coïc lui proposa tout bas d'aller faire un tour dans son jardin aux Capucins. Elle l'accepta et tous deux sortirent sans rien dire et nous laissa* (sic) *là. Ce fut dans cette promenade qu'elle oublia entièrement qu'elle avait la vérole ou que Coïc le savait. Car Coïc lui parla d'amour tout le temps et elle lui dit qu'elle n'aimait pas faire infidélité à son mari et ensuite la grande raison de* « Ça salit ». *Nous fûmes nous promener de notre côté et nous les rencontrâmes après la promenade. Elle nous dit : « Je viens de promener chez M. Coïc. » Nous laissâmes les vieux et nous l'accompagnâmes chez elle tous les cinq : D., C., O., L. et moi. Ce fut là que Coïc, après avoir continué de lui faire des compliments et après lui avoir dit qu'il voulait faire imprimer son éloge, mais que, ne se sentant pas assez de force pour le faire, il en distribuait une partie à chacun de nous, il finit par lui dire qu'une femme ne devait rien croire de ce qu'un homme lui disait.*

Elle fut dépitée au suprême degré et nous congédia pour ainsi dire en nous attaquant chacun séparément, M. Lacroix et moi surtout, qui avions ri en faisant notre portion d'éloge.

Coïc l'intéressa vivement ce jour-là, jusqu'au moment fatal.

J'ai joué un jour Pygmalion avec elle. On l'applaudit très fort et elle crut avoir supérieurement joué. Elle disait partout qu'elle avait joué la comédie en français. Elle aurait bien voulu la rejouer. Elle m'en parlait toujours, mais je laissai éteindre son envie et elle m'en voulut.

Nous nous amusions souvent de ses naïvetés, comme lorsqu'elle demandait : « .... ? » Je lui répondis : « .... ! » Elle ne répondit rien.

Elle craint son mari et le respecte à cause de sa place. Il y a pour elle un bonheur à être femme d'un sous-préfet ; elle lui raconte tout ce qu'on lui dit et tout ce qu'on lui fait.

Taille égale à celle d'Ariane, gorge belle, peau idem, nez petit, yeux grands, noirs, mais d'un froid ! Quand elle écoute, regarde, ou que sa figure a quelque expression, ses yeux deviennent gros et déplaisent en général à tout le monde. C'est une jolie femme ; pas pour moi.

Conclusion : bête, froide, jolie, vaniteuse.

Une petite présomption : Si son mari mourait, qu'elle se guérît de sa v....., on pourrait très facile-

ment en faire une femme entretenue. Elle était née pour être putain.

Addition : Elle est jalouse de son mari qu'elle n'aime pas. Lorsqu'il devait passer l'hiver à Paris comme législateur, elle voulait le suivre à toute force, disait que rien ne pouvait l'en empêcher. Elle était bien fière alors et nous recevait avec plus de grandeur qu'auparavant.

L'affaire de Derrien lui fit prendre aussi un air de fierté envers nous.

V

CAMILLE BASSET

Ouéhihé *

Ouéhihé, né à ... en 1781. Élevé dans la maison paternelle, n'y ayant appris qu'à lire et à écrire et un peu d'allemand, à cause du siège. Son père, qui était lieutenant général de police, fut guillotiné ce jour-là ; le petit, qui avait douze ans, alla lui porter à manger comme à l'ordinaire, lorsque le geôlier lui dit avec un air riant : « Cours après ton père si tu peux, il est peut-être bien loin d'ici. » Là-dessus, le petit tomba à la renverse, évanoui.

Le père, avant de mourir, écrivit une courte

exhortation pour chacun de ses fils, en priant sa femme de la coller à une *Imitation*, pour chacun d'eux. Cette voix d'un père mourant a fait une très profonde impression sur eux, et pourrait bien faire qu'ils revinssent à la religion au moment de la mort. Ouéhihé me disait encore l'autre jour qu'il n'était pas sûr de lui sur ce chapitre. Leurs père et mère, qui avaient très peu de religion, y sont revenus à leurs yeux au moment de la mort. Ouéhihé ne croit pas, ne suit aucun des préceptes de la religion ; s'il y revient, ce sera par la considération qu'elle ne peut pas faire de mal, et que c'est toujours une consolation quand on est bien malade de débarrasser son âme d'incertitude.

Il vint à Paris en l'an VII, après avoir étudié déjà un peu les mathématiques à Lyon ; il se mit avec son frère chez Garnier. Ils y restèrent deux ans, et au bout de ces deux ans n'osèrent pas se faire examiner à Paris et allèrent à Rouen. Ils furent reçus. Là, Ouéhihé s'est montré constamment peu fort en raisonnement, ne s'est distingué dans aucune partie, point enthousiaste de la science. S'est lié la deuxième année avec un élève dont l'esprit était remarquablement bouché, qu'il a pris pour un génie jusqu'à ce qu'on lui ait montré le contraire. Ouéhihé a plus d'admiration, à proportion, pour un petit esprit que pour un grand. Il suppose qu'un homme qui écrit ne peut pas être sans esprit, et lui en suppose plus qu'à lui-même.

Si on parle de Vigée, il dira que c'est un homme d'un grand esprit et le vantera beaucoup ; si on parle devant lui de Corneille avec enthousiasme, il ne trouve pour le louer que les mêmes expressions dont il se servait pour Vigée. Ce n'est pas qu'il aime ou admire leurs ouvrages, c'est par conscience d'impuissance, de manière que, ne s'étant jamais comparé à une tragédie et se comparant à un petit conte de Vigée, il ne sent bien la supériorité que de Vigée ; pour Corneille, il le vante parce que son voisin le vante.

Sans sa naissance et ses dix mille livres de rente, il n'oserait pas se comparer à Lemazurier, qu'il méprise dans les rapports de naissance et d'argent ; mais il sent dans lui-même que quand même il aurait une idée bête comme Lemazurier, il ne saurait pas même l'exprimer comme lui. Du reste, s'il était dans la position de celui-ci et qu'il y fût poussé, il tiendrait la même conduite.

Ne concevant nullement dans les autres les actes de courage qu'il ne se sent pas la force de faire. — Disant à Valey : « Pas clair ! » — Dispute sur le devoir d'un subordonné à l'égard d'un chef qui ne ferait pas le sien, où il prétendit que le premier devait se taire s'il n'était pas compromis ; disant :

« Tu seras envoyé dans les plus mauvais endroits et tu ne feras jamais rien.

— J'en courrais des dangers.

— *Pas clair !* »

Ayant exactement là-dessus le caractère du Philinte de d'Églantine.

Le peu de force qu'il se sent et le peu d'instruction qu'il se voit font qu'il ne s'écarte jamais de l'avis du plus grand nombre, qu'il s'y soumet en toutes choses, et qu'il soutient qu'on doit s'y soumettre. Il est tellement parvenu à se convaincre de cette maxime que le mot qui lui est le plus familier en parlant à quelqu'un est celui d'*exagéré*. Anciennement, il écoutait encore une idée neuve et cherchait à raisonner, mais maintenant il croit avoir dans la tête des principes arrêtés de morale et de politique, ne veut plus y toucher, et se met à rire et à dire : *exagéré*, pour toute réponse.

Idée fausse du mot *grand homme*. Appelant César un grand homme, quoiqu'il convienne encore que César était un criminel dans son pays. Convenant des crimes longtemps réfléchis de Milan, mais s'écriant : *exagéré*, dès qu'on veut le comparer à Néron.

Quand Victorin fut arrêté, disant une heure après qu'il ne doutait pas qu'il fût coupable, quoiqu'il n'en eût aucune preuve. Par suite de cette faiblesse d'âme, qui est le trait marquant de son caractère, il ne concevait pas qu'on pût vouloir faire périr un homme innocent, disant que la police * a vu quelque chose, qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose. Tout son embarras

était de voir comment on dessillerait les yeux à une populace exagérée en faveur de Victorin. Son grand déchargement d'embarras, lors de l'arrestation de Batavo, ce qui lui semblait un moyen de détromper le peuple. Fâché pourtant que l'État perdît Victorin, cela encore par faiblesse, comme perdant un appui.

Avec moins de force de caractère et de tête que Philinte, c'est exactement lui.

Ami de Milan l'année dernière ; sur ce qu'il a vu que tout le monde désapprouvait sa conduite, il n'est plus son ami sans être son ennemi, serait fâché qu'il décampât, à cause de la tranquillité troublée. Imiterait Jaffier.

La vanité est la source de tous ses plaisirs et de tous ses spleens.

N'ayant jamais senti, et ne devant pas probablement sentir *amore* et *virtù*. Peu amant de la science ; il eut dans le commencement de pluviôse an XIII un spleen de deux jours, parce qu'il ne savait pas le latin ; et sa grande raison était celle-ci : c'est qu'on ne dira jamais en société qu'il est instruit, s'il ne sait pas le latin.

Si après ce spleen il s'en va au bal, et qu'il y soit admiré, le spleen cesse. Disant qu'il aimerait mieux avoir 30.000 livres de rente que d'être Lagrange.

Il est petit, assez jolie figure, sans aucune expression de grandeur. Il danse très bien ; c'est la seule

chose qui lui procure du plaisir et la seule qu'il cherche à perfectionner. Dans le monde a de l'usage, de la politesse, mais rien de marquant en amabilité.

En total, est un homme sans grande passion, force de tête très médiocre, n'ayant pour tout mobile que la vanité.

Il est incapable de rédiger la moindre chose. Il n'est jamais ni bien gai, ni bien triste, ordinairement riant. Incapable d'aimer et de haïr fortement, assez reconnaissant. Incapable de rien de grand en fait de talent, ni d'âme.

Dans son grand spleen, se consolant de ne pas savoir le latin ni autre chose en disant qu'à Lyon, dans la société où il vivait, on n'était pas bien grec, qu'il en saurait bien autant et plus que les autres. La lecture de l'histoire lui plaît peu, en général ne lisant pas. Il connaît tout au plus trente volumes in-octavo.

Faits d'Ouéhihé.

Ce matin, M. Vincent, jeune homme de Lyon jouissant de cent mille livres de rente, est venu voir Ouéhihé. Il parlait avec dédain de la fortune de celui-ci, qui aime assez, ordinairement, à se trouver avec lui ; mais aujourd'hui ses plaisanteries sur son bien, en ma présence, lui ont fort déplu. Il lui a fait un très mauvais accueil et ce soir,

en me parlant de lui, il m'a dit à la suite de plusieurs choses sur Vincent : « Il est très gai, et même trop gai. »

Il a fait des billets de visite ; il a mis sur les uns C. de B. et sur les autres tout uniment C. B., ce qui fait croire qu'il n'est pas véritablement noble, et cependant il dit qu'il l'est.

Ouéhihé fréquente avec grand plaisir Vincelles et le mène volontiers au bal. Il a soin de faire remarquer après que Vincelles est froid, ne danse pas bien et a l'air bête, et alors il convient avec tout le monde que Vincelles a une très belle figure. Il est tout content de mener Vincelles parce que celui-ci n'a pas plus d'esprit que lui et ne l'humilie pas, et alors, malgré la supériorité de sa figure, comme Vincelles danse mal, il n'est pas tant remarqué qu'Ouéhihé. Nous voyons donc dans la nature la médiocrité servant à l'avancement.

Il a vu ces jours-ci des demoiselles au bal, il dit qu'il n'a jamais rien vu de si beau, il en est enchanté, il pouvait être présenté chez elles le lendemain, il ne l'a pas voulu, de peur de se laisser entraîner à les épouser. Il fuit donc les émotions et cherche à rester dans sa tranquillité. Il a dit que, quand même elles seraient aussi riches que lui, il n'épouserait pas ces filles qui lui plaisent si fort, parce

qu'elles étaient trop jolies, qu'il avait peur d'être cocu.

Il ne conçoit pas qu'il puisse épouser une demoiselle moins riche que lui. « Ces demoiselles sont très jolies, je suis sûr que tu n'as jamais rien vu de si joli, elles sont nobles, elles auront cinq ou six mille livres de rente, mais ce qui m'empêcherait encore de les épouser, c'est qu'elles ne sont pas aussi riches que moi. »

En parlant de la beauté de ces demoiselles, il ne m'a jamais parlé que de regorger de santé, que de graisse, que de fraîcheur. J'ai attendu pendant trois jours un mot sur l'expression de la figure, mais, hélas ! le tout en vain, mon homme ! De manière qu'il est très possible que ces personnes si jolies soient de grands corps bien faits, à figure de cire, sans expression.

Récapitulation.

Homme faible, vaniteux jusqu'à être capable de tout sacrifier aux jouissances de vanité, susceptible d'être mené par sa faiblesse à toutes les petites choses, mais à aucune grande ; extrêmement médiocre en tout.

Voilà le caractère le plus commun dans le monde. Nous le nommerons Philinte.

Ouéhihé *

Tencin ayant mis en gage (le 26 germinal XIII) sa montre, son pardessus et sa lunette pour environ 5 louis qu'il perdit tout de suite, avait le plus extrême besoin de ravoir ses effets pour n'être pas peut-être enfermé par son père. Il vint trouver Ouéhihé qui les lui prêta.

Ce matin, 27, Ouéhihé dans son lit disait à M. Guillet, son cousin (c'est un grand sot) : « Il est très malheureux d'être lié avec ces gens-là parce que... hé ! hé !... dans ces circonstances-là, ils manquent quelquefois de délicatesse... oui... ils en manquent. Il faut se sacrifier pour eux, leur donner de l'argent. »

Nota que Tencin est un de ses meilleurs amis. Toujours de plus en plus le Philinte de d'Églantine.

Ouéhihé (suite) *

... oubliant très vite. N'ayant pas de femmes par crainte du danger, par paresse et par peu de besoins.

Sort futur :

Quittera le Corps * dans deux ans avec le titre d'ingénieur. Fera un mariage de convenance

à Lyon : il ne veut pas épouser une femme dont il soit amoureux, parce qu'il a ouï dire que les grandes passions s'usaient et qu'on ne se haïssait jamais lorsqu'on ne s'était pas aimé. Traînera avec sa femme dans la société de Lyon, sera tout le jour dans le monde. Enfin, lorsqu'il ne pourra plus danser, se concentrera dans toutes les petitesses.

S'il a des enfants, les mettra dans un pensionnat, où il leur donnera force maîtres.

Sera à cinquante ans une grande bête. Dans son état actuel, ayant 10.000 livres de rente, ne désire rien. Il estime beaucoup la noblesse, se donnant pour l'être un peu, ne cachant pas le désir qu'il aurait de l'être davantage.

N'ayant pour morale publique que le désir que les ennemis de la France soient vaincus, pour morale particulière que des restes de celle de la religion joints à celle qu'on professe dans la société.

Tencin en jouant est toujours sur le qui-vive, par peur d'être friponné. Jouant avec Basset, celui-ci répondit à sa défiance : « Tu crois que je veux te prendre ton sou », avec les lèvres pincées et faisant sentir qu'il avait dix mille livres de rente. L'année dernière, avant d'hériter, il aurait fait voir l'impossibilité de la chose.

VI

ALPHONSE PÉRIER

English *

Agé de vingt-deux ans. Attaché à la Banque, son état, parce qu'il sent toute l'importance de l'argent. Ayant l'ordre, l'assiduité. Dépensant tout ce qu'il croit dans les convenances de sa fortune, et cependant dépensant peu (environ 3.000 francs). Aimant par-dessus tout la considération, et pour cela serviable. Aimant l'ordre (exécution des lois qui maintiennent la société). Il est timide (très attaché à l'ordre par timidité).

Il est amoureux depuis près de deux ans. Va tous les jours chez A. ; ne l'a pas encore épousée, à ce qu'il nous semble, par timidité, tremblant de se lier pour toujours à une femme dont il ne connaît pas encore assez bien le caractère. Manquant de cette qualité de l'esprit qu'on nomme finesse, ayant même un peu de lourdeur.

Il dit : « J'ai acheté un cheval qui me coûte vingt louis, et j'ai vendu mon petit borgne, parce qu'on pourrait dire : — M. P., qui est très riche... un cheval borgne... Cela ne serait pas décent. »

Cela, en riant.

VII

DEUX INCONNUS

Goodman (29 old) *

G., élevé au collège de Grenoble. Ensuite musicant et étudiant en mathématiques. Admis à l'École polytechnique, où il s'appliquait surtout à la physique et à la chimie. Allait voir les filles, se faisait conter leur histoire, et, quand elles lui semblaient malheureuses, leur donnait de l'argent. Il était entré à l'École polytechnique pour s'instruire et un peu pour se sauver de la conscription; en sortit pour revenir à Grenoble mener à peu près le même genre de vie.

Aujourd'hui (prairial XIII), il n'a plus depuis longtemps ni père ni mère, il n'a qu'un oncle dont il est l'unique héritier et qui est à son aise. Il a trois mille livres de rente, et il se fait 6.000 francs par an par son travail au cadastre. De temps en temps, il va lever le plan d'une commune. Quand il est à Grenoble, il travaille ... heures par jour. Ses plaisirs sont : le billard, la promenade, et, de temps en temps, les filles. En général, sauvage et n'ayant guère de société que celle de ses camarades, mais sans intimité absolue. Probablement obligeant avec le plus grand plaisir.

Le trait principal de son caractère est la bonhomie.

Inchinevole *

Inchinevole est né à Gisors, sept villes ne se disputent point l'honneur de sa naissance. Je ne connais de lui que quelques traits. Il peut avoir de 28 à 30 ans. Je le connus au parterre en l'an XI.

Il a fait dans les journaux des vers et des articles à la louange de Mlle Duchesnois. Ça le mena à la connaître. Depuis, il en a reçu des billets gratis, constamment ; il gagnait ses billets en articlant, applaudissant et étant toujours à la demander après la représentation. Chez Mlle Duchesnois il nous regardait tous (Crozet, Basset, Naudet) avec mépris dans les commencements, parce que, comme il faisait des vers à Mlle Duchesnois, nous le regardions comme un grand soutien de Mlle Duchesnois, et par conséquent comme ayant sur elle plus de crédit que tous nous autres. Mais un jour (nivôse an XII), à la troisième répétition de *Polyxène* (tragédie en trois actes, d'Aignan), Tencin, Ouéhihé et moi nous nous battîmes pour faire nommer l'auteur. Nous fûmes attaqués par ceux du parti contraire, que l'insolence d'Inchinevole avait révoltés ; il disait, comme on criait *Silence :* « Ah ! je voudrais bien voir qu'on m'empêchât

de parler ! M. Ouéhihé, laissez-moi passer de leur côté, et le premier qui criera *Silence* aura affaire à moi. » Ce mot nous fit regarder, et un moment après, ayant recommencé à demander l'auteur, nous fûmes assaillis, Tencin et Ouéhihé furent roulés sous les bancs, Crozet en avait quatre sur lui, et Inchinevole se retira dans un coin, loin de la mêlée, et regardait. Elle dura deux minutes. Nous sortîmes sur-le-champ, et Inchinevole se mit à déclamer contre les assaillants. Il ne resta qu'un instant avec nous dans la loge de Duchesnois, il s'échappa de peur de reproche probablement. Aucun de nous n'osa parler de lui à Mlle Duchesnois.

Depuis ce jour-là nous le regardâmes avec mépris, et lui a commencé à nous faire un très grand accueil. Il nous en a fait un plus grand surtout depuis le jour où, ayant déjeuné ensemble chez le Lovelace de Montmartre, je lui dis, étant ivre, que j'avais cinq châteaux aux environs de Grenoble, que quand il viendrait dans ce pays, je le priais de venir loger chez moi, qu'il n'avait qu'à me demander, que j'étais connu.

Il est parvenu par le moyen de Mlle Duchesnois à faire connaissance intime avec M. Ricci, dentiste, qui le considère « comme un de ces jeunes gens à grands talents à qui il ne manque que de la fortune pour faire leur chemin ». Et Mme Ricci a trouvé un moyen honnête de le soulager en l'invitant

souvent à dîner (deux fois par semaine). Il fait des vers à Mlle Ricci. Quand il est au parterre et que M. Ricci est au parquet, il cherche ses regards avec un air de bassesse remarquable.

Il se vante de s'être battu pour Mlle Duchesnois. J'ignore si cela est vrai. Je l'ai vu deux fois chercher des disputes au parterre, elles n'ont pas eu de suite, attendu que les antagonistes lui riaient au nez. Il se refuse toujours à parler politique.

Récapitulation.

Mauvais petit versificatereau, pédant, ton littéraire dans la conversation, lâche, bas, vaniteux. Je tiens de Duchesnois qu'il n'a rien ; comme il passe sa vie au café et au spectacle, j'ignore quels autres moyens bas il peut employer pour vivre. Il dit souvent : « J'ai une chanson de commande pour aujourd'hui », cela quand il ne dit pas : « enfant de commande ».

VIII

MORT DE BERNARD *

Bernard, ce grand jeune homme blond que j'ai vu à Grenoble chez M. Chabert, et que Gros disait

être son cousin, s'est brûlé la cervelle à Brest dans l'hiver de l'an XIII. Il paraît que la cause occasionnelle de cette résolution rare est le chagrin de n'avoir pas été nommé *enseigne* comme il l'espérait, et comme il le méritait. Il était entré dans la marine en l'an IX, il paraissait avoir un grand caractère, beaucoup de facilité et de paresse. Il était très doux.

Il a mis ordre à toutes ses affaires et déposé son testament chez un notaire. On a trouvé près de lui les écrits suivants :

Lettre trouvée sur la table de l'observatoire où il s'est tué :

« Je me suis moi-même donné la mort, ce ne sont ni le désespoir ni les remords, qui m'ont déterminé à cette action. Ma vie fut toujours sans reproche, le travail fut mon unique passion, l'astronomie mon seul plaisir ; je meurs pour n'avoir pas la douleur de voir le travail opprimé, et l'intrigue triomphante. Jeunes gens qui vous destinez à la marine, laissez la bonne conduite et l'amour de l'étude. Mon exemple fait voir où ces qualités conduisent. Livrez-vous à l'intrigue seule... »

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DU TOME PREMIER

1801

Lombardie.

Ce fragment se trouve, en autographe, dans le ms. R 302 (dossier n° 2) de la bibliothèque municipale de Grenoble. Il forme un cahier de 12 feuillets, sans couverture, cousu au gros fil, mesurant 250 sur 190 millimètres.

Publié en partie par C. Stryienski, *Journal de Stendhal*, p. 1 à 12 ; intégralement par Paul Arbelet, *Journal d'Italie*, p. 3 à 38.

Page 1. ... *ce projet, déjà commencé à Paris.* — Ce début du *Journal* n'a pas été retrouvé. Peut-être même a-t-il été détruit par Stendhal, car la manière dont celui-ci inaugure ici son *Journal* semble bien indiquer le commencement d'une œuvre nouvelle.

Page 1. ... *le lieutenant général Michaud...* — Le général Michaud commandait la 3e division des troupes de la Cisalpine. Beyle était son aide-de-camp depuis le 1er février 1801. (Sur le général Michaud, voir A. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 2e éd., p. 75, et *Journal d'Italie*, publ. par Paul Arbelet, p. 3, n. 3.)

Rappelons que Henri Beyle avait obtenu le 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800) un brevet

provisoire de sous-lieutenant ; il avait été attaché à l'état-major, à Milan, le 25 vendémiaire (17 octobre), puis, le 1er brumaire (23 octobre) il avait été nommé au 6e régiment de dragons.

Page 1. ... *à la solde du nouveau grand-duc* ; ... — L'infant Charles-Louis de Parme, grand-duc de Toscane.

Page 2. *Le ministre Petiet...* — Claude Petiet, ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine, auquel Beyle avait été recommandé par les Daru. (Sur les Petiet, voir A. Chuquet, *op. cit.*, p. 48-49.)

Page 2. *Gibory...* — Sur Gibory, voir *Feuilles d'Histoire du XVIIe au XXe siècle*, 1er mai 1913.

Page 2. ... foro Bonaparte. — Vaste esplanade, qui porte encore ce nom, construite sur l'emplacement des fortifications modernes de l'ancien château des Sforza. (Voir P. Arbelet, p. 3, n. 4.)

Page 2. *Martial...* — Il s'agit de Martial Daru, fils de Noël et frère de Pierre, alors âgé de 27 ans et sous-inspecteur aux revues. Il fut le guide des premiers pas dans le monde d'Henri Beyle, qui plus loin dans le *Journal* le désigne souvent sous le nom de Pacé. — V. renseignements biographiques dans A. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, p. 40, n. 1, et une excellente notice dans Paul Arbelet, *Jeunesse de Stendhal*, t. II, p. 32-36.

Page 2. ... *par ordre de Félix,...* — Inspecteur aux revues. Plus tard baron et maître des requêtes au Conseil d'État.

Page 2. ... *Marignier,...* — Augustin-André Marignier de La Creuzardière, alors sous-inspecteur aux revues. (Voir la notice de A. Chuquet, *op. cit.*, p. 50.)

Page 3. *L'adjudant commandant Mathys,...* — Henri-Maximilien Mathys avait été nommé adjudant général par Masséna le 28 février 1799. Il était chef d'état-major du général Michaud. (Voir la longue

notice de A. Chuquet dans *Feuilles d'histoire*, 1er mai 1913, p. 462-463.)

Page 3. ... Selmours ; ... — « C'était une pièce « mixte en cinq actes et en prose » dont j'ai trouvé à la bibliothèque de Grenoble plusieurs plans successifs, et les trois premiers actes à peu près complets. Beyle l'intitula *Selmours, ou l'homme qui les veut tous contenter*. Le héros est anglais et le sujet emprunté. Après avoir transformé en drame la comédie, et hésité entre la prose et les vers, Beyle décida de « laisser là » cette ébauche. On ne saurait le regretter. » (Arbelet, p. 6, n. 1.)

Page 3. ... *les Quiproquos*... — « Projet de pièce, mentionné dans un « inventaire de mon portefeuille » fait par Beyle en 1804 (biblioth. de Grenoble, R 5.896, t. XXVIII). « Mauvais plan, écrit-il, dont on peut faire quelque chose ». Nous en avons retrouvé huit pages ; cela devait être une comédie en cinq actes et en prose ; Beyle y travaillait le 16 ventôse an IX, — deux mois auparavant, — à Reggio. » (Arbelet, p. 6, n. 2.)

Page 4. ... *à demi-heure*. — Stendhal se débarrassa très tard de cette locution dauphinoise, encore employée de nos jours dans la conversation.

Page 4. ... *le citoyen Foy*,... — Il s'agit de celui qui fut le fameux général Foy (Maximilien-Sébastien), député libéral sous la Restauration (1775-1825). Il était alors âgé de vingt-six-ans. (V. Arbelet, p. 8, n. 2.) — M. Arbelet lit : le *commandant* Foy. Le manuscrit porte : le cn Foy, que je lis *citoyen*.

Page 5. ...Mémoires secrets ... *la* Description du Palais-Royal *et la* Cabane mystérieuse,... — Il s'agit sans doute des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres* depuis 1762 *jusqu'à nos jours*... Londres, 1777-1789. 36 vol. in-12. Le tome 21 a trait à l'année 1782. Les *Mémoires secrets de la Répu-*

blique des Lettres par le marquis d'Argens ne comportent que 14 vol. dans leur édition la plus étendue.

Aucun ouvrage ne porte pour titre : *Description du Palais-Royal.* Beyle fait peut-être allusion aux *Entretiens du Palais-Royal*, tableau de mœurs attribué à Mercier et paru en 1786, ou au *Tableau du nouveau Palais-Royal* attribué à Mayeur de Saint-Paul, 1788, 2 vol. in-12. — L'auteur de la *Cabane mystérieuse*, roman publié en 1799, est Victor-Donatien de Musset-Pathay, père d'Alfred de Musset.

Page 5. ... *l'abbé Coyer.* — « *Voyage d'Italie,* par M. l'abbé Coyer, des Académies de Nancy, de Rome et de Londres (2 vol., Paris, 1776). Ce sont des lettres, adressées à une « respectable Aspasie ». (Arbelet, p. 9, n. 2.)

Page 5. ... *Mallet du Pan.* — Le *Mercure britannique ou Notices historiques et critiques sur les affaires du temps*, journal de critiques contre le Directoire rédigé par Mallet du Pan, parut en 36 numéros à Londres, du 10 octobre 1798 au 25 mars 1800.

Page 5. ... *l'*Avventuriere notturno... — « De Federici (1749-1802) ; son théâtre complet va paraître l'année suivante à Turin en dix volumes. » (Arbelet, p. 9, n. 3.)

Page 5. ... *l'adjudant-commandant Delord,...* — Il y a eu trois Delord sous l'Empire, devenus tous trois généraux et barons : Jacques-Antoine-Adrien, né en 1773 ; Marie-Joseph-Raymond, né en 1769, et Jean-François, né en 1766. Aucun de ces officiers n'appartient à la même famille. Beyle fait probablement allusion à l'un des deux derniers, qui avaient en 1801 le grade d'adjudant-commandant.

Page 6. ... *du général Charpentier...* — Henri-François-Marie Charpentier, né en 1769, fut nommé général de division et chef d'état-major de l'armée d'Italie en 1801.

Page 6. ... *cent commandants de place corses,...* — M. Arbelet dit (p. 10, n. 2) du général Franceschi : « Lui-même était Corse, né à Bastia en 1766. Général de brigade depuis 1799. Courier disait de lui : « C'est un ci-devant procureur de Bastia et né pour toujours l'être ; à dire vrai, il le reste toujours, et n'a guère changé que d'habit. » En 1797, il avait pour maîtresse une des plus jolies danseuses de la Scala (Chuquet, *Journal de voyage du général Desaix*, 89, note). »

Page 6. ... *Farine et Picoteau...* — Farine, « officier de cavalerie, chevalier, puis, en 1812, baron, et colonel du 4e dragons. » (Arbelet, p. 10, n. 3.) — Picoteau, colonel d'artillerie, chevalier de l'Empire en 1810.

Page 7. ... la Preventione paternella. — « Barbare mélange d'italien et de français : la *prévention paternelle*, ou la *prevenzione paterna.* » (Arbelet, p. 12, n. 1.)

Page 8. *Le général Bourdois...* — « Edme-Martin Bourdois, né en 1750, général de brigade depuis le 24 messidor an V. » (Arbelet, p. 12, n. 2.)

Page 8. ... *du général Moncey...* — « Moncey succéda à Brune comme général en chef de l'armée d'Italie. » (Arbelet, p. 12, n. 3.)

Page 8. ... Epicharide e Nerone,... — « Sans doute traduction d'*Epicharis et Néron*, tragédie de Legouvé, 1794. » (Arbelet, p. 12, n. 4.)

Page 9. ... Il podestà di Chioggia,... — « La première représentation, à la Scala, avait eu lieu le 9 mai, avec un grand succès. » (Arbelet, p. 13, n. 1.)

Page 9. ... *jeune* [*homme*]... — Je suis la lecture de Stryienski et de M. Arbelet, le mot ayant été laissé en blanc par Stendhal.

Page 9. ... *soixante ou soixante-dix sequins.* — Environ 675 ou 785 francs.

Page 9. ... delle Donne Cambiate,... — « *La donna Cam-*

biata, opéra de Paër, représenté à Vienne en 1800. » (Arbelet, p. 13, n. 3.)

Page 9. ... del Ciabattino,... — « Plusieurs opéras de ce nom, l'un de Portogallo, l'autre de Fioravanti. » (Arbelet, p. 13, n. 4.)

Page 9. *L'inspecteur Félix*... — « Dix ans plus tard, baron, officier de la Légion d'honneur, inspecteur aux revues dans la Garde, puis maître des requêtes. » (Arbelet, p. 14, n. 1.)

Page 9. *Mesdames Petiet et Dumorey*... — « Madame Petiet était la femme du ministre de France. Quant à madame Dumorey, c'était sans doute la femme de Thomas Dumorey, encore à Milan, en 1814, comme directeur des vivres au Ministère de la guerre. » (Arbelet, p. 14, n. 2.)

Page 9. ... *Mazeau*,... — « Mazeau de la Tannière avait alors vingt-six ans ; comme Beyle, il avait été dragon, et, comme lui, devint officier d'administration. Il était commissaire des guerres depuis 1799. « Il avait l'âme sèche et peu accessible à l'enthousiasme, écrit M. Chuquet (*Stendhal-Beyle*, 50) ; c'était un bon vivant au gros nez et au visage plein... » (Arbelet, p. 14, n. 3.)

Page 9. *Sommariva*,... — « Voir Cusani, *Storia di Milano*, IV, 366. C'était, affirme M. G. Gallavresi, un grand fripon. Avocat de province, il avait joué à Milan un rôle important au temps de la première république cisalpine. Bonaparte venait de l'appeler à faire partie de la Commission de gouvernement. Il y volait avec impudence. » (Arbelet, p. 14, n. 4.)

Page 10. ... *Madame Monti*... — « Parmi les « douze ou quinze » plus belles femmes de Milan, Beyle a cité, dans sa *Vie de Napoléon* (138), « madame Monti, romaine, femme du plus grand poète de l'Italie moderne ».

Teresa Pickler était en effet romaine ; elle avait

épousé Monti en 1791 ; elle était belle et passait pour légère. » (Arbelet, p. 15, n. 1.)

Page 10. ... *madame Lavalette*... — « Bonaparte avait fait épouser à son fidèle Lavalette, avant l'expédition d'Égypte, Émilie-Louise de Beauharnais, célèbre pour avoir sauvé son mari en 1815 en prenant sa place dans la prison. » (Arbelet, p. 15, n. 2.)

Page 10. ... *Giegler*... — « Libraire de Lausanne, fixé à Milan depuis quelques années. » (Arbelet, p. 15, n. 3.)

Page 10. ... *l'abbé Arnoux Laffrey*,... — « Ce n'était que la réimpression de l'ouvrage de Mouffle d'Angerville, *la Vie privée de Louis XV* (Londres, 1781, 4 vol. in-12), que Maton de Varenne fit paraître frauduleusement sous le nom d'Arnoux Laffrey. » (Arbelet, p. 15, n. 4.)

Page 10. ... *l'*Histoire des Russes *par Lévesque*. — L'*Histoire de Russie* avait paru en 6 volumes in-12, en 1782-1783, à Yverdon.

Page 10. ... *vingt-cinq g*[*rains*]... — Le grain équivalait à 5 centigrammes. Beyle avait donc absorbé 1 gr. 25 d'ipéca et 0 gr. 05 de tartre stibié, doses normales. M. Arbelet a lu *gouttes* ; cette interprétation est inacceptable.

Page 11. ... *mon colonel Le Baron*... — Jacques Le Baron commandait le 6e dragons, le régiment d'Henri Beyle. Né à Brest le 27 juin 1759, tué à Hoff le 6 février 1807. (V. Arthur Chuquet, *Stendhal-Beyle*, p. 71.)

Page 12. ... *la traduction*... de Zélinde et Lindor. — Cette traduction existe dans les papiers de Stendhal (Bibl. mun. de Grenoble, R 5.896, vol. XIV, fol. 142-186). Beyle lui-même indique en note (fol. 186) : « Cette traduction a été commencée le 7 et finie le 23 prairial an IX, à une heure du matin. Elle a été

faite très vite, elle doit être considérée comme échafaudage et non point comme ouvrage. — H. B. »

Page 13. ... le Médecin conciliateur :... — « Comédie en quatre actes, qui venait d'être arrangée pour la scène française par Weiss, Fangres et Patrat. » (Arbelet, p. 18, n. 2.)

Page 13. ... Siroe *et* Catone in Utica,... — « Œuvres de jeunesse ; *Catone in Utica* fut écrit en 1727. » (Arbelet, p. 18, n. 3.)

Page 14. *Il l'a remise en quatre actes...* — « Beyle fait ici diverses confusions. Ce n'est pas le 4, mais le 16 floréal, que la troupe de l'Odéon (brûlé en 1798) fit ses débuts au théâtre Louvois, sous la direction de Picard. C'est seulement le 23 qu'on y donna, non *la Voisine*, mais *les Voisins*, comédie non en cinq actes, mais en un, qui datait de 1799. Beyle a voulu parler de *la Petite Ville*, jouée, non le 4, mais le 24, et réduite en effet d'un acte. » (Arbelet, p. 20, n. 1.)

Page 14. ... Histoire de la Révolution... *par Toulongeon,...* — Deux volumes seulement avaient alors paru des 7 volumes de l'*Histoire de France depuis la Révolution de* 1789, par Toulongeon.

Page 15. *Je ne l'ai pas lu.* — « Mais il venait de lire la dure et injuste critique parue dans la *Décade* du 10 floréal. » (Arbelet, p. 20, n. 3.)

Page 15. ... Persée, *tragédie de Mazoyer.* — Stendhal parle plusieurs fois, dans la *Vie de Henri Brulard* (t. II, p. 129, 132, 133, 138), de Mazoyer, qui était son collègue au ministère de la Guerre. (V. sa notice biographique dans Chuquet, *op. cit.*, p. 43, n. 1.)

Page 15. *Le général Brunet...* — « Général de brigade ; va faire partie de l'expédition de Saint-Domingue (1765-1824). » (Arbelet, p. 20, n. 5.)

Page 15. ... Songe *de Mercier.* — Aucune pièce de Mercier ne porte ce titre.

Page 15. ... *un nommé Salvadori,...* — « Peut-être Antonio Maria Salvadori, qui se trouvait, en l'an VII, parmi les réfugiés italiens de Grenoble. (Cf. Manacorda, *I rifugiati italiani in Francia...*, 145.) » (Arbelet, p. 21, n. 3.)

Page 16. ... *Pierre Hulin,...* — « Pierre-Augustin Hulin (1758-1841), alors général de brigade, bien connu pour avoir présidé le conseil de guerre du duc d'Enghien, et commandé Paris au moment de la conspiration de Malet, en 1812. » (Arbelet, p. 22, n. 1.)

Page 16. ... *qui commandait la réserve à Milan...* — Le général Michaud commanda en effet, à cette époque, la réserve de l'armée d'Italie.

Page 17. ... *divisée en onze départements...* — La loi du 23 floréal an IX (13 mai 1801) avait divisé la République cisalpine en douze départements. Voir : Pingaud, *Bonaparte président de la République italienne.* Paris, 1914, p. 213 et suiv.

Page 19. ... *des* Discours *de Dalbon,...* — *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe* par Cl. Cam. Fr. d'Albon. (Amsterdam, 1779, 3 vol. in-8°.) Cet ouvrage a eu plusieurs autres éditions.

Page 19. ... *casa Avogadro,...* — « Au sud-est de la ville, non loin du centre. Le Palazzo Avogadro était célèbre auprès des voyageurs pour sa riche collection de tableaux : trois ou quatre Titiens, un Véronèse, un Rubens, plusieurs Guides, etc. » (Arbelet, p. 24, n. 1.)

Page 19. ... *casa Conter.* — Aujourd'hui palais Bruni-Conter, 39, via Trieste. C'est une grande bâtisse d'un rococo excessif. (Renseignement de M. Paul Arbelet.)

Page 19. ... *l'adjudant-commandant Cacault.* — « Jean-Baptiste Cacault (1766-1813), adjudant-général, chef de bataillon depuis 1794. Sans doute à cause des

événements mentionnés par Beyle, son avancement fut retardé. Il ne sera général de brigade qu'après Wagram. Il mourut de ses blessures, dans la campagne de Saxe, baron et général de division. » (Arbelet, p. 24, n. 2.)

Page 20. ... *Carlo Gozzi, vénitien,...* — « Carlo Gozzi (1722-1806) ; une première édition de ses œuvres avait été donnée en 1772-1774. » (Arbelet, p. 25, n. 2.)

Page 21. ... *vénitien,...* — Variante : *Gascon.*

Page 22. ... *Albergati...* — « Le marquis F. Albergati Capacelli (1728-1804) a écrit des nouvelles, des farces, des comédies (Œuvres, 6 vol. in-8°, Bologne, 1784). » (Arbelet, p. 27, n. 3.)

Page 22. ... Ariodant ;... — « C'était un épisode de l'Arioste, mis en musique par Mayer (Cf. *Vie de Rossini*, I, 25-27). » (Arbelet, p. 28, n. 1.)

Page 22. ... *une belle tragédie sur ce sujet.* — « Je trouve en effet, dans l' « inventaire de son portefeuille », sans doute de l'an XII, un « Ariodant, tragédie en cinq actes et en vers ». » (Arbelet, p. 28, n. 2.)

Page 23. ... Selmours,... Quiproquo... — Sur *Selmours*, voir Arbelet : *La Jeunesse de Stendhal*, t. I, p. 268-271 ; — sur les *Quiproquos*, *id.*, II, 169.

Page 24. ... *Salò... Desenzano* ;...— « Salò et Desenzano, à l'est de Brescia, sur le lac de Garde. De Brescia à Salò, près de quarante kilomètres ; de Desenzano à Brescia, moins de trente kilomètres. » (Arbelet, p. 30, n. 1.)

Page 24. ... *sous-lieutenant au 6e régiment.* — Voir dans Paul Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*, au tome II, le livre II (p. 133-188) : La carrière militaire d'Henri Beyle.

Page 24. ... *Crémone.* — « Devenue depuis le 20 juin — 2 messidor — le quartier général de l'armée d'Italie,

commandée par le général Moncey. » (Arbelet, p. 30, n. 5.)

Page 25. ... *Madame A[resi]*. — « Il s'agit d'une des beautés milanaises les plus justement célèbres alors. Née en 1778, *Antonia-Barbara-Giulia-Faustina-Angiola-Lucia Fagn...i* avait épousé en 1798 le comte A... (M. Félix Bouvier, dans son livre de *Bonaparte en Italie*, la cite donc faussement, sur la foi de Stendhal, parmi les femmes qui, en 1796, enchantèrent l'armée d'Italie.) Percheron ne fut qu'un premier épisode dans la vie si pleine et si changeante de la comtesse A. ; elle n'avait encore que vingt-trois ans ; elle l'oublia sans doute très vite, comme elle avait coutume d'oublier tant d'autres qui lui succédèrent, au hasard des régiments qui passaient. Le romancier milanais Rovani a fait d'elle l'une des héroïnes de son roman à clé, *Cento Anni* : « Un amant entre ses mains, écrit-il, n'était ni plus ni moins qu'un chapon sur la table d'un gourmand. Il n'en restait bientôt plus que les os, et son appétit insatiable demandait bientôt un nouveau plat. »

Le portrait de la comtesse A. existe encore. C'est une beauté charnue, sanguine et plantureuse, telle qu'on aimait alors les femmes à Milan. Elle faisait l'admiration de cette armée de conquérants un peu grossiers.

Madame A... supporta allègrement les émotions d'une existence si active et si belliqueuse ; elle ne mourut qu'en 1847, à soixante-neuf ans. » (Arbelet, p. 31, n. 2.)

Page 25. *Madame Marini servait de maquerelle à madame Ar[esi]*,... — « Dans la *Vie de Napoléon* (139), Stendhal a rappelé plus discrètement cette amitié : « Mesdames... Marini, femme d'un médecin ; la comtesse Are..., son amie, et qui appartenait à la plus haute noblesse. » — Il écrira, en 1805, que « la blanchisseuse de Bergame » lui fit oublier la figure « de madame

Marini *della contrada della Bagutta* » (*Journal de Stendhal*, du 25 avril 1805), et notera, dans son journal du 31 août 1811, que « la Marini s'est fait dévote ». (Arbelet, p. 32, n. 1.)

Page 26. ... *Durrieu*,... — « Antoine Simon, baron Durrieu, né en 1775, vivait encore en 1850. Sa carrière militaire fut belle et remplie. Il s'était déjà distingué à la bataille des Pyramides (d'où son surnom de Grand Égyptien, que lui donne quelque part Beyle), à Marengo, sur le Mincio. Il était alors capitaine. Il sera grièvement blessé à Waterloo, général de division en 1829, puis député et pair de France sous le gouvernement de Juillet. » (Arbelet, p. 33, n. 1.)

Page 26. Adèle de Senange. — « Roman de madame de Souza, 1768, 2 vol. in-12. Réédité en 1805. » (Arbelet, p. 34, n. 2.)

Page 28. ... *sous les ordres de Debelle.* — Auguste-Jean-Baptiste Debelle, né à Voreppe (Isère) le 13 septembre 1781, capitaine au 6e dragons depuis le 16 mars 1801, mis à la retraite avec la solde de colonel en avril 1816.

Page 28. ... *au commissaire général Greppi.* — Giuseppe Greppi représentait, avec Marescalchi, la République cisalpine auprès du gouvernement français. V. Pingaud, *op. cit.*, p. 202.

Page 28. ... *Brescia.* — « Beyle, qui est à Brescia depuis le 5 messidor, connaissait déjà la ville pour avoir campé non loin d'elle en novembre 1800, et l'avoir revue au passage en février 1801. Il la jugeait alors avec une injuste sévérité : « Je ne te dis rien de Brescia, écrit-il à Pauline (*Corr.*, I, 14), c'est un rassemblement de maisons plus ou moins belles, comme toutes les villes, et rien ne paraît plus froid que la vue de ces pierres amoncelées. » Et il notait minutieusement que Brescia comptait 321 couvents, et

qu'on y commettait chaque mois de soixante à quatre-vingts assassinats. » (Arbelet, p. 36, n. 1.)

Page 28. ... casa Calini alla Pace. — « Du nom de l'église voisine, *la Pace.* » (Arbelet, p. 36, n. 2.)

Page 29. ... Pirro, opera seria, e li Solitari di Scozia,... — *Pirro,* opéra de Paesiello, représenté à Naples en 1786.

Li Solitari di Scozia, opéra mi-seria, musique de Vaccaj.

Page 29. *Le général Miollis...* — « Le futur commandant de la 30e division à Rome, où Beyle le retrouvera en 1811. Il était brave et lettré. Il s'était distingué dans la première campagne d'Italie, et au siège de Gênes, sous Masséna. Desaix écrit de lui, en 1797 : « Le général Miollis, âgé [il avait alors trente-huit ans]... brave homme, honnête, doux, tournure et mise originales et simples... » (*Journ. de voy.*, 127.) » (Arbelet, p. 37, n. 2.)

Page 30. ... Caio Mario,... — « Joué pour la première fois à Rome, en 1779. » (Arbelet, p. 38, n. 1.)

Page 30. ... les Due Giornate,... — « Opéra héroï-comique de Mayer, joué pour la première fois, avec succès, le 18 août. » (Arbelet, p. 38, n. 2.)

Page 30. ... la Mort de Cléopâtre. — Opéra de Nasolini, représenté à Vicence en 1791.

Page 30. ... Il Demofoonte,... — Le livret de Métastase eut une fortune extraordinaire : on en compte plus de trente adaptations musicales. L'opéra de Tarchi fut créé pour la foire de Crema en 1786.

Page 30. *Joinville,...* — Sur Joinville, voir A. Chuquet, *op. cit.*, p. 49-50. Il était l'amant d'Angela Pietragrua.

Page 30. ... *madame Grua,...* — Angela Pietragrua.

Page 30. ... *la Gaforini,...* — « Les Gaforini étaient deux sœurs, toutes deux cantatrices célèbres, et jolies femmes. » (Arbelet, p. 38, n. 7.)

1801-1802

Lombardie et Piémont.

Grenoble.

Paris.

Manuscrit autographe : Bibl. municipale de Grenoble, R 302 (dossier n° 2). Cahier de 12 feuillets mesurant 252 × 195 mm. Les 4 derniers feuillets sont blancs.

Publié en partie par Stryienski, *op. cit.*, p. 13 à 20 ; intégralement jusqu'au 13 ventôse (4 mars) par Arbelet, *op. cit.*, p. 39 à 52.

Page 31. ... *Bra*,... — « Petite ville du Piémont, à cinquante kilomètres au sud de Turin. » (Arbelet, p. 39, n. 1.)

Page 31. ... *Chiari*... — « Environ vingt-cinq kilomètres de Brescia. » (Arbelet, p. 39, n. 2.)

Page 31. ... *coucher dans*... — Le nom a été laissé en blanc dans le manuscrit.

Page 31. ... *Cassano* ;... — « Au delà de Treviglio, sur l'Adda. » (Arbelet, p. 39, n. 3.)

Page 32. ... *l'*Auberge de la Ville,... — « Existe encore aujourd'hui, sur ce qui était alors la Corsia dei Servi (auj. corso Vittorio Emanuele). » (Arbelet, p. 40, n. 1.)

Page 32. Il Mercato di Monfregoso... — Opéra de Zingarelli, représenté pour la première fois à Turin en 1793.

Page 32. ... *MM. Balabio et Besana frères*... — « Maison de banque très connue à Milan au début du XIXe siècle. » (Arbelet, p. 40, n. 3.)

Page 33. ... *feu d'artifice au* foro. — « Toutes ces réjouissances pour fêter le neuvième anniversaire de la République. » (Arbelet, p. 41, n. 2.)

Page 34. ... *l'auberge* del Falcone... — « Subsiste aujourd'hui encore, *via del Falcone*, au sud-ouest et non loin de la place du Dôme. » (Arbelet, p. 42, n. 2.)

Page 34. ... *Voghera*... — « Petite ville ancienne, à environ soixante kilomètres de Milan, et dix-sept de Tortone. » (Arbelet, p. 42, n. 3.)

Page 35. ... *Tortone*... — « Le manuscrit porte non *Tortone*, mais *Voghera*. Ce lapsus se reproduit six lignes plus loin. Les connaissances géographiques de Beyle paraissent, dans tout ce passage, un peu incertaines : en sortant de Tortone ce n'est pas la Staffora (qui passe à Voghera), que l'on traverse, mais la Scrivia.

Page 36. ... 1.200 *francs de Piémont*... — « Environ 1.345 francs. » (Arbelet, p. 44, n. 3.)

Page 36. ... *du chef de la*... — Le nom du commandant de la demi-brigade stationnée à Alexandrie est en blanc dans le manuscrit.

Page 37. *Canclaux*... — Sous-lieutenant au 6e dragons depuis le 23 octobre 1800. Stendhal le nomme Cauchain dans la *Vie de Henri Brulard* (t. II, p. 188). Cf. A. Chuquet, *Revue Critique* du 26 avril 1913, p. 322.

Page 38. ... *le capitaine Frère*... — Voir les renseignements donnés sur cet officier par M. Chuquet, *op. cit.*, p. 58, n. 2.

Page 38. ... *Ludot*. — Denis-Éloi Ludot, né en 1766, soldat en 1784, colonel du 14e dragons en 1811, retraité maréchal de camp, baron de l'Empire.

Page 38. ... *Fossano*. — « Petite ville, sur la Stura, entre Bra et Coni. » (Arbelet, p. 46, n. 4.)

Page 38. ... 40 *francs de Piémont*. — « Environ quarante-huit francs. » (Arbelet, p. 47, n. 1.)

Page 38. ... *Garavac*. — Sans doute Garavaque, un des capitaines du 6e dragons.

Page 39. ... *Saluces*,... — « Petite ville commerçante et active, au pied des Alpes, à l'est du mont Viso. La ville haute domine les plaines du Piémont. C'est la patrie de Silvio Pellico. » (Arbelet, p. 47, n. 2.)

Page 39. *Le sous-préfet Bressy*... — « Il était encore sous-préfet de Saluces (département de la *Stura*, chef-lieu *Coni*) en 1812.» (Arbelet, p. 48, n. 2.)

Page 40. ... *des morceaux de* lauze,... — On appelle lauzes, à Grenoble, des dalles grossières en calcaire utilisées pour des travaux de voirie suburbaine : bordures de trottoirs ou d'escaliers de terre, par exemple.

Page 41. ... *par un abbé Genest.* — C'est *Pénélope* ou *le Retour d'Ulysse de la guerre de Troie*, tragédie en 5 actes et en vers, parue à La Haye en 1701. Sur le projet de Stendhal, voir Arbelet, *Jeunesse de Stendhal*, t. II, p. 169.

Page 42. *Faure*... — « Compatriote et intime ami d'Henri Beyle, son confident dans les années qui vont suivre. Plus tard député, premier président de la Cour de Grenoble en 1830, pair de France en 1832, conseiller à la Cour de cassation en 1836. Mais alors Beyle ne le connaîtra plus.

Il était sentimental, passionné, méticuleux et susceptible. Sa sombre mélancolie faillit gâter l'ardent et joyeux Beyle, puis le lassa. Sa belle carrière administrative fit le reste. En 1832, Beyle n'a pour lui que du mépris. » (Arbelet, p. 51, n. 1.)

Page 43. ... *elle s'exerçait à répéter une symphonie d'Haydn*,... — M. Arbelet pense que ce passage pourrait peut-être s'appliquer à Victorine Mounier, dont Stendhal parle en effet à la page suivante. Mais cette mystérieuse pianiste pourrait être aussi, plus simplement, Pauline Beyle, à qui son frère écrivait, le 6 décembre 1801 : « Tu as très bien fait de ne pas abandonner le piano. Dans le siècle où nous sommes,

il faut qu'une demoiselle sache absolument la musique, autrement on ne lui croit aucune espèce d'éducation. Ainsi, il faut de toute nécessité que tu deviennes forte sur le piano ; il faut te roidir contre l'ennui et songer au plaisir que la musique te donnera un jour. » (*Correspondance*, I, p. 23.)

Page 43. *Je suis arrivé à Grenoble, le...* — Le quantième est en blanc dans le manuscrit.

Page 43. ... *jusqu'au* 13 *ventôse.* — Du séjour de Stendhal à Grenoble, nous n'avons qu'un court fragment autographe, conservé dans les papiers stendhaliens de la bibliothèque municipale de Grenoble (R 302, dossier n° 10). — Stendhal y fait allusion à la réouverture au culte catholique de l'église Saint-André, cérémonie qui eut lieu le dimanche 7 février 1802. Le fragment qui suit doit donc être daté du 18 pluviôse an X :

« Aujourd'hui [18] pluviôse, Alphonse Périer est venu me voir dans ma chambre, Grande rue, à 5 heures, et est resté jusqu'à 9. Félix Faure est venu à 6 et est pareillement resté jusqu'à 9. Nous avons parlé Shakespeare et banque. Alphonse a lu le morceau de Thompson commençant par : « *But happy* », etc.

Il m'a dit qu'il était allé à la messe à Saint-André, qu'on a ouvert aujourd'hui. Mesdames Marion et de Viennois, qui faisaient la quête, lui ont demandé, en le nommant ; il n'avait qu'un écu de 3 livres et une pièce de 12 sous. Il a donné 3 livres et est retourné chez lui prendre de l'argent ; en rentrant, il a donné 6 livres. Ceci est bien un trait de caractère, il nous l'a raconté d'une manière marquée. On voyait sa honte de ne donner que 3 livres d'abord, et ensuite le plaisir qu'il a ressenti en donnant 6 livres.

Il nous a dit qu'il ne mettait aucun prix à avoir une femme, que la chose qu'il concevait le moins

était qu'un homme entretînt une femme. F[aure] a décidément un caractère froid.

Alphonse a rencontré à Lyon, et venant d'Angleterre, un homme de loi de 33 ans (imagination très vive, fort peu d'instruction) qui a acheté à Lyon une manufacture d'alun sise dans le Midi, sans la voir et seulement sur les plans et inventaires.

Alphonse lui dit : « Mais ne craignez-vous point d'avoir été trompé ?

— Vous m'étonnez bien, dit l'Anglais. Voilà la soixantième personne qui me dit la même chose ; il y a donc bien peu de bonne foi en France ! »

Et Périer nous a dit que réellement il avait trouvé beaucoup plus de bonne foi en Angleterre.

Il nous a dit qu'il éprouva un serrement de cœur en arrivant en Angleterre, et voyant tout différent. L'ignorance de la langue contribuait beaucoup sans doute à cet effet.

On ne joue presque que Shakespeare en Angleterre. Les pièces les plus estimées sont *Othello* (Ocello), *Hamlet* et *Richard III*.

Les Anglais chérissent particulièrement *Richard III* :

1° Parce que le sujet est national ;

2° parce qu'il y a beaucoup de pompe.

L'esprit national est bien plus fort en Angleterre qu'en France.

Page 43. *J'arrive aux Echelles.* — Bourg de Savoie, sur les confins du Dauphiné, où s'était marié Romain Gagnon, oncle d'Henri Beyle. Sur les Échelles, voir *Vie de Henri Brulard*, chapitre XIII, et l'élégante description de M. Arbelet dans *la Jeunesse de Stendhal*, t. I, p. 139, n. 4.

Page 43. *Je pars pour L[yon] le...* — La date est encore en blanc dans le manuscrit.

Page 44. ... *pour R[ennes]*. — Il s'agit certainement du départ de Victorine Mounier, dont le père était préfet du département d'Ille-et-Vilaine.

Page 45. *Je suis amoureux d'Adèle.* — Stendhal parle souvent d'Adèle Rebuffet dans le *Journal*, et notamment ci-après, p. 49-52. Adèle — ou, plus exactement, Adélaïde — Rebuffet, avait quatorze ans en 1802. (V. la notice de A. Chuquet, *op. cit.*, p. 81, n. 1.)

Page 45. ... *le... brumaire XI.* — Le quantième est en blanc dans le manuscrit.

Page 47. *Cheminade est ici.* — Stendhal passe dans ce paragraphe la revue de ses parents, de ses amis d'enfance, de ses camarades de Paris ou d'Italie. Nous les avons presque tous déjà rencontrés dans *Henri Brulard*, nous les retrouvons dans plusieurs endroits du *Journal.*

Page 47. ... *M. Daru, qui s'est marié il y a* 3 *mois....* — Il épousa, le 1er juin 1802, Alexandrine-Thérèse Nardot.

Page 47. ... *Joinville...* — Louis Joinville, commissaire-ordonnateur, baron de l'Empire, né en 1773 à Paris.

Page 47. — *Dejean est ici...* — Pierre-François-Auguste Dejean, fils du ministre de la guerre, épousa, le 17 juillet 1802, Adèle Barthélemy, sœur d'Aurore Barthélemy, deuxième femme de son père.

Page 47. ... *mademoiselle...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 47. ... *le deuxième à Saint-Domingue.* — Jean-François-Joseph Debelle, général d'artillerie, né à Voreppe le 22 mai 1767, se distingua surtout à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il mourut des suites d'une épidémie à Saint-Domingue, le 15 juin 1802.

Page 48. *Mlle Duchesnois...* — Beyle parlera souvent, plus loin, de cette actrice célèbre. Elle avait alors 25 ans.

Page 48. *Guérin...* — Pierre-Narcisse Guérin, plus tard baron, peintre d'histoire (1774-1833).

Page 48. *On va jouer Isule...* — *Isule et Orovèse*, tra-

gédie en cinq actes de Louis Lemercier, représentée pour la première fois le 23 décembre 1802. Publiée à Paris, chez Barba, l'an XI. La pièce ne réussit pas.

1802

Paris.

Ce court fragment autographe est séparé en deux dans les manuscrits de Grenoble. La partie du 6 au 21 fructidor a été reliée dans le tome XXVI du ms. R 5.896 (fol. 23), le reste se trouve dans une liasse cotée R 302 (dossier n° 1), mesurant 220 × 170 millim. Inédit.

Page 50. ... nulla chiede. — Désire beaucoup, espère peu, ne demande rien.

1804

Genève.

Manuscrit autographe : Bibl. municip. de Grenoble, R 5.896, t. XXVI, fol. 123 à 132. Publ. par H. Debraye dans la *Revue critique des Idées et des livres* du 10 mars 1913, p .521-527.

Dans une lettre datée du 8 germinal an XII (29 mars 1804), écrite de Genève à Édouard Mounier (*Correspondance*, éd. Paupe, t. I, p. 81-83), Stendhal dit avoir quitté Grenoble le 29 ventôse (20 mars) et être arrivé à Genève le 5 germinal (26 mars). Mais ses souvenirs ne commencent que le 9 germinal (30 mars). La veille, il écrivait à Édouard Mounier, dans son enthousiasme de sa « chère » Genève : « Je veux tâcher d'écrire tout ce que j'ai vu dans ce pays-ci. » Il quitta Genève le 12 germinal (2 avril) pour arriver à Paris le 8 avril 1804. — Alexandre Mallein, l'un des voyageurs, épousa, le

30 mai 1815, Caroline-Zénaïde Beyle, sœur cadette de Stendhal.

Page 53. *Alphonse...* — Alphonse Périer, 7e fils de Claude, du fondateur de la fortune des Périer et de l'acquéreur du château de Vizille.

Page 53. ... *les rues basses.* — Les rues basses sont parallèles à la rue du Rhône (elle-même parallèle à la rive gauche du Rhône au sortir du lac). Elles sont constituées par les rues de Rive, de la Croix d'Or, du Marché et de la Confédération (ancienne rue des Allemands).

Page 53. ... *et viens écrire à Edouard.* — Nous venons de voir que la lettre à Édouard Mounier porte la date du 8 germinal, et non du 9.

Page 54. ... *la porte de Rive,...* — Cette porte a été démolie. Elle se trouvait à l'entrée de la rue de Rive.

Page 54. ... *M. Arnold le cadet...* — C'était sans doute un frère de Jean-Conrad Arnold, originaire de Mulhouse, qui, dès 1791, était associé des Périer dans la fabrique d'indiennes qu'ils avaient installée à Vizille, dans l'ancien château du connétable de Lesdiguières.

Page 56. ... *le côté de...* — Le nom a été laissé en blanc par Stendhal. Il s'agit de la côte qui va de Genève à Rolle par Versoix, Coppet et Nyon.

Page 56. *Nous revenons dîner aux Balances,...* — L'hôtel des Balances se trouvait dans la rue du Rhône. Il n'existe plus aujourd'hui ; l'hôtel de la Balance actuel est situé place Longemalle.

Page 57. ... *nous allons à la Fusterie ;...* — La rue de la Fusterie va de la rue du Rhône à la rue de la Confédération, l'une des rues basses.

Page 57. ... *à Saint-Pierre.* — Saint-Pierre fut d'abord

la cathédrale. La Réforme l'a transformé en temple protestant.

Page 57. ... *la vie... etc.* — « La vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Page 58. — *Je vais à la Municipalité.* — A l'Hôtel de Ville.

Page 58. Della stessa schiochezza... — De la même sottise.

1804

Paris.

Fragment autographe, figurant dans les manuscrits de Grenoble (R 5.896, t. XXII, fol. 39 à 51). — Il formait à l'origine un cahier enfermé dans une couverture grise. On lit sur le premier feuillet de cette couverture (fol. 39) :

Au recto : « 3e voyage à Paris. Journal du 18 germinal au 30 floréal exclusivement.

Le dialogue de Corneille. Le style d'Alfieri. Le comique vu. Ariane et B. connues.

Rien de fait encore en germinal 13. »

Au verso : « Je ne parle dans ce journal que du courant des affaires vulgaires.

For the love three c.
For n's house one c.
For the M. N. four c.
This for coxcomb. »

De courts fragments de ce cahier ont été publiés par Stryienski, *op. cit.*, p. 39 à 46.

Page 61. ... *le* Vieux célibataire *et le* Mariage secret,... — *Le Vieux célibataire*, comédie en cinq actes de Collin d'Harleville. — *Le Rossignol* ou *le Mariage secret*, comédie en un acte de Collé.

Page 61. *J'y vois Mante.* — Ami d'enfance de Stendhal, qui fut de la fameuse « conspiration contre l'arbre de la Fraternité » (voir *Vie de Henri Brulard*, t. II, p. 45 à 51). Il le retrouvera à Marseille, en 1805 et 1806. Sur Mante, voir aussi Arbelet, *Jeunesse de Stendhal*, t. I, p. 322 et 323.

Page 62. ... of heart and understanding ... — De cœur et d'intelligence.

Page 62. ... as a Bard. — Comme poète.

Page 62. *Visite du bon père Jeky.* — Il s'agit du franciscain irlandais qui lui donnait des leçons d'anglais en 1802. (Voir ci-dessus, p. 45.)

Page 62. *Je vais deux fois chez Crozet.* — Louis Crozet, autre ami d'enfance de Beyle, qui eut sur sa formation tant d'influence. En attendant l'étude détaillée que mérite cet homme remarquable, je renvoie le lecteur au portrait qu'en a tracé Paul Arbelet, *op. cit.*, t. I, p. 324-327.

Page 62. ... Agamemnon... — Tragédie en 5 actes de Louis Lemercier.

Page 62. ... *l'*Homme à bonnes fortunes,... — Comédie de Regnard.

Page 63. ... *la* Fausse honte. — Comédie en 5 actes de Charles de Longchamps. Elle n'eut que 3 représentations.

Page 63. ... *les* Fausses infidélités. — Comédie de Barthe.

Page 63. ... the Two Men. — Les *Deux Hommes*, pièce à laquelle travaillait Stendhal et que, comme toutes les autres, il n'a jamais terminée. Beyle dit le 26 avril 1804 (voir plus loin, p. 74) qu'il reprend cette pièce, abandonnée à Grenoble au 306e vers.

Page 63. ... *Dalban... Lavauden... F. Mallein... Frédéric Faure...* — Camarades d'Henri Beyle : Mallein et Faure étaient les frères d'Alexandre

Mallein, qui épousa Zénaïde-Caroline Beyle, et de Félix Faure. — Dalban, né à Grenoble en 1784. Il fit paraître de 1813 à 1856 de nombreuses pièces de théâtre. — Sur Frédéric Faure, voir A. Chuquet, *Feuilles d'Histoire* du 1er mai 1913, p. 467.

Page 64. ... Médiocre et rampant... *le* Voyage interrompu. — Deux comédies de Picard.

Page 64. ... la Gageure imprévue,... — Comédie de Sedaine.

Page 65. ... *il m'a rendu plus hardi avec A.* — Il s'agit peut-être d'Adèle Rebuffet, dont il parle précisément quelques lignes plus loin.

Page 66. Il Bugiardo *de Goldoni*,... — Comédie imitée du *Menteur* de Pierre Corneille.

Page 66. Didon *et* les Trois Sultanes. — *Didon*, tragédie de Lefranc de Pompignan. — *Les Trois Sultanes* ou *Soliman second*, comédie de Favart.

Page 66. ... *Mme Montesson, la femme du duc d'Orléans, père d'Egalité*,... — La marquise de Montesson avait épousé secrètement, en 1773, Louis-Philippe, duc d'Orléans.

Page 66. *Le général Valence*,... — Le comte de Valence épousa à l'improviste Mlle de Genlis, nièce de Mme de Montesson. Il fut l'héritier de cette dernière, ce qui justifie l'anecdote rapportée par Beyle.

Page 67. ... *et il l'avait.* — Ms. : *Et il les avait.*

Page 68. ... *réponse au feuilleton du* 27, ... — Voir cette réponse dans nos Annexes, à la fin du présent volume.

Page 68. ... *chez Mme*... — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 68. ... *la* Maison de Molière, *suivie de la* Fausse Agnès. — La *Maison de Molière*, comédie en 5 actes de L. S. Mercier. — La *Fausse Agnès* ou le *Poète Campagnard*, comédie en 3 actes de Destouches.

Page 69. ... *M. Debord*,... — Sans doute M. de Baure.

Page 69. ... *La Roche*, *Dard*, *L. Barral*. — Stryienski (*Journal*, p. 41), qui a lu inexactement certains noms, les cite dans un autre ordre. J'ai suivi celui de Stendhal lui-même, qui a pris soin de les numéroter. — Je signale en passant que Mante et Cardon sont qualifiés « amis sincères », alors que Crozet n'obtient pas la même louange.

Page 69. ... *Je lis les* Souvenirs *de Mme de Genlis*. — Les *Souvenirs de Félicie L**** venaient de paraître à Paris chez Maradan, en un vol. in-12.

Page 70. *Je sors de* Gabrielle de Vergy... — Tragédie en 5 actes, par du Belloy.

Page 70. ... *Fulchiron a fait une* Myrrha. — Jean-Claude Fulchiron, lyonnais, a écrit plusieurs tragédies qui furent présentées au Théâtre-Français mais n'ont jamais été jouées. Sa *Myrrha*, imitée de celle d'Alfieri, resta probablement en manuscrit.

Page 71. ... *je lis Lancelin*.. — L'ouvrage de cet auteur que Beyle lisait porte pour titre : *Introduction à l'analyse des sciences, ou de la génération, des fondements et des instruments de nos connaissances*, Paris, Didot, 1801-1803, in-8°, 3 vol. Il traite de l'analyse des idées et de leur représentation par des signes.

Page 72. ... *les* Confidences,... *le* Mariage d'une heure,... — Les *Confidences*, comédie lyrique, paroles de Jars, musique de Nicolô Isouard. — *Une heure de mariage*, opéra en un acte, paroles d'Étienne, musique de Dalayrac.

Page 72. ... *la* Vedova scaltra *de Goldoni*. — La *Vedova scaltra* (la veuve rusée), comédie en 3 actes en prose de Goldoni.

Page 72. *Je sors* del Re Teodoro. — *Il Re Teodoro*, opéra-bouffe italien, livret de Casti, musique de Paesiello.

Page 72. ... *Hilaire est devenu préfet.* — Jean-François Hilaire, né à Chirens (Isère) en 1748, avocat au parlement de Grenoble, procureur-syndic du district de Grenoble sous la Révolution, nommé préfet de la Haute-Saône le 25 février 1804. Il fut créé baron de l'Empire et mourut en 1825.

Page 71. E in questo bel paese che dovrò andar a fare la φ. — C'est dans ce beau pays que je devrais aller faire la *Filosofia nova* (?). — La *Filosofia nova* est un ouvrage auquel Stendhal travaillait à cette époque et que nous publions en appendice de la présente édition.

Page 72. ... *Beccaria* (sur le style)... — *Recherches sur le style*, trad. de l'italien par l'abbé Morellet. Paris, Molini, 1771, in-8.

Page 72. ... Agamemnon... — Tragédie de Népomucène Lemercier (1795).

Page 73. ... *j'embrasse Lemazurier*... — Pierre-David Lemazurier, littérateur, auteur de plusieurs ouvrages sur le théâtre.

Page 73. ... *M. Dubois le cite dans son cours*,... — Il s'agit certainement du cours professé par Dubois-Fontanelle à l'École centrale de Grenoble.

Page 73. ... *perdre bêtement six francs au n° 113.* — Ce n° 113, dont il sera plusieurs fois question par la suite, était une maison de jeu située sous l'arcade n° 113 du Palais-Royal. Balzac en fera plus tard la description dans *la Peau de chagrin.* Voir plusieurs gravures représentant cette maison dans V. Champier et R. Sandoz : *Le Palais-Royal*, t. II, pp. 76, 81, 84.

Page 73. ... for *Francis*, my sister and Alphonse. — François Périer-Lagrange, sa sœur Pauline et Alphonse Périer. — François Périer-Lagrange devait épouser Pauline Beyle le 25 mai 1808.

Page 74. *Je sors d'*Œdipe, *suivi de l'*Amant bourru. — *Œdipe*, tragédie de Voltaire. — L'*Amant bourru*, comédie en 3 actes de Monvel.

Page 75. ... to the gate... — A la porte. Il s'agit de la porte Saint-Denis, dans le voisinage de laquelle habitaient les Rebuffet. Nous verrons plus loin qu'Adèle Rebuffet est souvent appelée par Stendhal « *Adèle of the gate* ».

Page 76. ... for him... — Même pendant le récit de la mort de son père, elle riait à gorge déployée. Elle m'a même paru avoir de la haine pour lui...

Page 76. *Cardon est marié à une demoiselle d'Arras...* — Il avait épousé, dit M. Chuquet, une cousine des demoiselles Auguié. Il séjourna plus tard dans le pays de sa femme, ayant été de 1808 à 1810, membre du Conseil de Préfecture du département du Pas-de-Calais, et depuis 1810 jusqu'à la première Restauration, sous-préfet de l'arrondissement d'Arras. (Voir Chuquet. *Stendhal-Beyle*, p. 479-480.)

Page 76. ... Les deux Frères. — *Les deux Frères ou la Prévention vaincue*, comédie en 5 actes et en vers par de Moissy (1768).

Page 77. *Desprez...* — Acteur comique (1759-1829).

Page 77. ... *Saint-Prix...* — Jean-Amable Foucault dit Saint-Prix (1758-1834), célèbre acteur tragique qui joua à la Comédie-Française avant la Révolution et y fut réintégré par le Premier consul en 1799.

Page 77. ... *Mme Talma...* — Caroline Vanhove, née en 1771, épousa Talma en secondes noces. Elle joua aux Français jusqu'en 1816.

Page 77. *Chazet...* — Auteur dramatique. Il devait faire représenter la même année (5 novembre 1804), à la Comédie-Française, en collaboration avec Sewrin, une comédie intitulée la *Leçon conjugale*.

Page 78. ... *la prose du* Raccommodement. — Autre

comédie que Stendhal avait sur le chantier en même temps que les *Deux Hommes*.

Page 78. ... Iphigénie en Aulide, *suivie de* l'Impatient. — L'*Impatient*, comédie en un acte de Lautier (1778).

Page 79. ... *ceux-là,... a la physionomie...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 79. *Savoye-Rollin...* — Jacques-Fortunat de Savoye de Rollin, né à Grenoble le 18 décembre 1755, mort à Paris le 31 juillet 1823. Avocat, puis avocat général au parlement de Grenoble. Tribun depuis le 5 nivôse an VIII. Il devint ensuite magistrat, puis préfet, et enfin député de l'Isère. Il avait épousé Élisabeth-Joséphine Périer, fille de Claude Périer, il était donc le beau-frère d'Alphonse Périer, le camarade d'Henri Beyle.

Page 79. *Costaz,...* — Le baron Louis Costaz, membre de l'expédition d'Égypte, conseiller d'État, tribun, puis préfet et directeur général des Ponts et Chaussées (1767-1842).

Page 80. We speack of passions and philosophy. — Nous parlons passions et philosophie.

Page 80. ... *Mme de Baure...* — Sophie Daru, fille de Noël, qui épousa M. de Baure, ancien avocat général au parlement de Pau. (Cf. *Vie de Henri Brulard.)*

Page 80. ... *M. Le Brun...* — Juge à la cour d'appel de Paris. Il avait épousé une fille de Noël Daru, « femme économe qui, dit M. Chuquet (*op. cit.*, p. 32), fit longtemps sa cuisine sans avoir de domestique ».

Page 80. ... after my death. — Après ma mort.

Page 81. ... a comprehensive soul. — Stryienski traduit : une âme puissante qui comprend tout.

Page 81. *Ami, n'accable pas un mal...* — *Andromaque*, acte Ier, scène I :

Ami, n'accable pas un malheureux qui t'aime.

Page 82. ... at the gate with mother and daughter. — A la Porte, avec la mère et la fille ; c'est-à-dire, chez Mme Rebuffet et sa fille Adèle.

Page 82. ... *le* Trésor, *la* Parisienne..., *les* Questionneurs,... — *Le Trésor*, comédie en 5 actes d'Andrieux (1804). — *La Parisienne*, comédie en un acte de Dancourt (1691). — *Les Questionneurs*, comédie en un acte de J. J. de La Tresne (1804).

Page 82. ... A letter... upon Neuilly house intrigues. — Une lettre à mon grand-père sur les intrigues de la maison de Neuilly.

Page 82. ... *Baptistine et... Balm*[*et*]. — Le second prénom a été laissé en blanc.

Page 83. ... Tartufe, *suivi des* Femmes. — Les *Femmes*, comédie en 3 actes de Demoustier (1793).

Page 84. ... *Ricci*,... — Stendhal parle de M. et Mme Ricci dans la courte note sur la Duchesnois, que nous publions en annexe.

Page 85. ... *une tasse de café à la Régence*,... — Le café de la Régence, place du Théâtre-Français, se trouvait déjà au même emplacement qu'aujourd'hui.

Page 85. ... *du* Mariage fait et rompu ; .. — Comédie de Dufresny (1721).

Page 85. ... D[aru] house... — Chez M. Daru père, rue de Lille, à l'angle de la rue de Bellechasse.

Page 85. ... Pierre-le-Grand... — Tragédie en 5 actes de Carrion-Nisas (1804).

Page 86. ... *chez Phèdre*. — Mademoiselle Duchesnois, que Beyle appelle aussi Ariane quelques lignes plus loin, donnant à la comédienne le nom de ses principaux rôles.

Page 86. *J'en suis à 375*. — C'est-à-dire au 375e vers des *Deux Hommes*. Stendhal avait donc écrit 69 vers de sa pièce entre le 26 avril et le 20 mai 1804.

1804

Paris.

Ce cahier a été relié, dans les manuscrits de Grenoble, avec le tome XXII de R 5.896, fol. 54 à 64. La couverture, en papier fort gris-brun, contient ce fragment de journal, plus un autre, du 23 brumaire au 29 frimaire an XIII. Le premier feuillet de cette couverture forme le fol. 53, le second le fol. 89.

Ce fragment du *Journal* allait primitivement du 3 prairial au 17 messidor an XII (23 mai-6 juillet 1804). Puis Stendhal y a ajouté, après coup, ses souvenirs du 18 messidor.

Selon son habitude, Stryienski n'en a publié qu'une partie (trois pages environ de son édition) ; en revanche, il y a intercalé des fragments d'un autre ouvrage que Stendhal préparait à la même époque et qu'il voulait intituler *Filosofia nova*. J'ai préféré respecter les intentions de l'auteur et publier à part, en appendice de la présente édition, les matériaux qui devaient servir à composer la *Filosofia nova*.

Les deux feuillets de couverture (folios 53 et 89) portent des notes autographes. Ces notes ont été écrites en brumaire an XIII. Je les ai transcrites au bas des pages 87 et 89.

Page 87. ... Œdipe, *suivi du* Babillard. — Comédie en un acte, en vers, de Boissy (1725).

Page 88. *Naturel* : *L R V*... — La Rive (?).

Page 88. ... dégagnoniser... — Se défaire de l'influence intellectuelle de son grand-père Henri Gagnon, un peu trop formé à la discipline de Voltaire.

Page 89. ... *Prévost*... — Pierre Prévost, né à Genève le 3 mars 1751, auteur de différents ouvrages d'idéologie.

Page 89. ... *Lancelin.* — Lancelin, ingénieur, a écrit une *Introduction à l'analyse des Sciences.* Paris, 1801-1803, 3 vol. que Beyle cite à plusieurs reprises.

Page 89. ... *Dureau les publiera.* — Les traductions de Tite-Live et de Salluste par Dureau de La Malle parurent respectivement en 1810 et 1808.

Page 90. ... *Entouré, etc...* — Stendhal cite de mémoire. Voici la tirade de Jocaste (Voltaire, *Œdipe*, acte IV, sc. I) :

> Ce roi, plus grand que sa fortune,
> Dédaignait comme vous une pompe importune ;
> On ne voyait jamais marcher devant son char
> D'un bataillon nombreux le fastueux rempart ;
> Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
> Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
> Par l'amour de son peuple il se croyait grandi.

Page 90. ... *à la Montansier.* — Le théâtre de Mlle Montansier occupait alors l'emplacement du théâtre du Palais-Royal actuel.

Page 90. ... les Pointus,... — Comédie de Ch. J. Guillemain, auteur de 386 pièces de théâtre.

Page 90. ... *Marion Thomasset,...* — Il s'agit de la vieille servante du docteur Gagnon, dont Stendhal parlera si souvent dans la *Vie de Henri Brulard.*

Page 90. ... *à Frascati et aux Mille Colonnes.* — Deux cafés célèbres sous l'Empire. *Frascati* était situé rue de Richelieu, les *Mille Colonnes* au Palais-Royal.

Page 90. ... *deux heures cinquante-six...* — Le manuscrit porte : « 2,56 heures ». Stendhal avait d'abord écrit : « 2,56 minutes ».

Page 91. Oui, oui, vous me suivrez. — Monologue d'Oreste, *Andromaque*, acte II, scène III.

Page 91. ... *Inès...* — Dans *Inès de Castro*, tragédie de Lamotte-Houdar.

Page 91. *V[u] les Pensées diverses,..* — Il s'agit peut-être des Pensées et réflexions que Stendhal rédigeait

à cette époque et qui devaient devenir la *Filosofia nova*. Voir nos *Appendices*.

Page 93. ... *des* Mœurs *de Collin*,... — Les *Mœurs du jour*, comédie en 5 actes de Collin d'Harleville (1800).

Page 93. ... *une comédie jouée par Dugazon*. — Ce dernier alinéa n'a pas été écrit le jour même, il a été ajouté postérieurement au 28 prairial. Une note de Stendhal, qui accompagne ce fragment, indique : « Je lis un jour de prairial, le 28 peut-être, Machiavel : *Tutte le opere di N. Machiavelli*. Londra, Davies, 1772, 3 vol. in-4°, Bibliothèque nationale. — Voir le 7e volume de Tiraboschi, in-4°. Il contient l'histoire du théâtre italien. »

Page 93. ... *des* Mémoires *français de Goldoni*... — *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et à celle de son théâtre*, Paris, 1787, 3 vol. in-8°.

Page 94. ... il Cavaliere di buon gusto,... — Comédie en 3 actes de Goldoni (1750).

Page 94. ... *Picard, qui a un théâtre à soutenir*,... — L.-B. Picard était alors directeur du *théâtre Louvois*, devenu depuis 1804 *théâtre de l'Impératrice*, et situé rue de Louvois.

Page 94. ... *le* Vieux comédien. — Comédie de Picard, en un acte (1803).

Page 95. ... il Poeta fanatico,... — Comédie en 3 actes de Goldoni (1750).

Page 96. ... il Moliere,... — Le *Molière* de Goldoni est de 1751 ; celui de Mercier de 1776.

Page 96. ... *Palissot*,... — Palissot de Montenoy (1730-1814). Auteur d'une *Dunciade ou la Guerre des Sots* (1764), poème imité de Pope, publié d'abord en trois chants, puis en dix ; Palissot y maltraitait tous ses ennemis. On a de lui divers autres ouvrages qui, comme ce poème, sont tombés dans l'oubli. (Stryienski, *Journal*, p. 50, n. 1.)

Page 96. ... *la* Maison de Molière. — Comédie de Mercier (1787).

Page 98. *L'*Andrienne *de Térence, bien traduite par Lemonnier,...* — L'abbé Guill. Ant. Lemonnier a publié une traduction de Térence, parue en 1771.

Page 99. ... *le dimanche* [30 *floréal*],... — La date est en blanc dans le manuscrit. Je la reconstitue au moyen du contexte du *Journal*. Stendhal dit que, entre le 21 floréal et le 1er prairial, il a dîné chez M. Daru le père. D'autre part, cette date du dimanche 30 floréal semble marquer pour lui une date importante, car il en parle à deux reprises dans le *Journal* du 21 floréal au 1er prairial et y revient dans l'addition faite le 26 germinal XIII (voir plus haut, p. 85 et 86).

Page 99. *Anniversaire de Marengo.* — La victoire de Marengo fut remportée par Bonaparte le 14 juin 1800.

Page 99. ... *sur le jugement de Moreau.* — Le général Moreau, compromis dans la conspiration de Cadoudal, fut arrêté le 24 février 1804. Son procès s'ouvrit le 29 mai. Il fut condamné au bannissement.

Page 99. *Bar*[*ral*]... — Lecture incertaine.

Page 99. ... La Femme juge et partie, *suivie de* Minuit. — La *Femme juge et partie*, comédie de Montfleury (1609). — *Minuit*, comédie en un acte de Désaudras (1791).

Page 100. ... *George*... — George Cadoudal, condamné à mort quelques jours auparavant, en même temps que Moreau au bannissement.

Page 100. ... La Cloison,... — *La Cloison*, ou *Beaucoup de peine pour rien.* — Comédie en un acte par L. F. M. Bellin de La Liborlière, représentée pour la première fois au théâtre Louvois le 19 avril 1803.

Page 100. ... *des* Tracasseries... — Comédie en 4 actes de L. B. Picard.

Page 100. La Ceinture magique,... — Comédie de J.-B. Rousseau (1701).

Page 102. ... for a husband. — Comme mari.

Page 102. ... *de Baure*... — Le mari de Sophie Daru, sœur de Martial.

Page 103. ... l'Homme du jour *et* la Gageure,... — *L'Homme du jour*, comédie de Boissy (1740). — *La Gageure Imprévue*, comédie en un acte de Sedaine (1791).

Page 104. ... *Davrange, inspecteur aux revues*,... — Il était, en l'an XI, inspecteur aux revues pour l'arrondissement de Mayence.

Page 105. ... *envers*... — Variante : *Vis-à-vis de*...

Page 106. ... *Adèle Lau*... — Il nous a été impossible d'identifier cette Adèle.

Page 106. ... *le* Menagiana,... — Le *Menagiana*, publié par Galland et Goulley en 1693, eut plusieurs autres éditions.

Page 108. ... Molière avec ses amis. — Comédie en un acte d'Andrieux (1804).

Page 108. ... *Lacave*... — L. Ch. Lacave (1768-1825), acteur au Théâtre-Français.

Page 108. ... *l'éloge du prince*,... — *Tartufe*, acte V, scène VIII et dernière :

CLÉANTE.

... Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice ;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie...

Page 110. ... de la Vérité *par Brissot-Warville*,... — *De la Vérité, ou Méditations sur les moyens de parvenir*

à la vérité dans toutes les connaissances humaines. (Neufchâtel et Paris, 1782, in-8°.)

Page 113. ... *Begears, Timante, Philinte,...* — Begears, dans la *Mère coupable* de Beaumarchais ; — Timante, dans les *Précepteurs* de Fabre d'Eglantine ; — Philinte, dans le *Philinte de Molière*, du même auteur.

1804

Paris.

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 27 à 38.

Publié en partie par Stryienski (*Journal*, p. 58 à 73), qui y a mêlé de courts fragments de la *Filosofia nova*, réflexions et études philosophiques auxquelles Stendhal travaillait à ce moment.

Page 115. Al. the same,... — J'ai dîné il y a trois jours à la Porte [Saint-Denis, chez Mme Rebuffet], avec Alexandre, Silvain, Achille, la mère et la fille. Alexandre, toujours le même, un peu sourd.

Page 115. *14 juillet.* — En tête du feuillet où commence ce fragment de son journal, Stendhal identifie le 26 messidor avec le 14 juillet. En réalité, le 26 messidor correspond non au 14, mais au 15 juillet.

Page 115. *L'a[bbé] Hélie...* — Jean-Baptiste Hélie, né à Grenoble le 24 juin 1747, devint curé de la paroisse Saint-Hugues de Grenoble. Il renonça au sacerdoce en 1793.

Page 116. ... *il avait été aux* Bardes. — *Les Bardes, ou Ossian*, opéra de Lesueur, paroles de Dercy et Deschamps, représenté pour la première fois le 10 juillet 1804.

Page 116. ... *M. Cass...* — Stendhal a sans doute en

vue le comte Jean-Dominique Cassini, né en 1748, directeur de l'Observatoire et membre de l'Institut.

Page 117. ... *M. Dejoux, sculpteur,...* — Claude Dejoux, sculpteur, élève de Coustou, membre de l'Institut (1731-1816).

Page 117. *Je vais au* Matrimonio segreto,... — Opéra de Cimarosa, représenté pour la première fois en 1792, encore très populaire, et que Beyle entendit pour la première fois, avec quel ravissement, à Ivrée, en 1800. (Voir à ce sujet Paul Arbelet, *Jeunesse de Stendhal*, tome II, p. 57-59.)

Page 117. *Le* Prisonnier, *l'*Oncle valet,... *le* Calife. — Le *Prisonnier*, ou la *Ressemblance*, opéra-comique, paroles d'Alex. Duval, musique de Della Maria, représenté au théâtre Feydeau le 29 janvier 1798. — L'*Oncle valet* est des mêmes auteurs et de la même année. — Le *Calife de Bagdad*, opéra-comique de Boïeldieu, paroles de Saint-Just, fut donné pour la première fois à l'Opéra-Comique, le 16 septembre 1800.

Page 120. ... *le héraut de la Légion d'honneur,...* — Lacépède était grand chancelier de la Légion d'honneur depuis 1803.

Page 120. ... *Thuriot ?* — Jacques-Alexis Thuriot, député de la Marne à la Convention, juge au tribunal criminel de la Seine, il fut le rapporteur du procès de Cadoudal, Moreau et Pichegru, et fut nommé avocat général à la Cour de cassation.

Page 121. ... *du marquis de Langle.* — Jean-Marie-Jérôme Fleuriot de Langle, aventurier de lettres, né en 1749, mort en 1807. A l'époque où écrit Stendhal, il s'occupait à recueillir des souscriptions pour des ouvrages qui ne virent jamais le jour. Il est l'auteur d'un *Paris littéraire* paru en 1800.

Page 121. ... *il a passé une f...* — La phrase est inachevée. Stendhal avait d'ailleurs l'intention de noter

ultérieurement la réflexion commencée, car il a laissé un blanc de quelques lignes avant de commencer le *Journal* du 1er thermidor.

Page 121. ... *l'*Eté des Coquettes, *les* Bourgeoises à la mode. — L'*Eté des Coquettes*, comédie en un acte de Dancourt (1690). — Les *Bourgeoises à la mode*, comédie en 5 actes du même auteur (1692).

Page 121. ... *d'*Un quart d'heure de silence *et de* Montano et Stéphanie. — *Un quart d'heure de silence*, opéra-comique en un acte, paroles de Quillet, musique de Gaveaux, représenté au théâtre Feydeau le 1er juin 1804. — *Montano et Stéphanie*, opéra en trois actes, paroles de Dejaure, musique de Berton, donné à l'Opéra-Comique le 15 avril 1799.

Page 122. ... Ariodant... — Opéra de Mayer, tiré d'un épisode de l'Arioste, que Stendhal avait vu jouer à Brescia le 12 juillet 1801.

Page 122. *Mlle Saint-Aubin*,... — Jeanne-Charlotte Schröder, femme de l'acteur Saint-Aubin (1764-1850), chanta successivement à la Comédie-Italienne, à Favart et à l'Opéra-Comique.

Page 122. ... *Mme Strinasacchi*. — Thérèse Strinasacchi, cantatrice italienne, donna des représentations à la salle Favart de 1801 à 1805.

Page 122. ... *l'*Esprit de Mirabeau... — *L'Esprit de Mirabeau, ou Manuel de l'Homme d'Etat, des publicistes*, etc..., par P. J. B. Publicola Chaussard. (Paris, 1797, in-8o, 2 vol.)

Page 123. ... *l'*Homme à bonnes fortunes,... — Comédie en 5 actes de Baron (1686).

Page 124. *Histoire de la publication du* Citateur... — *Le Citateur*, pamphlet antichrétien de Pigault-Lebrun, paru à Paris en 1803. Il fut interdit sous la Restauration.

Page 124. ... Clisson... — Le *Connétable de Clisson*,

opéra de Porta, paroles d'Aignan, représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris le 9 février 1804.

Page 124. ... Psyché... — Ballet en 3 actes de Gardel (1795).

Page 124. *Mme Vestris*... — Anne-Catherine Augier, femme de Marie-Auguste Vestris, fils du célèbre *dieu de la Danse*. Elle mourut en 1809.

Page 126. ... Figaro, *joué il y a deux ans à l'Opéra*. — C'est probablement l'adaptation française des *Nozze di Figaro*, faite en 1793 par Notaris et représentée cette année même, d'ailleurs sans succès, à l'Opéra.

Page 126. ... *du* Florentin. — Comédie en un acte de La Fontaine (1686).

Page 130. ... Adélaïde du Guesclin,... — Tragédie de Voltaire (1734).

Page 131. ... *du* Souper de famille. — *Les Dangers de l'absence*, ou *le Souper de famille*, comédie en deux actes de J. B. Pujoulx (1788).

Page 131. *Mlle Gros*... — Elle avait débuté à la Comédie-Française en 1801.

Page 132. ... *des* Deux Frères ;... — Comédie de M. Weiss, L.-F. Jauffret et J. Patrat (1799).

Page 132. ... *Mlle Desroziers*. — Angéline Duval, dite Desroziers, jouait au Théâtre Français depuis le 22 août 1802. Elle mourut à 31 ans.

Page 134. ... *la* Filosofia nova... — Voir nos *Appendices*.

Page 135. ... *l'*Entrevue,... — Comédie en un acte de Vigée (1788).

Page 135. *Le* Conciliateur,... — Comédie de Demoustier (1791).

Page 136. ... *des* Fausses confidences. — Comédie de Marivaux (1737).

Page 136. *Les* Deux Figaro,... — Les *Deux Figaro*, ou *le Sujet de comédie*, comédie en cinq actes de Richaud-Martelly.

1804

Paris.

Le *Journal* du 12 août au 22 septembre 1804 est conservé dans les manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 15 à 26.

Des fragments ont été publiés par Stryienski, *Journal de Stendhal*, p. 74 à 81. Stryienski a intercalé dans le texte de courts passages des *Pensées diverses (Filosofia nova)*. La partie du 27 août au 22 septembre a été publiée intégralement par Henry Debraye dans le *Divan* du mois de mai 1914.

Page 139. ... *le cahier de la* ferme volonté. — Stryienski (p. 61, note 2) pense que ce cahier, qui porte en dédicace : « A la ferme volonté ou à Frédéric II, roi de Prusse, » contient en extrait certaines pensées du *Journal*. Il s'agit en réalité d'un fragment des *Pensées diverses* de Stendhal, que nous publions en appendice, et qui devait faire partie de la *Filosofia nova*. C'est ainsi que Stryienski justifie ce principe incompréhensible qui lui fait insérer dans le *Journal* quelques-unes des *Pensées* de Stendhal.

Page 140. ... *au feu d'artifice de Frascati, en l'an X, je crois* ;... — Voir dans la présente édition le *Journal* de l'an X (24 août au 16 septembre 1802).

Page 140. ... *le dimanche de Claix en l'an...* — Peut-être pendant le séjour que fit Henri Beyle à Grenoble et Claix du 26 juin 1803 (7 messidor XI) au 20 mars 1804 (29 ventôse XII). Nous n'avons plus le *Journal* de cette période, s'il a été écrit. Et ni la *Correspondance* ni les papiers manuscrits de Stendhal ne font allusion à ce dimanche pendant lequel, à Claix, il fut si heureux.

Page 140. ... *la* Griselda,... — Opéra italien, paroles de Zéno, musique de Paër.

Page 140. ... *chez La Rive.* — L'acteur La Rive, dont Beyle allait suivre les leçons, était alors célèbre et donnait des cours de déclamation très réputés.

Page 141. ... *celles d'Adèle...* — Le nom de famille a été laissé en blanc.

Page 141. ... *Diday et Moulezin.* — Sur Diday, voir *Vie de Henri Brulard*, t. II, p. 34 et note. — Moulezin, grenoblois, né le 3 décembre 1778, employé dans les contributions indirectes. Cf. *Ibid*, t. I, p. 251, et II, p. 28.

Page 142. ... *M. et Mme Planta*;... — Jacques Falquet-Planta, président du Conseil général de l'Isère, né à Grenoble en 1735, mort en 1815.

Page 142. *Pacé...* — Martial Daru, que Stendhal désigne souvent par ce pseudonyme.

Page 143. ... *la* Feinte par amour :... — Comédie en 3 actes de Dorat (1773).

Page 144. ... Venceslas. — Tragédie de Rotrou (1647).

Page 144. ... *Mlle Auguié,...* — L'aînée des trois demoiselles Auguié, nièces de Mme Campan et petites-nièces de Mme Cardon. (Sur la famille Auguié, voir Chuquet, *op. cit.*, p. 41.)

Page 152. ... *Prévost, Dufresne,...* — L. Prévost, sous-inspecteur aux revues, alors chef de la première division au ministère de la Guerre. — Pierre-François Dufresne, commissaire des guerres, puis inspecteur aux revues, baron de l'Empire en 1812.

Page 152. ... Mustapha et Zéangir,... — Le titre de la tragédie de Maisonneuve est : *Roxelane et Mustapha.* De 1785 à 1793 elle fut jouée 43 fois à la Comédie-Française. Il existe deux *Mustapha et Zéangir*, l'un de Belin (1705) ; l'autre de Chamfort (1777).

Page 153. ... *chez Robert,*... — Restaurateur célèbre au palais du Tribunat, 173, Palais-Royal.

Page 156. *Le* Locataire... Lucile ... *La* Fausse Magie ; ... — Le *Locataire*, opéra-comique en un acte, paroles de Sewrin, musique de Gaveaux (1800). — *Lucile*, comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes, paroles de Marmontel, musique de Grétry (1769). — La *Fausse Magie*, opéra-comique en deux actes, paroles de Marmontel, musique de Grétry, représentée en 1775, puis, réduite à un acte, en 1776.

Page 156. *Quand on a la soixantaine*.... — C'est l'air que fredonnait Stendhal en commençant à écrire la *Vie de Henri Brulard.*

Page 158. ... *Arrigo*... — En surcharge, de la main de Stendhal : « Henri ».

Page 158. ... *et du* Pervertisseur *réussissent*,... — Les « loteries » de Beyle étaient ses projets, tant commerciaux que littéraires. Le *Pervertisseur* est une pièce de théâtre qui, comme toutes les autres, ne fut jamais achevée.

Page 158. ... l'anno duodecimo della Republica. — Je pourrai avoir une jolie femme de la société, cela est nécessaire pour aimer tout à fait Victorine, même au cas où je trouverais en elle cette âme grande et vraiment aimante que peut-être j'ai arrêtée.

Et ainsi finit l'an XII de la République.

Page 158. Vendémiaire an XIII... — Je n'ai pas retrouvé le cahier contenant les souvenirs de vendémiaire an XIII. Cette lacune est seulement comblée par les deux fragments suivants, extraits des mss. de la Bibl. mun. de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 22 v°, et VII, fol. 211.

1804

PARIS.

Ce fragment se trouve en autographe à la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 1 à 10. Les feuillets ont été reliés au hasard, sans souci du texte, qui doit être lu dans l'ordre suivant : fol. 1, 3, 6, 7, 7 *bis*, 7 *bis* v°, 10, 10 v°, 2, 2 v°, 3 v°, 4, 7 v°, 8, 4, 4 v°, 5.

Publié partiellement par Stryienski, *Journal de Stendhal*, p. 82 à 91.

— De la même époque, je lis dans le manuscrit R 5.896, vol. XVIII, fol. 124, cette note autographe de Stendhal :

« Voici mon projet de fortune :

Aller en juillet 1804 à Marseille, y rester six mois, travaillant avec Mante, de là six mois, de la même manière, à Bordeaux, de là quatre mois à Nantes, de là huit mois à Anvers, de là enfin à Paris. Mon père me prête trente ou quarante mille francs, et nous établissons la Maison Mante, Beyle et Cie en 1807 (an XV). J'aurai vingt-quatre ans à cette époque.

Brumaire an XIII. »

Page 159. ... *de* lavorare al *Buon Partito*,... — De travailler au *Bon Parti*. Il s'agit d'une pièce de théâtre que Stendhal avait sur le chantier et dont il avait eu l'idée le 6 fructidor an XII. Il y voyait une « seconde *Précieuses ridicules* ».

Page 160. ... *Mlle Contat*... — Louise Contat, née à Paris en 1760, quitta le théâtre en 1808.

Page 160. Le Vieux célibataire *et* les Fausses confidences. — *Le Vieux célibataire*, comédie en 5 actes de Collin d'Harleville (1792). — *Les Fausses confidences*, comédie en 3 actes de Marivaux (1737).

Page 161. L'Epreuve nouvelle,... — Comédie en un acte de Marivaux (1740).

Page 161. La Mère coquette,... — Comédie en 5 actes de Quinault (1664).

Page 162. La Jeune femme colère... — Comédie en un acte d'Étienne.

Page 162. ... of the great original Shakespeare. — *La Méchante femme mise à la raison*, comédie en 5 actes de Shakespeare.

Page 162. La Maison de campagne, *de Dancourt,...* — Comédie en un acte (1688).

Page 163. ... *au sous-lieutenant Moutonnet.* — L'un des camarades d'Henri Beyle au 6e dragons.

Page 164. *Le prince de la Paix,...* — Manuel Godoy, jeune noble sans fortune, fut remarqué par la reine Marie-Louise d'Espagne, dont il devint l'amant. A 23 ans, il était premier ministre et gouverna en fait l'Espagne durant tout le règne de Charles IV. Après la paix de Bâle (22 juillet 1795) il avait reçu le titre de *prince de la Paix.*

Page 165. ... Fénelon, *de Chénier,...* — *Fénelon* ou les *Religieuses de Cambrai*, tragédie en 5 actes de M. J. Chénier (1793).

Page 166. ... of the first act. — Je finis par faire la meilleure scène comique que j'aie jamais faite, la troisième du premier acte.

Page 166. Le Père d'occasion,... — Comédie de J. Pain et Vieillard; représentée pour la première fois au théâtre Louvois le 25 janvier 1803.

Page 166. ... l'Amant soupçonneux,... — Comédie en un acte de Chazet et Lafortelle. Stendhal écrit Le Forté.

Page 166. Les Ménechmes.... — Comédie en 5 actes de Regnard (1705).

Page 166. ... *si loin,...* — *Sic.* Ce mot se trouve au bas

d'une page ; peut-être Stendhal, en tournant le feuillet, a-t-il oublié un ou plusieurs mots.

Page 167. ... *du petit profil.* — Le buste de Molière, auquel Stendhal fait ici allusion, est probablement celui de Houdon. Il se trouvait en marbre à la Comédie-Française, mais le théâtre Louvois pouvait aussi en posséder une réplique. En tout cas l'eau-forte d'Augustin de Saint-Aubin, citée par Beyle, a bien été gravée, en 1799, d'après le buste de Houdon.

Page 167. ... *du* Courtisan,... — Pièce dont Stendhal avait l'idée à cette époque. Les notes de la *Filosofia nova* parlent d'une pièce où seraient mis en scène deux jeunes gens, l'un ayant le caractère de La Fontaine, l'autre d'un courtisan. Stendhal pensait que le caractère du courtisan à lui seul ne pouvait donner un sujet de comédie (16 messidor XII).

Page 168. *Mais la maison de ton père...* — Stendhal parle dans la *Vie de Henri Brulard* de cette maison, dont il dit avoir fait les plans, avec la collaboration de son ami Mante. C'était un gros immeuble lourd, à deux étages, solide et sans la moindre ornementation, qui existe encore aujourd'hui. C'est cette maison qui commença, d'après Stendhal, le déclin de la fortune de Chérubin Beyle. (Cf. *Vie de Henri Brulard*, t. II (notes), p. 252 et 278.)

Page 168. ... *l'*Avocat Patelin. — Comédie de Brueys (1706).

Page 169. *Bourgoin...* — Mlle Marie Bourgoin était devenue sociétaire de la Comédie-Française, par la protection du ministre Chaptal, en mars 1802. Elle y joua jusqu'en 1829.

Page 169. ... *la* Leçon conjugale,... — *La Leçon conjugale, ou l'Avis aux Maris,* — comédie en 3 actes de Chazet et Sewrin.

Page 170. ... the taming... — Ms. : *the tame.*

1804

Paris.

Ce chapitre est extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 65 à 82. Il fait partie du même cahier gris qui contient le Journal du 3 prairial au 18 messidor an XII (23 mai-7 juillet 1804).

De courts fragments ont été publiés par Stryienski, *Journal de Stendhal*, p. 92 à 102. Celui-ci a intercalé dans le texte des notes griffonnées par Stendhal sur la couverture et des fragments de la *Filosofia nova*.

— Les deux feuillets de la couverture du cahier (fol. 53 et 89) portent des notes de la main de Stendhal, que nous publions au bas des pages 87, 88 et 89 du présent volume.

Page 173. ... *et je signerai.* — M. Chuquet a publié (*Stendhal-Beyle*, p. 487) un certificat du général Michaud en faveur de Beyle, mais postérieur de près d'un an (25 thermidor an XIII). A ce moment, Stendhal venait d'arriver à Marseille.

Page 173. ... le Séducteur, *de Bièvre*.... — Comédie en 5 actes (1783).

Page 175. ... *lorsqu'on le soutient.* — En marge, de la main de Stendhal : « Oreste, le Cid. »

Page 175. ... *la* Gageure. — *La Gageure imprévue*, comédie de Sedaine.

Page 176. ... *signées H.* — Stendhal figure ici l'initiale un peu ornée qui constitue la signature de Henri IV.

Page 176. ... *dont je plaisantais le poème.* — S'agit-il du *Poème sur le globe* (1784, in-8°), ou d'*Achille à Scyros*, poème en 6 chants qui porte le millésime de 1805, mais qui avait peut-être paru dans les derniers mois de 1804 ?

Page 177. ... (l'Auberge pleine)... — *Le Sourd* ou l'*Auberge pleine*, comédie en 3 actes de Desforges (1790).

Page 177. ... la Pupille... les Etourdis... — *La Pupille*, comédie en un acte de Fagan (1734). — *Les Etourdis*, ou *le Mort supposé*, comédie en 3 actes d'Andrieux (1787).

Page 178. *La Vauguyon*,... — C'était, d'après Saint-Simon, un pauvre gentilhomme nommé *Bethoulet* et qui se fit appeler *Fromentau*. Il avait épousé Marie de Stuert de Caussade, dame de La Vauguyon, veuve de Barthélemy de Quélen, vicomte du Brontay, et prenait le titre de comte de La Vauguyon. Vers la fin de sa vie, sa pauvreté était extrême, et Saint-Simon rapporte diverses anecdotes qui montrent sa susceptibilité à cet égard. Il se tua de deux coups de pistolet dans la gorge le 20 novembre 1693. L'édition de Saint-Simon citée par Beyle est celle de Londres, 1788-1789, in-12, suppl., t. IV, p. 179.

Page 178. ... *nous allons chez Sicard*. — L'abbé Roch-Ambroise Cucurron, dit Sicard (1742-1822), avait succédé en 1789 à l'abbé de l'Épée dans la direction de l'Institut des sourds-muets. C'était un éducateur de grand mérite. Il professait la grammaire générale à l'École normale et était membre de l'Institut.

Page 178. ... *Massieu*... — Jean Massieu, sourd-muet de naissance, élève de l'abbé Sicard, avait fait parler de lui dans les journaux du temps en plaidant lui-même sa cause contre un voleur qui lui avait dérobé son portefeuille. (Voir : *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance*, par l'abbé Sicard. Paris, 1803, in-8°, p. 481.) En 1805, l'*Almanach National* le qualifie de premier répétiteur de l'Institut des sourds-muets.

Page 178. ... *Au* Philosophe marié,... — Comédie en 5 actes de Destouches (1727).

Page 179. ... we go at Hardy Coffee,... — Nous allons.

au café Hardy. — Le café Hardy était situé boulevard des Italiens.

Page 179. ... *le poète Fulchiron.* — Voir ci-dessus, p. 407, la note de la page 70.

Page 179. Tyran domestique,... — Comédie en 5 actes d'Alexandre Duval (1804).

Page 179. Iphigénie en Tauride... — Tragédie en 5 actes de Guimond de La Touche (1757).

Page 179. ... *Mlle Saint-Val...* — Mlle Saint-Val cadette, avait joué au théâtre Olympique, situé rue de la Victoire, en 1802.

Page 179. ... *Mlle Thénard...* — Madeleine Perrin, dite la grande Thénard, née à Voiron en 1757, joua à la Comédie-Française jusqu'en 1819.

Page 182. ... *Chapelle.* — Personnage des *Deux Hommes.*

Page 183. Le Préjugé à la mode,... — Comédie en 5 actes, de La Chaussée (1735).

Page 183. ... *les* Deux Pages. — *Auguste et Théodore,* ou *les Deux Pages,* comédie en 2 actes de E. de Manteufel, représentée pour la première fois à la Comédie-Française le 6 mars 1789.

Page 183. ... *le jour où l'on fit périr les deux prêtres,...* — Stendhal fait allusion ici à l'exécution des abbés Revenas et Guillabert, guillotinés à Grenoble le 26 juin 1794. A cette époque, le jeune Henri Beyle, « près de la seconde fenêtre du grand salon à l'italienne », traduisait « avec plaisir Virgile ou les Métamorphoses d'Ovide », sous la direction de M. Durand. (Cf. *Vie de Henri Brulard,* tome I, p. 185-186.)

Page 190. *J'ai revu Héloïse,...* — Il s'agit d'une visite chez les Mounier, ainsi que l'indique le contexte. Édouard Mounier habitait à cette époque Rennes, où son père était préfet. Héloïse, « *mon Héloïse* », comme Stendhal la désigne plus loin, est Victorine

Mounier. Henri Beyle compare ailleurs son amour pour Victorine à celui d'Abélard pour Héloïse.

Page 192. *Voici le plan du champ de bataille,...* — Suit un plan représentant la partie de l'appartement Mounier où Stendhal rencontra Victorine et s'entretint avec Édouard.

Page 193. ... all' allogiamento del S. Degernd. — Mon oncle me dit hier soir : J'ai vu pendant deux heures M[ounier], son fils et ses filles sont ici. Cette nouvelle me troubla agréablement. En rentrant de chez Mme R[ebuffet], j'ai trouvé un billet d'Édouard pour M. B[eyle]. Je l'ai vue vers quatre heures moins le quart, rue du Bac, dans l'appartement de M. de Gérando (?).

— Cet alinéa est suivi d'un blanc d'un tiers de page, destiné sans doute à recueillir le lendemain les détails complémentaires, comme Stendhal l'écrit un peu plus haut.

Page 193. ... *des* Femmes,... — Comédie en 3 actes, de Demoustier (1793).

Page 194. ... *au* Muet, *suivi de* l'Amant bourru. — Le *Muet*, comédie en 5 actes, de Brueys et Palaprat (1691). — L'*Amant bourru*, comédie en 3 actes, de Monvel (1777).

Page 195. ... *du papier de M. Muron* ... — Il s'agit probablement du papier qui couvrait les murs d'un restaurant fréquenté par Stendhal. (Cf. plus haut, page 62.)

Page 196. ... Ariane,... — Tragédie de Thomas Corneille (1680).

Page 196. ... *l'*Avis aux Maris. — *L'Avis aux Maris* ou *la Leçon conjugale*, par Sewrin et Chazet, comédie en 3 actes et en vers.

Page 197. ... *plus ainsi* : *A*,... — Cet A renvoie à un croquis de Stendhal reproduisant schématiquement le profil de Napoléon, et montrant le parallélisme

de la ligne un peu fuyante du front et de l'arête du nez.

Page 197. ... Misanthropie et repentir,... — Drame en 5 actes, de Kotzebue, trad. de l'allemand par Bursay et arrangé pour la scène française par mad. Molé.

Page 197. ... *des* Héritiers, *de Duval*,... — Le *Naufrage*, ou les *Héritiers*, comédie en un acte, d'Alexandre Duval.

Page 197. ... *par l'arrivée de*... — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 197. ... *Mlle Rolandeau*,... — Il s'agit certainement (le contexte l'indique) de cette demoiselle Rolandeau que Stendhal avait rencontrée à Genève à la fin du mois de mars de la même année. (Cf. ci-dessus, *Journal* du 30 mars au 2 avril 1804.)

Page 198. *N*,... — Le reste du nom est en blanc.

Page 198. ... la Jeune Prude. — *La Jeune Prude, ou les Femmes entre elles*, comédie en un acte d'Emm. Dupaty (1804).

Page 199. ... *cette longue ligne A*,... — Stendhal accompagne sa description d'un croquis représentant le nez de Mlle Contat, dont A est l'arête.

Page 200. ... *et veut faire le*... — Stendhal a oublié d'écrire le dernier mot de cet alinéa, en tournant la page.

1804-1805

Paris.

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 90 à 122.

Publié incomplètement par Stryienski, *Journal de Stendhal*, p. 103 à 126, avec deux additions (p. 103 et 110-111) prises dans les pensées réunies en vue de composer la *Filosofia nova*.

Stryienski a découpé ce fragment en deux chapitres (onzième et douzième cahiers). Sa division est arbitraire. Il existe en effet, entre les réflexions du 17 nivôse et celles du 21, quatre feuillets blancs (fol. 99 à 101). Stendhal se proposait certainement d'y consigner son journal des 18, 19 et 20 nivôse, et de compléter après coup ses souvenirs, comme il l'a fait plusieurs fois. Il a même commencé le travail, en écrivant au fol. 99 :

« Journal contenant ce que j'ai fait pendant les 12 ou 15 derniers jours de séjour de mon oncle à Paris.

Mon oncle arrive le 12 frimaire, lendemain du couronnement, à 2 heures du matin. Il habite ma chambre et mon lit, et part le dimanche [10] nivôse, à 9 heures du matin [1], après avoir dépensé, à ce qu'il dit, 1.800 livres, moins 210 que j'ai prises à sa caisse et que j'ai mangées en l'accompagnant.

Nous mangeons chez Naret, rue de la Loi, à environ 3 livres 10 sous par tête. »

Stendhal, qui en somme n'avait guère parlé de son oncle dans le cours du séjour qu'il avait fait à Paris, songeait à combler cette lacune. D'autres soins, qu'il dut considérer comme plus urgents, l'empêchèrent de réaliser son projet. Et les quatre feuillets réservés restèrent blancs, sauf les quelques lignes que l'on vient de lire.

Page 201. ... *la quatrième leçon de Bernadille...* — Bernadille est Dugazon, dont l'un des meilleurs rôles était le Bernadille de la *Femme juge et partie*, comédie de Montfleury.

1. 31 décembre 1804.

Stendhal écrit le 31 décembre à sa sœur Pauline (*Correspondance*, éd. Paupe et Chéramy, t. I, p. 134) que son oncle Romain est parti la veille, c'est-à-dire le dimanche 30 décembre. Il lui dit d'ailleurs qu'il était arrivé le 11 frimaire, à 2 heures du matin, alors que le *Journal* note l'arrivée de Romain Gagnon à la même heure, mais le lendemain 12 frimaire.

Beyle avait commencé à suivre les leçons de Dugazon le 21 frimaire (12 décembre). Son journal du 28 frimaire parle déjà du bonheur que lui a donné « la société en masse » pendant sa *troisième* leçon de Dugazon. Ce jour-là, il n'a pas davantage nommé cette Mme ... dont il parle trois lignes plus loin.

Page 201. *1er nivôse XIII.* — Réflexions de Stendhal intercalées entre les feuillets 107 et 110 du manuscrit.

Page 202. ... *dans le feuillage.* — En haut du feuillet Stendhal écrit la date du « 14 nivôse XIII ».

Page 203 ... *pour Gabrielle de* 7... — Stendhal dessine au-dessous le « thermomètre d'amour ». Il inscrit sur la colonne les chiffres 7, 10 et 11.

Page 203. La domenica *2 nivôse*,... — Cette note ne fait pas partie du texte du *Journal*, mais doit y être rattachée. Elle est datée du 23 décembre 1804 et est conservée dans les manuscrits stendhaliens de la bibliothèque municipale de Grenoble (R 302, dossier no 1).

Page 204. ... *suivi* des Originaux. — Les *Originaux* ou l'*Italien*, comédie en 3 actes de La Mothe (1693).

Page 204. ... *Dusausoir*;... — Jean-Claude Dusausoir (1737-1822), auteur de plusieurs poèmes, dont un sur le *Bois de Boulogne* (1800).

Page 204. ... *à allusion contre...* — Stendhal a prudemment escamoté le nom du personnage ainsi persiflé.

Page 205. *Les* Basset *étaient dans la loge de leur tante.* — Claude-Simon Basset et Anne-Léonard-Camille Basset de Chateaubourg, tous deux anciens élèves de l'École Polytechnique, étaient d'une famille lyonnaise. Ils étaient neveux de Charles-Pierre Claret de Fleurieu, sénateur et gouverneur des Tuileries. — (Voir le « portrait » du second dans nos Annexes.)

Page 205. ... *Mlle Louason...* — Mélanie Guilbert, que Beyle suivra plus tard à Marseille.

Page 207. ... *l'Optimiste,...* — Comédie en 5 actes de Collin d'Harleville (1788).

Page 209. ... *Barral l'aîné.* — Les deux Barral, dont Stendhal parle souvent, étaient les fils de Joseph-Marie de Barral, ancien président à mortier au parlement de Dauphiné, député au Corps législatif, puis premier président à la Cour d'appel. L'aîné, Charles-Antoine, était né le 29 juin 1770 ; il fut capitaine de grenadiers. Le cadet, né le 9 juin 1783, était le contemporain et l'ami de Beyle.

Page 209. ... *sont arrivés le...* — La date est en blanc dans le manuscrit.

Page 210. ... *la* Camilla *de Paër,...* — *Camilla*, opéra italien, paroles de Carpani, musique de Paër, représenté au théâtre Italien de Paris le 5 novembre 1804.

Page 210. ... ch' egli mi doveva. — Aujourd'hui est le jour des deux sous ; je ferai une description de l'état dans lequel me laisse mon père. Voilà un terrible effet de l'avarice. La livrée rose. Tencin me donne 6 livres, qu'il me devait.

Page 210. ... *Andrieux...* — Il était alors professeur de grammaire et de belles-lettres à l'École Polytechnique.

Page 211. *Milan...* — C'est Bonaparte que Beyle désigne sous ce nom.

Page 215. ... *Marignier...* — Voir à son sujet la note de la page 2.

Page 216. ... *Nourrit,...* — Louis Nourrit, ténor, débuta à l'Opéra le 3 mars 1805.

Page 217. ... *Gerbier...* — Pierre-Jean-Baptiste Gerbier, avocat célèbre au parlement de Paris, né à Rennes le 29 juin 1725, mort à Paris le 26 mars 1788.

Page 220. ... dans ces caractères,... — Stendhal écrit ces mots en petites minuscules typographiques.

Page 225. ... *au milieu de l'hiver,...* — Stendhal avait d'abord ajouté, mais semble avoir voulu rayer ensuite : « ou le soir, au son de l'orgue organisé qui court les rues. »

Page 226. ... *les* Nouvelles,... — Il s'agit sans doute des *Nouvelles exemplaires* de Cervantès.

Page 226. ... *l'auteur de* Valérie;... — *Valérie, ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G...*, par Mme de Krudner. (Paris, Giguet et Michaut, 1803, 2 vol. in-12.)

Page 229. ... Vie de Sénèque *par Diderot,...* — *Essai sur la vie de Sénèque le Philosophe...* (Paris, Debure, 1779, in-12.)

Page 229. ... *celle de Bastien.* — J. Fr. Bastien a donné une édition corrigée de la traduction de dom Gervaise des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard* (1782, 2 vol. in-12).

Page 229. ... *lettres d'une religieuse portugaise à Chavigny,...* — Les *Lettres portugaises* traduites en français ont paru d'abord à Paris chez C. Barbin en 1669 (2 vol. in-12). Marianne Alcaforada est le nom de la religieuse, le comte de Chamilly (et non Chavigny) celui du destinataire.

Page 230. ... understanding soul. — ... de mon esprit intelligent.

Page 230. ... for a future Tacite. — Si cela est vrai, c'est pour un futur Tacite.

Page 231. ... *la religieuse portugaise.* — Stendhal écrit en marge, en face de chacun des degrés de sensibilité : 1° « mon oncle » ; 2° « Tencin » ; 3° « Martial (je conçois le plus) » ; 4° « Mlle Duchesnois peut-être, mais probablement ».

Page 234. ... *Damon et Critias*,... — Stendhal veut dire : Damon et Pythias.

Page 235. *Crozet et moi*,... — Stendhal écrit en haut du feuillet : « 27 nivôse XIII, en lisant Biran, qui m'explique les mystères des passions, sentis en moi »

Page 235. ... Minuit. — Comédie en un acte de Desaudras (1791).

Page 236. I shall write after day. — Je lui écrirai demain.

Page 240. *1er pluviôse XIII.* — Ces réflexions se lisent à la fin du manuscrit de cette partie du *Journal*, fol. 122 vo à 125.

Page 242. ... *lâche (pleurez), infâme...* — Le *Misanthrope*, acte I, scène I.

1805

Paris.

Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 126 à 148. — Publié en partie par C. Stryienski, *op. cit.*, p. 127-144, qui y a intercalé, comme précédemment, des fragments de la *Filosofia nova*.

Page 245. ... my father's avarice. — Bonheur donné par le temps, et plus de résignation sur l'avarice de mon père.

Page 246. ... at Dugazon's house. — J'écris à Victorine de ma propre main, après quoi je vais chez Dugazon.

Page 246. ... *Pinel*;... — *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, par Philippe Pinel (1re éd., Paris, 1801, in-8o).

Page 246. ... *rapports du physique et du moral.* — L'ouvrage célèbre de Cabanis, qui eut par la suite

une si grande influence sur l'esprit de Stendhal, avait paru en volume en 1802, sous le titre de *Traité du physique et du moral de l'homme.*

Page 247. ... sfortunato ? — Serai-je donc le seul infortuné ?

Page 249. ... *conseiller d'Etat, ou sénateur.* — Jean-Joseph Mounier fut nommé conseiller d'État le 1er février 1805. Il était auparavant préfet de l'Ille-et-Vilaine.

Page 249. ... *j'ai rencontré le fils...* — Édouard Mounier.

Page 250. *Duchesne...* — Sans doute Antoine-Louis-Hippolyte Duchesne, né le 27 février 1781, fils de Pierre-François Duchesne de la Drôme, député au Conseil des Cinq-Cents.

Page 252. ... *de Biran.* — *De l'influence de l'habitude sur la faculté de penser...*, par Maine de Biran (Paris, 1803, in-8o).

Page 252. ... *rue de Thionville.* — C'est la rue Dauphine actuelle.

Page 256. ... *de* Claire d'Albe, *d'*Amélie Mansfield,... — Romans de Mme Cottin, parus respectivement en 1799 et 1803.

Page 258. ... *des* Folies amoureuses ;... — Comédie en 3 actes de Regnard (1704).

Page 258. ... *Mazeau,...* — Voir page 9, et la note.

Page 260. ... *être son Valbelle.* — C'est un personnage des *Deux Hommes*, pièce à laquelle Stendhal travaillait à cette époque.

Page 262. ... l'Orphelin de la Chine *et* le Confident par hasard. — *L'Orphelin de la Chine*, tragédie en 5 actes de Voltaire (1755). — *Le Confident par hasard*, comédie en un acte et en vers de Faur (1801).

Page 265. ... *hors d'état d'écrire.* — Après ces mots, Stendhal écrit, en gros caractères : « Mlle Louäson (22 pluviôse XIII). »

Page 265. ... *léger* (...). — Le mot est laissé en blanc entre les parenthèses.

Page 267. ... il marchese,... — Terme trivial employé en Italie pour désigner les règles des femmes.

Page 267. ... *le* Cercle ;... — Comédie en un acte de Poinsinet (1764).

Page 271. ... *il nous fait des fortunes.* — *Horace*, acte II, scène III.

Page 272. ... *Mlle Amalric*,... — Amalric Contat, dont Stendhal a annoncé le troisième début quelques pages plus haut (p. 260).

Page 273. ... and is reçu... — Je suis allé quatre fois chez Louason, la première..., la seconde avec Mme Mortier, un vieillard entre, et il est reçu...

Page 273. ... for a physician. — Pour un médecin.

Page 274. ... *Percevant*... — Nom que Beyle donnait à Crozet.

Page 274. ... *Camille B. (cadet)*,... — Camille Basset. Nous publions le caractère d'*Ouéhihé* et celui de *Perrino* (Dausse) dans nos *Annexes*, à la fin du présent volume.

Page 274. ... *Perrino (D..sse)*. — Joseph-Henry Dausse, né à Gray en 1745, ingénieur des Ponts-et-Chaussées en Dauphiné en 1777, fut chargé en 1802 de la construction de la route du Mont-Cenis. Il mourut inspecteur divisionnaire à Grenoble en 1816.

Page 275. ... *Charlotte... Esprit*... — Il s'agit de Victorine et Édouard Mounier. Nous lisons dans le manuscrit R 5.896, t. XXII, fol. 147 : « Crozet *shall be called*[1] Percevant ; Éd. Mounier = Esprit ; M... = Gripoli, aussi beau qu'Apollon, d'une élégance parfaite, examen parfait, le beau idéal à mes yeux alors et peut-être encore à présent. Vêtu de gris, visage poli et teint charmant. »

1. S'appellera.

Page 276. ... for the intimes friends. — ... d'amour de la gloire et de grande sensibilité, qui ne sont que pour les amis intimes.

Page 277. *17 pluviôse an XIII.* — Ces réflexions sont intercalées dans le *Journal* du 23 pluviôse.

Page 277. *Le jour de Noël 1804,...* — Notes insérées à la fin de cette partie du *Journal*, fol. 149 du ms.

1805

Paris.

Extrait des manuscrits de la bibliothèque de la Ville de Grenoble, R 302 (dossier n° 1), 6 feuillets dont les deux derniers blancs, mesurant 355 sur 80 mm. Publié par Stryienski, *op. cit.*, p. 145-161.

Page 280. ... *Naudet, Després et Lacave...* — Ils appartenaient au Théâtre-Français, le premier depuis 1784, le second depuis 1793, le dernier depuis l'an VII (1799).

Page 282. ... *Antonelli...* — Pierre-Antoine, marquis d'Antonelli, né en 1747, maire d'Arles en 1791, juré au tribunal révolutionnaire en 1793 ; inculpé dans la conspiration de Babœuf, il fut exilé loin de Paris pendant plusieurs années. Il mourut à Arles en 1817.

Page 286. ... *M. Lalanne,...* — J.-B. Lalanne, né à Dax en 1772, auteur de plusieurs poèmes didactiques : *les Oiseaux de la ferme, le Potager*, etc...

Page 288. ... Tyran Domestique ;... — Comédie en 5 actes, d'Alexandre Duval (1805).

Page 289. ... *Chabroud...* — Charles Chabroud, conventionnel et avocat, né à Vienne en 1750.

Page 290. ... Caroline,... — *Caroline, ou le Tableau*, comédie en un acte de F. Roger (1800).

Annexes.

Page 296. ... *tous les appartements.* — Vers rayé par Stendhal, qui marque dans la marge par une croix son intention de le corriger.

Page 302. ... *où mon âme ravie,...* — Stendhal note en face de ces deux premiers vers : « Bien ».

Page 302. ... *C'était l'Amour.* — Appréciation « bien » ici et au vers précédent.

Page 302. ... *O maître de ma vie,* ... — O maître de ma vie est souligné, avec l'appréciation « m[auvais] ».

Page 302. ... *Et non pas à aimer.* — Note « bien » depuis : « si tu m'es favorable », jusqu'ici.

Page 303. ... *par les Grâces ornée.* — Mention « mauvais » à ce vers et à l'hémistiche précédent.

Page 303. ... *Aime-la sans espoir.* — Jugé « bien » depuis : « l'amour en s'envolant », jusqu'à la fin.

Page 306. *Le public rac...* — L'angle du feuillet a été déchiré.

Page 314. *Voyage* to... — Le nom de la localité a été laissé en blanc. A la même époque, Henri Beyle parle d'un voyage dans un pays qu'il appelle L., et que nous n'avons pu identifier. (Cf. ci-dessus, page 158.)

Page 314. ... *Martial...* — Martial Daru, que Stendhal appelle aussi Pacé.

Page 318. ... *par mois, le...* — La date a été laissée en blanc.

Page 321. ... *le 19 fructidor an XIII, à....* — Un nom en blanc.

Page 324. *LA BIBLIOTHÈQUE DE STENDHAL EN 1804.* — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXVIII, fol. 2.

Page 328. ... *pendant l'hiver de 1804-1805.* — Stendhal parle de Dausse et de Basset dans son *Journal* de 1805 (voir ci-dessus, pages 205 et 274, et les notes correspondantes). — Sur les personnages qui ont participé à la construction de la route du Mont-Cenis, consulter Marcel Blanchard, *Les Routes des Alpes occidentales à l'époque napoléonienne* (Grenoble, 1920, in-8°), pages 239 et suivantes.

Page 329. Perrino. — Écrit les 21 et 28 pluviôse an XIII (10 et 17 février 1805). — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. IV, fol. 133 : — à partir de : « *Perrino prit le parti de l'intendant...* », vol. II, fol. 15 à 18 v° ; — et, vers la fin du texte, à partir de : « *Perrino, qui se trouva à Suze* », vol. IV, fol. 127.

Page 335. ... *entrepreneur, nommé...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 335. ... *Prusias...* — A côté de ce nom Stendhal a écrit, puis rayé, celui de « Latombe ».

Page 336. *Celui de Chambéry,...* — Le nom est en blanc dans le manuscrit.

Page 340. Romain. — Écrit les 3-7 germinal an XIII (24-28 mars 1805). — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 302, dossier n° 1.

Page 354. Jacquet, sous-préfet à Suze. — Écrit le 7 germinal an XIII (28 mars 1805). — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. II, fol. 13.

Page 355. ... *(an..).* — En blanc dans le manuscrit.

Page 358. ... *Milan,...* — Nom donné par Stendhal à Bonaparte.

Page 360. Madame Pauline Musso-Jacquet. — Écrit le 11 germinal an XIII (1er avril 1805). — Extrait

de la collection d'autographes de M. Chaper, à Eybens, dossier *Beyle*.

Page 366. Ouéhihé. — Écrit le 12 ventôse an XIII (3 mars 1805). — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. IV, fol. 124.

Page 369. ... *la police*... — Henri Beyle, déjà prudent, écrit : « plc ».

Page 374. Ouéhihé. — Écrit le 27 germinal an XIII (17 avril 1805). — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XVII, fol. 57.

Page 374. Ouéhihé (suite). — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, liasse, n° 12.

Page 374. *Quittera le Corps*... — Le corps des ponts et chaussées.

Page 376. English. — Il s'agit certainement d'Alphonse Périer, dont Beyle signale ailleurs les allures britanniques. Alphonse Périer, né en 1782, était le dixième enfant de Claude Périer et le frère puîné de Casimir Périer, le ministre. Après sa sortie de l'École Polytechnique, il s'associa en 1804 à son frère Augustin.

Écrit en « messidor, 26 juin 1805 ». — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 302, dossier n° 1.

Page 377. Goodman (29 old). — Écrit en prairial XIII (mai-juin 1805). — Stendhal note, le 28 juillet suivant : « *Said to the father, that my travel from G*[*renoble*] *to M*[*arseille*], *had costed to me* 6 *louis and half.* 9 *thermidor XIII.* » — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 302, dossier n° 1.

Page 378. Inchinevole. — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 302, dossier n° 10.

Page 380. *MORT DE BERNARD.* — Marie-Joseph Bernard, ancien élève de l'École centrale de Grenoble, entra en 1799 à l'École Polytechnique. Sorti dans la marine, il était aspirant lorsqu'il mourut, en 1805. — Extrait des manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, R 5.896, vol. XXII, fol. 239.

CARTE GÉNÉRALE DE L'ITALIE SEPTENTRIONALE

TABLE DES GRAVURES

DU TOME PREMIER

La maison de Noel Daru, où Henri Beyle habitait en 1800 ..... frontispice
L'écriture de Stendhal en 1802 52–53
La Comédie Française au moment de sa reconstruction en 1788 134–135
L'Intérieur de la Comédie Française, vers 1790 258–259
Carte de l'Italie du Nord 444–445

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

INTRODUCTION, par Henry Debraye I
1801 (18 avril-12 septembre). Piémont 1
1801 (18 septembre-26 décembre) — 1802 (4 mars-11 novembre). Lombardie et Piémont. Grenoble. Paris 31
1802 (24 août-16 septembre). Paris 49
1804 (30 mars-3 avril). Genève 53
1804 (8 avril-21 mai). Paris 61
1804 (23 mai-7 juillet). Paris 87
1804 (14 juillet-10 août). Paris 115
1804 (12 août-22 septembre). Paris 139
1804 (22 octobre-8 novembre). Paris 159
1804 (14 novembre-19 décembre). Paris 173
1804 (23-31 décembre) — 1805 (1er-21 janvier). Paris 201
1805 (21 janvier-12 février). Paris 245
1805 (13-19 février). Paris 279
ANNEXES. — I. Trois essais poétiques. (1. *L'Honneur français.* — 2. *Vers sur la fête de Mme Teisseire.* — 3. *Sur le soir d'un beau jour...*) 295
II. Henri Beyle et la Duchesnois. (1. *Réception de Mesdemoiselles Duchesnois et George.* — 2. *On a honte de transcrire les bassesses...* — — 3. *Mademoiselle Duchesnois se couche...*) 304
III. Les finances d'Henri Beyle en 1803-1804 312
IV. La bibliothèque de Stendhal en 1804 324

V. Premiers essais de psychologie. (1. *L'ingénieur Dausse (Perrino)*. — 2. *L'ingénieur Derrien (Romain)*. — 3. *Le sous-préfet Jacquet*. — 4. *Madame Jacquet (Madame Pauline Musso-Jacquet)*. — 5. *Camille Basset (Ouéhihé)*. — 6. *Alphonse Périer (English)*. — 7. *Deux inconnus (Goodman, — Inchinevole)*. — 8. *Mort de Bernard*..... 327

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS..... 383

TABLE DES GRAVURES..... 445

Abbeville. — Imprimerie F. PAILLART.

DURUY (Victor). **Notes et Souvenirs (1811-94).** 2 vol. in-8 de 390 et 315 pages, avec un portrait en héliogravure. **15 fr.**

Journal du voyage de deux jeunes Hollandais à Paris en 1656-58, nouvelle édition par L. MARILLIER. In-8. **10 fr.**

Journal de Jean Vallier, maître d'hôtel du Roi (1648-57), publié pour la première fois par H. COURTEAULT. 4 vol. in-8. **48 fr.**

Mémoires de Philippe Prévost de Beaulieu-Persac (1608-27), p. pour la première fois p. Ch. de LA RONCIÈRE. In-8. **12 fr.**

Très curieux et pittoresques mémoires, tout à fait inconnus jusqu'ici d'un des meilleurs marins de la première moitié du XVIIe siècle où se trouvent narrés de prodigieux exploits accomplis sur les côtes d'Afrique et dans le Levant, etc.

Mémoires du Maréchal de Florange, dit le jeune adventureux, p. p. R. GOUBAUX et P.-A. LEMOISNE. In-8. **12 fr.**

Mémoires d'un des plus fameux hommes de guerre du XVIe siècle.

Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne, p. p. P. BONNEFON, 3 vol. in-8. **36 fr.**

Mémoires de du Plessis-Besançon, p. p. H. de BEAUCAIRE. In-8. **12 fr.**

Personnage dont le rôle, comme ingénieur, homme de guerre, agent secret et diplomate, fut considérable sous les deux ministères de Richelieu et de Mazarin. Publication intéressante particulièrement au point de vue des relations avec l'Espagne et l'Italie.

Mémoires de Nicolas Goulas, gentilhomme ordinaire du duc d'Orléans, p. p. Ch. CONSTANT, 3 vol. in-8. **36 fr.**

Mémoires du chevalier de Quincy (1698-1713), p. p. L. LECESTRE, 3 vol. in-8. **36 fr.**

Mémoires authentiques du maréchal de Richelieu (1725-1757), publiés d'après le manuscrit original par A. de BOISLISLE. In-8. **12 fr.**

Mémoires du comte de Souvigny, lieutenant général des armées du Roi (1613-1660), p. p. L. de CONTENSON, 3 vol. in-8. **36 fr.**

Première édition des Mémoires de Jean Gangnières, comte de Souvigny, qui, fils d'un boucher de Jargeau, s'éleva, dans l'armée, au grade de lieutenant général.

Mémoires du Maréchal de Villars, p. p. le marquis de VOGUÉ. 6 vol. in-8. **82 fr.**

NOAILLES (Marquis de). **Le comte Molé (1781-1855).** Sa vie, ses mémoires. Tome I, vol in-8 avec photot., **15 fr.** — Tome II, **20 fr.**

NODIER (Charles). **Moi-même.** Roman inédit précédé d'une introduction sur le roman personnel par Jean LARAT. In-8, tiré à 250 ex. **3 fr. 50**

Souvenirs d'émigration de Mme la marquise de Lage de Volude, dame de S. A. S. Mme la princesse de Lamballe (1792-1794). Lettres à Mme la comtesse de Montijo, p. p. de LA MORINERIE. in-8. **60 fr.**

LA TRÉMOILLE (Duc L. de). **Souvenirs de la princesse de Tarente (1789-1792),** in-8. planches. **7 fr. 50**

Table alphabétique des noms propres cités dans les mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle, publiés de 1857 à 1851 par MM. F. BARRIÈRE et de LESCURE, par A. MARQUISET, 1913, in-8. **10 fr.**

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

PQ
2436
A2
1923
t.1

Beyle, Marie Henri
Journal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY